


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE
RI
TAS

HISTOIRE

DE

SAINTE CATHERINE

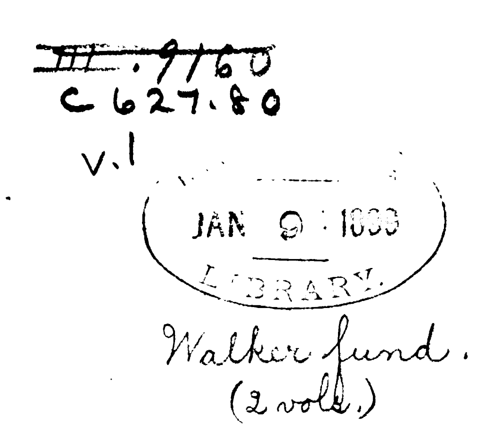
DE SIENNE.

IMPRIMERIE DE E.-J. BAILLY, PLACE SORBONNE, 2.



PORTRAIT AUTHENTIQUE PEINT EN 1367, PAR ANDRÉ VANNI

A SAN DOMINICO DE SIENNE



A

MADAME DE SWETCHINE

EN TÉMOIGNAGE

DE MON PROFOND RESPECT.

PRÉFACE.

Au milieu des révolutions et des troubles politiques et littéraires, deux choses ont surtout changé les épîtres dédicatoires et les préfaces. Les épîtres dédicatoires sont réduites à leur plus simple expression ; les préfaces, au contraire, sont devenues des traités généraux de philosophie, des thèses où l'auteur déploie sa vaste intelligence des choses. Les épîtres dédicatoires valent mieux qu'autrefois, parce qu'elles sont plus vraies ; les préfaces valent moins, parce qu'elles sont plus menteuses. En effet, dans certains livres assez pompeux parus de nos jours, il

n'y a que la préface, qu'on appellera introduction, si l'on veut, vestibule magnifique d'un palais étroit et mesquin.

Je ne voudrais pas du tout voir reparaître ces longues épîtres si pleines de louanges, qu'elles nous semblent des épigrammes aujourd'hui qu'on ne loue plus guère. Si l'on s'adressait à un roi, la gloire de César disparaissait devant sa grandeur; à un guerrier, il était toujours un héros; à un évêque, il unissait l'éloquence de Chrysostome à la sainteté d'Ambroise; à une femme, les grâces de son esprit rivalisaient avec la beauté de ses yeux. Le dix-huitième siècle, qui se piquait d'indépendance, a fait des épîtres dédicatoires à certains rois et à certaines princesses du Nord que le Bas-Empire rougirait d'avouer, tant elles sont fades et serviles. Rendons justice à notre siècle de toutes les réformes entreprises par lui : la réforme des épîtres dédicatoires a été menée à bonne fin, et acceptée par tous.

Mais qui réformera les préfaces? qui les ramènera à leurs véritables principes? c'est-à-dire à n'être qu'une conversation entre l'auteur et le lecteur, ami inconnu et bienveillant. Oui, une préface doit être une conversation sérieuse avec le public, où on lui dit simplement tout ce qui ne peut pas entrer

dans le livre, et qu'il est nécessaire qu'il sache pour connaître l'intelligence et le cœur de celui qui l'a écrit.

Ainsi donc, mon cher lecteur, je cause tout simplement avec vous dans les pages que vous allez lire.

Voici mon travail de trois années. J'ai été amené bien singulièrement à l'entreprendre; je lisais Machiavel, cet énergique historien de Florence, qui n'a pas de modèle dans toute l'antiquité, grand écrivain qui reste maître de chaque sujet qu'il traite, et qui mérite bien cet éloge gravé sur son tombeau de Santa-Croce : TANTO NOMINI NULLUM PAR ELOGIUM. Je m'aidais quelquefois de la traduction française publiée par M. Buchon, dans le Panthéon littéraire, lorsque tout à coup, au bas d'une page que je sais, mais que je n'indiquerai pas, je trouvai cette note : En mourant, Pie II s'est repenti de trois choses : d'avoir écrit le livre des deux amants; d'avoir prêché la croisade, et d'avoir canonisé une femme souverainement méprisable, Catherine de Sienne. — Triste et indigné, je fermai ce volume pour ne plus le rouvrir. Sainte Catherine de Sienne était une amie de mon enfance, je l'avais invoquée dans mes prières, et ce que je savais de sa vie ne faisait qu'accroître ma vé-

nération. Je ne sais pourquoi le nom de Jeanne d'Arc me rappelait le nom de Catherine de Sienne, qui a été à la papauté ce que Jeanne-d'Arc a été à la monarchie française. Et puis d'ailleurs moi, enfant du peuple, j'avais une sympathie profonde pour cette pauvre fille d'un teinturier de Sienne, et je demandai à Dieu la faveur d'être son chevalier sur la terre et de combattre pour elle dans le champ clos de la science. On dira si j'ai bien combattu.

J'ai fait dans le passé de la république de Sienne un long et dévotieux pèlerinage; j'ai reconstruit son histoire sociale, son histoire religieuse, son histoire littéraire et artistique; je l'ai montrée féconde jusque dans sa vieillesse et son abaissement; si elle n'est pas la plus forte, elle est restée la plus gracieuse, et ses fils ont encore des gloires: les Piccolomini viennent d'ajouter à leurs annales le nom d'un nouveau prince de l'Église. Sans connaître et aimer la république siennaise, on ne peut comprendre la mission providentielle d'une jeune femme, morte à trente ans, après avoir rétabli à Rome la papauté, pacifié l'Italie et écrit des pages immortelles qui ont fixé la langue et l'ont placée au premier rang des écrivains de la patrie du Dante. Humainement parlant, il n'y a pas de plus noble existence, et je ne pouvais avoir

une plus belle occasion de traverser le quatorzième siècle, époque douloureuse, mais illustrée par de grandes vertus, et dominée par des âmes chrétiennes et énergiques; car dans cet ébranlement général qui préparait les temps modernes, les hommes étaient encore persévérants, courageux; et ceux que les passions avaient emportés loin du devoir revenaient, avant la nuit, dans la maison paternelle, l'Église, pour y bien finir leur labeur et recevoir le salaire éternel. De nos jours, l'incrédulité a énervé les âmes, nous perdons une à une les espérances de notre jeunesse; les hommes forts sur lesquels nous comptions, s'en sont allés pour ne plus revenir peut-être. Vous, qui lisez ces lignes, vous avez nommé, dans l'amertume de votre cœur, tous ceux qui avaient bien commencé et qui finissent mal.

Qu'on ne pense pas pourtant que je sois un détracteur de mon époque au profit du moyen âge. Non; je crois que nous valons autant et mieux, sous beaucoup de rapports, que les générations passées. Pour faire l'histoire d'un peuple, il n'est pas nécessaire de haïr et de déprécier les autres; pour étudier une époque, il n'est pas nécessaire de l'exalter au détriment de celle qui a précédé et de celle qui a suivi. On peut trouver beau le Parthénon et le

Colysée et avoir encore dans son âme assez d'admiration et d'amour pour nos cathédrales, monuments théologiques qui semblent commencés sur la terre pour s'achever dans les cieux. De même que je ne vais point chercher dans les siècles idolâtres tous les principes du développement de l'intelligence humaine, ainsi je ne crois pas que le moyen âge ait seul possédé toute vérité, toute beauté et tout bonheur.

Tous les temps se ressemblent, et chaque siècle a eu ses triomphes et ses défaites. Tous les hommes se ressemblent, et chacun a ses joies et ses tristesses. Mais ne suivons pas notre seul sentiment, interrogeons les faits.

Si loin qu'on puisse remonter dans l'Écriture, on trouve toujours l'accomplissement de cet oracle divin : Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes et la vérité n'est pas en nous. A toutes les époques il y a beaucoup d'appelés à la lumière de l'Évangile, mais peu d'élus. On trouve donc l'histoire de la miséricorde de Dieu dans les vertus des saints, dans leur charité, dans leur patience, comme on trouve l'histoire de l'homme dans les vices, qui sont l'œuvre de l'homme. Ces deux agents, DIEU et l'HOMME, ont toujours été dans

l'Église de Jésus-Christ et ont toujours produit des effets opposés. C'est une faveur du ciel que nous ayons de quoi nous humilier ici-bas, et pas plus que nous, les chrétiens du moyen âge, et les premiers chrétiens, ne furent privés de cet avantage.

Au premier siècle, saint Paul dit déjà que les temps étaient mauvais; il n'osait parler aux fidèles comme à des hommes spirituels; il leur reproche leur impureté, leurs discordes, leur ignorance; il avait trouvé à Éphèse des disciples très-mal instruits, puisque, quand il leur demanda s'ils avaient reçu le Saint-Esprit, ils répondirent qu'ils ne savaient pas même qu'il existât. Saint Pierre, dans sa seconde épître, prémunit les fidèles contre les séducteurs qui étaient au milieu d'eux; saint Judde s'élève contre ceux qui nient Jésus-Christ; saint Jean les appelle des antechrists; saint Jacques les appelle adultères.

Au second siècle, je ne vois pas de raisons pour qu'il y ait eu moins de mauvais chrétiens que dans les siècles où l'on vivait avec les fondateurs de l'Église. Saint Clément nous dit que les Corinthiens, par jalousie et par ambition, avaient chassé les évêques et les prêtres que les apôtres avaient établis parmi eux. Il y en avait qui niaient la résurrection

et le jugement. Marcion, prêtre excommunié par son évêque pour un crime public, se réunit à Cerdon l'hérésiarque. Eusèbe nous apprend que Montan, Florian, Blascus et les autres Cataphrygiens inventaient et répandaient des hérésies honteuses, combattues et condamnées par saint Irénée, cette fleur du printemps de l'Église des Gaules, par Clément d'Alexandrie, par le pape saint Victor. Baronius (an 57) déplore les abus des agapes, abus qui devinrent si criants qu'elles furent défendues par le vingt-huitième canon de Laodicée. Les jeux lupercaux, d'une indécence si révoltante, ne furent extirpés de l'Église que très-tard, et saint Gélase se plaint que ses prédécesseurs les avaient strictement défendus, mais qu'on ne les avait pas écoutés. Ce n'est qu'à la fin de ce siècle que les chrétiens cessèrent de fabriquer et de vendre les idoles, comme nous l'apprend Tertullien. Eh! mon Dieu! ce n'était pas les bonnes lois qui manquaient, les bons préceptes, les exemples saints. C'est un paralogisme que ne sentent pas ceux qui remarquent que les anciennes lois étaient excellentes et qui en concluent que les anciens étaient parfaits. Il reste toujours à prouver la mineure, savoir, qu'on les observait généralement, et c'est ce qu'on ne prouve

pour aucun siècle. Si vous jugez un siècle d'après ses lois, le nôtre sera sans reproche.

Au troisième siècle, pour dire le bien et le mal, on est déjà obligé de se renfermer dans une seule province, un seul point de l'histoire, tant il y a abondance et dans la cité de Dieu et dans la cité des hommes. Jetons seulement un coup d'œil sur la florissante Église d'Afrique au temps de saint Cyprien. Cet illustre docteur nous montre les confesseurs de la foi sortis de prison, couverts de cicatrices et de plaies et se précipitant dans des impuretés infâmes [1]. Dans son livre aux vierges, il blâme l'excès des parures, leur indécence; ces molles jeunes filles se colorant le visage et fréquentant les bains publics pour être vues des hommes plus effrenés qu'elles.

Voici, tracé par ce grand maître, le tableau de l'Église de Carthage avant la persécution de Dèce, c'est-à-dire avant l'an 250 : « Chacun s'occupait d'augmenter son patrimoine, et, oubliant ce que les chrétiens avaient fait du temps des apôtres et auraient toujours dû faire, on ne trouvait plus de

[1] Je me vois obligé à citer, et à faire de l'érudition malgré moi. — Doleo quando audiò quosdam improbe et insolentes discurrere, et ad ineptias vel ad discordias vacare : Christi membra, et jam Christum confessa, per concubitus illicitos inquinari, nec a diaconis aut presbyteris regi posse. — S. Cyprian. Epist. V, ad cler. Voir la Lettre VI aux confesseurs.

piété dans les prêtres, plus de foi pure, plus d'œuvres de miséricorde, plus de règle dans les mœurs. On employait les fraudes et les promesses pour tromper les simples. On osait s'unir par le mariage aux infidèles, et prostituer aux païens les membres de Jésus-Christ. Non-seulement on jurait témérairement, mais on parjurait. On méprisait les supérieurs, on se maudissait, on nourrissait des haines opiniâtres. Beaucoup d'évêques méprisaient leur divin ministère, se chargeaient d'affaires séculières, abandonnaient leur siége et leur peuple pour aller chercher dans les pays étrangers les gains du commerce et les injustices usuraires. Plusieurs s'étaient présentés volontairement pour sacrifier aux idoles. »

Voilà ce qu'étaient les églises d'Afrique, qui avaient été purifiées, il y avait à peine trente ans, par les persécutions de Sévère [1]. Aujourd'hui que toutes ces églises ne sont plus que des ruines sur des rivages désolés, aujourd'hui que nous avons envoyé des colonies de la France pour relever la civilisation sous les palmiers de l'Algérie, dans les plaines

[1] Ceux qui voudront savoir quelque chose de l'état des autres parties du catholicisme pendant ce siècle liront la dixième homélie d'Origène sur la Genèse, la douzième sur l'Exode, et la treizième sur Ezéchiel. Ils pourront y ajouter les deux premiers chapitres du huitième livre de l'Histoire d'Eusèbe.

protégées par l'Atlas, on a formé une église chrétienne; des apôtres y sont allés, ils ont planté la croix au milieu des camps pour fortifier le courage de nos soldats; ils sont allés sur les montagnes chercher les tribus assises à l'ombre de la mort; ils sont allés chez les Arabes pour racheter les captifs, et l'évêque d'Alger a tout donné à son troupeau, tout... plus que sa vie même..... Vous qui rabaissez votre temps au profit des siècles éteints, dites si cette chrétienté de la nouvelle Afrique est plus à plaindre que les églises détruites par les Vandales?

Je pourrais continuer; mais à quoi bon, puisque tout le monde convient que les maux allèrent en augmentant; et, au quatrième siècle, la seule histoire de l'arianisme avec les homélies de saint Jean Chrysostome suffisent pour démontrer cette effrayante vérité. Le moyen âge, je n'en dirai rien ici : c'est l'objet de mes travaux; on jugera après avoir lu. Je ne ferai qu'une simple réflexion : il faut qu'il y ait eu beaucoup de mal et beaucoup de bien, puisqu'il est si difficile de faire son histoire, puisque pendant trois siècles les âmes les plus honnêtes l'ont injustement flétri et maltraité, et qu'on a généralement méconnu la grandeur de ses institutions et la merveilleuse beauté de son art. Oui, je le dis haute-

ment, n'aurais-je que ce seul motif, je me féliciterais de vivre dans un siècle qui a fait justice au passé.

Nous avons reproché avec raison à Fleury d'avoir présenté l'antiquité ecclésiastique comme renfermant les formes absolues du bien en tous genres, en administration, en gouvernement, en discipline, comme en doctrine et en morale ; d'avoir cru que toute modification à l'Église des premiers siècles devenait une détérioration et remontait infailliblement à des causes désastreuses, d'avoir même, dans l'intérêt de cette opinion favorite, falsifié ou supprimé les textes. L'esprit calme et sérieux du grand historien de l'Église se complaisait dans l'histoire des apôtres, des martyrs et des Pères, sans chercher au delà des vertus nouvelles et d'autres génies. Nous qui avons combattu cette erreur prenons garde de tomber dans une erreur bien autrement déplorable, en présentant le moyen âge, objet de nos chères études, comme la plus belle époque du christianisme, comme le dernier mot en toutes choses. Ne traçons pas dans l'histoire un cercle de Grégoire VII à Léon X, et ne disons pas : Hors de là, il n'y a ni société, ni sainteté, ni littérature, ni art. Les hommes ne pourront jamais rien produire de meilleur et le monde aurait dû s'arrêter là. Nous serions

injustes; or, c'est un grand malheur, et un grave péché. On croirait que l'esprit de l'homme est tellement borné qu'il ne peut combattre un excès que par un autre excès.

D'abord, l'humanité ne peut pas s'arrêter sur la terre. Lorsque, vers les derniers jours de Rome, le monde s'affaissait sous le poids d'une honteuse décrépitude, une société nouvelle, née de la parole et du sang d'un Homme-Dieu, descendit du Calvaire, et se penchant sur le cadavre de la société mourante, souffla sur cette boue et lui fit une âme vivante à son image, âme divine douée d'une vie progressive et impérissable. La nature nous montre les fruits les plus succulents renfermant en eux de nouveaux germes que le temps doit mûrir; et l'histoire nous montre les institutions humaines bonnes à un certain moment, avant et après lequel elles ne peuvent produire les effets salutaires voulus par la Providence. Prenons pour exemple la féodalité, dont le nom seul excite les colères. Cette institution est pourtant la base des sociétés modernes; sans elle nous n'aurions pas aujourd'hui ces libertés, ce sentiment de l'égalité qui honore l'homme, tant qu'il n'est pas inspiré par l'orgueil ou l'égoïsme, cette haine invincible pour la servitude, cette conscience

politique et sociale qui nous fait apercevoir tout le progrès que nous avons fait depuis le moyen âge jusqu'à nos jours. Sans la féodalité le sol serait resté inculte et l'établissement de la société aurait été impossible. Utile et bonne pour les temps où Charlemagne l'introduisait en Europe, elle devait durer jusqu'à ce que la fusion entre les peuples conquérants et les peuples conquis se fût effectuée. Après, elle devenait inutile et même dangereuse, en rendant toujours présent le souvenir de la conquête, en conservant dans la société l'empreinte de la force. Et puis d'ailleurs, avec les institutions féodales, comment aurait-on pu établir l'unité de pouvoir qui a fait la grandeur de la France nouvelle? Sans nous arrêter aux autres doctrines sociales du moyen âge, jetons un coup-d'œil sur la littérature et sur l'art.

La renaissance a été une grande révolution; mais à tout prendre ses résultats ont été heureux; elle a bâti Saint-Pierre de Rome, enfanté Michel-Ange, Germain Pilon et Raphaël, le plus grand des peintres. Elle doit avoir une place d'honneur dans l'histoire à côté de ce dix-septième siècle qui a produit Bossuet, Descartes et Malebranche, quoiqu'il ait eu le malheur de se tromper sur la courbure d'une voûte, sur la forme d'une fenêtre ou sur l'ornementation

d'une colonne : admirons la poésie du moyen âge dans les hymnes sacrées que nous chantons encore, et dans la Divine Comédie, œuvre indéfinissable, mélange de paganisme et de christianisme, et qui étonne le génie, mais reconnaissons aussi que la poésie moderne, lorsqu'elle ne s'enchaîne pas aux fleurs que les anciens tressèrent autour des autels de leurs dieux, puise dans la foi de hautes inspirations, qu'elle dépasse l'Hélicon pour suivre vers le trône du Christ le vol des prophètes. Saluons avec amour les raides et naïves figures qui se tiennent à la porte de nos églises dans leurs niches d'azur et d'or, et ces fresques pieuses qui racontent sur les murs des cloîtres, les histoires des saints nos aïeux; mais admirons les chefs-d'œuvre de l'antique sculpture, les tableaux de Lesueur, de Ghirlandaio et de Philippe de Champaigne.

Reconnaissons donc franchement que chaque siècle a eu ses douleurs; faisons la part de la cité des hommes, mais faisons aussi une bien large part à la cité de Dieu. L'antiquité chrétienne a eu ses gloires : saint Augustin, Tertullien, saint Jérôme, saint Grégoire, saint Benoît et saint Basile; le moyen âge a eu ses gloires : saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, Dante, Gerson, saint Grégoire VII,

Innocent III, saint Dominique, saint François d'Assise et la pauvre fille de Sienne dont nous publions l'histoire; la renaissance a eu ses gloires : Léon X, saint Pie V, sainte Térèse, saint Ignace de Loyola; les temps modernes ont aussi leurs gloires : saint Vincent de Paul, Mabillon, Bossuet, Fénelon et M. de La Salle, que dans quelques jours nous appellerons un saint. Les premiers chrétiens mouraient pour leur foi; les chrétiens de notre temps savent aussi souffrir et mourir au Japon, en Chine, et chez ces nations de l'Europe qui s'appellent chrétiennes et apostoliques, qui se croient civilisées et que nous appelons barbares et ennemies de Jésus-Christ et de son Église.

Ne nous décourageons pas, ne nous scandalisons pas; la sainteté a été, est et sera toujours le caractère de l'Église, et les bollandistes de l'avenir auront bien des volumes à ajouter aux cinquante volumes in-folio publiés par les bollandistes du passé. Vous savez votre catéchisme? Il y est dit : que la sainteté de l'Église catholique consiste spécialement dans la sainteté de ses dogmes, dans la sainteté de ceux qui l'ont fondée, de quelques-uns de ceux qui la professent en tout temps et dans les miracles qui ont été faits pour la confirmer. Mais cette sainteté de l'Église

ne signifie jamais que tous et chacun de ses membres soient saints; et, avec un souvenir évangélique, on peut dire que l'Église militante de Jésus-Christ est un filet qui contient des poissons de toute espèce.

Je n'ai pas tout dit encore, car je veux que ma causerie vous soit utile, qu'elle soit une sorte de préface générale à beaucoup de livres, des prolégomènes pour divers genres d'histoire.

Ce qui s'est fait dans l'histoire de l'Église s'est fait aussi dans les histoires profanes. Depuis le péché d'Adam les hommes ont toujours été les mêmes quant au fond. Parcourez les annales de tous les siècles, examinez tous les monuments sacrés et profanes, et vous verrez que dans tous les temps les désordres ont dominé. Souvent aussi les vices sont proportionnés aux différents états de la civilisation. Dans les temps de barbarie on voit dominer la cruauté, la fierté, la superstition; dans les siècles polis, ce sont les vices qui tiennent de la mollesse. Ouvrez Tacite, et lisez ce qu'il dit des anciens Germains. Ce peuple barbare et ignorant, qui vivait presque sans société et sans loi, usait d'aliments simples, portait des vêtements de peaux de bêtes, habitait des cabanes de bois et de roseaux; il n'y avait parmi eux ni polygamie ni infidélité conjugale. Cette austérité de mœurs

en a imposé à certains esprits, qui nous ont présenté cette société des bords du Danube comme le type de toute société, de toute organisation, de tout gouvernement naturel et équitable, pendant que d'autres historiens, s'appuyant sur les mêmes autorités, nous montraient ces modèles de vertus héritant des inimitiés de leurs pères comme ils héritaient de leurs troupeaux, portant les armes jusque dans les festins, passant les jours et les nuits à s'enivrer, se tuant entre eux comme des bêtes féroces et achetant avec quelques animaux l'impunité de leur meurtre. On peut en dire autant de tous les peuples.

Le jésuite Ribera a écrit ces lignes admirables que Benoît XIV a comblées de louanges. Lorsque vous les aurez lues, il faudra les relire encore et les noter dans votre recueil après les plus belles sentences : « Si quelqu'un croit que dans une grande multitude d'hommes la mortification et l'humilité, la paix et la concorde des esprits puissent être gardées longtemps, il croit une chose qui, jusqu'à ce jour, n'a jamais été et ne sera jamais. Ce qui a été, ce qui est, dit Salomon, sera toujours. Ce qui a été fait se fera. On n'a jamais trouvé qu'un petit nombre d'hommes parfaits, ou qui du moins marchaient à

la perfection de tout leur cœur. Le monde est déjà vieux, et je pense qu'il ne changera rien à ses habitudes. Ce qui est précieux a toujours été rare, et le nombre des fous est toujours infini. » De grâce, relisez ce chef-d'œuvre, que je suis tout fier d'avoir traduit pour la première fois.

En effet, les bons chrétiens sont, pour ainsi dire, les moins visibles; les méchants, au contraire, sont en évidence : ils savent faire leur chemin dans le monde; et un homme vicieux choquera cent fois les yeux du public, pendant que le fidèle vertueux se tient dans l'obscurité et le silence.

Ne nous plaignons pas, ne soyons pas comme ces vieillards moroses qui regrettent le temps de leur jeunesse. Ne faisons pas comme ces honnêtes gens de notre connaissance qui semblent manquer d'expressions pour exalter les siècles passés aux dépens de leur siècle. Ils disent, en se lamentant : Ah! qu'est devenue la première ferveur, la foi, la charité des anciens? Alors ce n'était pas comme aujourd'hui : maintenant la charité est anéantie; la foi est perdue; tout est plongé dans le vice et il n'y a plus rien de pur; autrefois il n'en était pas ainsi! — Laissons dire, et répétons toujours que les hommes des premiers siècles, comme ceux du moyen âge, comme nous,

avaient péché dans Adam. Ce qui doit nous tenir dans une crainte continuelle, c'est que nous voyons par l'expérience de tous les temps, et la foi nous apprend que le grand nombre des hommes vicieux n'empêchera pas qu'ils ne soient punis de Dieu, qui n'a besoin ni des hommes, ni de leurs vertus. L'Église d'aujourd'hui, comme celle des premiers siècles, comme celle du moyen âge, est l'épouse de Jésus-Christ. Nous sommes spécialement les enfants de cette Église du dix-neuvième siècle, et c'est à elle que nous devons une affection toute particulière. Ne faisons pas comme les protestants, qui exaltent sans mesure l'Église primitive, qui ne peut pas les condamner, et avilissent l'Église de leur temps, qui est armée pour les combattre et les vaincre. La grâce de Dieu ne nous manquera pas plus qu'elle n'a manqué aux justes qui vécurent du temps de saint Augustin ou de sainte Catherine de Sienne, et soyons persuadés, que si nous ne sommes pas aussi parfaits que les saints dont nous célébrons la mémoire, c'est toujours notre faute et jamais celle de l'Église, notre tendre mère.

Voilà ce que j'avais à vous dire sur ce sujet, appuyé sur les deux plus grandes autorités du monde : l'Écriture sainte et la science. L'étude consciencieuse

du moyen âge nous le fera toujours aimer davantage pour sa simplicité, sa naïveté, sa sainteté, et en même temps nous découvrirons les avantages de notre époque et les grandes destinées du monde nouveau. L'Écriture sainte déclare que cette idée exagérée de la bonté des anciens temps et de la méchanceté du nôtre est une idée qui n'est bonne à rien. On lit dans l'Ecclésiaste : « Ne dites pas : pourquoi les temps anciens étaient-ils meilleurs que les temps d'aujourd'hui? car une telle question est déraisonnable[1]. » Je vous laisse avec cette sentence ; elle justifie et confirme ce que vous venez de lire. Il y a tant d'idées fausses dans le monde et tant d'esprits flottants au milieu des réactions de tous genres, que, lorsqu'on dit la vérité, elle semble d'abord un paradoxe.

Je n'ai pas voulu soutenir une thèse, je suis même étonné d'avoir dit si longuement que j'aime mon siècle, et que je ne suis point un fanatique adorateur du passé que j'étudie si scrupuleusement ; on dira peut être si minutieusement. Mais je me console, car toutes les généralités que j'ai lues dans des

[1] Quid putas causa est quod priora tempora meliora fuere quam nunc sunt? — Ne dicas : stulta est enim hujusmodi interrogatio. — Ecclesiast., cap. VII, vers. 2.

sortes de philosophies de l'histoire m'ont paru des banalités. Oui, j'en conviens, j'étudie minutieusement les faits, mais je crois pourtant qu'au point de vue historique mes livres offrent un ensemble, expriment une idée. Presque toujours je raconte simplement, et je laisse les réflexions et tout ce qui entrave le récit. Mais souvent je juge les faits, et les doctrines. Rien ne me paraît plus absurde à la tête d'un livre de science chrétienne que cette devise de la Muse païenne de l'histoire : On écrit l'histoire pour raconter et non pour prouver[1]. Écrire l'histoire pour l'histoire peut être le métier d'un rhéteur ; mais nous autres nous avons autre chose à faire, nous avons un édifice à construire, et les faits ne sont que des matériaux inertes et dispersés. Un livre chrétien doit être une preuve, une démonstration évangélique ; et j'ai pitié de ceux qui se mettent au travail sans avoir dit le CREDO ; gens misérables et de fortune équivoque, ils ne se peuvent rien promettre, ils ignorent à quoi ils aboutiront ; ils colligent des faits pour les savants de l'avenir. Nous, nous avons le droit de tout juger au nom de nos doctrines : ce droit est celui de la vérité et de l'expérience, cette autorité souveraine que les siècles passés n'avaient pas, et que nous

[1] Scribitur ad narrandum non ad probandum.

avons. J'ai donc jugé librement, et avec toute l'indépendance de mon esprit, les faits et les doctrines que j'ai trouvés sur mon chemin.

Dans tous les temps les auteurs chrétiens se sont clairement expliqués sur toutes choses, sans croire jamais causer du scandale ou du dommage à l'Église catholique. Je crois que les peureux sont les plus grands ennemis de l'Église, et je plains sincèrement ces honnêtes gens timides, qui ne veulent jamais envisager face à face les grandes questions, qui les cachent sous un voile, un voile qu'ils n'osent même soulever craignant de découvrir des abîmes. Je leur ferai observer que, de nos jours, leur prudence est inutile, et que leurs précautions prévoyantes n'ont pas le moindre résultat. Sans eux, malgré eux, toutes les questions sont soulevées, agitées, tranchées d'une manière déplorable; elles ont quitté la retraite silencieuse des cloîtres et des académies, elles sont dans les rues, dans les places publiques, dans les revues et les journaux, ces carrefours de la littérature.

Ce qui est essentiel, c'est de savoir distinguer les doctrines et les hommes; la doctrine catholique allant d'une éternité à une éternité, traverse le temps toujours pure et brillante; mais les hommes qui la

servent sont faibles, et quelquefois ils succombent. L'Église est comme les justes, elle passe par beaucoup de tribulations et de tempêtes. La douleur et la tempête sont les deux choses les plus nécessaires à l'Église et à l'âme. Vous avez vu au printemps une tempête agiter les arbres, en froisser les branches les unes contre les autres? Eh bien! cette tempête est utile et bienfaisante; elle chasse et fait tomber les insectes qui auraient piqué les germes, et les auraient empêché de fructifier. Ainsi notre âme est souvent agitée par des secousses orageuses, des tempêtes intérieures qui détruisent en nous tout ce qu'il y a d'étranger et de nuisible à notre véritable croissance spirituelle. Ainsi le vaisseau de l'Église est battu par les vents, sur une mer agitée et mugissante. Les hommes de peu de foi tremblent; ils joignent les mains et disent avec une immense tristesse : Seigneur que deviendrons-nous? Les fidèles croient, espèrent, aiment, persévèrent dans la prière, les bonnes œuvres et le travail; et le Maître qui conduit la barque leur donne des consolations ineffables et des forces nouvelles.

Nous n'avons pas peur, et nous serons victorieux. Oui, la victoire nous appartient, non pas en ce sens philosophique que l'idée la plus avancée a une cer-

titude fatale de triomphe, ce qui est une grave erreur, puisque l'idée chrétienne ne serait ainsi qu'un produit régulier du progrès; non par des détails de civilisation matérielle, obstacles que Dieu pourra changer en occasion; mais nous vaincrons par notre foi et notre dévouement. Si nous étudions le passé, c'est pour y trouver des enseignements salutaires; là est la véritable science de la vie; et tout ce qui ne procède pas par souvenirs et par traditions est désastreux et stérile.

Jamais il n'y a eu une plus grande nécessité de se rattacher aux traditions des ancêtres dans la foi, qu'à une époque de renouvellement où l'on ne peut pas marcher dans la rue sans coudoyer des prophètes en redingote qui publient des prospectus de religions et de sciences, annonçant au monde la chute de la forme théologique, bonne en un temps, plus tard inutile et remplacée. D'abord, en quel sens bonne? Dieu s'en est donc mêlé une fois. Alors, il y a donc eu révélation, et cette révélation va finir, comme ces fleuves mourant dans les sables. Ceci est insultant pour Dieu; il ne peut donc pas aller jusqu'au bout, il s'épuise par le travail, il s'use comme une lampe, comme un chemin. On peut donc trouver un jour les ruines de Dieu; le

pâtre les heurtera du pied, et le savant leur donnera un peu de pitié superbe. Ou bien Dieu se retirera dans ses palais d'or et remettra à la raison humaine émancipée son propre gouvernement. Heureusement que Dieu a pris pour sa part le temps tout entier, et l'éternité avec. Merci, mon Dieu, cela vous va à merveille, et nous nous en trouvons bien!

Mais avec ces prophètes qui prennent leurs phrases pour des miracles, je suppose l'évanouissement successif des droits de la révélation. Que fera-t-on des esprits pendant que la lumière philosophique sera à l'état de formation, qu'elle ne sera pas encore éclose? Le doute sera donc l'état fatal de cette époque de crise; or cela est absurde et cruel. L'humanité n'a pas le temps d'attendre. Si elle s'est trompée jusqu'à présent, il faut lui dire son erreur, et surtout mettre quelque chose à la place; il faut répondre à ses cas de conscience. Nous savons, nous autres, que l'humanité ne se fie qu'aux promesses divines. A toutes les époques il y a eu de belles promesses et de brillants jureurs: ce n'est donc pas un signe nouveau. Platon jurait dans le plus beau des langages, et Pythagore faisait des serments bien graves. Et pourtant ils ne sont pas les guides du genre humain; les pay-

sans de nos campagnes ne savent pas leurs noms, les petits enfants ne les aiment pas.

Pour mon compte, j'avoue que si l'humanité a été trompée jusqu'à présent, il faut qu'elle le soit toujours. Évidemment cette espèce ne vaut pas la peine que Dieu s'en occupe. Avons-nous donc, gens d'aujourd'hui et des temps futurs, des âmes de meilleur aloi, des natures plus précieuses, dont il faut enfin que Dieu prenne souci? Et puis à quel signe reconnaîtrons-nous que les heures de la miséricorde et de la lumière vont sonner?

Oh! que nous sommes heureux, nous qui avons la foi! nous n'avons plus rien à chercher, plus rien à attendre que la délivrance du corps mortel, pour aller nous reposer en Dieu. Nous pouvons remonter dans l'histoire, jusqu'à notre chef Jésus-Christ, à travers les saints, les docteurs, les vierges, c'est-à-dire le génie et la vertu. Dans le passé, dans le présent, toutes nos raisons s'accordent, mues par une tendance uniforme, comme on voit les épis se courber dans la même direction quand le vent passe sur leurs têtes, comme toutes les fleurs donnent leur calice au soleil. Voilà le profit intellectuel que nous retirons de l'étude du passé, que vous devez retirer de la lecture d'un livre chrétien. A vous qui lisez

ceci, que Dieu vous donne une foi courageuse et agissante.

Mais il faut que le cœur ait encore une meilleure part que l'esprit. Il y a au fond de nos âmes des vertus latentes, comprimées, qui gémissent sous les chaînes du péché. Il ne faut souvent qu'une page d'un livre chrétien pour délivrer ces captives. N'est-ce pas une douce consolation de pouvoir dire : Tout ce que sainte Catherine aimait, je l'aime aussi, ou je puis l'aimer : les pauvres, la chasteté, l'humilité, la prière. Tout ce qui faisait battre son cœur fait battre le mien. Ce qu'elle a fait, elle, pauvre jeune fille, avec la grâce de Dieu, je puis le faire aussi. Je peux aimer et servir l'Église, je peux souffrir et combattre, et surtout je peux me taire et me résigner. N'est-ce pas à une page de la Vie des Saints que nous devons un des plus illustres serviteurs de l'Église : saint Ignace de Loyola ?

J'ai passé trois années de ma vie dans la société intime de sainte Catherine, et ce sont trois années bien heureuses. Je quitte sa cellule aujourd'hui, 30 avril 1846, jour où l'Église célèbre sa fête, et je lui fais cette prière comme un adieu : Céleste amie de mon cœur, obtenez-moi de votre époux divin la grâce d'imiter vos vertus. Que je devienne humble et sim-

ple. Protégez ma famille et priez pour la France, ma patrie, que vous avez visitée et où vous avez fait de grandes choses !

Cette histoire que vous allez lire est encore un fragment de mon HISTOIRE COMPLÈTE DES INSTITUTIONS MONASTIQUES. Voilà douze ans que j'y travaille avec persévérance, avec patience. La patience, c'est tout mon génie. Je supplie mes lecteurs, public choisi, amis inconnus, de me continuer leur bienveillance. D'autres feront mieux que moi, je l'espère ; mais je revendique le droit d'ancienneté : je suis le premier dans la France nouvelle qui se soit appliqué à ce genre d'études, et je me félicite d'en avoir inspiré le goût à plusieurs jeunes esprits.

Je ne dis rien de la manière dont j'ai accompli ma tâche ; on trouvera à la fin de ce premier volume une notice bibliographique exacte, détaillée, où sont discutés les témoignages. Je désire qu'elle soit une preuve de mon zèle pour la science.

Au revoir, cher lecteur ; nous nous retrouverons bientôt, et nous ferons encore une bonne causerie lorsque, dans quelques mois, je vous offrirai les deux volumes de l'Histoire des Institutions monastiques en Orient.

HISTOIRE

DE

SAINTE CATHERINE

DE SIENNE.

CHAPITRE PREMIER.

LA RÉPUBLIQUE DE SIENNE.

Sena deliciæ Italæ,
Seu libet positum loci,
Convallesque beatas
Tot circumriguis aquis,
Seu ver conspicere annuum
Nativisque rosariis
Semper purpureum solum,
Et colles viridantes.

MARULLO TARCAGNOTA.

Ce peuple qui s'est montré si dévotieux à sauver sa liberté.

BLAISE DE MONTLUC.

Après avoir traversé les paysages désolés de la Romagne, on entre dans la Toscane, où sont rassemblés tous les âges. A côté des monuments étrusques dont Micali nous a donné l'histoire, on voit les monuments romains; vous marchez dans une de ces voies illustres qui aboutissaient au Capitole. L'empreinte du moyen âge y est encore plus profondément marquée. Au milieu de l'austérité

des Apennins, apparaît la vieille tour croulante de la féodalité : San Cosimato, forteresse imprenable; Radicofani, posé sur des roches aiguës et volcaniques. Vous voyez Buonconvento, le château le plus ancien et le moins détruit de toute la campagne de Sienne; Santa Fiora, belle fleur chevaleresque sur la colline, au milieu de la verdure et des plus beaux ombrages. Ces somptueuses résidences, presque abandonnées, périssent; le câprier enfonce ses racines entre leurs marbres disjoints, et la nature sauvage détruit le travail des hommes. Tout cela semble mourir dans le silence, et l'âme du pèlerin est enveloppée d'une tristesse fatale. Il reste pourtant une consolation et des motifs d'espérance, c'est la dignité gracieuse des paysans que vous rencontrez au milieu de ces belles campagnes, sur les bords de ces rivières charmantes. Ils ont une joyeuse et modeste expression de la parole et de la physionomie, un regard libre et doux, que jamais la présence de la grandeur ne déconcerte, et que ne trouble jamais l'artifice de l'orgueil. Oui, je sais maintenant pourquoi les amis de Dieu sont si indulgents et si favorables à la beauté.

Au détour de la route on aperçoit Sienne avec ses dômes, ses clochers, ses tours, symboles de valeur militaire, et ses imposantes fortifications gothiques, qui suivent les oscillations de la montagne. Cet aspect est plein d'une indescriptible majesté[1]. Alors tous les souvenirs glorieux de la religion, de la pa-

[1] Siena, dal colle ove torreggia e siede. ALFIERI.

trie et de l'art se présentent; car la Cité de la sainte vierge Marie a parcouru une carrière de nation qui peut se comparer aux républiques dont l'éclat a été le plus resplendissant, aux monarchies dont la durée a été la plus longue. Il est impossible de comprendre d'une manière complète la mission providentielle de la fille du teinturier de la contrada dell' Occa, si l'on n'étudie pas l'histoire de cette république fameuse qui a été sa mère, de ce peuple toujours ingénieux, et parfois sublime, qui a été sa famille.

Sienne apparaît dès l'origine avec toute la fierté de son indépendance : elle chasse le sénateur Manlius Patruitus, et le peuple romain est forcé de lui donner par un décret solennel une leçon de modestie [1]. Sienne eut le même sort que toutes les villes italiennes. Rome la protégea et lui donna une part dans sa gloire; plus tard, sous les derniers empereurs, elle l'écrasa du poids de son ombre [2]; aussi les populations saluèrent les barbares comme des libérateurs [3]. Les Goths firent prospérer l'agriculture, et l'on put se passer des blés d'Afrique. Les deux peuples ne se mêlèrent pas pourtant, et sur le même sol il y avait deux États. Les institutions romaines demeurèrent à côté de la loi barbare. Une séparation encore plus profonde était la diversité des croyances; les ariens ne pouvaient pas embrasser les

[1] Additumque senatusconsultum, quo Seniensium plebes modestiæ admoneretur. C. Tacitus, Hist., lib. IV, t. III, édit. Barbou.

[2] Portavimus umbram imperii. Sidon. Apollin.

[3] Canciani, Leg. antiq., t. I, p. 10, in-folio.

fils de la papauté. La désunion naît toujours là où n'est pas l'unité, et les peuples de l'Italie soutinrent les empereurs d'Orient dans leur lutte avec les Goths. Les Lombards vinrent recueillir l'héritage des aînés des races du Nord, et continuer le gouvernement militaire de la conquête. En 572, Alboin était maître de la Toscane, de l'Ombrie, de la vallée du Tibre; et saint Grégoire-le-Grand pleurait sur son troupeau si cruellement ravagé [1]. Après les fureurs de l'invasion, les vainqueurs songèrent à s'établir sur cette terre illustre. Les habitants des villes conservèrent leur administration municipale [2], et vécurent de l'industrie et des arts. Ils étaient partagés en différentes branches d'industrie, par métiers, de manière que les corps des boulangers, des bouchers, des maréchaux, présentassent au Duc la même garantie que la terre du colon offrait au propriétaire foncier. Un trait particulier du caractère des barbares était de préférer les villas aux cités; les vaincus prévalurent donc naturellement dans celles-ci. Sienne devint alors la première ville de la Toscane; elle gardera longtemps cette primauté d'honneur [3]. Les habitants des campagnes n'eurent d'autre consolation que de ne pas être vendus sans la terre qu'ils avaient arrosée de leurs

[1] Voir sur cette époque l'ouvrage curieux : Memorie e documenti per servire all' istoria del principato Lucchese. In-4°, 2 vol., t. I, p. 26.

[2] I papiri diplomatici raccolti ed illustrati dall' abbate Gaetano Marini. In-folio, Rome, 1805. Cet admirable recueil fournit les preuves les plus complètes de ce fait.

[3] Muratori, Antiq. Italic. medii ævi, t. VI, in-folio, dissert. 74.

sueurs[1]. Plus tard, vers le treizième siècle, le paysan deviendra libre ; il pourra vendre son champ, pourvu qu'il paie un certain droit de retraite, et aller partout où bon lui semble. Mais on ne peut fixer une date précise à cette transition du servage au vasselage, car il y avait une foule de nuances intermédiaires entre la liberté et la servitude[2].

Charlemagne introduisit quelque changement dans la constitution lombarde : les duchés furent partagés en plusieurs petits districts qui étaient gouvernés par des comtes ; la hiérarchie féodale fut réellement établie. Il y eut des classes privilégiées ; mais lorsque l'esclavage est la base du droit commun, privilége est le synonyme de franchise et de liberté. Du huitième au dixième siècle, l'Italie descendit au dernier degré de l'avilissement politique et moral. Après la donation de la comtesse Mathilde, la lutte du sacerdoce et de l'empire prit un intérêt matériel, et les droits de suzeraineté furent affaiblis. Sienne, comme les autres villes les plus puissantes, avait reçu l'éducation du malheur ; elle acquit alors des droits et des franchises[3], et se déclara indépendante. Nous avons à suivre dans l'histoire ses longues et victorieuses luttes pour maintenir son indépendance jusqu'au temps de Charles-Quint.

La république de Sienne avait une rivale illustre ;

[1] De Savigny, Traité du Colonat romain, p. 9.

[2] Voir Ducange aux mots : Colonus, Barscolus, Mansionarius, Accola, Accolabertus, Ligius, etc.

[3] Raumer, Geschichte der Hohenstaufen, t. I, page 297. L'histoire de la donation de Mathilde est fort bien traitée dans Tiraboschi, Memorie Modenesi, t. I, in-4°.

Florence s'opposait à l'agrandissement de son territoire. En 1082, les Siennais remportèrent leur première victoire près de Lecceto[1]. Le pape Alexandre III fixa les bornes des deux cités, et travailla à leur réconciliation. Sienne lui ouvrit ses portes avec les transports de l'allégresse et du respect, tandis qu'elle les fermait à Frédéric et battait son armée. A l'origine, Sienne était guelfe, de ce parti que Matteo Villani nous représente comme le roc sur lequel est fondée la liberté de l'Italie; elle n'est devenue gibeline que lorsque les guelfes triomphants surpassèrent la tyrannie des impériaux, et firent tout ce qu'ils avaient haï et combattu en eux. A Florence il y avait eu des proscriptions odieuses, et plusieurs exilés trouvèrent à Sienne un refuge et une protection. Manfred, qui ne négligeait aucune occasion d'entretenir l'ardeur de son parti, avait déclaré par un instrument public qu'il était la tour de défense de Sienne, et qu'elle n'avait à craindre aucune insulte sous le bouclier de sa puissance[2]. Les Florentins, fiers de plusieurs succès, voulurent une bataille décisive; ils n'écoutèrent pas les sages raisons du capitaine Tegghiaio Aldobrandi; le plébéien Spedito eut même l'insolence de lui demander si la colique le prenait, et s'il avait peur[3]. En vain un des Gherardini se leva pour soutenir l'avis donné

[1] Malavolti, Historia, part. I, lib. III, p. 25, in-4°.

[2] Et sicut nos turrim suæ fortitudinis elegerunt, et suorum æmulorum insultus muniti potentiæ nostræ clypeo non formident. —Malavolti, part. II, lib. I.

[3] Villanamento il represe, dicendo, si cercasse le brache, s'avea paura. — Giovani Villani, lib. VI.

par Tegghiaio, les Anziani le condamnèrent à trois cents livres d'amende, et le peuple, enivré d'orgueil, battit des mains et se prépara à la bataille. On fit une levée de troupes auxiliaires à Lucques, à Bologne, à Pistoie, à Prato, à Volterra; et une armée de trente mille fantassins et de treize cents cavaliers sortit de Florence sous la conduite de Buonconte Monaldeschi, capitaine du peuple. Au centre était le Carroccio avec la Martinella, cloche du combat. Cette armée guelfe arriva le premier jour de septembre à Montaperti, plaine entourée de collines, sur les bords de l'Arbia. Un renfort de quinze cents cavaliers de Pérouse et d'Orvieto l'y attendait déjà : elle se crut invincible. A Sienne, le comte Giordano et Farinata des Uberti dirigèrent tout à la fois les négociations secrètes et les opérations militaires. Celui-ci, homme de tête et de cœur, parvint à faire croire aux chefs de Florence qu'une des portes de Sienne leur serait livrée par trahison, tandis qu'il trouva moyen de dissimuler aux Siennais la force réelle de l'armée florentine. Les uns se complurent dans l'espoir d'une victoire facile, les autres redoublèrent d'ardeur et de courage.

Or voici quelles étaient les forces de la république de Sienne. La ville était partagée en trois : le terzo de la Cité, le terzo de Camollia, et le terzo de Saint-Martin; chacun avait ses auxiliaires dans la campagne et sa bannière. Le poëte Giovanni Tondi a célébré la valeur des citoyens rangés sous leurs trois bannières, il admire surtout l'étendard blanc du terzo

de Camollia, souvenir de Montaperti[1]. Une autre division était celle des arts. Il y avait les grands arts et les arts inférieurs. Les sept grands arts comprenaient les gens de loi et les notaires, les négociants en tissus étrangers, qu'on appelait à Florence Callimala, les banquiers ou changeurs, les drapiers, les médecins, les pharmaciens, les marchands de soieries et de fourrures. Les arts inférieurs étaient ceux des détaillants de toile, des bouchers, des serruriers, des cordonniers et des maçons. Cette distinction était peut-être basée sur la doctrine d'Aristote, qui reconnaît deux sortes d'arts, les uns sordides et les autres honnêtes, ceux que l'homme peut exercer sans gâter son corps et corrompre sa nature[2]. Dès le treizième siècle, les grands arts avaient chacun leur conseil, un principal magistrat ou consul chargé d'administrer la justice, et un banneret ou gonfaloniere à l'étendard duquel ils devaient se rallier en temps de guerre. Le commerce, qui a fait la richesse des républiques italiennes au moyen âge, fut aussi la source de leur indépendance; et c'est dans la bourgeoisie opulente que se recrutait la chevalerie.

Dans ces temps calamiteux, la chevalerie était une armée mixte toujours prête à défendre le droit et à venger l'injustice. Après les exercices d'un dur noviciat, après bien des voyages et des chevauchées, lorsque le jeune damoiseau était vieux, et meûr

[1] L' ultimo venne quel di Camollia che tutto bianco, quel ch'a Monte aperto.

[2] Aristot., Politic., lib. III.

pour cela, comme dit Brantôme, il passait la nuit en veilles et en prières, car en ces temps on ne connaissait pas la grandeur humaine si la religion n'intervenait pour la consacrer par ses mystérieuses élévations : puis il entrait dans un bain, acte symbolique qui devait lui faire comprendre que la chevalerie ne peut s'allier qu'avec la plus parfaite pureté. On le revêtait d'une blanche veste de soie qui lui enseignait que, pour rien au monde, il ne devait pécher vilainement de son corps. On lui donnait des chausses de couleur sombre pour lui rappeler la terre, son origine et sa fin, et le tenir en garde contre les atteintes de l'orgueil. On enveloppait toute sa personne d'armures fines et complètes : éperons d'or aux pieds, épée à la main, et sur les épaules un grand manteau de soie vermeille ou violette. Lorsque la trompette avait sonné l'heure du combat, ses écuyers lui amenaient son cheval revêtu d'une ample couverture de cuir gaufrée en feuillages d'or et en écussons, et il se mettait à la tête de ses hommes d'armes.

La cavalerie composait le vrai corps de bataille ; elle se déployait ordinairement sur une seule ligne ; derrière étaient les carrés des fantassins, qu'on appelait à Sienne Tavolaccini. Au centre était le Carroccio, char peint en rouge, porté sur quatre roues et traîné par quatre paires de bœufs, recouverts jusqu'aux pieds de tapis noirs et blancs. Une antenne également peinte en rouge, s'élevait du milieu du char à une très-grande hauteur, elle était terminée par une image dorée de

la Vierge; au-dessous flottait l'étendard de la république: un lion d'or qui s'avance[1], symbole bien vrai, car ces intrépides artisans n'ont jamais reculé. Plus bas encore et vers le milieu de l'antenne, un Christ placé sur la croix, les bras étendus, semblait bénir l'armée. Une espèce de plateforme était réservée sur le devant du char pour les plus vaillants soldats destinés à le défendre; derrière, une autre plateforme était occupée par les musiciens avec leurs grandes trompettes. Les saints offices étaient célébrés sur le Carroccio avant qu'il sortît de la ville, et des prêtres l'accompagnaient sur le champ de bataille. La perte du Carroccio était la plus grande ignominie, le plus grand malheur; aussi tout ce que chaque ville avait de valeureux soldats, tout le nerf de l'armée était-il choisi pour former la garde du char sacré : les coups décisifs se portaient autour de lui. Il était une chose sainte, et une loi de la république de Sienne ordonne que jour et nuit une lampe sera entretenue devant ce char qui portait les destinées du peuple[2]. Le Carroccio a eu en Italie une grande influence sur l'art militaire. Il fallait rendre redoutable l'infanterie des villes; il fallait la rendre capable de résister à la cavalerie féodale; il fallait lui donner de l'aplomb, de la pesanteur, de la confiance en elle-même. Les évolutions furent plus mesurées, la retraite fut lente et

[1] Non rampante ma caminante. Le même symbole se retrouvait sur le sceau du capitaine du peuple.

[2] Tommasi, Historia di Siena, lib. v, p. 335, in-4°.

ordonnée; tout devint soumis à la marche ferme et grave du bœuf de l'Apennin.

Cependant l'armée guelfe avait envoyé à Sienne, pour gage de bataille, un gantelet ensanglanté[1]. Bataille! bataille! crièrent les gibelins. Lorsqu'on fut sur le point d'attaquer, les cavaliers allemands déclarèrent qu'ils ne remueraient pas, à moins qu'on ne leur donnât double paie. On promit, et ils se précipitèrent en furieux sur la cavalerie florentine, précisément par la porte de San-Vito, sur laquelle les guelfes comptaient[2]. Des deux côtés les combattants avaient la rage au cœur. Mais quand l'action fut engagée sur plusieurs points, entre la tour de Monte Selvoli et le château de Montaperti, l'inquiétude et le désordre se mirent dans les rangs des Florentins. Au milieu de cette armée, on vit tout à coup des soldats rester inactifs; chacun se croyait trahi par son camarade. Jacopo del Nacca, de la maison des Pazzi, homme renommé pour sa valeur, portait l'étendard de la république de Florence. Il se défendait en ralliant les siens, lorsqu'un gibelin lui coupa la main, qui tomba avec l'enseigne. Ce fut le signal de la déroute la plus complète. Sienne remporta une sura-

[1] Le gage de bataille estoit ordinairement un gant, pour ce qu'il estoit le symbole de la foy, comme représentant la main qui l'a toujours dénotée. Ce gantelet estoit quelquefois ensanglanté, comme indice de meurtre et de carnage. Wilson de la Colombière, Théâtre d'honneur et de chevalerie, t. II, page 199, in-folio.

[2] Battaglia! battaglia! I Tedeschi vollono promessa di paga doppia, e cosi fu fatto; e loro schiera misono innanzi all' assalto per la detta porta di san Vito, che doveva a' Fiorentini esser data. — Giovani Villani, lib. VI, cap. LXXVIII.

bondante victoire; les prisonniers étaient plus nombreux que les vainqueurs. Les femmes qui avaient apporté des vivres à l'armée, revenaient entourées de prisonniers guelfes qui avaient invoqué leur miséricorde [1]. On rentra triomphalement à Sienne; les cloches des églises sonnaient, le peuple exprimait de mille manières les transports de son allégresse; les jeunes filles présentaient des gâteaux et du vin aux soldats fatigués. Ce magnifique cortége s'achemina vers le Dôme pour rendre à Dieu de solennelles actions de grâces. Après avoir offert à celui de qui relève tous les empires les dépouilles des vaincus, on les partagea entre les soldats. Le Dôme a conservé jusqu'à nos jours l'antenne du Carroccio florentin; elle est là fortement scellée à une des colonnes, qu'elle y reste toujours comme un souvenir de la grandeur militaire d'une république éteinte.

Quand la poussière du combat fut tombée, quand la paix fût revenue, on put calculer les résultats de cette bataille. Florence avait perdu dix mille hommes; l'Arbia avait roulé des flots de sang, et les fleurs de ses rives restèrent bien longtemps fanées. Il y avait eu quinze mille captifs, on avait laissé prendre le Carroccio et toutes les machines de guerre [2]: Florence, assise sur ses collines humiliées, pleurait. Après des années, un poëte viendra heurter rude-

[1] Essere ritornate conducendo molti prigioni, i quali havere impetrato da quelle. — Tommasi, lib. v, p. 330.

[2] Les historiens ne sont pas d'accord sur ces résultats. On lit dans l'Archivio dell' opera del Duomo : Tommaso Balzetti étant évêque de Sienne... Inter turrim de monte Silvole et castrum de Monte aperto, ubi de parte Flo-

ment ces tristes souvenirs, comme il avait heurté les têtes infernales plongées dans une glace éternelle, il viendra rappeler à Florence, sa mère, la désolation de ce jour lamentable. Florence aurait pu lui répondre : Pourquoi m'écrases-tu? Si tu ne viens pas augmenter la vengeance de Montaperti, pourquoi me tourmentes-tu[1]? Le parti gibelin victorieux, voulut justifier sa gloire par des doctrines; Dante les a formulées dans son livre de la Monarchie, où il fait un examen historique et philosophique de ces trois questions : 1° La monarchie est-elle indispensable au bonheur du monde? 2° Le peuple romain s'est-il acquis justement le droit de monarque? 3° L'autorité du monarque dépend-elle immédiatement de Dieu ou d'un vicaire de Dieu? Dans le premier livre, Dante amasse tous les arguments de la scolastique pour prouver philosophiquement la nécessité de la monarchie, et il conclut qu'après la succession de tous les gouvernements erronés mis en œuvre depuis le commencement du monde, ce n'est que sous Octavien-Auguste que l'on est enfin parvenu à la monarchie parfaite; alors le monde a été calme et tranquille. Dans le second livre, Dante examine comment le peuple romain s'est acquis le droit d'exercer la monarchie; il reconnaît que tout ce qui

rentinorum ultra decem milia ceciderunt, et fuerunt plus quam quindecim milia capti, fugatis ultra quatuor milia, relictis tentoriis, vexillis, armis omnibus et omni bellico apparatu quod pro carrocio ferebant.

[1] Piangendo mi sgrido : Perchè mi peste?
Se tu non vieni a crescer la vendetta
Di Mont' aperti, perchè mi moleste?

DANTE, Inferno, XXXII.

a été fait par le peuple romain n'est que l'accomplissement des volontés de la divine Providence. La troisième question de l'indépendance de l'empire était la plus difficile à résoudre. Voici comment le poëte gibelin l'aborde : « La vérité ne peut paraître sans faire rougir plus d'un homme ; peut-être attirera-t-elle sur moi l'indignation d'une certaine personne. Mais puisque nous l'invoquons, cette vérité, armons-nous de courage comme Salomon lorsqu'il allait la contempler dans la forêt des Proverbes. Suivons aussi le précepte du Philosophe qui ordonne de sacrifier ses intérêts privés à celui de la vérité. Je me suis senti plus fort en répétant les paroles de Daniel : Il a fermé la gueule des lions, et ils ne m'ont point fait de mal, parce que mon innocence a été reconnue devant Dieu. Paroles auxquelles la puissance divine, ce bouclier des défenseurs de la vérité, est comme incorporée. Suivant l'avis de saint Paul, j'ai revêtu la cuirasse de la foi. Enflammé par ce charbon qu'un des séraphins reçut de l'autel céleste, et dont il toucha les lèvres d'Isaïe, je m'avance au milieu de l'arène d'où, avec le secours de celui qui nous a rachetés de son sang, en face de l'univers, je jetterai hors de la Palestre le menteur et l'impie ; qu'ai-je à craindre[1] ? » Voilà un terrible défi lancé à la doctrine guelfe.

[1] Juxta monitionem Pauli, fidei loricam induens, in calore carbonis illius, quem unus de seraphin accepit ex altari celesti, et tetigit labia Isaiæ, gymnasium præsens ingredior; et in brachio illius qui nos de potestate tenebrarum liberavit in sanguine suo, impium atque mendacem de palestra spectante mundo ejiciam. Quid timeam? — Dante, de Monarchia, lib. III.

Le poëte théologien pose en principe que Dieu ne peut vouloir ce qui est hors de l'ordre naturel[1]; et comme il a démontré cette proposition dans le deuxième livre, il avance hardiment que les Romains, en agissant selon la justice, ont suivi l'ordre de la nature; qu'ils ont accompli la volonté de Dieu, d'où il résulte que la puissance de l'empire, la monarchie, est devenue pour eux un droit qu'ils ont reçu de Dieu même, et que l'Église de Rome, en confondant les deux pouvoirs, tombe dans la fange, et se salit elle et son fardeau[2]. Il a donc pu, ce chantre immortel de l'épopée divine, il a donc pu, d'après ces doctrines, invoquer l'empereur comme le soleil de l'Italie esclave, séjour de douleur, navire sans nocher dans une grande tempête. Toutes les villes étaient pleines de tyrans, et on trouvait un Marcellus dans tout manant qui formait un parti. Ces républiques avec leurs révolutions quotidiennes apparaissaient au poëte comme un malade qui ne trouve pas de position sur son lit, mais qui en se retournant toujours croit se défendre de la douleur[3]. « Italie! à quoi te sert que Justinien ait arrangé ton frein, si la selle est vide! Sans lui ta

[1] Hæc igitur irrefragabilis veritas præmittatur, scilicet quod illud quod naturæ intentioni repugnat, Deus nolit. — De Monarchia, lib. III.

[2] Di oggimai, che la chiesa di Roma,
Per confondere in se duo reggimenti
Cade nel fango, e se brutta, e la soma.
PURGAT., XVI.

[3] Vedrai te simigliante a quella 'nferma,
Che non può trovar posa in su le piume,
Ma con dar volta suo dolore scherma.
PURGAT., VI.

honte serait moindre. O pays qui devrais être dévoué et laisser César s'asseoir sur la selle, si tu entendais bien ce que Dieu te dit; vois comme cette bête est devenue rétive, pour n'être pas corrigée par l'éperon, quand tu as eu porté la main à sa bride[1]. »

Les empereurs d'Allemagne ont entendu ces cris, et ils sont venus; ils ont enfourché l'arçon de cette cavale indomptée et sauvage des Apennins. Voyageurs ambitieux, ils n'ont jamais traversé les Alpes qu'avec des projets de conquête. A peine le blond chevalier allemand avait-il été élu empereur, qu'aussitôt la pensée d'être maître du monde, comme légitime successeur des Césars, l'obsédait tout entier et excitait chez lui des idées proportionnées à cette gigantesque, mais trop imaginaire grandeur, que les guelfes lui contestaient en droit, et que tous ceux qui le pouvaient sans crainte lui refusaient en fait. Qu'importe, il partait avec ses cavaliers rapaces, il voulait être couronné par le pape dans cette Rome dont il désirait la gloire. Il voulait recouvrer les droits de l'empire usurpés par les tyrans et les républiques, ou

[1] Che val, perchè ti racconciasse 'l freno
Giustiniano, se la sella è vota?
Sanz'esso fora la vergogna meno.
Ahi gente, che dovresti esser devota,
E lasciar seder Cesar nella sella,
Se bene intendi ciò che Dio ti nota.
Guarda, com'esta fiera è fatta fella,
Per non esser corretta dagli sproni,
Poi che ponesti mano alla predella.
O Alberto Tedesco, ch'abbandoni
Costei, ch'è fatta indomita e selvaggia,
E dovresti inforcar li suoi arcioni...

PURGAT., VI.

plutôt il voulait les vendre à de meilleures conditions. Il voulait faire entrer dans ses coffres une partie de l'argent que l'industrie entassait dans les villes, et qui était d'une rareté extrême dans les cours des princes. Il voulait recueillir sur son passage des acclamations et plus que des honneurs, le Fodro impérial, tribut qu'il avait le droit d'exiger de toutes les villes italiennes médiatement sujettes à son haut domaine[1]. Ainsi tous les empereurs ont séjourné à Sienne où dominait le parti gibelin. Il était nécessaire d'exposer en détail ces doctrines et ces faits, pour faire bien comprendre que ces factions pouvaient être des erreurs politiques, mais qu'elles n'ont jamais été une rébellion impie contre l'Église. Cela prouve aussi que dans les âges de foi on avait la liberté de penser, la liberté d'exposer ses opinions, de les soutenir; que toutes les idées pouvaient être remuées dans les écoles catholiques; que toutes les doctrines y ont été professées. L'Église n'est pas comme les césars de la terre, elle n'a pas peur de la pensée.

Avant de suivre la marche progressive des conquêtes de la république siennaise, étudions sa constitution intérieure dans ses différentes phases. L'ambition trouble les peuples comme elle trouble l'âme humaine. Au douzième siècle, Sienne avait échangé la modestie civile et municipale contre

[1] Cibrario, Économie politique du moyen âge, part. I, chap. VIII, traduction d'Humbert Ferrand; in-8°, Debécourt, 1843.

la dignité consulaire [1]. Les brigues, les manœuvres iniques qui accompagnent presque toujours une élection élevèrent souvent au pouvoir des hommes ou incapables ou indignes; et l'on eut à redouter des ménagements pusillanimes dans l'administration de la justice, plus encore que les désirs d'une tyrannie violente. On en vint à donner la confiance publique à des étrangers; et en 1199, Orlando Malapresa de Lucques reçut le POTESTA, qui passa l'année suivante à Filipo Malavolti; il mérita d'être trois fois réélu. Bartholomeo Rinaldini fut son successeur : homme valeureux et prudent au milieu des calamités de son époque, il tint d'une main ferme la balance de l'administration. C'est lui qui a décrété que les lois, les traités de paix, les priviléges, les soumissions, tous les souvenirs historiques de la Cité seraient recueillis et enregistrés par des notaires. Sienne a conservé ces livres précieux, ses CALEFFI, véritable journal de la république, et elle peut montrer avec orgueil ces témoins officiels de sa grandeur passée [2].

Avant un siècle, cette forme de gouvernement était usée; les rivalités, guelfes et gibelines, avaient hâté sa ruine. En 1267, le potesta Ugurgieri est chassé de la ville, et le trésor du camer-

[1] Che ardendo tutti di smisurato desiderio della dignità consolare, per conseguirla, deporta la modestia civile. — Tommasi, part. I, lib. IV.

[2] Sed omnia æqua trutina ponderantes, nec a dextris ultra debitum nec a sinistris exhorbitent declinando.... Et ipsis chartis separatis in firmum scrinium bene compositis, eas disponit in loco congruo firmiter custodiri... publicas in hunc librum redigi et fideliter exemplari. — Præmium Caleffi.

lingo paye dix florins aux artisans qui ont fourni les grosses cordes et les ongles de fer pour démolir la tour de sa maison [1]. Alors les chefs du parti populaire, pour exclure la noblesse du gouvernement et assurer la supériorité des guelfes, établirent une seigneurie composée de neuf magistrats, dont trois étaient pris dans chacune des trois divisions de la ville : le terzo de la Cité, le terzo de Saint-Martin et le terzo de Camollia. Or ils furent appelés le MONT DES NEUF. Ils devaient être plébéiens et choisis par le conseil du peuple ; et l'élection, faite en une seule fois, devait comprendre tous ceux qui siégeraient successivement dans l'année. Leurs noms étaient ensuite distribués dans des bourses d'où on les tirait au sort pour gouverner pendant deux mois. Les premières élections n'ayant désigné qu'un petit nombre de citoyens, ceux-ci eurent l'art de maintenir, de resserrer même leur oligarchie dans toutes les élections nouvelles. Dans ce conseil, il suffisait d'un nombre peu considérable de voix contraires pour empêcher un citoyen nouveau de siéger dans la seigneurie ; il fallait, d'autre part, une grande majorité pour faire sortir des bourses le nom d'un citoyen qui déjà y avait été admis. Les chefs de l'oligarchie, après avoir arrêté entre eux l'élection prochaine, écartaient dans le conseil du peuple, par leur opposition unanime, tous ceux dont ils ne voulaient pas permettre

[1] Pro funibus triginta passuum, et pro sex manuariis ferreis pro destruenda turre Ugurgeriorum. Libri di Biccherna, ann. 1281, folio 65 et 79.

l'élection. De cette manière, l'autorité souveraine était devenue le monopole de moins de quatre-vingt-dix citoyens[1]. Toutefois cette usurpation avait rendu la seigneurie singulièrement odieuse à la noblesse, que les lois excluaient de toute part à l'administration; au peuple, qui se voyait dépouillé par la fraude des droits que la constitution lui avait octroyés. Ce fut cette haine qui engagea le Mont des Neuf dans une conduite constamment ou faible ou perfide.

Tandis que les trois républiques guelfes de Toscane auraient dû défendre en commun leur liberté, les Neuf de Sienne ne manquèrent jamais de trahir la cause de leurs alliés, dans leurs relations politiques avec les Visconti qui rêvaient la domination universelle de l'Italie; avec les empereurs, auxquels ils avaient vendu la république pour s'assurer leur protection. Les Neuf voulaient la paix à tout prix; ils pactisaient même avec les brigands armés qui ravageaient l'État de la république. En 1343, un aventurier allemand, Werner, qu'on nommait en Italie le duc Guarnieri, avait proposé à des soldats licenciés par les Pisans de rester unis et de faire la guerre pour leur compte. Ces bandes affreuses désolèrent le territoire siennais. Les petits princes féodaux ne pouvaient opposer qu'une faible résistance; et les paysans, assaillis par ces soldats féroces, qui enlevaient leur bétail, brûlaient leurs maisons, et les mettaient à la torture pour leur extor-

[1] Il quale era ristretto in meno di novanta cittadini sotto certo industrioso inganno. — Mat. Villani, lib. IV, cap. LXI.

quer de l'argent, s'enfuirent éperdus, et cherchèrent dans la cité maîtresse un asile pour leurs femmes et pour leurs enfants. Les Neuf tremblèrent devant le seigneur de la grande compagnie; ils s'humilièrent devant la plaque d'argent que Guarnieri portait sur sa poitrine, et où il avait fait graver ses titres impies d'ennemi de Dieu, de la piété, de la miséricorde: ils payèrent douze mille florins. Guarnieri put donc se vanter du lâche rachat des vainqueurs de Montaperti [1]; il rançonna Montepulciano, Cita di Castello et Pérouse.

On supporta cet ordre de choses jusqu'au 23 mars 1355. L'empereur Charles IV entrait à Sienne; il y fut accueilli par les cris de « Vive l'empereur! meure l'ordre des Neuf! » Charles trembla, car il recherchait des amis qui lui prêtassent des forces, et non des vaincus qui en empruntassent de lui. A la tête du mouvement il vit les chefs de la noblesse, les Tolomei, Malavolti, Piccolomini, Sarracini, et une fraction des Salimbeni, race dure et puissante comme le chêne, tribu immense, fière de sa fécondité, et qui fleurit longtemps par la religion et les armes [2]; il y vit les riches bourgeois et tout le peuple. Ce parti était évidemment le plus

[1] Istorie Pistolesi, ap. Muratori, t. XI, p. 489. — Andr. Dei, Cronica sanese, ap. Muratori, t. XV, p. 105, in-folio.

[2] Ante Salibenium genus immenso agmine fulsit,
Felix luce hominum tantorum mille nepotum,
Aspiceres partu foecundam tempora quercum,
Glandifera ornatum patriam populumque potentem,
Olim dum viguit servans pietate vel armis.

Petrus Feretrius Rhavennatensis. — Sena vetus.

fort; ce fut celui que l'empereur embrassa. Charles n'essaya point d'apaiser les mouvements tumultueux du peuple, et le troisième jour la sédition prit un caractère plus sérieux. Les rues furent barricadées; le Mont des Neuf, assiégé dans le palais de la seigneurie, appela l'empereur à son secours. Il y vint; il entra à cheval dans le palais; il ordonna aux Neuf de déposer à ses pieds la baguette du commandement. Il exigea d'eux qu'ils le déliassent de l'engagement qu'il avait pris de maintenir leur autorité; il se fit rendre les chartes qu'il leur avait accordées, et il les fit brûler sous ses yeux.

Cependant le peuple forçait les prisons, les archives de la Biccherna et l'église où l'on conservait les bourses de la seigneurie; ces bourses, avec les bannières de l'ordre, furent traînées dans la boue en présence de l'empereur. On n'entendait que ce cri : « Meurent les Neuf! » Leurs maisons étaient attaquées et pillées, leurs personnes insultées, plusieurs furent massacrés[1]. L'empereur, tout en sanctionnant la fureur populaire par des décrets, fit confirmer son autorité sur la république. Il nomma ensuite trente commissaires, douze nobles et dix-huit plébéiens, pour reformer le gouvernement sous la présidence de son frère naturel l'archevêque de Prague, patriarche d'Aquilée. Pour lui, il allait chercher à Rome la consécration de sa puissance. A son retour, il trouva Sienne encore dans l'effervesçence de la révolution. Le peuple avait ex-

[1] Neri di Donato, Cronica sanese, ap. Muratori, t. XV, p. 148.

clu à perpétuité de l'administration le Mont des Neuf; il avait fait effacer leurs noms de tous les lieux publics, de toutes les lois et de tous les livres de l'État. Il avait voulu que la nouvelle seigneurie fût composée de douze gouverneurs au lieu de neuf; il les avait choisis dans la bourgeoisie, et il avait fait distribuer leurs noms dans des bourses, pour renouveler au sort la seigneurie de deux mois en deux mois. Ainsi cette révolution, comme bien d'autres révolutions, avait seulement changé les personnes qui gouvernaient; elle avait conservé les mêmes principes; et sur les ruines d'une oligarchie roturière, elle en avait élevé une autre plus roturière encore. Pourtant les nobles eurent bien une certaine part dans le nouveau gouvernement; six nobles siégèrent à la seigneurie, et cent cinquante gentilshommes furent appelés au conseil général des quatre cents. L'empereur d'Allemagne voulut profiter de ce changement : il proposa de donner à la république un chef qui fût l'arbitre des partis et le modérateur des querelles, et il réussit à faire reconnaître en cette qualité le patriarche d'Aquilée[1]. Le peuple, qui a toujours le sentiment de sa liberté, vit avec jalousie le patriarche allemand occuper le palais public, et reléguer la seigneurie dans une maison privée. Le 14 mai 1355, il reprit les armes; il rétablit au coin de chaque rue la chaîne de fer destinée à arrêter la cavalerie, et il força le patriarche à

[1] Per volere accatare la benivolenza dell' imperadore consentirono d'avere il patriarca per loro signore. — Matt. Villani, lib. v, cap. xx.

rappeler au palais le Mont des Douze. Quatre jours après, une nouvelle émeute éclata à l'occasion d'une querelle entre de riches bourgeois et des artisans. Charles eut peur de ces républicains; il écrivit de Pise, où il couronnait un rhéteur oublié, Zanobi de Strata, qu'on lui renvoyât sain et sauf le patriarche. Celui-ci comparut devant le Mont des Douze, déposa la baguette du commandement, renonça par un acte notarié à la seigneurie qui lui avait été accordée, rendit aux officiers de la république tous les châteaux où il avait garnison, et partit[1].

Après treize ans, une nouvelle lutte éclata (1368) entre les diverses factions de la république. Le Mont des Douze était devenu aussi odieux au peuple que le Mont des Neuf. Ce que les premiers redoutaient surtout, c'était la haine de la noblesse; ils cherchèrent à faire renaître ses anciennes querelles pour l'affaiblir. Les deux illustres familles des Tolomei et des Salimbeni avaient été de tout temps à la tête des deux partis guelfe et gibelin à Sienne. Les Douze feignirent d'être divisés par les mêmes partis, et ils excitèrent ces deux familles à prendre les armes l'une contre l'autre, promettant à chacune de la seconder. Mais les nobles, dont la haine héréditaire était refroidie par les persécutions qu'ils éprouvaient en commun, s'avouèrent mutuellement les offres de secours que les magistrats leur avaient faites. Honteux d'avoir versé leur sang pour satisfaire la secrète

[1] Matt. Villani, lib. v, cap. xxxv et xxxvi. — Neri di Donato, Cronica sanese, ap. Muratori, t. XV, p. 152.

jalousie des plébéiens, ils se concertèrent pour se venger par les mêmes artifices dont on usait envers eux. Ils affectèrent un redoublement de haine les uns contre les autres; ils firent venir de leurs terres leurs vassaux, et ils rassemblèrent dans leurs maisons des soldats, sans que les Douze missent aucune opposition à ces préparatifs qu'ils leur voyaient faire pour s'entre-détruire.

Cependant les nobles avaient attiré à eux tous les chefs du Mont des Neuf et plusieurs plébéiens mécontents. Le 2 septembre 1368, ces deux armées se réunirent sous les étendards des factions guelfe et gibeline, et leurs chefs demandèrent à la seigneurie la possession du palais et du gouvernement [1]. Les Douze, surpris, se retirèrent sans contestation. Les nobles, maîtres de la république, déclarèrent qu'ils voulaient rétablir à Sienne le gouvernement consulaire sous lequel elle avait fleuri pendant le douzième siècle. Cinq consuls furent pris dans les grandes familles des Tolomei, Salimbeni, Piccolomini, Saracini et Malavolti; cinq autres dans le reste de la noblesse et trois dans le Mont des Neuf, si rudement poursuivi naguère [2]. Le peuple, qui avait été longtemps en possession des magistratures, ne put souffrir patiemment d'en être exclu; et dans l'agitation d'une révolution récente, chaque parti re-

[1] Neri di Donato, ap. Muratori, t. XV, p. 196. — Les marques du gouvernement étaient : 1° la possession du Palazzo publico; 2° la Baghetta, ou le commandement supérieur de la force armée ; 3° le Sugelli, pour l'expédition des actes de l'État; 4° la Campana, pour la convocation des colléges et conseils; 5° le Fortezze della città, les fortifications de la ville.

[2] Neri di Donato, ap. Muratori, t. XV, p. 197.

courut à l'empereur et le choisit pour arbitre. Charles promit sa protection à tous les partis, et il commença par installer à Sienne, comme vicaire impérial, Malatesta Unghero, l'un des seigneurs de Rimini, avec huit cents lansquenets; mais ceci ne s'exécuta pas sans opposition, les nobles voulaient assurer leurs droits par un traité; les Salimbeni, qui aspiraient au pouvoir souverain, livrèrent la porte qui leur était confiée. La noblesse se défendit dans les rues, et ce ne fut qu'après avoir été vaincue dans plus de dix combats, soutenus de porte en porte, qu'elle sortit de la ville et se retira dans ses châteaux. Voilà donc le peuple victorieux appelé à donner une nouvelle forme au gouvernement et à régler la distribution des droits politiques entre les divers ordres de l'État. Il n'abolit point le passé; il ne fit pas renoncer les citoyens à des affections, à des passions qu'ils tenaient de leurs ancêtres et auxquelles ils devaient leur force et leur importance. Les législateurs nouveaux reconnurent l'existence des deux Monts des Neuf et des Douze; ils en formèrent un troisième, où ils rangèrent les citoyens étrangers aux deux oligarchies précédentes. Cet ordre, plus nombreux que les deux autres, reçut de la réforme qui lui donnait naissance, le nom de Mont des Réformateurs. La seigneurie fut composée de douze magistrats, dont trois furent pris de la première classe, quatre de la seconde et cinq de la troisième. La même proportion fut suivie dans la formation des deux conseils qui devaient seconder la seigneurie et compléter avec elle le gouvernement

de la république[1]. Bientôt les Douze excitèrent une nouvelle sédition dans l'espérance de recouvrer leur ancienne autorité. Ce tumulte n'aboutit qu'à procurer plus de pouvoir au Mont des Réformateurs ; on ajouta trois membres à la seigneurie, et on les prit dans cet ordre le plus pauvre comme le plus nombreux. Les Douze, dupes pour la seconde fois de leurs propres intrigues, restèrent plus irrités que jamais contre le gouvernement. Ils prêtèrent l'oreille avec empressement aux propositions secrètes de l'empereur, qui s'était engagé à vendre au pape Sienne et quelques autres villes de Toscane ; il voulait de l'argent avant tout ; il fallait bien retirer sa couronne qu'il avait mise en gage à Florence pour seize cent vingt florins : ce fut la république siennaise, qu'il trahissait, qui lui prêta cette somme[2]. Charles, assuré des Douze et des Salimbeni, demanda que la seigneurie le mît en possession de Massa, de Montalcino, de Grosseto, de Talamone et de Casole, les cinq forteresses les plus importantes du territoire de Sienne. Il demanda aussi que les gonfaloniers et les soldats de milice lui prêtassent serment de fidélité. Le conseil rejeta ces demandes.

La diplomatie ayant échoué, on employa la force. Le 12 janvier 1369, la faction des Douze et les Salimbeni prirent les armes pour chasser du palais trois citoyens du Mont des Neuf, qui alors avaient le pouvoir. En même temps Malatesta Unghero s'avança sur la grande place avec sa cava-

[1] Malavolti, part. II, lib. VII, p. 130, in 4°.
[2] Neri di Donato, Cronicà sanese, ap. Muratori, t. XV, p. 200.

lerie, et l'empereur, armé de toutes pièces, se mit à la tête de ses chevaliers allemands et des milices du cardinal Gui de Montfort, légat de Bologne, qui était venu pour recueillir les dépouilles de la trahison[1]. Le Mont des Neuf ne fut point ébranlé; il fit sonner le tocsin pendant que le capitaine du peuple, Matteino Menzano, attaquait l'empereur. Le peuple furieux chassa du palais public les Douze qui déjà l'occupaient en partie. La troupe de Malatesta Unghero fut enfoncée; il s'enfuit vers le palais des Malavolti où il chercha à se fortifier. L'empereur, qui s'était avancé jusqu'à la Croce del Travaglio, fut attaqué impétueusement par les compagnies du peuple. Le désordre se mit dans sa troupe; celui qui portait l'étendard impérial fut tué, et Charles fut obligé de se retirer vers la place Tolomei où il se fortifia dans le palais de ces nobles émigrés. Pendant plus de sept heures il défendit ses retranchements, et dans ce long combat la perte fut très-considérable de part et d'autre. Forcé de nouveau, il se retira au palais Salimbeni. La république triomphait, les trois seigneurs du Mont des Neuf que les Douze avaient chassés du palais, y revinrent aux acclamations des foules, au son des trompettes, des couronnes sur la tête, des branches d'olivier à la main et suivis d'un pompeux cortége. L'illustre plébéien Matteino Menzano, dont j'écris le nom avec respect, doit avoir les honneurs de cette journée fameuse[2]. Au nom de

[1] Neri di Donato, ap. Muratori, t. XV, p. 203.

[2] Malavolti dit avec son insolence aristocratique : Matteino di ser ventura

la république, il pria la seconde majesté de sortir de suite d'une ville libre; et pour donner plus d'efficacité à cette prière, il fit publier à son de trompe la défense de fournir des vivres à Charles et à personne de sa troupe. Je laisse Neri di Donato, historien contemporain, faire le tableau de cette humiliation. Et ce n'est pas sans une fierté secrète que moi, plébéien du dix-neuvième siècle, je transcris ces lignes d'un plébéien du quatorzième.

« L'empereur était demeuré seul avec la plus grande peur qu'ait jamais eue aucun misérable. Les yeux de tout le peuple armé étaient fixés sur lui; il pleurait, il s'excusait, il embrassait ceux qui s'approchaient de lui; il assurait qu'il avait été trahi par Malatesta, par le Potesta, par les Salimbeni, par les Douze; il racontait de quelle manière et quelles offres on lui avait faites. Francesco Bartali, qu'il indiquait comme ayant eu part à cette négociation, fut arrêté et livré au capitaine du peuple; on cherchait également les autres traîtres. Cependant l'empereur traitait avec la seigneurie et le peuple; il donna à la première le vicariat perpétuel de l'empire dans la ville et son territoire. Il fit au peuple de Sienne une quittance générale, et accorda beaucoup plus de grâces qu'on ne lui en demandait. Tremblant comme il l'était et mourant de faim, il semblait avoir perdu la tête : il voulait s'en aller, mais il ne le pouvait pas, car il

menzani huomo benche plebeo valoroso e di grand cuore scorsa e ridotta tutta la città all' obedienza del palazzo, part. IV, lib. VII, p. 134, in-4°.

n'avait plus ni chevaux, ni argent, ni compagnie[1]. » A force de peine, et on peut le dire, de générosité, Matteino Menzano fit recouvrer à Charles une partie de ce qu'il avait perdu. Celui-ci, à peine délivré, reprit un peu d'assurance, demanda, en compensation de l'affront qu'on venait de lui faire, et des grâces qu'il avait accordées, une contribution de vingt mille florins, payable en quatre ans. Les Siennais y consentirent, et ils lui jetèrent le premier terme immédiatement, afin qu'il s'en allât plus vite.

Les Siennais avaient combattu avec vigueur pour défendre leur liberté contre les trahisons impériales; mais l'agitation était trop profonde pour que la paix puisse revenir sitôt. Les nobles exilés faisaient la guerre à la république; les Douze et les Salimbeni s'étaient rendus odieux par leurs associations avec les ennemis de l'État; les Neuf et les Réformateurs s'efforçaient vainement de réconcilier des partis acharnés les uns contre les autres. La guerre se prolongea entre la ville et les campagnes pendant une partie de l'été de 1369; elle fut terminée le 30 juin par l'entremise des Florentins, dont

[1] Lomperadore rimase solo colla maggior paura, che mai avesse alcuno gattivo. El popolo el guardava, et egli piangeva, e scusavasi, abbraciava e bacciava ogni persona, che a lui andava, e diceva : io so stato tradito da messer Malatesta, e da' Salimbeni, e da' Dodici; e dichiarava, e diceva li modi. El popolo si prese a furia ser Francesco Bartali, e dato al capitano di popolo; e cercaro di volere prendere tutti gli altri del detto trattato. Lomperadore fe' accordo colli signori difensori e col popolo e fece li signori difensori suoi vicari di Siena e del contado in perpetuo, e fe' quittanze generali al commune di Siena, e altre cose piu che il popolo non volea, e cosi tremando parea esmemorato, e moriva di fame; e volea se ne andare, ma non potea, perrochè non avea cavallo nè denari; nè compagnia. — Neri di Donato, Cronica sanese, ap. Muratori, t. XV, p. 206.

tous les partis avaient invoqué la médiation. Les nobles furent rappelés à la ville, rétablis dans tous leurs droits et rendus capables d'exercer toutes les magistratures, excepté la seigneurie. Les autres ordres continuèrent à partager les offices supérieurs dans une proportion fixée par les lois[1]. Telle est la grande révolution qui agita la république aux temps de notre chère sainte Catherine ; nous verrons quelle part elle y prit, comment elle fut un ange de paix et de consolation.

Ces révolutions, qui ont leur côté héroïque, ont aussi leurs excès et leur mauvais côté. Ainsi, nous pouvons constater deux résultats funestes pour un État : l'affaiblissement de toute espèce d'autorité et la destruction politique de la noblesse. Et d'abord, ces marchands du Popolo-Minuto furent les premières victimes de ce débordement d'indépendance. La guerre se mit dans les ateliers entre les ouvriers et leurs maîtres. Les ouvriers en laine pour les manufactures de draps se révoltèrent contre les fabricants sous la conduite d'un marchand de vieux habits appelé Domenico ; ils voulurent leur part dans les droits publics ; ils voulurent être un ordre dans l'État, et ils se réunirent dans une association qui fut nommée compagnie del Bruco, bande de ravageurs qui en vint aux plus terribles violences, à l'assaut du palais public, à des luttes avec les Monts, au pillage, au meurtre, à l'incendie ; la dernière scène

[1] Malavolti, part. II, lib. VIII, p. 137, in-4°.

de ce drame fut l'exécution du capitaine du peuple et du gonfalonier de la cité (1er août 1371)[1]. Le commerce était ruiné, et un grand nombre de familles émigrèrent et portèrent ailleurs leur industrie; entre autres la famille de sainte Catherine alla établir son art à Florence.

Les révolutions tuèrent lentement la chevalerie des Apennins, un des éléments de la vie de la Toscane. Elle opposait une limite aux excès de la démocratie des villes; elle offrait un appui aux citoyens que leurs opinions forçaient au bannissement; et au sein des montagnes elle avait créé un ordre de paysans qui, sous sa dépendance, cultivaient la terre et dotaient la république d'une agriculture florissante. Après la chute de la noblesse, ces paysans, transformés en propriétaires libres, furent bientôt achetés par les capitalistes des villes, tombèrent dans le vagabondage, et devinrent de nécessiteux locataires à l'année. Ainsi fut affectée d'une manière incalculable la vie du peuple des campagnes; l'agriculture fut abandonnée, et des famines affreuses ravagèrent l'État.

Plusieurs des familles des Apennins avaient de glorieuses origines. Je ne citerai ici que les Conti Guidi, qui possédaient une belle couronne de forteresses dans le Casentino et le Val d'Arno. Guido, chevalier d'honneur d'Otton, avait épousé Gualdrada, jeune fille de Florence qui avait toujours

[1] Malavolti, part. II, lib. VIII, p. 139, in-4°.

préféré la pauvreté, la vertu et l'honneur aux plus riches propositions [1].

Dante célèbre ce généreux Provenzano Salvani qui, un jour, de son propre mouvement, se mit à genoux au milieu de la place de Sienne, ayant déposé toute fausse honte, et là, pour tirer un sien ami de la peine qu'il souffrait dans la prison de Charles d'Anjou, attendit dans cette humble posture que le peuple, mû par ses prières, jetât sur un tapis pièce par pièce les dix mille florins d'or exigés pour sa rançon. Dante, avec l'âme fière et blessée d'un proscrit, a bien exprimé ce frisson mortel qui avait couru dans toutes les veines de l'orgueilleux gentilhomme réduit à mendier pour une si belle cause [2].

Plusieurs familles siennaises conservèrent longtemps les vieilles traditions de la chevalerie chrétienne, et à la fin du quatorzième siècle, les Salimbeni en donnèrent un exemple illustre. En 1395 vivait dans une humble maison du Val di Strove Charles Montanini et sa sœur Angelica, jeune fille de quinze ans, ravissante de grâce et de pureté: c'étaient les seuls débris d'une race antique. Anselmo Salimbeni, héritier d'un noble nom et d'une grande fortune, habitait le château de la plus proche montagne. Souvent il passait devant la demeure des

[1] Malavolti, part. I, lib. III, p. 28, in-4°.

[2] Liberamente nel campo di Siena,
Ogni vergogna deposta s'affisse:
Egli per trar l'amico suo di pena,
Che sostenea nella prigion di Carlo,
Si condusse a tremar per ogni vena.
PURGAT., XI.

Montanini, et toujours la beauté d'Angelica lui allait au cœur ; il maudissait secrètement ces vieilles rivalités de famille qui l'empêchaient de songer à ce mariage. Or, il arriva qu'un des puissants du Populaire désira acquérir la petite propriété des Montanini pour agrandir la sienne. Charles refusa de la vendre. L'homme puissant, que le chroniqueur connaissait, mais qu'il ne nomme pas, mit à son service une de ces lâches et faciles accusations, si communes alors, de conspiration contre l'État. Charles fut arrêté et condamné, sous peine de mort, à payer dans quinze jours la somme de mille florins. On espérait le forcer ainsi à la vente convoitée. Charles aima mieux mourir en se confiant à la miséricorde du Sauveur, que de priver son Angelica de la dot modique qui pouvait assurer son mariage et peut-être son bonheur. Il avait bien des parents riches qui désiraient lui venir en aide ; mais la peur les retenait : ils auraient été enveloppés dans l'accusation.

L'époque fatale approchait ; le quinzième jour, vers les trois heures, Anselme, passant devant la maison Montanini, en vit sortir deux femmes tout en larmes. Elles venaient d'apporter des consolations à Angelica, désolée de voir s'éteindre sa famille par la mort de celui qu'elle aimait uniquement et pour qui elle n'avait rien de caché [1]. Anselme demanda la cause de ce deuil ; la générosité de son âme l'emporta sur sa

[1] Come miseramente vedeva estinguersi il suo sangue nell' unico fratello ; poichè amandosi insieme cordialissimamente, nissuna cosa d'esso egli era nascota. — Annali sanese, Muratori, Rerum Italic. script., t. XIX, p. 399 in folio.

haine héréditaire et sur les calculs égoïstes de sa passion. Il monte à cheval, court au Camerlingo de Sienne, et paye au nom de Charles les mille florins. Celui-ci est mis en liberté. La nuit était déjà avancée lorsqu'il arriva au Val di Strove. La pauvre maison était obscure et solitaire. Charles frappe à la porte, il appelle tout ému sa chère sœur. Angelica, dans l'extase de son bonheur, ne put prononcer une parole[1]. Dès le matin les parents et les amis accoururent à cette fête d'amitié et de tendresse. Charles remerciait tout le monde et tout le monde s'excusait. Il s'inquiétait de ne pas connaître son bienfaiteur, il lui manquait la joie de la reconnaissance.

Au Camerlingo il sut tous les détails; il prit la résolution de se mettre lui et sa sœur au pouvoir d'Anselme. Angelica pleura beaucoup; elle craignait qu'une famille ennemie, abusant de cette confiance, ne brisât la fleur de sa pureté; elle aurait préféré la mort. Son frère comprit les appréhensions d'une âme aussi chaste qu'élevée; ils restèrent silencieux comme deux statues de marbre, images touchantes de la piété et de la douleur[2]. Après un long combat intérieur, Charles fit entendre à sa sœur qu'il y avait tout à espérer d'un chevalier aussi généreux qu'Anselme, et ils partirent. C'était au milieu de la nuit, un petit serviteur portait la lanterne; Angelica marchait ap-

[1] E sentiva piena di maraviglia e d'allegrezza, non potendo formare una sola parola. — Muratori, t. XIX, p. 402.

[2] Haverebbe facilmente giudicato che fussero due statue, e l'una e l'altro representasse insieme il simulacro della pietà e del dolore. — Muratori, t. XIX Rer. Ital. script., p. 405.

puyée sur son frère; dans le trouble de son âme, elle avait revêtu négligemment une robe de drap vert. Ils arrivent à la porte du château des Salimbeni, et crient aux gardiens qu'ils sont les serviteurs d'Anselme, qu'ils désirent le voir. On lui annonce cette nouvelle; il fait allumer les flambeaux et baisser les portes. Rien ne peut exprimer son étonnement. Nous venons, lui dit Charles, vous remercier de votre belle action; nous vous devons la vie, nous sommes à vous corps et âme. Et il sortit, laissant Angelica seule avec Anselme. Ce noble chevalier voulut alors manifester la grandeur et la sincérité de son amour.

Il fit prier les dames du voisinage de venir faire compagnie à Angelica; lui, de son côté, réunit sa famille et ses amis. Tous se mettent en marche avec des flambeaux : arrivé à la maison, Montanini Anselme dit à Charles, en lui prenant la main : Vous avez désiré me parler en secret; moi je veux vous parler en présence de cette noble assemblée [1]. J'ai toujours aimé Angelica, je la choisis maintenant pour ma femme. Je vous supplie tous d'approuver ma résolution; que nos inimitiés passées finissent par les fêtes d'une noce. Charles voulait se jeter aux genoux d'Anselme; celui-ci le reçut dans ses bras et le tint longtemps pressé sur son cœur. Le magistrat qui avait fait condamner Charles eut honte de sa convoitise, et il renvoya par un re-

[1] Carlo poco fa venendo a casa mia, domandasti volermi a solo parlare nella camera mia, e io hora domando voler parlare a te in casa tua, e in presenza di questa honoratissima compagnia. — Annali sanesi, Muratori, Rerum ital. script., t. XIX, p. 408.

ligieux les mille ducats. La seigneurie, en témoignage de sa joie pour cette paix, gratifia Anselme d'une chaîne d'or ; et les chevaliers des Apennins descendirent de leurs forteresses afin de prendre leur part des fêtes brillantes du mariage.

Le récit qu'on vient de lire ne sort point de la dignité de l'histoire, il fait bien connaître les mœurs de cette république siennaise, si féconde en grands personnages et en grandes choses. Angelica n'est-elle pas comme un rayonnement de la pureté de Catherine? la fille du chevalier a voulu imiter la fille du pauvre ouvrier de la contrada dell' Occa. J'ai été heureux de trouver cette page de la glorieuse histoire de la noblesse des Apennins, dans la chronique populaire d'une ville, et en quittant la chevalerie j'en garde au moins ce pacifiant souvenir. Tant que la république avait pu craindre pour son salut, tant que le pouvoir fut mêlé de sacrifices et de dangers, il n'y avait pas eu de haine contre la hiérarchie. Mais une fois les périls conjurés et le calme établi, la soif de commander altéra les âmes; il sembla que toute grandeur privée n'était grandeur qu'en diminution de la liberté publique. La persécution contre la hiérarchie sociale eut dans le principe une certaine couleur d'équité; elle ne frappa d'abord dans le pouvoir que le despotisme, l'orgueil et la violence; mais elle en arriva bientôt à l'ostracisme contre les citoyens les meilleurs et les plus puissants. On marqua, pour ainsi dire, du titre de grands, les hommes dont l'influence inquiétait, et

ce titre devint un titre d'exclusion des magistratures. Et ceci fut un mal immense. La république devint le patrimoine des dernières classes de la société ; les vices de la populace, son emportement, sa crédulité, son indifférence aux lois de l'honneur, se communiquèrent au gouvernement : il se détacha par ses propres fautes de ses alliés naturels, et se confiant plutôt à un tyran qu'à un peuple libre, il tomba vers la fin du quatorzième siècle dans les piéges que lui tendait l'infâme duc de Milan. Il faut le dire, les nobles ne succombèrent pas sans résistance. Ils avaient beaucoup agi, ils avaient marché longtemps vers le pouvoir ; ce mouvement se continua, mais mouvement hostile et fatal à la république. Réduits aux abois et poursuivis dans leurs forteresses des montagnes, ils devinrent des espèces de bêtes fauves, des brigands plus ou moins célèbres, comme nous les a dépeints le grand artiste des temps modernes, Alessandro Manzoni.

La révolution intérieure s'avançait toujours ; en 1480, le Mont des Réformateurs fut exclu à perpétuité du gouvernement ; en 1482 on créa l'ordre des Aggregati, qui admettait les étrangers dans le gouvernement ; il s'usa vite, et fut remplacé par une Balia de trente-six membres ; puis le Mont du Peuple l'emporta sur le Mont des Neuf, tandis que l'aristocratie s'efforçait de prendre rang parmi les Douze et parmi les Neuf. Enfin, après une longue tourmente qui avait emporté les plus braves citoyens, la seigneurie fit donation de la république à la très-

sainte vierge Marie[1]. Les matelots, prêts à faire naufrage, n'invoquent-ils pas aussi la divine étoile de la mer? La république allait mourir, mais mourir glorieusement, mourir comme un chrétien meurt, avec l'espérance de l'immortalité. En 1526, elle remporte une grande victoire à la porte Camollia, sur les armées du pape et des Florentins réunies. Il y eut comme des réminiscences du triomphe de Montaperti. On revint dans la ville au son des cloches; le peuple improvisait des chansons populaires en traînant les captifs et les canons pris sur l'ennemi[2]; de distance à distance il y avait des tables dressées pour se refaire un peu; au Dôme il y eut de sincères actions de grâces. Les artistes Tozzo et Biagio peignirent la bataille dans l'église de San Martino et dans la chapelle du palais de la seigneurie[3].

[1] Malavolti, part. III, lib. v, p. 88, in-4°.

[2] Ces chansons ont été imprimées à Sienne en 1526; en voici un couplet:

Quel conton di Pitigliano
Mangia fichi Bufalajo
S'armo prima col Tribbiano
E poi fece un grande ubbajo,
Come fa 'l cane al Pagliajo,
Disse, ognun si porti bene,
Mentre haveva le calze piene
D'intramessi o di guazzini.

Pecci, Memorie della cita di Siena, t. II, in-4°, p. 225. Sienne, 1755.

[3] A la Signoria on lit cette inscription: Album Deiparæ virginis ad cœlum assumptæ vexillum per eam precibus et votis in majori templo divinum auxilium implorans, cum a magno Florentinorum et Clementis VII exercitu Senarum suburbia vastarentur. S. P. Q. S., tantæ matri addictus explicuit mense julio M. DXXVI, pro firmissimo auspicio, etsi viribus longissime mactatis, profligatisque hostibus, eorumque spoliis, ac æneis tormentis direptis, insignem atque adeo miram petitus est huic publice exeuntes de magnis Reip. ædibus, excelsi viri primarii et magistratus sacrum vexillum sibi præferri consueverunt.

L'Italie était redevenue le champ de bataille de l'Europe; le roi de France et l'empereur d'Allemagne, deux vrais gibelins, se disputaient la suprématie de ces riches républiques. Le cardinal de Granvelle vint au nom de son maître réorganiser la seigneurie. Le conseil élut trente-deux membres, et le cardinal huit; ces quarante eurent le pouvoir suprême. Pour assurer la paix, Charles V fit bâtir une citadelle à Sienne; mais la république, qui préférait le mouvement et la vie à une servitude tranquille, n'accepta pas avec reconnaissance ce don du despotisme. Elle avait raison; elle ne fut plus désormais qu'une proie entre deux princes rivaux. Elle avait pourtant retrouvé toute la vigueur nationale de ses anciens jours, et elle était entrée dans le grand mouvement imprimé à l'Italie par Jules II. Vaincue ensuite par le nombre, elle attendit un instant son salut de la France, et sous le gouvernement du maréchal Blaise de Montluc, elle fit des prodiges.

Le 5 août 1552, Sienne avait chassé les Espagnols, ruiné la citadelle et levé les enseignes françaises. Le roi Henri II y envoya comme gouverneur, en 1555, messire Blaise de Montluc, vrai et franc chevalier, sans arrière-boutique, et dont j'emprunterai le récit pour cette partie de l'histoire. « Outre que c'est mieux accommodé de sa main, sur le fait de la guerre il ne faut pas écouter les gens de lettres, ils déguisent trop les choses, et cela sent trop le clerc[1]. »

[1] Commentaires de messire Blaise de Montluc, maréchal de France, lib. III.

Montluc n'entra dans Sienne qu'après une rude escarmouche avec le marquis de Marignan. Il allait dans les conseils, au palais public, et dans des harangues pompeuses, il rappelait aux Siennais tous leurs titres de gloire pour les exciter contre les impériaux. Il les encourageait à souffrir les lentes tortures d'un siége. Il fut atteint lui-même d'une fièvre aiguë qui abattait son corps sans abattre son courage. Au milieu de toutes les désolations de la guerre, il y avait des prévenances délicates dont nous sommes bien réellement étonnés. Ainsi la veille de Noël, le marquis de Marignan envoya à Montluc la moitié d'un cerf, six chapons, six perdrix, six flacons de vin excellent, et six pains blancs pour faire la fête. Il permit de plus aux médecins siennais de traverser le camp pour aller querir des remèdes à Florence. Le cardinal d'Armagnac lui envoya un mulet chargé de petits flacons de vin grec. « Toutes ces courtoisies sont très-honnêtes et louables, même aux plus grands ennemis; il servoit son maître et moi le mien; il m'attaquoit pour son honneur et je soutenois le mien; il vouloit acquérir de la réputation et moi aussi. Mais cependant que le marquis me caressoit avec ses présents, lesquels je payois en grands mercis, il pensoit bien à me faire un autre festin; car la nuit même, environ une heure après minuit, il donnoit l'escalade avec toute son armée à la citadelle et au fort de Camollia. » Il fut repoussé par un de ces miracles de valeur que les Français ont montré à tout l'univers « La ville demeura toujours

Leurs armes estoient des pics, des pelles, des hottes et des fascines, et en cet équipage firent leur monstre et allèrent commencer des fortifications. Monsieur de Termes, qui m'en a souvent fait le conte (car je n'y estois encore arrivé), m'a assuré n'avoir jamais vu de sa vie chose si belle que celle-là. Je vis leurs enseignes depuis. Elles avoient fait un chant à l'honneur de la France, lorsqu'elles alloient à leur fortification; je voudrois avoir donné le meilleur cheval que j'ay et l'avoir pour le mettre ici.

« Et puisque je suis sur l'honneur de ces femmes, je veux que ceux qui viendront après nous admirent et le courage et la vertu d'une jeune Siennoise, laquelle encore qu'elle soit fille de pauvre lieu, mérite toutesfois estre mise au rang plus honnorable. J'avois fait une ordonnance au temps que je fus créé dictateur, que nul, à peine d'estre bien puny, ne faillist d'aller à la garde à son tour. Ceste jeune fille voyant un sien frère, à qui il touchoit de faire la garde, ne pouvoir y aller, prend son morion, qu'elle met en teste, ses chausses et un collet de beufle; et avec son hallebarde sur le col, s'en va au corps-de-garde en cest équipage, passant lorsqu'on leu le rolle souls le nom de son frère : fit la sentinelle à son tour sans estre cogneue jusqu'au matin. Elle fust ramenée à sa maison avec honneur. L'après-dîné le seigneur Cornelio me la montra. » Le marquis de Marignan se tenait sur la défensive; il craignait une de ces sorties à la désespérade comme les Siennais savaient les faire. Mais quelles forces pouvait-on opposer aux

forces de cet empereur, qui ne voyait jamais le soleil se coucher sur ses États. Toute résistance aurait été vaine et la cause de plus grands malheurs. La fatalité de la force était là. Sienne se rendit au marquis de Marignan le 21 avril 1555. L'armée française était accablée de tristesse; Montluc ne put sans larmes voir toute cette misère, « regrettant infiniment ce peuple qui s'estoit monstré si dévotieux à sauver sa liberté. » Nos soldats français tout décharnés, ressemblant des morts, accompagnés d'une troupe de femmes et d'enfants de la noble république de Sienne, firent halte sous les saules des bords de l'Arbia, mangeant le pain que l'ennemi leur avait généreusement envoyé; on pleurait là où on avait chanté la grande victoire. Souvenirs de Montaperti, que vous étiez tristes à cette heure! Montluc avait laissé son grand ordre en gage chez un juif, un siennais lui prêta quatre cents écus pour le retirer. Ce maréchal s'était montré si admirable pendant son gouvernement, que la république mourante lui légua ses armes; il put mettre la louve d'or dans son écu.

Après bien des souffrances, Sienne fut réunie à Florence sous le pouvoir brillant des Médicis. Ici tous ses historiens s'arrêtent; je dois m'arrêter aussi en jetant un dernier regard sur le développement social et matériel de cette république que j'aime comme une seconde patrie.

Malgré ces révolutions incessantes et ces divisions funestes, Sienne avait agrandi son territoire et fortifié

sa puissance. Un moment elle avait uni ses destinées à la faction gibeline, et elle avait conquis dès le treizième siècle une prépondérance marquée sur toutes les autres villes de Toscane ses rivales. Redevenue guelfe et vraiment italienne, sa vie politique n'est qu'une longue lutte contre la force ou l'astuce de la seconde majesté. Je laisse à d'autres à nous dire quel aurait été l'avenir de l'Italie et de l'Europe, si le parti guelfe avait remporté une victoire complète. Tout ce qu'il m'a été possible de constater par les faits, c'est qu'au moyen âge il est rare de rencontrer de l'harmonie dans les doctrines et les actes, c'est que tout à cette époque était incomplet. La cause de cette imperfection fondamentale était surtout dans les mœurs; au milieu des haines et des divisions de notre époque, il est un bonheur dont on n'est pas suffisamment frappé, et qui résulte de l'adoucissement des mœurs et d'une sorte de tolérance universelle au profit de toutes les opinions. Dans les luttes politiques de notre temps, quelle que soit l'amertume des récriminations, il reste toujours au fond des doctrines les plus hostiles quelques points par où elles pourront se concilier ou se rapprocher un jour. Il n'en était pas ainsi au moyen âge, et en Italie surtout. Une fois dans un parti, un homme était engagé dans la responsabilité d'une longue suite de crimes; il devait se dépouiller de toute liberté personnelle, se faire l'esclave des passions les plus violentes et accepter le joug d'une sorte de fatalité. La cause véritablement politique disparaissait devant

les haines implacables des factions. On conçoit alors comment un pays divisé intérieurement n'a plus été qu'une proie facile offerte à l'avidité de la conquête, et que les armes de l'étranger n'ont cessé de se disputer jusqu'à ce jour.

Les Siennais, avec les forces militaires que nous avons décrites, agrandirent leur territoire. Avant la bataille de Montaperti, ils avaient pris Grosseto; bientôt après Montalcino dut ouvrir ses portes à la valeur de Filippo Malavolti [1]. Montepulciano, qui leur avait été donné par un acte authentique de Manfred, essaya longtemps de maintenir sa liberté; elle se soumit enfin. Ils disputèrent Poggibonzi aux Florentins, et finirent par garder cette importante forteresse qui commande le cours de la Staggia. Ces conquêtes furent lentes, partielles, faites par des armées libres et sans paye, par des fils d'artisans qui avaient hâte de revenir au foyer. Les nobles citadins prirent à cœur d'opprimer et de détruire les dynasties qui s'étaient maintenues indépendantes au milieu du territoire. Je ne mentionnerai ici que la célèbre dynastie des comtes de Santa Fiore, dans la Maremma. Tandis que la noblesse environnante était déjà en partie achetée, en partie accablée par la force, il y avait encore cinq comtes Aldobrandeschi. Sienne conclut avec eux, le 16 mai 1361, un traité qui, les laissant personnellement dans leur indépendance de souverain, soumit néanmoins leurs États à la ré-

[1] Tommasi, part. I, p. 133, in-4°.

publique[1]. Ainsi toutes les familles illustres furent soumises, et vinrent bâtir à Sienne des palais et des tours en souvenir de leur puissance et de leur valeur.

Sienne avait aussi pris part aux guerres saintes des croisades; elle avait envoyé en Orient une milice choisie qui remporta des palmes glorieuses; sans doute elle n'a pu avoir l'importance des républiques de Venise, de Gênes, de Pise même, grandes puissances maritimes qui accroissaient leur commerce tout en servant Dieu; car Sienne n'a pas eu de marine, et Dante se moque avec raison de son vain espoir dans le port de Talamone[2]. Pourtant la république, par son zèle pour les croisades, a mérité un témoignage solennel de la reconnaissance d'Honorius III[3].

Grand par les armes et par l'industrie, mais affaibli et menacé à l'intérieur par sa constitution politique, le peuple siennais doit avoir dans les annales d'Italie une place d'honneur. Lorsqu'on pense au peu de ressources matérielles qu'avait cette république, on est frappé d'admiration à la vue de toutes les grandes choses qu'elle a accomplies. On lit dans le livre de l'éternelle vérité que la ville bâtie sur la montagne sera illustre[4]. Cette parole s'applique merveilleusement à Sienne et à son territoire. Les Apen-

[1] Malavolti, IIe part., lib. VII, p. 122, in-4°.

[2] Tu gli vedrai tra quella gente vana,
Che spera in Talamone e perdergli
Piu disperanza, ch'a trovar la Diana.
PURGATOR., XIII.

[3] Tommasi, part. I, p. 206, in-4°.

[4] S. Math., cap. XIV.

nins ne sont pas seulement célèbres par leurs grands arbres que le vent agite, où il soupire en sons mélodieux, où il imite la voix d'un peuple assemblé, d'une grande nation réunie; ils ne sont pas seulement célèbres par leurs nids d'aigles, par leurs beaux cerfs et leurs chamois agiles; par les primevères dorées qui éclosent sur les bords des lacs bleus; par les nappes éblouissantes de leurs eaux pures : tout ceci est beau; mais ce qu'il y a de plus beau encore, c'est la vie sociale de ces montagnes.

Les châteaux de la féodalité, qui couronnaient leurs cimes, ont été des asiles avant d'être des repaires. De là sont sortis de généreux dévouements, d'éclatantes actions, toutes ces nobles vies qui s'usaient au service de Dieu et de la république. Dans les vallées où coulent la Paglia, l'Orcia, la Formona, la Mersa, l'Ombrone et tant de rivières délicieuses, il y eut de riches moissons, d'abondants pâturages; tout cela est beau, mais ce qu'il y a de plus beau encore, c'est la vie religieuse de ces montagnes. Le vieux sapin peut mourir et tomber sur la terre comme un géant décharné; l'orage peut ravager des moissons; la mort dans sa course terrible emporte le chevalier et disperse les pierres énormes de sa tour, la désolation peut venir s'asseoir sur des ruines; mais la montagne reste comme une grande pensée, comme un monument immuable des transactions entre les hommes et Dieu. Le Thabor, le Sinaï, le Carmel, le Calvaire, tous les Apennins, sont debout, et le soleil du matin visite leur sommet; le soir, lorsque

tout est sombre, leur front est encore radieux. Les chrétiens ont compris ces harmonies divines : combien d'âmes douces et aimantes, de ces âmes qui ont besoin des premiers rayons du soleil de justice, se sont retirées dans les solitudes des Apennins, d'où la vue s'étend au loin sur un monde illustre et souvent malheureux ? Oui, tout meurt : les empires s'effacent comme les empreintes d'un pas dans la poussière. La croix reste, et elle donne à tout ce qu'elle touche une vie nouvelle, des horizons nouveaux.

J'ai dit la vie matérielle de la république de Sienne; j'ai dit sa naissance, ses progrès, sa mort; j'ai dit ce par quoi elle était périssable; il me reste à dire sa vie spirituelle, à raconter ses immortelles destinées. Il se tromperait celui qui, au nom de la science, voudrait faire l'histoire de la cité terrestre sans y mêler quelques traits et quelques rayons de la cité du ciel.

Saint Jean Chrysostome avec cette parole d'or qu'il est impossible de traduire, disait : Et moi aussi j'aime Rome, et quoique je la puisse louer de sa grandeur, de son antiquité, de sa beauté, de la multitude de ses habitants, de ses richesses, de sa renommée guerrière; je laisse tous ces avantages, je les dédaigne ; et je la proclame heureuse pour cela seul que, durant sa vie, Paul l'aimait tant, qu'il y prêcha la foi, y finit ses jours et la laissa en possession de son corps [1]. — Et nous ausssi, nous aimons Sienne, pour cela seul que, durant sa vie,

[1] S. Jean Chrysost., Serm. XXXII.

Catherine l'aimait ; nous l'aimons encore parce qu'elle a enfanté des saints à l'Église, parce qu'elle est en possession de reliques vénérables.

Pendant que Dioclétien gouvernait l'empire, vivait à Rome un jeune chrétien nommé Ansano. Il avait confessé la foi dans la persécution ; portant encore les marques du martyre, il s'était échappé de prison et, à travers les sentiers sauvages des Apennins, il était venu dans la colonie romaine de Sienne pour y apporter la bonne nouvelle du salut. Au nom de Jésus-Christ il y fit des prodiges ; l'empereur irrité ordonna au proconsul Lisius de faire comparaître Ansano, et de mettre fin à cette révolution insensée. Le saint confesseur fut inébranlable et offrit à Dieu sa vie pour la jeune église Siennaise. Le 1er décembre 303, des soldats le conduisirent sur les bords de l'Arbia et lui tranchèrent la tête [1]. La sépulture du martyr était ignorée, lorsqu'en 1107, une jeune bergère découvrit des ossements parfumés et odorants comme des fleurs ; les populations y accoururent et les miracles abondèrent. Gualfedro, évêque de Sienne, vint solennellement recueillir ces débris sacrés et les déposer avec honneur dans la principale église.

En 1148, naissait au milieu de la joie de ses parents, Galgano Guidotti, enfant longtemps désiré et donné

[1] Passio sancti Ansani martyris, qui sub Diocletiano imperatore Romæ Christum confessus, et in carcerem tractus, deinde Senas in Tuscia perductus, ibidem capitis obtruncatione martyrii cursum perfecit. — Martyr. romanum, 1 decemb.

aux prières de sa mère Dionisia; on l'habitua de bonne heure aux pratiques de la vie chrétienne, mais les passions de sa jeunesse emportèrent son âme loin de Dieu Son père Guidotto en mourut de chagrin ; sa pauvre mère plus forte dans sa douleur resta avec ses larmes, ses prières, ses espérances. Un jour que Galgano dormait dans les magasins sur des ballots de laine, l'archange saint Michel, son protecteur spécial, lui apparut et lui dit : Je veux vous recevoir au nombre de mes chevaliers. Galgano étonné raconta cette vision à sa mère. Dionisia pleura de joie : elle entrevoyait le retour de ce prodigue.

En effet, il commença à fréquenter des compagnies plus modestes, à suivre les saints offices de l'Église; puis il jeûnait, faisait des aumônes et se retirait souvent dans la grande tour della Roccha di Chiusdino pour y prier et se donner la discipline avec la corde de la cloche[1]. Galgano résolut de quitter le monde et d'aller dans une montagne ignorée pour y vivre en ermite. Dionisia, qui désirait le garder auprès d'elle pour la consolation de son cœur et les soins du négoce, le détourna de ce projet. Mais n'ayant rien pu obtenir par les infinies ressources de sa tendresse, elle alla toute désolée demander les conseils de son frère Ruberto; il ne trouva d'autres moyens que de marier Galgano. Il vient donc le trouver, et après une longue discus-

[1] Et anche talora tutto solo ritirarsi in un Torrione della Roccha di Chiusdino, e quivi dopo haver fatto orazione, battersi, quando altro non haveva, con la fune delle campane. — D. Razzi, Vite di santi Toscani; in-4°, p. 225. Florence, 1593.

sion, il lui dit : Je veux te donner une femme belle et gracieuse, Pulisena, fille d'Antonio, marchand à Civitella; et le jeune homme prit jour pour aller la voir. Il cheminait tranquillement, lorsque dans la plaine de Morella son cheval s'arrête et rien ne peut le faire remuer. Galgano reconnaît une puissance céleste, un avertissement divin; il se met à genoux et demande à Dieu de lui pardonner ce dernier regard jeté sur le monde, que déjà son cœur avait quitté. Puis il se laisse conduire par son cheval, il traverse la Mersa, sur un petit pont auprès d'un moulin, il entre dans une prairie tout en fleurs, quoiqu'on fût à la fin de décembre, et il arrive au pied du mont Siepi[1]; il monte, il plante son épée comme une croix entre quatre chênes verts très-touffus, qui devinrent sa thébaïde, et il se félicite d'avoir échangé les conversations bruyantes des jeunes hommes de Chiusdino, pour les douces conversations de Dieu, des anges et de la nature.

Cependant, depuis le jour de son départ pour Civitella, sa famille ignorant sa retraite, était demeurée dans la tristesse et l'inquiétude, lorsqu'un jour des jeunes chasseurs des environs trouvèrent Galgano en prière. Ils racontèrent qu'ils l'avaient vu et qu'il leur avait donné pour toute réponse ces mots : Il vaut mieux plaire à Dieu qu'aux hommes, en les priant de ramener à ses parents son cheval.

[1] Passo sopra un ponticello il fiume Mersa, vide il mulino, entro in un prato tutto fiorito, ancorche fosse alla fine di dicembre, e finalmente arrivo alle radici di monte Siepi. — D. Razzi, p. 227.

Bientôt sa mère accourut avec Ruberto, ils le pressèrent de revenir avec eux, mais rien ne put l'ébranler. Ruberto voulut reprendre les négociations du mariage projeté : il vint à Civitella et décida Antonio Brizi à venir, lui et sa fille, au mont Siepi. Galgano les voyant arriver, se cacha derrière les arbres en criant: Je vous en supplie, ma mère, ne troublez pas la paix de ma solitude. Dionisia lui dit : Voilà ta fiancée qui vient te voir, puisque tu n'as pas voulu y aller [1]; nous te supplions de la recevoir pour ta femme, et de participer ainsi aux grâces et aux consolations que le sacrement de mariage apporte aux vrais chrétiens. Galgano protesta qu'il ne voulait qu'une chose, servir Dieu dans la montagne; puis se tournant vers Pulisena pâle et tremblante, il lui rappela les héroïques exemples des saintes femmes chrétiennes, qui avaient sacrifié les affections humaines à l'amour ineffable du Sauveur. Tous descendirent les Apennins, édifiés et raffermis. La jeune fille emportait de plus une courageuse résolution; elle alla se reposer sous le grand arbre des institutions monastiques; et jusqu'au soir de la vie, elle se consola des souffrances de son amour dans la douceur de ses plaintes.

Après quelques mois, Galgano fit un pèlerinage au tombeau des saints Apôtres. Le pape Alexandre III, de l'illustre famille Siennaise des Bandinelli, le combla de faveurs spirituelles, et il revint dans son

[1] Ecco, disse Dionisia al figliuolo, la tua sposa, che e venuta a vederte, poi che non se tu voluto andare a veder lei. — D. Razzi, p. 232.

ermitage du mont Siepi, qu'il trouva ravagé par des mains envieuses et méchantes. Il pleura sur ces ruines humbles et sauvages, et se mit avec ardeur à bâtir un nouvel asile à sa pénitence et à sa prière[1]. Les peuples des environs vinrent en foule le visiter et lui demander la grâce de ses doux entretiens. A trente ans sa moisson était mûre, et il s'en alla joyeusement la recueillir dans les greniers éternels. Des mains pieuses et libérales ont fondé soixante ans après la grande abbaye de Saint-Galgano, au pied du mont Siepi, et en 1550 on apporta dans l'église del Santuccio de Sienne, la tête de saint Galgano encore revêtue de beauté et de sa blonde et soyeuse chevelure[2].

Au mois d'avril 1220, Giustina Sansedoni montait en pleurant à l'église de Saint-Dominique de Sienne, et déposait devant les saintes reliques un pauvre enfant dont les membres étaient rétrécis et déformés. Dieu rendit à sa foi un fils d'une beauté remarquable. Ambrosio marchait à peine, et déjà il attachait ses petites mains au pan des saintes robes des moines et des pèlerins, les pressant d'entrer auprès de sa mère et de se reposer un peu au foyer paternel; à sept ans, il récitait par cœur l'office de la sainte Vierge, et observait les jeûnes de l'Église.

[1] Ma giunto al disiato suo, e dolce albergo, comme vi le la capanna abruciata e parimente la croce in tre pezzi, non pote tenere le lachrime. — D. Razzi, p. 235.

[2] ... Intera in tutte le parti, ...senza barba, ma con folta chioma di color d'oro; al tutto quasi di seta; di giocondo aspetto, piu presto piena, che asciutta; di colore accesa, come se fosse viva; e con alcune lentigini sparse per la faccia. — D. Razzi, p. 239.

Ayant obtenu de son père la permission de recevoir cinq pèlerins tous les samedis, vers le soir il s'en allait les attendre et les choisir à une des portes de la ville. On dit que Dieu récompensa cette hospitalité en lui envoyant des anges, pèlerins célestes qui réjouirent toute la maison par des chants merveilleux[1]. Le vendredi et le dimanche, ceint d'un tablier, Ambrosio servait les malades Della Scala, et avec tout l'argent que son père lui donnait, il en dotait les jeunes filles pauvres[2]. Aussi il est resté leur patron à Sienne; et chaque année le jour de sa fête, les jeunes Siennaises vont à San-Domenico faire l'offrande d'un cierge et demander un bon mari : un grand nombre s'en sont assurément bien trouvées, puisqu'il y a beaucoup d'ex-voto.

A dix-sept ans, Ambrosio entra dans l'Ordre des Frères Prêcheurs; il vint à Paris suivre les leçons d'Albert le Grand, qu'il accompagna plus tard à Cologne. Sur l'ordre du pape Grégoire IX, il enseigna pendant trois ans la théologie à Rome. Il évangélisa et pacifia les Républiques Italiennes, toujours ardentes et troublées. Humble et timide dans sa cellule, il était hardi et puissant devant le peuple[3], sa parole forte et douce pénétrait les âmes ; et Frère Vincent d'Arezzo, son compagnon, assure qu'il a vu plu-

[1] Che in cambio di cinque pellegrini, allogio una sera cinque angeli di paradizo, i quali con canti, e suoni dolcissimi maravigliosamente il ricrearono. — D. Razzi, p. 362.

[2] E massimamente a povere fanciulle per maritarsi. — D. Razzi, p. 363 et 366.

[3] Ma se bene era timido nel parlar suo privato, nondimeno nelle predicazioni, si mostrava di grande ardire et autorita. — D. Razzi, p. 365.

sieurs fois, au milieu des prédications, une blanche colombe posée sur l'épaule droite de notre bienheureux[1]. Ambrosio aimait la république de Sienne et était dévoué à ses intérêts. Revenant une fois de ses courses apostoliques, il trouva cette chère patrie désolée et interdite par le pape, à cause de son alliance avec l'empereur. Les magistrats le prièrent d'aller à Rome intercéder en faveur de la République; il se chargea de cette mission de paix[2]. Il parut au consistoire dans toute la brillante ardeur de son zèle; le pape se leva avec tous ses cardinaux, et dit avant qu'Ambrosio ait parlé : Que ta volonté soit faite. Et la République de Sienne était rentrée en grâce avec le chef de l'Église. C'est à ses concitoyens que cet illustre ouvrier évangélique a consacré ses derniers travaux ; il prêchait presque chaque jour le matin devant l'église de San-Domenico; c'est là aussi où il trouva son repos éternel, le 19 mars 1286.

Aux prédications du bienheureux Ambrosio Sansedoni on voyait assidûment dona Alessandra Tolomei, avec sa fille Nera, qu'on venait de retirer du monastère de San-Prospero où elle avait été élevée. Depuis ce jour, une tristesse ineffable était entrée dans son cœur; le monde était devenu pour elle un exil; elle ne vivait que des souvenirs de la sainte maison. Ses parents employaient tous les moyens de la

[1] Affermava haver veduto piu volte una colomba bianchissima all'orecchia destra del servo di Dio, quando predicava. — D. Razzi, 365.

[2] Nondimeno astretto finalmente dalla charita, et amore verso la patria, andò a Roma. — D. Razzi, p. 364.

réjouir un peu : ils l'envoyaient à la campagne avec d'autres jeunes filles de son âge, ils faisaient venir des musiciens et des jeux de tout genre; Nera chantait, dansait, mais son âme était bien loin, dans des régions célestes : elle pleurait toute la nuit, et cette belle fleur se desséchait sur sa tige[1]. Un jour qu'elle écoutait un sermon du bienheureux Ambrosio sur la sainte pureté de l'âme et du corps, elle se trouva toute consolée intérieurement. Elle offrit à Dieu la blancheur immaculée de sa robe baptismale, et refusa les plus riches mariages pour entrer dans la congrégation des Mantellate de saint Dominique. Le jeune chevalier qui prétendait à l'honneur de sa main la suivit longtemps encore lorsqu'elle sortait de sa maison pour aller à l'église ou dans les hôpitaux; enfin l'exemple de cette douce amie lui fit comprendre qu'il y avait d'autres espérances que les espérances de la terre : il entra dans l'Ordre des Frères Prêcheurs[2].

La fille des Tolomei s'était retirée dans une humble maison de la contrada di Campo-Regio, dont elle avait fait un hospice pour les pauvres femmes; et lorsque ses propres ressources étaient insuffisantes pour les nourrir et les soigner, elle allait de-

[1] Di maniera, che di bella, e vaga fanciulla, che era, era divenuta deforme, squalida, e macilente. Cercavano il padre, e la madre di tenerla lietà piu che potessono; hora mandandòla con altre gentildonne in villa, et hora facendo venire in casa sonatori.... e non aveva gusto niuno, percioche sempre stava con la mente a Dio elevata. — D. Razzi, p. 369.

[2] Un giovane nobile essendo altre modo invaghito della beata nera, e pero continuamente seguitandola, quando andava e tornava dalla chiesa... si fece religioso in San-Domenico. — D. Razzi, p. 375.

mander l'aumône à ses anciennes amies du monde[1]. Nera ne survécut guère au bienheureux Ambrosio, son maître spirituel; elle alla le rejoindre dans la cité permanente le 25 décembre 1287.

Dans les premières années du treizième siècle, vivait à Sienne un honnête ouvrier nommé Pierre, fabricant de ces larges peignes de bois sculpté comme on les faisait alors. Né au village de Campi, sa jeunesse avait été vive et impétueuse, mais sa probité industrielle était à toute épreuve. Ayant acheté à Pise du bois et de la corne pour son travail, il se trouva des matériaux mauvais; il les jeta dans l'Arno, ne voulant pas tromper ceux qui venaient avec confiance à sa boutique du Marché comme il avait été trompé lui-même. Cette probité reconnue fit sa fortune, et ses peignes étaient fort à la mode[2]. Pierre était marié à une bonne et honnête femme pour laquelle il était plein de respect et de prévenance. Si à l'heure du dîner il était à causer avec quelques-uns de ses amis, il disait aussitôt : « Au revoir, bien cher, je ne puis rester plus longtemps, ma femme m'attend pour dîner[3]. » En mourant, elle lui recommanda une pauvre veuve de ses amies, qui avait un fils. Pierre prit soin de la mère et ne la laissa manquer

[1] Che le facolta sue non fossero state sufficienti provederle di quanto abbisognavano, andava ella stessa alle case delle gentildonne, chiendendo limosina per loro. — D. Razzi, p. 378.

[2] Della quale sua lealta spartasi la fama, giunto, que era in sul mercato, chiunque haveva bisogno di simile mercanzia, correva a lui. — D. Razzi, p. 385.

[3] In tanto che si fosse trovato con qualcuno a ragionare in su l'hora del desinare, subito venuta quella, diceva : non piu, fratello, la donna mia m'aspetta a desinare. — D. Razzi, p. 386.

de rien ; il plaça le fils chez un tailleur discret et sage, et chaque jour il lui portait à manger à la boutique, pour s'informer de ses progrès dans la vertu aussi bien que dans son art.

Cependant le cœur de Pierre se détachait des choses de la terre pour n'aimer que ce qui est du ciel. Il avait vendu morceau par morceau toutes ses propriétés, et n'avait gardé que sa petite maison et une vigne, où il se retirait souvent loin des bruits de la cité. Il avait formé avec quelques-uns de ses amis une fraternité de prières et de bonnes œuvres. Les noms de ces hommes honorent la république Siennaise ; c'étaient : Guglielmo da Pancoli, marchand de drap ; ser Compagno, notaire de l'évêque de Sienne ; Fra Baldino, serviteur des pauvres ; Tolomeo di Barciglio, marchand de toile ; Mino, maître charpentier ; Bartolomeo di Vincenzio et Jacomino di Falcone, grands populaires de Sienne ; et ser Buonfigliuolo, notaire di Santo-Stefano[1]. Ils allaient servir les malades dans les hôpitaux et portaient de la nourriture aux pauvres dans les rues, tandis que Pierre et trois autres s'occupaient aux saintes méditations de la vie contemplative. On trouve dans les chroniques des traits de la tendresse naïve que Pierre avait pour ses chers confrères. Un matin qu'il revenait de sa vigne portant une magnifique grappe de raisin, il dit, en pensant

[1] D. Razzi, p. 387. — La vie du B. Pier Pettinaio a été écrite par le P. Pietro de Monterone, Ord. Min., traduite en italien par le P. Serafino erem. S. Augustin, et publiée à Sienne en 1529. — Le surnom de Pettinaio vient de son état de fabricant de peignes.

combien elle serait agréable à un de ses amis qui était pour lors à Rome : « Plût à Dieu et à la Vierge que vous eussiez ce beau raisin, mon compère! » Rentrant chez lui, il suspendit la grappe à une poutre sans y songer davantage. Son ami, de retour à Sienne, vient le visiter et l'embrasser en le remerciant de la charmante surprise qu'il lui a faite à Rome. Pierre regarde au crochet : le raisin n'y était plus. Remerciez Dieu et notre Mère, dit-il, je ne vous ai rien envoyé[1].

Un des plus grands sacrifices que Pierre fit à Dieu et aux pauvres, fut cette vigne en belle vue, où il allait presque chaque jour, dès l'aurore, pour chanter des cantiques et méditer assis sous un grand arbre, où il retournait le soir pour s'y délasser dans de pieux entretiens avec ses amis. Un jour d'automne qu'il y était seul, il dit : Vigne chérie, je te cultive depuis longtemps, et tu m'as donné en retour des fruits délicieux et des récréations bien douces; mais, vois-tu, je ne veux pas que ce soin temporel me soit une occasion de quitter quelquefois les choses éternelles[2]. Et il vendit sa vigne.

La vie de Pierre était une vie d'oraison, de patience, de travail, de dévouement aux pauvres. S'il faisait des voyages, c'était pour visiter les sanctuai-

[1] Tornando una mattina da essa (vigna) con un bel grappolo d'uva in mano si ricordo, quella molto piaceva a un amico suo, che era a Roma, e quasi orando, disse : Deh hor piacesse a Dio, e alla sua madre gloriosa che il tale mio compare havesse di quest' uva. — D. Razzi, p. 392.

[2] Vigna mia, io ti ho cultivato lungo tempo, e tu mi hai dato frutto temporale, e corporale dilettazione, io non voglio, che tu mi sii piu occasione di lasciare le cose, che permangono in vita eterna. — D. Razzi, p. 387.

res vénérés des alentours : Sainte-Marie-des-Anges, Saint-Pierre in Grado à Pise : ses joies étaient les fêtes de l'Église et les chants sacrés. Un jour, à Pistoie, pendant la solennité de Saint-Jacques, il s'était retiré dans un champ proche de la cité, pour y prier plus à son aise, lorsqu'une bande de petits vauriens se jetèrent sur lui comme les chiens d'un village se jettent sur un chien étranger qui passe sur la route, et l'accablèrent d'injures et de railleries [1]. Pierre resta immobile dans ses contemplations Quand notre bienheureux Pettinaio mourut, on déposa son corps dans un tombeau de marbre aux Frères-Mineurs, et son nom est resté entouré de la double auréole de la sainteté et de la poésie. Dante trouve dans le purgatoire une femme qui n'aime pas sa patrie, la Siennaise Sapia, toujours plus joyeuse du mal d'autrui que de son propre bien. Ses expiations auraient été longues et sa dette n'aurait guère diminué, si Pierre Pettinaio, par charité, ne s'était souvenu d'elle dans ses saintes prières [2].

Dans le village de Grotti, situé presque au milieu de la belle vallée de l'Arbia, naissait en 1211, au mois de décembre, un petit enfant dans la famille de Maffeo Lippi. Il reçut au baptême le nom de Franco. Sa

[1] Et in somma a fargli come i cani d'una contrada a un can forestiero, che passi per via. — D. Razzi, p. 595.

[2]
. . . . E ancor non sarebbe
Lo mio dover per penitentia scemo :
Se cio non fasse, ch'a memoria m'hebbe
Pier Pettinaio in sue sante orationi,
A cui di me per caritate increbbe.

CANT. XIII.

pauvre mère, Calidonia Danielli, lui donna à douze ans un baiser d'adieu, et l'envoya aux études de Sienne. Mais, d'une nature paresseuse et indolente, Franco ne fit aucun progrès dans les lettres. On le décida à choisir un art; garçon vigoureux et robuste, il voulut être tanneur. Après la mort de son père, il ne garda aucune mesure dans les folles passions de la jeunesse. Joueur déterminé, il était capable de tout pour satisfaire ses désirs. Une nuit, n'ayant plus rien à jouer, il mit la main sur ses yeux en disant : Je vais les jouer par dédain pour celui qui me les a faits[1]. Dieu l'attendait là. Abandonné de tous ses anciens camarades qui le méprisaient, la pensée de sa mère et des beaux jours de son enfance lui fit comprendre que la joie véritable était dans la vertu : il pleura, et il fut pardonné.

Pour déraciner ses habitudes mauvaises et orienter son âme à une vie nouvelle, il partit pour de lointains pèlerinages : Saint-Jacques de Compostelle, les saints tombeaux de Rome, Saint-Nicolas de Bari, Notre-Dame de Lorette. De retour à Sienne, il voulut par sa vie mortifiée et pénitente réparer tous les scandales de sa jeunesse. Vêtu d'un sac, il parcourait les rues en se frappant d'une chaîne de fer et en criant : Pécheurs, faites pénitence et pensez à la mort. Il entrait dans les cabarets, et engageait les bourgeois à retourner dans leurs familles; il osait même entrer dans les lieux

[1] Ancor questi mi vo giucare, per dispetto di chi megli fece. — D. Razzi, p. 397.

infâmes pour y prononcer le nom des illustres pénitentes, Marie Magdeleine et Marie Egyptienne. Lorsque les jeunes chevaliers se réunissaient au Campo, il allait leur faire une véhémente exhortation. Ayant entendu, un certain dimanche des Rameaux, le bienheureux Ambrosio Sansedoni prêcher sur les arbres qui ne portent pas de fruits, il se retira tout triste, et en allant de San-Domenico au Dôme, il se frappait la poitrine en disant dans l'amertume de son âme : Misérable, tu es le figuier stérile et maudit de Dieu; tu ne portes pas de dignes fruits de pénitence, et pourtant voilà que tes forces diminuent chaque jour et que tu t'inclines vers la tombe[1]. Après avoir adoré le Saint-Sacrement, il alla se prosterner devant l'autel de la sainte Vierge; il s'endormit. Il vit en songe une jeune fille belle et magnifiquement parée, qui lui dit : Franco, tu ne trouveras la paix que dans la solitude. Et il se réveilla avec la résolution de vivre en ermite. Il se retira donc dans une petite cabane, non loin de la porte San-Marco, et il vécut de prières, de jeûnes, de fruits et de légumes. Il n'avait pas d'autres meubles qu'un sac de paille pour dormir, une table, un banc et une cruche d'eau; et pourtant les pauvres venaient le visiter, et il trouvait encore le moyen de leur donner des aumônes.

Après la mort d'Alesso Salimbeni, ses riches

[1] Io sono il fico sterile maladetto da Dio : peroche non fo alcun frutto degno di penitenza, ancor che io veggia, che ogni giorno piu mi mancano le forze, e mi avvicino alla sepoltora, e queste cose dicendo, se n'ando da San-Domenico al Duomo. — D. Razzi, p. 401.

héritiers firent d'abondantes aumônes à tous les moines et aux ermites si nombreux alors dans le territoire de Sienne, leur demandant en retour des prières pour l'âme du défunt. Franco promit les prières et refusa l'argent; les héritiers en se retirant laissèrent cinq florins d'or sur la fenêtre; notre Bienheureux les donna bientôt à une pauvre veuve du val Saint-Martin, qui vint lui raconter comment, faute d'un peu d'argent, elle ne pouvait marier sa fille.

Franco craignit la vaine gloire, à cause du grand concours qui se faisait à son ermitage; il s'en alla se cacher dans une vallée profonde, dans une forêt épaisse, à peu près à un mille de Grotti : il y vécut jusqu'à l'âge de soixante ans. Sur un ordre du ciel, il entra chez les Carmes, où il finit sa carrière dans les travaux de l'apostolat (1er décembre 1291).

Agnesa Bolgherini, mariée à Pier Francesco Ponzi, marchand riche et honnête, vit pendant une de ses grossesses sa chambre remplie d'une splendeur merveilleuse; peu de jours après, le 28 février 1245, elle mit au monde, sans douleur, une fille qui fut nommée au baptême Aldobrandesca. On l'éleva pour le ciel. A dix-huit ans, elle épousa Bindo Bellanti, fort gentil jeune homme. Après quelques années de bon ménage, Bindo perdit sa fortune dans des opérations de commerce, et tomba gravement malade. Aldobrandesca passa ses jours et ses nuits à le soigner, à l'exhorter à la résignation et à la patience. Il mourut, et sa jeune femme alla se prosterner au

pied du crucifix en disant du fond de son cœur : Je vous rends grâces, à vous qui êtes mon Seigneur, mon époux, toute ma force, de ce que vous me permettez de vous servir plus parfaitement encore sur la terre[1]. Elle fit à Dieu le sacrifice de son amour et de sa douleur, et demanda au père Accursio Tolomei, prieur des Umiliati de Saint-Thomas, de lui donner l'habit du tiers-ordre. Ce bon religieux remercia Dieu qui envoyait une si précieuse brebis dans son troupeau[2]. Aldobrandesca vécut dans la pratique de toutes les bonnes œuvres et des plus austères mortifications : elle suivait le Christ au calvaire, et lorsqu'elle était seule, elle s'enfonçait dans la tête une couronne d'épines. Elle mérita de connaître les mystères de la rédemption d'une manière spéciale ; des anges lui montrèrent tous les instruments de la passion, et c'est en mémoire de ce miracle que notre bienheureuse est représentée à San-Tommaso, tenant un clou à la main. Après avoir mené quelque temps la vie solitaire dans sa petite ferme de Villa a Quarto, à deux milles de Sienne, elle revint dans la cité pour y servir les pauvres malades dans l'hospice de Saint-André. C'est là qu'elle mourut dans l'attitude de la prière, le 26 avril 1310 ; on la trouva les mains jointes, le regard élevé, la bouche ouverte, et son âme, colombe

[1] Signor mio, sposo mio, e conforto mio, io ti ringrazio, che mi hai data liberta di perfettamente servirti. — D. Razzi, p. 455. — Voir aussi la Vie de la B. Aldobrandesca, par le P. Gregorio Lombardelli.

[2] Quel buon padre, ringrazio Dio, che mandasse cosi preciosa Agnella a dovere essere una del suo gregge. — D. Razzi, p. 456.

argentée, était allée se reposer dans la joie éternelle du paradis.

Le nom des Tolomei se trouve à toutes les pages des annales siennaises. La bienheureuse Nera avait laissé dans cette famille illustre une postérité de saints. Souvent elle se prosternait devant Dieu, et lui demandait avec larmes la conversion de son cousin Annibal Tolomei, fils de messer Guido, qui désolait sa famille par sa mauvaise conduite. Un jour qu'elle avait envoyé auprès de lui pour l'engager à se souvenir des vertus de sa mère Emilia Mignanelli et de son éducation pieuse, il répondit : Dites à Nera de s'occuper de ses chapelets et non pas de moi ; je veux vivre à ma guise, et je ne suis pas d'âge à me laisser mener[1]. Nera continua à prier. Or, Annibal, touché dans le fond de son âme, vint la trouver ; il écouta humblement ses douces paroles, et prit la résolution de changer de vie. Chaque jour il faisait des progrès dans la vertu. Il se résolut enfin à monter à San-Domenico pour solliciter du bienheureux Ambrosio Sansedoni la faveur d'être admis au nombre des frères. Au mois de février 1279, il reçut le saint habit de religieux avec le nom de Jean-Baptiste. Son noviciat fut un combat contre le démon, et les souvenirs impurs de sa jeunesse qui passaient et repassaient devant ses yeux ; mais un moment d'entretien avec sa cousine Nera lui rendait le courage et la force.

1 Ansi le mando dicendo, ch'ella attendesse alle sue corone, e non si prendesse cura di lui ; percioche voleva vivere a suo senno. — D. Razzi, p. 485.

Le bienheureux Ambrosio lui servait de maître e de guide dans ses études en théologie, et là où Jean-Baptiste ne pouvait atteindre par les facultés de son intelligence, il arrivait par la prière, par la patience et par un labeur persévérant[1]. Il devint un vrai chevalier de la parole évangélique : il combattit pour elle à Florence, à Bologne, à Milan, à Venise, dans toute l'Italie et en Allemagne. Le pape Honorius IV voulant excommunier Pierre d'Aragon, qui occupait tyranniquement le trône de Sicile, chargea Jean-Baptiste de cette mission importante. Nicolas IV l'envoya en Asie pour pacifier les troubles de Ptolémaïs, d'où il ne revint que pour continuer son apostolat en Europe. En 1320, Jean XXII l'avait appelé en France pour combattre les hérétiques du midi. Après ces derniers travaux, Jean-Baptiste Tolomei vint trouver le pape à Avignon, et lui dit : Il est temps que je retourne à mon créateur, il veut bien que je me repose. Puis ayant demandé au souverain pontife l'absolution de ses péchés et l'indulgence plénière, il rentra au couvent des Frères Prêcheurs, reçut les sacrements de l'Église, et mourut sans aucun signe de maladie.

Dans la première moitié du quatorzième siècle, sous le pontificat de Clément V, fleurissait à Sienne Giovanni Tolomei, un des plus célèbres jurisconsultes qui aient professé le Droit dans son université.

[1] Percioche dove non arrivava la capacita dell' ingegno, suppliva la virtu dell' orazione, e la molta, et assidua fatica, et diligenza; con l'aiuto delle quali supero ogni difficulta. — D. Razzi, p. 486.

Au milieu des travaux de son enseignement, Giovanni pensait au salut de son âme; il s'était uni d'amitié intime avec Patrizio Patrizi et Ambrosio Piccolomini. Patrizio avait fait pendant de longues années un grand commerce dans tous les pays du monde, puis il était revenu dans sa patrie pour faire fructifier chrétiennement ses richesses; Ambrosio, content de l'héritage de ses ancêtres, était toujours resté paisiblement à Sienne[1]. Ces trois hommes n'avaient qu'un cœur et qu'une âme; Giovanni était comme leur maître spirituel; ils se nourrissaient ensemble de saintes lectures et pratiquaient toutes les œuvres de charité. Averti miraculeusement, Giovanni résolut de quitter les jouissances glorieuses du professorat; il rassemble ses élèves, leur fait part de sa résolution d'abandonner le monde entier pour l'amour de Dieu, et les engage à se pourvoir d'un autre docteur. Les étudiants désolés le reconduisirent à sa maison, et se retirèrent édifiés d'un si beau sacrifice. Accompagné de ses deux amis, Giovanni s'en alla au mont d'Accona, à quinze milles de Sienne, où il avait quelques propriétés. Le plateau de cette belle montagne isolée au milieu de vallées profondes et sauvages, n'était abordable que d'un seul côté. Nos trois Siennais y bâtirent une petite maison et y me-

[1] Patrizio dopo essere stato mercatante, e speso molti anni in cercare diverse parti del mondo, et acquistare molte richezze; si era finalmente ridotto alla patria, e datosi tutto a cercare le celesti, et eterne : Ambrosio, senza haver mai voluto darsi ad alcuna fatica, per accumulare, si era sempre vivuto quietamente nella patria, e goduto quello, che gl' era stato da suo patre lasciato. — D. Bazzi, p. 498.

nèrent la vie érémitique. Quelques jeunes chevaliers et des étudiants imitèrent l'exemple de Giovanni, et vinrent habiter cette Thébaïde des Apennins.

L'envie, ennemie de toute vertu, vint troubler la paix et l'union de ces hommes que Dieu avait amenés là par des routes spirituelles si différentes. On les dénonça au pape comme des hérétiques. Le pape les cita à comparaître devant lui à Avignon. Giovanni choisit pour cette mission les deux frères les plus sages et les plus simples. Ils partirent, et tout le désert resta en prière. Le pape fut touché de tout ce qu'il apprit; il manda à l'évêque d'Arezzo de les établir canoniquement, et il leur accorda des faveurs ecclésiastiques. Ainsi fut fondée la congrégation bénédictine de Monte-Oliveto, nom symbolique pris dans une vision du bienheureux Giovanni. Il avait vu la sainte Vierge lui présentant un habit blanc, et lui montrant dans un champ trois montagnes surmontées d'une croix entre deux branches d'olivier. Giovanni, Patrizio et Ambrosio descendirent à Arezzo, et le 20 mars 1319, dans l'église cathédrale de Saint-Martin, au milieu des populations accourues, l'évêque leur donna l'habit blanc des Cisterciens, reçut leurs vœux, et imposa à Giovanni le grand nom de Bernard. Revenus dans leur solitude, ils admirent leurs autres frères dans l'Ordre de Saint-Benoît : la règle fut exactement pratiquée, et par une excellente culture cette contrée sauvage devint fertile en vin, en blé et en huile[1]. Les arts y

[1] Quel monte di sterile, che era, comincio, mediante l'esser, ben cultivato,

déployèrent aussi leur magnificence à côté de celle de la nature, et le voyageur qui visite ces montagnes reconnaît les travaux de la civilisation monastique, et répète dans son cœur : La piété est utile à tout.

Cet homme vêtu de noir qui entre dans une grande salle richement décorée, c'est le marchand Jean Colombini ; il est préoccupé des affaires de son commerce. Il embrasse ses enfants, le petit Pierre et la gentille Agnolina, qui jouent ensemble sur le large gradin de la fenêtre. Puis donnant une main affectueuse à sa femme, la dona Biagia Cerretani, il lui dit : Qu'on apprête bien vite le dîner, je suis pressé. Biagia répondit avec douceur : Pourquoi toujours les inquiétudes et les fatigues? craignez-vous de manquer de pain? Ayez un peu de patience, tout sera bientôt prêt; en attendant, prenez ce livre et lisez. Et elle lui présenta un petit Légendaire des saintes femmes [1]. Jean tout troublé, prit ce livre, et le jetant au milieu de la salle : On sait bien, dit-il, que tu n'es occupée que de légendes ; pour moi, il faut que je retourne au magasin de draps. — Biagia était sortie avec les deux enfants. Jean s'assit, il laissa un instant sa tête appuyée dans ses mains, puis, honteux de son emportement, il alla ramasser le livre. Il l'ouvre, et lit la conversion admirable de

a divenir fertile, et abondare ogni di piu, di grano, vino et olio. — D. Razzi, p. 507.

[1] Al quale la donna benignamente rispondendo disse : a che fine tanti affanni, e fatiche?..... e fra tanto prendi questo libro e leghi infino, a che si apparecchia. E cosi dicendo, gli diede un piccolo leggendario delle virgini. — D. Razzi, p. 515, in-4°.

Marie l'Égyptienne. Biagia l'avertit de venir prendre place à table : Laisse-moi, lui dit-il, laisse-moi, que je sache la fin de cette histoire[1]. Biagia fut étonnée, mais elle était bien aise de voir son mari prendre goût à de semblables lectures. En effet, Jean était tout changé intérieurement ; il se mit à table avec d'autres soucis que ceux du commerce.

Dès ce jour (1355) il devint aumônieux et mortifié ; du consentement de sa femme, il promit à Dieu de garder la chasteté toute sa vie. Il prit des vêtements grossiers, et passa de longues heures en prières. Dieu lui enleva son fils ; Jean se contenta de dire en pleurant : Que votre volonté soit faite. Il fit trois parts de ses biens : la première pour le monastère de Santa-Bonda, où sa fille était élevée dans la vie religieuse, la seconde pour l'hospice de Sienne, et la troisième pour la congrégation de la Sainte-Vierge, à condition qu'il serait payé à sa femme une pension suffisante pour elle et une servante. La pauvre Biagia, effrayée des saintes prodigalités de son mari, disait en riant : J'avais demandé un peu de pluie, et non pas un déluge[2]. Jean se frottait les mains, et répondait joyeusement : Je veux vous prouver que Dieu vous a exaucée ; par ma bienfaisance je rachète mon avarice d'autrefois.

Biagia finit par lui dire, au commencement de l'année 1363 : Je vais me retirer dans un monastère ;

[1] Aspetta hora un poco tu, infino a che io habbia finito di veder questa historia. — D. Razzi, p. 516.

[2] Io pregava che piovesse, ma non che diluviasse. — D. Razzi, p. 518.

allez, et faites pour Dieu tout ce qu'il vous plaira. Jean et son cher Francesco Vincenti, le compagnon de ses bonnes œuvres, épousèrent la sainte pauvreté évangélique, et se déclarèrent les chevaliers de Jésus-Christ dans la république de Sienne. Ils voulurent d'abord s'humilier là où ils avaient été honorés; ils vinrent au palais public, où jadis ils avaient habité pendant deux mois en qualité de Prieurs, et pendant deux mois ils portèrent l'eau et le bois dans les chambres, ils tournèrent la broche à la cuisine, lavèrent la vaisselle, balayèrent les salles, les escaliers et la place du Campo; en un mot, ils y remplirent les plus vils emplois [1]. Ils se vengeaient sur eux-mêmes de leur gloire passée. Un jour Colombini parcourut sur un âne le Campo, où il avait fait des courses sur des chevaux magnifiques, disant à ceux qui riaient : Vous vous moquez de moi, eh bien! moi, je me moque de vous [2].

Plusieurs, touchés de ces exemples, se joignirent à Jean, et devinrent les apôtres de la pénitence dans tout l'état siennais. Comme le Sauveur Jésus, il appelait les hommes, et les hommes le suivaient. Un jour, près de Citta di Castello, il voit un paysan qui labourait la terre, il lui crie : Allons, viens, il faut suivre le Christ. Et le paysan, sans jeter un regard

[1] Desiderando havere vergogna la dove erano stato honorati : vollono nell' istesso palagio, dove era loro stato fatto, essendo de' Priori, per ispazio di due mesi grande honore, e riverenza, esse altrettanto tempo al tutto disprezzati, e fare ogni vilissimo ezercizio. — D. Razzi, p. 521.

[2] Disse (ma pero con lieto volto) voi vi fatte beffe di me, et io fo il medesimo di voi. — D. Razzi, p. 522.

en arrière, quitta tout pour se joindre à eux. Ce paysan, dit la chronique, devint un homme de grande charité que Dieu récréait par des visions célestes. Entrés à Citta di Castello, ils allaient, selon leur coutume, adorer Dieu à l'église, lorsqu'en traversant la place des Tartarini, ils aperçurent ser Benedetto di Pace, notaire de l'évêque. Jean lui dit : Viens avec nous, vieux pécheur, abandonne le monde et suis le Christ[1]. Et touché intérieurement par la grâce divine, Benedetto se rangea parmi les pauvres Frères.

Rien ne les arrêtait dans leurs courses ; ils ne craignaient ni le chaud, ni le froid, ni les grosses pluies des Apennins, et pendant toute la route ils chantaient des Laudes en l'honneur de Jésus-Christ et des saints[2]. Lorsqu'ils trouvaient un grand arbre en belle vue, ils s'asseyaient et Jean leur faisait une instruction : « Or donc, sachez, mes frères, que Jésus-Christ vous veut les amants de la sainte pauvreté ; embrassez-la avec toute l'affection de votre cœur ; gardez-vous de toute propriété comme d'un poison. Le démon s'efforcera de vous faire dire pour les plus petites choses : Ceci est à moi. Que notre pauvreté soit nette et pure, elle sera le fondement de toutes les vertus. » Il terminait toujours par ces mots : « Pauvreté, pauvreté, on ne comprend guère ton langage ; vive la sainte pauvreté dans nos

[1] Vien meco, vecchio mal vissuto, abbandona il mondo, e seguita Christo. — D. Razzi, p. 532.

[2] Cantando sempre per via Laudi al signore. — D. Razzi, p. 540.

cœurs [1]. » Une fois cette troupe apostolique arriva dans une belle prairie émaillée de fleurs; Jean s'assit, et voilà que ses compagnons, dans leur naïveté pieuse, l'étendent par terre et le couvrent entièrement de fleurs [2]. Lorsqu'il se releva, sa face était resplendissante, et il dit : « Que notre amour pour Jésus-Christ se rallume, et ne tenons aucun compte de ce que nous avons fait jusqu'ici. Renouvelons-nous dans ce printemps avec les fleurs, préparons-nous à produire des fruits. Soyons patients dans l'adversité; Dieu donne à l'âme des consolations et des tribulations, nous devons profiter des unes et des autres, comme le sage laboureur se réjouit également des froidures de l'hiver et des chaleurs de l'été, car il sait que sous la neige et la glace le blé prend racine [3]. »

Jean voulant former à Sienne une congrégation de pauvres dames, employa tous les moyens pour décider une de ses cousines appelée Catherine, femme remarquable par la fermeté de son caractère et sa grande intelligence, à commencer une œuvre si utile. Mais toujours elle avait refusé cette charge. Un soir étant à une fenêtre qui s'ouvrait sur la cour de la maison de Catherine, Jean l'aperçut et il l'ap-

[1] Poverta, poverta, il tuo linguaggio non s'intende : viva la santa poverta ne' nostri cuori. — D. Razzi, p. 528.

[2] Essendo pervenuti in un molto gran prato tutto pieno di fiori, i compagni di Giovanni tutti accesi di spirito e fervore, lo distesono in terra, et in subito l'hebbono in modo ricoperto di fiori. — D. Razzi, p. 529.

[3] Nella maniera, che il savio lavoratore non meno si rallegra del ghiaccio di Gennaio, che del caldo di Luglio, imperoche sotto le nievi, et il ghiaccio barbano le biade. — D. Razzi, p. 529.

pela : Que faites-vous, lui dit-il, vous allez prier? La jeune fille répondit : A vous dire vrai je vais me mettre au lit; voyez, je tiens ma lampe garnie pour cela. Jean, qui chaque jour priait Dieu de toucher le cœur de sa servante, lui parla de la pauvreté volontaire et de l'amour de Jésus-Christ. Catherine baissait la tête, des larmes roulaient dans ses yeux, elle ne s'apercevait pas que la nuit était bien avancée. Enfin, au premier rayon du soleil, Jean lui dit : Allez vous coucher à présent. Elle leva la tête et s'écria tout étonnée : Il est grand jour. — Comment, reprit son cousin, il est grand jour, ne voyez-vous pas que votre lampe est encore pleine? Catherine vit en effet que l'huile n'avait pas diminué[1]. Sur ce témoignage miraculeux, elle se rendit aux paroles de Jean : Mon père, lui dit-elle, que la volonté de Dieu soit faite, je suis disposée à vous obéir pour le service du maître éternel.

Plusieurs de ses amies se joignirent à elle, vêtues d'habits grossiers, n'ayant ponr coiffure qu'un morceau de toile, elles allaient vers le soir mendier leur pain, après avoir employé toute la journée à servir les pauvres. Lorsqu'elles étaient rassemblées dans la maison de Catherine Colombini, Jean leur exposait les principes de la perfection spirituelle et

[1] Et gia havendo Dio incomiciato ad addolcire il cuore della giovane, ella non si avvedeva, che la notte passava. Finalmente, vedendo il Beato Giovanni, che gia era levato il sole, disse ad essa sua sorella, horsu Caterina va a riposarti. Il che volendo ella fare, vel rizzarsi, vide gia i raggi del so'e entrare per la finestra, e piena d'ammirazione disse, egli è di chiaro! — Come di chiaro? disse Giovanni, non vedi, che la tua lucerna è ancor piena. — D. Razzi, p. 536.

résumait ainsi leur règle de conduite : « Cherchez Jésus-Christ avec amour ; sachez qu'on ne le trouve pas en allant d'église en église, ni en courant partout, mais en restant ferme dans la prière et les saintes pensées.... Aimez-vous d'un amour parfait ; que rien ne vous scandalise ; ayez une grande patience dans l'adversité, c'est là la grande marque qu'on aime Dieu [1]. »

Plus Jean et ses frères s'humiliaient, plus ils étaient honorés. Les ambasssadeurs de Pise auprès de la république de Sienne les invitèrent à dîner : Jean y alla avec son ami Francesco, mais ils menèrent un des Frères nommé Ceccho qui, pendant tout le repas, chanta des Laudes pieuses en s'accompagnant sur la viole [2]. Les Douze inquiets de l'empressement des foules, et de l'influence de ces pauvres, leur firent signifier qu'ils aient à sortir de la cité avant qu'une petite chandelle allumée sur une des portes du palais soit entièrement consumée [3]. Ils s'en allèrent à Arezzo tous joyeux d'être persécutés pour la justice ; mais il advint bientôt un si furieux orage et dans le ciel et dans les âmes du peuple que les Douze effrayés rappelèrent les exilés.

Ceux qui ont besoin de réforme craignent tou-

[1] Niuna cosa vi scandalezzi : habbiate pacienzia nell' avversita.... Datevi per tanto a cercare Giesu Christo con tutto l'affetto. Ma sappiate, che non si truova andando di chiesa in chiesa, ne vagando per la terra, ma stando ferme all'orazione. — D. Razzi, p. 537.

[2] Et essi havendo accettato, menarono seco un loro compagno, nominato Ceccho, il quale sonando la vivola, cantava molte divote laudi. — D. Razzi, p. 539.

[3] Comandando loro, che inanzi, che una piccola candela accesa alla porta, fosse consumata, dovessono essere usciti di Siena. — D. Razzi, p. 530.

jours les réformateurs. Le clergé au quatorzième siècle était dans un état déplorable, et les bons exemples de Jean et de ses frères au lieu de l'édifier, l'épouvantaient. On résolut de les perdre devant l'Église et devant le peuple en les proclamant hérétiques, rameau détaché de la grande secte des pauvres de Lyon, qui au treizième siècle avait affligé le monde chrétien. Or, au mois de juin 1367, Urbain V revenait en Italie pour rétablir la papauté sur le siége de Rome; Jean crut le moment favorable pour donner une preuve éclatante de son amour et de son obéissance filiale à l'Église. Avec près de soixante et dix de ses frères il part pour Viterbe afin d'y attendre le pape. C'est ici que se place la touchante histoire de Bianco. Ce jeune siennais sollicitait depuis longtemps d'être admis dans la sainte société des Pauvres. Jean qui le voyait très-beau et très-délicat ne lui crut pas la force de supporter les âpretés de la pénitence. Bianco ayant su les projets du voyage à Viterbe, sortit bien vite de Sienne avant les pauvres Frères, et alla les attendre à trois milles, dans une auberge où il leur fit préparer un repas. Après qu'ils eurent mangé, Bianco se jeta aux pieds de Jean et lui demanda la grâce d'être son disciple. Le Bienheureux ne put le refuser, et tous continuèrent leur route.

Ils entrèrent à Viterbe en chantant des hymnes, puis d'après les conseils du cardinal-légat ils allèrent à Corneto où le pape devait débarquer. Ils construisirent sur le port un grand pont de bois avec des

arcs de triomphe, et lorsque le souverain pontife descendit de sa galère il trouva les Pauvres de Sienne couronnés de guirlandes et portant des rameaux d'olivier, rangés sur deux lignes et chantant : Loué soit le Christ et vive le Saint-Père[1]. Le lundi 5 juin, ils accompagnèrent le pape à Viterbe. Il les reçut avec bonté, les fit examiner par des théologiens, déclara la pureté de leur foi et de leur vie et voulut qu'on les appelât les Pauvres du pape.

En revenant à Sienne, Jean sentit les premières atteintes de la mort; son âge spirituel était accompli. Il s'arrêta dans le petit village de l'abbaye de Saint-Sauveur, ses disciples se réunirent autour de lui et il leur adressa ses suprêmes instructions : « Dieu va me retirer de cette vie corporelle, réjouissez-vous, Francesco Vincenti, qui vaut mieux que moi, sera votre père. Soyez soumis à sa volonté. Je vous supplie du fond de mon âme, pardonnez-moi si je n'ai pas fait pour vous tout ce que je devais faire ; si je le pouvais je me jeterais à vos pieds pour implorer votre miséricorde. Aimez-vous les uns les autres ; que la paix et la concorde soient entre vous. Imitez la vie de Jésus-Christ et des saints apôtres, car par l'imitation de Jésus vous serez alors de vrais Jésuates[2]. Soyez des chevaliers invincibles : la fatigue de la

[1] Andarono al porto, dove in su la matina si faceva un gran ponte di legname, con triomfale adornamento..... i quali tutti con rami d'ulivo in mano, e con ghirlande in capo..... gridarono : laudato sia Christo, e viva il santo Padre. — D. Razzi, p. 544.

[2] Peroche quando con l'apere seguitarete Giesu, allora sarete Giesuati. — D. Razzi, p. 549.

bataille est courte et la couronne de la victoire est éternelle. Nous avons bien peu de temps pour faire pénitence, car nous courons à grands pas vers la mort. Employez toujours utilement votre temps. Lisez souvent les histoires des Saints pour ranimer votre courage. »

Puis, tournant ses yeux affaiblis vers Francesco, il ajouta : « Frère, tu sais depuis combien de temps nous nous aimons pour Dieu, je t'en supplie par l'amour du Sauveur Jésus, aie grand soin des enfants spirituels que Dieu te donne; tu vois quelle confiance ils ont en nous; nous croyant de vrais serviteurs de Dieu, ils ont tout quitté et même ils se sont dépouillés de leur volonté propre pour nous obéir. Prends soin de ces chers fils, car nous en rendrons compte devant le juge des justices. » Francesco répondit en sanglotant : « Tes paroles, ô Jean! me percent le cœur, non que je ne veuille supporter toute espèce de fatigues pour le salut de mes pauvres compagnons, mais parce qu'en restant privé de ta douce conversation ma vie ne sera plus qu'une mort continuelle. » Il se tut; les larmes l'étouffaient. Jean bénit et consola ces chers enfants par ces paroles : « Je vais là où je pourrai vous secourir plus efficacement que sur la terre. Si vous m'aimez, ne pleurez pas, mais réjouissez-vous, je vais au Seigneur Jésus qui nous a donné son nom; car on nous appelle Jésuates. » Puis, par un dernier effort, après avoir reçu les sacrements de l'Église il s'écria : Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains! et son âme monta au ciel au

milieu des parfums d'une belle soirée du mois de juillet (1367).

La république lui fit de magnifiques obsèques : on accourut de toutes parts au monastère de Santa-Bonda. Au milieu de cette cérémonie, qui a dû être un des plus beaux souvenirs de notre sainte Catherine, on vit une femme déjà âgée s'approcher du corps de Jean, s'agenouiller, le baiser avec une respectueuse douleur en disant : Voilà donc ce corps saint que je n'ai pas touché depuis douze ans pour l'amour du Christ, ces yeux très-doux qui ont versé tant de larmes au pied du crucifix, cette bouche très-pure qui a prêché avec tant de zèle l'Évangile et le salut, qui a eu des paroles de consolation pour tous les affligés ; ah ! si elle pouvait me consoler aujourd'hui, moi qui suis la plus malheureuse des femmes de Sienne. Jean, mon bien-aimé, je ne pleure pas ta mort mais la mienne, puisque je reste sans toi sur cette terre. Mains bienheureuses combien d'aumônes vous avez distribuées, combien de lettres spirituelles vous avez écrites ! corps si délicat combien tu as été mortifié [1] ! » Et cette femme était la veuve de Jean Colombini, Biagia Cerretani. Francesco Vincenti ne put survivre à son ami, après peu de jours il alla le rejoindre dans le ciel. La société des pauvres Jésuates continua à édifier la Toscane, jusqu'au jour où une Société plus illustre fit oublier son nom.

[1] O castissima faccia che per amore di Christo sono dodici anni, che io non toccai ! O dolcissima boccha che..... con tanta carita sempre consolato i tribolati, conforta me, hoggi piu tribolata, che altra donna sanese...— D. Razzi, p. 552.

Mais de toutes les fleurs de ce paradis terrestre de Sienne, la plus brillante et la plus élevée est saint Bernardin, de l'Ordre de saint François, qui partage, avec notre Catherine, la protection publique de la Cité de la Vierge. Il était dans les destinées des illustres pauvres François et Dominique de lui donner ses patrons.

Tollo Albizeschi, homme simple et prudent, avait quitté Sienne dans sa jeunesse pour aller faire le commerce à Massa, où un de ses oncles était gouverneur. Il y séjournait depuis quelque temps lorsque Bindo, brave citoyen, charmé de ses bonnes manières, lui donna en mariage Nera, sa dernière et bien-aimée fille. Un an après, le 8 septembre, jour consacré à la reine du ciel, Nera mit au monde un fils qui reçut au baptême le nom de Bernardino. Or, c'était en 1380, l'année même de la mort de sainte Catherine. Dieu aimait tant sa bonne ville de Sienne qu'il ne voulait pas la laisser veuve d'élus et de grâces. Pauvre Nera! elle ne jouit pas longtemps de son bonheur; elle mourut à vingt-deux ans, en 1383. Quatre ans après, Tollo alla la rejoindre dans le ciel, et Bernardin resta confié à la sollicitude de Diana, sa tante maternelle. L'orphelin béni, après avoir étudié la grammaire à Massa, fut envoyé à Sienne pour suivre les écoles. Il s'y fit remarquer par son intelligence et son application. Jean de Spolette, son maître de philosophie, n'avait jamais eu un semblable auditeur. Bernardin était le modèle de tous ses camarades; ils le respectaient; si, au mi-

lieu de leurs causeries licencieuses, ils l'apercevaient, ils se disaient aussitôt : Le voici, parlons d'autres choses. Les récréations de Bernardin étaient la visite des pauvres et des églises : l'aumône était sa plus grande joie. S'il avait entendu un sermon, il réunissait ses petits amis dans l'oratoire qu'il se plaisait à orner dans la maison de son oncle Christofano, et avec une grâce charmante il répétait les plus beaux passages; préludes naïfs de son apostolat.

Après son cours de philosophie il étudia en droit canon; il avait dix-sept ans. C'est alors qu'il s'unit d'amitié intime avec sa cousine Tobia, beaucoup plus âgée que lui, déjà veuve, et du tiers-ordre de Saint-François. Tobia fut véritablement la mère de Bernardin; elle le forma à la sainteté. Dans une chambre modeste, ou dans le jardin, à l'ombre des treilles et des chèvrefeuilles en fleurs, ils avaient ensemble de longs entretiens sur la vie spirituelle. Un jour que Bernardin était pressé de partir, Tobia, toute triste, voulut le retenir avec instance. Laissez-moi, lui dit-il, il faut que j'aille chez mon amie. Tobia prit cette parole pour une plaisanterie, elle n'y attacha aucune importance; mais comme, le jour suivant, il lui répéta la même chose, elle finit par lui demander qui était cette amie. Ah! dit Bernardin, c'est la plus belle des femmes; elle demeure hors de la porte Camollia, et je ne puis me passer de la voir chaque jour [1]. Tobia

[1] Che ella era di grandissima lunga più bella, che qualunque altra donna; e che stava fuori della porta a Camolia, dove non potea stare, che non andasse ogni giorno a vederla.—D. Silvano Razzi, pag. 668.

fut bien étonnée : elle connaissait la piété de son neveu; mais il était si beau, si aimable, qu'un soupçon traversa son âme; elle résolut d'épier ses démarches. Elle sort toute craintive de Sienne et se cache dans les arbres qui bordent le chemin. Bientôt elle voit venir Bernardin : il s'agenouille dans la poussière, devant l'image de la sainte Vierge peinte sur la porte; il prie un instant en silence, puis rentre dans la ville. La Reine du ciel était sa souveraine amie, et en signe d'amour il avait résolu d'aller chaque soir la saluer à la porte Camollia; cette image lui paraissait plus belle que toutes les autres [1]. Et Tobia, en le revoyant à la maison, l'embrassa tendrement et le félicita de s'être choisi une fiancée immortelle. La dévotion de Bernardin à la sainte Vierge alla toujours croissant, depuis cet amour de jeunesse jusqu'à la maturité d'apôtre. Il tressaillait de jubilation lorsqu'il avait à raconter au peuple les grandeurs de la Mère de Dieu, et son visage brillait d'une lueur céleste [2]. La fête de la Nativité de la Vierge, qui avait illuminé sa naissance, fut pour lui une époque sacrée : ce jour-là il prit l'habit religieux, ce jour-là il fit sa profession, ce jour-là il dit sa première messe.

[1] Haveva deliberato per amor di lei andare ogni giorno a vedere la sua imagine della porta di Camolia, la quale gli pareva la più bella di tutte l'altre della cita di Siena.—D. Silvano Razzi, pag. 669.

[2] Crevit ergo in Bernardini tenello sanctoque pectore erga virginem benedictam fervens et ignita devotio, ut quum in festivitatibus ejusdem beatæ virginis sermocinaretur ad populos, et laudes explicaret virginis gloriosæ, tanto accendebatur fervore, quod facies ejus tanquam alterius seraphin solari videbatur irradiare fulgore, pro ut ego ipse, qui hæc dico, propriis oculis aspexi.—Vita per B. Joan. a Capistrano conscripta. Apud Bolland. 20 mai.

A vingt ans il entra dans la Fraternité établie à l'hospice della Scala, qui avait déjà donné au ciel tant d'étoiles brillantes. L'année 1400, désolée par la peste, ouvrit à son zèle et à sa charité une carrière immense; il quitta ses livres et les douces conversations de Tobia pour se consacrer au service des malades et des pèlerins. Se faisant tout à tous, pleurant avec ceux qui pleuraient, ou bien riant et chantant pour les réjouir et les consoler; quittant quelquefois l'hôpital pour aller causer avec sa tante Bartolomea, qu'une maladie nerveuse retenait dans son lit; il n'eut de repos que quatre mois d'une fièvre violente, qui le força à rester dans la maison d'une noble femme, Giustina de' Manetti, heureuse de partager la sollicitude maternelle de Tobia.

Bernardin n'étant pas encore fixé sur le genre de vie qu'il embrasserait, voulut essayer en particulier la pratique de la vie religieuse. Il choisit pour cela une maison située près de la porte des Trisi. Il y dressa un autel avec un crucifix ; sa vie devint plus mortifiée encore ; la méditation des saintes Écritures faisait ses délices. Souvent, étendu la face contre terre, il suppliait le Sauveur de lui montrer la voie qu'il devait suivre. Il lui fut dit : Bernardin, tu me vois nu sur la croix; si tu veux me trouver, il faut passer par là. — Et considérant que saint François d'Assise avait été par excellence le chevalier de la croix, l'amant de la pauvreté, il résolut d'entrer dans sa milice. Il alla trouver un vieux franciscain, qui depuis peu s'était retiré à Sienne, après avoir

guerroyé longtemps en Bosnie contre les hérétiques; Fra Giovanni approuva fort son projet et lui donna le saint habit en 1404. Il ne put s'empêcher de dire aux religieux du couvent de Sienne : J'ai armé aujourd'hui un valeureux chevalier qui fera la gloire de notre Ordre.

Cependant Bernardin, pour se soustraire à l'admiration empressée de ses concitoyens, se retira à Colombario, couvent caché dans les montagnes, à quelques milles de Sienne; la règle s'y pratiquait dans toute son austérité. Là il put se recueillir dans la contemplation divine. Sa vie ne fut plus qu'une aspiration continuelle d'espérance et d'amour. Le dimanche il disait à Dieu : O bon Jésus! faites que je vous aime ardemment. — Le lundi : Jésus, doux amour, faites-moi ressentir l'immense charité que vous avez pour les hommes ! — Le mardi : Très-aimable Jésus, je voudrais vous aimer; mais sans vous je ne le puis! — Le mercredi : Jésus, mon amour, faites-moi mourir d'amour pour vous! — Le jeudi : Jésus, mon amour, donnez-moi pour vous un amour fervent, humble et reconnaissant; que je vous loue, que je vous bénisse pour votre incessante bonté! — Le vendredi : O mon Jésus ! crucifié pour moi, que je sois crucifié avec vous ! — Le samedi : O Jésus ! mon très-glorieux et très-doux amour, quand serai-je donc tout enivré de vous, et quand apparaîtrai-je ainsi au monde? quand notre union sera-t-elle si parfaite que je ne puisse plus vous offenser? Pourquoi vous éloigner? être sans vous, c'est la douleur

et la mort. Que votre nom glorieux et doux soit béni [1]! — Et il se reposait dans la méditation de ces ferventes paroles comme dans un sabbath mystique.

Bernardin, après ces années de solitude, fut élevé au sacerdoce; prêtre, il fut apôtre. Il dressa par toute l'Italie l'étendard sacré de la parole évangélique, et il n'est peut-être pas une ville qui n'ait entendu ses prédications si douces et parfois si véhémentes [2]. Il est bien difficile, après quatre siècles, dans de pâles traductions, de se faire une idée du caractère puissant de l'éloquence de Bernardin; de même qu'on ne peut comprendre, en lisant les sermons de saint Bernard, comment l'abbé de Clairveaux enivrait et entraînait les populations. On demandait un jour à un docteur célèbre de l'Ordre de Saint-François, pourquoi ses sermons n'avaient pas la force et l'énergie de ceux de Bernardin; il fit cette belle réponse : Je suis comme un charbon chaud, mais non enflammé; on a beau me mettre sur d'autres charbons, je ne leur communique pas le feu; Bernardin, au contraire, est tout enflammé de l'esprit saint, et si on l'approche des charbons les plus froids, il les embrase. Æneas Sylvius avait éprouvé dans sa jeunesse toute l'ardeur de la parole de Bernardin; elle le poussait au cloître, il fallut les instances de ses amis pour le retenir [3]. Le voyez-vous,

[1] S. Bernardini Senensis opera. Venise, 1745. In-folio, tom. III, pag. 444.

[2] Ita ut nulla in tota Italia pene sit civitas in quam non exierit sonus et verbum ejus. — Augustin Dathus. Oratio de Laudibus S. Bernardini.

[3] Is cum Senis prædicaret, me in tantum commovit, ut paululum abfuerit quin et ego religionem suam ingrederer. - - Pius II, de viris illustribus. Mss. Vatican.

ce pauvre petit moine si maigre, si creusé par le jeûne et le travail intérieur de la pensée, avec cet œil vif, cet air gai d'un homme qui se sent à l'aise dans la vérité [1], il quitte sa chère ville de Sienne pour porter la paix aux populations troublées de l'Italie. Les grandes factions guelfes et gibelines, représentant autrefois les deux grands principes qui se disputent le monde, étaient tombées dans les hontes du brigandage. Les chevaliers et leurs leudes n'étaient plus que des mercenaires au service du plus habile; il n'y avait d'autre pouvoir que la force brutale. La robe de l'Église était déchirée par le plus déplorable des schismes. Au milieu de ces tourmentes sociales, Satan faisait ses affaires et organisait une vaste servitude des âmes. Sainte Catherine avait contemplé ces choses d'un regard prophétique, et elle était morte de tristesse.

Saint Bernardin devait continuer son œuvre de régénération et de salut au milieu de la société chrétienne. Il crie aux factions de ne pas renouveler ces guerres horribles qui ont ensanglanté les belles campagnes de l'Italie : c'est un crime de renouveler même ces noms odieux de Guelfes et de Gibelins [2]. Lorsqu'il avait épuisé toutes les ressources du raisonnement et de la parole, il montrait aux partis divisés le crucifix, en disant : Voyez dans ces bras étendus la tendresse d'un père, la rémission abon-

[1] Fuit homo macerrimus, nam jejuniis se extenuavit, sed semper jucundus et alacer erat. — Pius II. Mss. Vatican.

[2] Dicere se Guelphum vel Gibellinum mortalis culpa est. — S. Bernardin., tom. II, pag. 142.

dante de toutes les injures, la pieuse attraction de tous les cœurs, le merveilleux changement de toutes les affections : c'est là où viennent se briser et s'amollir les âmes les plus dures. Voyez cette tête inclinée pour vous donner un baiser, ces mains transpercées pour vous faire des largesses, ce côté ouvert pour vous aimer, ces pieds cloués, pour être toujours avec vous; et vous qui avez reçu des injures, vous n'aurez pas la générosité de pardonner pour l'amour de celui qui est mort pour vous. Qu'ils se lèvent, ceux qui ont outragé leurs frères, qu'ils demandent pardon à genoux, et que l'offensé par amour pour Jésus-Christ, qu'il a offensé, pardonne sincèrement; qu'il aille même au devant de son ennemi; et que devant tout le peuple, en présence de Dieu et de son Christ, avec les larmes et le cri du cœur, tous fassent miséricorde à leurs frères pour obtenir miséricorde du grand Juge [1].

Bernardin voulait effacer toutes les dénominations particulières des factions et les remplacer par le nom souverainement aimable du Sauveur des hommes, ce nom, très-doux par l'espérance du pardon, très-gracieux par l'espérance de la grâce, très-glorieux par l'espérance du bonheur [2]. Il conjurait le peuple d'oublier tous les noms de guerre et de parti pour la douceur mélodieuse du nom de Jésus, qu'on ap-

[1] Vide in brachiorum extensione amplam a pietate paterna impetrationem, receptarum injuriarum largam remissionem, omnium cordium piam attractionem, omnium affectionum miram transformationem, omnium animorum durorum confractionem et liquefactionem...... — S. Bernardin., tom. II, pag. 308.

[2] S. Bernardin., tom. IV, pag. 11.

prend avant tous les autres lorsque les jours de l'innocence ont été bercés sur les pieux genoux d'une mère chrétienne [1].

Un jour que Bernardin arrivait dans un bourg, il vit un homme occupé à dresser des tables de jeu. Il lui demanda s'il ne savait faire autre chose pour gagner sa vie. — Non, rien, dit cet homme. — Eh bien, reprit notre apôtre, si tu veux faire ce que je te dirai, tu auras de quoi vivre. — Je le ferai bien volontiers [2]. — Bernardin prit alors un compas, traça un cercle, et peignit au milieu un nom de Jésus, avec des rayons d'or. Cet homme en fit suivant le modèle tracé par le saint, et il y gagna plus qu'à tenir des tables de jeu. Le peuple s'habitua à ne plus suivre que cet étendard sacré; il le saluait de ses acclamations, il se prosternait avec un respectueux amour lorsque Bernardin, après ses sermons, en présentait la radieuse image [3]. Le nom de Jésus, qui fortifie l'esprit de l'homme, était présenté par Bernardin comme la plus solide armure des chevaliers : « Celui qui est armé du nom de Jésus est semblable au cheval qui frappe la terre de ses pieds, qui s'élance audacieusement à la rencontre de l'ennemi,

[1] O quanta dulcedo distillare videtur e labiis parvuli innocentis, quando doctus a devota matre, non volens adhuc adiscere Pater noster et Ave Maria cum reverentia nominat nomen Jesus.—S. Bernardin., tom. II, pag. 299.

[2] Vedendo un'huomo, che faceva tavole da giucare, gli dimando, se sapeva fare altra arte, della quale potesse vivere.—E respondendo egli di no, gli disse. —Se tu vuoi fare quello che io ti dirò, harai da poter sostentarti.—Io, lo farò (disse colui) e molto volientieri. — D. Razzi, pag. 685.

[3] Soleva in sul fine della predica con molta pieta e religione mostrare al popolo una tavoletta, nella quale era dipinto il dolcissimo nome di Giesu con lettere d'oro, circondato da raggi del sole et il popolo esso sacratissimo nome con le ginocchia piegate, divotissimamente adorava. — D. Razzi, pag. 684.

qui méprise la peur, qui ne craint ni les blessures, ni les combats, ni le sang, ni la mort[1]. »

Saint Bernardin peut être considéré comme un des législateurs de Sienne, car les mœurs influent plus sur les lois que les lois sur les mœurs, et ce qui forme un peuple, c'est l'enseignement, c'est la parole. Ce n'est pas seulement la foi qui nous arrive par l'ouïe, mais la civilisation et tous les biens. Le vieil homme des sociétés rationalistes avait cinq sens, l'homme renouvelé par le christianisme n'a plus que l'ouïe. Mais l'homme porte au fond de son cœur une si forte répugnance, un principe si fort d'opposition à la foi, comme à toute espèce d'autorité, que souvent les grandes vérités religieuses et sociales sont troublées, diminuées, amoindries dans le monde, et restent comme de grands flambeaux éteints. C'est pourquoi à certaines époques solennelles des révolutions agitent et réveillent les peuples, pendant que la parole évangélique remue au fond des âmes les vérités religieuses, délaissées comme d'inutiles ornements de la mémoire. Au commencement, Dieu a parlé, et cette parole, portée par les apôtres, a opéré de grands miracles; elle a renversé les idoles, elle a converti le monde, elle a captivé les entendements sous l'obéissance de la foi; flèche brûlante, elle a transpercé les cœurs des peuples, et ils ont connu la charité et ses dévouements. La parole, c'est le pain des oreilles, c'est l'incarnation perpétuelle de la vérité;

[1] Hic est equus qui terram ungula fodit, exultat audacter, in occursum pergit armatis, contemnit pavorem, non metuit vulnera, non discrimina, neque sanguinem, neque mortem. — S. Bernardin., tom. IV, pag. 11.

l'Église, qui est bâtie sur une parole, a toujours placé la parole avant tous les ministères chrétiens[1]. C'est assez déclarer que ceux qu'elle ne convertit pas elle les condamne, que ceux qu'elle ne nourrit pas elle les tue.

Saint Bernardin fit à Sienne un enseignement religieux et social. Il voulut former par ses prédications des chrétiens et des citoyens [2]. La vieille cathédrale, habituée aux fêtes populaires de la république, s'ouvrait dès le matin aux empressements de la foule; les hommes se plaçaient d'un côté, les femmes de l'autre [3]. Bernardin prend l'homme à sa naissance et le guide dans toutes les conditions et les divers états de la vie. La parole est morte et sans fruits quand elle ne proclame que de froides formules, quand elle n'est qu'une vaine succession de phrases sonores, quand elle ne se rattache pas aux réalités de cette vie et aux espérances de l'autre.

La première des sociétés est la société domestique; c'est là où commence l'éducation du genre humain; elle est composée de la force du père et de l'amour de la mère. L'enfant y acquiert des droits par l'accomplissement de ses devoirs. « Le fils se lèvera avant son père, il regardera si rien ne lui manque; en hiver, il chauffera ses vêtements; s'il est vieux ou malade, il l'aidera à s'habiller, il le soutiendra, il l'accompagnera à l'église, il assistera avec lui à la messe, aux offices divins, attentivement, gravement;

[1] Concil. Trident. Sess. V, cap. II.

[2] A Siena fece molte ferventi prediche, e massimamente della Giustizia, e Polizia di quella citta. — D. Silvano Razzi, pag. 698.

[3] E cosi sedevano gl'huomini separati dalle donne. — D. Razzi, p. 695.

il recevra dans une intelligence pure la parole de Dieu, il la gardera dans sa mémoire pour en causer au coin du feu. Si le père rentre du travail, il aura soin de lui faire quitter ses vêtements mouillés de sueur. A l'heure du repas, le fils attentif préparera le vin et se tiendra toujours prêt à servir son père, comme son seigneur et son maître. Lorsque le père ira se coucher, les plus jeunes s'offriront pour le déchausser, lui laver les pieds, chauffer le lit. — Les filles ne craindront pas de descendre à la cuisine, de mettre en ordre la vaisselle ; plus elles seront riches et élevées, plus elles se réjouiront dans ces humbles services ; elles rivaliseront de zèle avec leurs servantes ; c'est à elles qu'il appartient de balayer la maison, de soigner le linge et d'habiller les enfants [1]. »

En face de ces délicatesses du luxe qu'on introduit toujours si facilement sous le nom de convenances, Bernardin prêche la simplicité chrétienne dans toute sa rigueur ; il ose dire aux jeunes et élégantes siennaises : « Vous me demanderez où est la femme bonne et sage par excellence ? je vous montrerai cette pauvre paysanne qui porte un enfant dans son sein, un autre dans ses bras, et qui va travailler aux champs. Après une dure journée, elle revient à la maison, soupe et s'endort même avant d'être déchaussée [2]. »

[1] Primo namque in mane quum de lecto surgit pater, consideret si ei aliquid necessarium est : scilicet, calefacere ei in hyeme pannos, etc. — S. Bernardin., tom. I, pag. 129.

[2] Respondeo unam pauperrimam rusticam, quæ unum filium gestet in corpore et alium in bracchiis et accedit ad agrum ad laborandum, et post sumpto cibo, statim accedens ad lectum, antequam sit excalceata incipit dormire. — S. Bernardin., tom. III, pag. 366.

L'enfant grandit, on l'envoie aux écoles de l'Université; ici de nouveaux dangers et de nouveaux devoirs. « Plus l'âme est élevée, plus elle doit tendre à la connaissance de Dieu; plus un citoyen est noble, plus sa vie doit être réglée, afin qu'il devienne l'exemple de la république. Nous avons bien changé : les hommes libres et sages gouvernaient autrefois la cité par l'exercice des lois, des sciences et des vertus. Aujourd'hui c'est une honte d'étudier; les travaux du commerce sont même abandonnés. Les jeunes hommes se tiennent oisifs dans les places publiques, à se moquer des passants : ils perdent leur temps à jouer; à force d'aller sur des bêtes, avec des bêtes, de courir après des bêtes, ils deviennent bêtes et meurent comme des bêtes[1].... Jeune homme, voulez-vous maintenir la noblesse de votre famille, choisissez une étude à laquelle vous puissiez vous appliquer; votre esprit s'élèvera, s'agrandira, vous verrez alors la distance énorme qu'il y a entre votre vie et celle des idiots qui se croient quelque chose parce qu'ils ont des maisons et des terres. Vous deviendrez ainsi utile à vous-même, à votre famille, à la cité..... La vie d'étude, mêlée d'amertume et de douceur, demande trois conditions : espérer en Jésus-Christ, se confier en lui, s'humilier dans la prière, reconnaître que Dieu seul est l'auteur de la science. Votre esprit sera calme et tranquille. N'imitez pas ceux qui disent : J'ai une grande facilité,

[1] Stant in plateis irridendo bonos homines, et mulieres transeuntes per vias..... aut eundo super bestiis, cum bestiis, post bestias sic efficiuntur bestiæ, et tanquam bestiæ moriuntur. — S. Bernardin., tom. III pag. 349.

il sera toujours temps de me mettre au travail; et ils restent ignorants toujours. Mettez de l'ordre dans vos études, et n'allez pas d'un livre à un autre livre. Aimez la science, autrement vous ne ferez aucun progrès; séparez-vous de toutes les dissipations du monde. »—Saint Bernardin entre ici dans les détails malheureusement toujours vrais de la vie turbulente et impure des étudiants; il veut régler jusqu'à leur vêtement, qui doit être simple et modeste: il dit qu'il a toujours admiré les étudiants de Padoue, avec leur costume presque religieux, qui leur conférait des priviléges: pas d'habit, pas de priviléges.

Après cette éducation publique et sociale, trois grandes voies s'ouvraient devant le jeune homme: la chevalerie, le commerce et les arts. Il suivait presque toujours celle qu'avaient suivie ses ancêtres. La chevalerie avait pour base la profession des armes et la propriété. Il est resté au fond de notre mémoire un souvenir de la communauté de biens qui existait dans l'état d'innocence, et les pauvres ont bien de la peine à comprendre LE MIEN, LE TIEN, parole froide et mortelle, qui n'a retenti dans le monde qu'après le péché. Saint Bernardin revient souvent sur la légitimité de la propriété: il consacre tout une partie de son sermon du samedi après le troisième dimanche de carême à établir la justice de la division de la propriété[1]. « Le partage de la propriété existe parce que chacun s'est approprié une chose en disant: Ceci est le mien, cela est le tien. Là est le fon-

[1] S. Bernardin., tom. II, pag. 182.

dement de toute justice pour l'achat et la restitution des choses. Trois motifs ont rendu licite cette appropriation : la loi positive, la loi juste et la loi authentique; 1° la loi positive, et cela se prouve en éloignant le principe de la loi naturelle sur la communauté des biens; car sous la loi de nature et sous la loi divine on ne faisait pas les distinctions et les partages actuels. 2° Pour que l'appropriation des biens soit licite, il est nécessaire que la loi positive soit juste; or, la loi est juste quand le législateur possède excellemment la prudence et l'autorité. 3° Une loi authentique rend licite le partage des biens. Il y a dans le monde deux autorités qui peuvent faire une loi authentique : l'autorité paternelle et l'autorité politique. »

Saint Bernardin donne aux marchands de Sienne les instructions les plus détaillées; on voit qu'il compte surtout sur cette bourgeoisie populaire qui avait alors le pouvoir dans la république. Toutes ses prédications sont pratiques, réalisables; je ne citerai qu'un seul passage. Il pose cette question : « Est-il permis à un marchand de vendre ses marchandises autant qu'il le peut? — Une chose a deux valeurs : la valeur naturelle et la valeur usuelle. Ainsi, la valeur naturelle d'une mouche est bien au-dessus de la valeur naturelle d'un ducat. Car ce qui a vie participe plus à la ressemblance de Dieu que tout l'or du monde. Mais la valeur usuelle d'un ducat est supérieure à la valeur utile de dix mouches. Et toujours en considérant la valeur utile, qui donnerait un pain

pour cent mouches? Une chose peut plus ou moins valoir en trois manières : selon sa vertu, le bon pain vaut plus que le mauvais; selon sa rareté, une goutte d'eau au milieu d'une sécheresse est plus précieuse que de l'or; selon nos affections et nos goûts, ainsi ce livre dans lequel j'ai étudié, auquel j'ai attaché mon âme, qui est le fondement de ma mémoire, je ne le donnerais pas pour le prix dont on l'estime ordinairement [1]. » Après cette réminiscence d'artiste et de savant, il finit par dire aux marchands qu'ils doivent suivre le cours commun, le tarif de la cité, à moins qu'il n'y ait entre l'acheteur et le vendeur des conditions particulières. Puis il cite l'exemple d'un bon marchand qu'il avait connu à Ferrare et qui avait coutume de payer la dîme de tous ses bénéfices et de faire équitablement son négoce. Saint Bernardin l'avait retrouvé, après des années, riche et honoré. — Dieu, lui dit ce brave homme, a fait prospérer mon commerce; il aide ceux qui sont à lui.

« Il y a sept choses que le bon marchand doit par-dessus tout considérer : 1° s'il est dans l'état clérical ou s'il y veut entrer; 2° qu'il se livre au commerce et au métier sans passion, mais seulement pour sa nécessité et l'agrandissement de sa famille ; 3° qu'il ne fasse aucun négoce le dimanche et les jours de fête; 4° qu'il ne fasse jamais le commerce dans les églises ou dans les autres lieux con-

[1] Tertio modo propter suam placibilitatem et affectionem : quia sicut habeo unum librum in quo studui et ei afficior quia posui memoriam meam supra illum librum, non darem pro pretio communi. — S. Bernardin., t. III, p. 236.

sacrés ; 5° qu'il vende justement aux citoyens comme aux étrangers, aux habiles comme aux ignorants ; 6° qu'il ne fasse aucun négoce au détriment de la république ; 7° qu'il ne mente jamais, ne se parjure jamais ; qu'il soit simple dans ses paroles, qu'il ne circonvienne personne, leur cachant frauduleusement les défauts de sa marchandise ; qu'il emploie de bons poids et de bonnes mesures ; qu'il ne déprécie point les marchandises des autres. En un mot, le bon marchand remplira avec exactitude ses engagements ; il ne falsifiera en aucune manière ses marchandises et les monnaies publiques ; tout ceci fait partie de ses devoirs envers Dieu et envers la famille [1]. »

Ce qui faisait la force et la prospérité des artisans au moyen âge, c'était l'esprit d'association, proscrit par les despotismes modernes. Les ouvriers d'un même art se réunissaient en confrérie sous la protection de l'Église ; ils se choisissaient dans le ciel un patron qui souvent avait été du métier, et qui bien réellement les aidait et les protégeait.

Saint Bernardin, dans son enseignement social, cherche surtout à prémunir le peuple contre les trois plaies de la société du moyen âge, le luxe, l'usure et le jeu. Il livre au mépris et à la risée, les femmes qui se peignaient le visage, portaient de faux cheveux et des robes traînantes. Les longues queues de leurs robes lui paraissaient être les rênes avec lesquelles le diable les dirigeait [2]. Il savait bien que le

[1] S. Bernardin., tom. II, pag. 194.

[2] Contra fucatos et capillos adulterinos portantes, atque contra feminas caudatas. Tom. I, pag. 218.

luxe exagéré conduit à l'usure, c'est-à-dire à la destruction de la famille, à la mort de l'âme et du corps Quand ce marchand aura épuisé sa dernière ressource, quand ses petits enfants et sa femme malade crieront : du pain! il sera forcé d'aller dans l'odieuse maison du Juif, du Lombard, qui recèle cet or meurtrier qu'il a toujours convoité. Là il n'aura pas à invoquer la pitié, la commisération, la charité; on lui prêtera sur gages, on retiendra encore la moitié de la somme; s'il n'a rien il se vendra lui-même; il donnera son sang pour de l'or.—Mon ami, votre chair répondra; une livre de votre chair, que je vais nourrir de mon argent, une livre seulement de votre belle chair [1]. — « Non-seulement l'usurier offense Dieu comme les autres pécheurs, mais encore il vend le temps, qui est le bien commun de toutes les créatures. Au jour des justices, chaque créature, entendant la sentence de l'usurier, s'armera pour le poursuivre. Les anges et les bienheureux crieront trois fois : Qu'il descende en enfer! Le ciel et les astres appelleront sur lui le feu et l'abîme par une triple malédiction. Toute la nature le dévouera aux tourments éternels; il n'y a pas jusqu'aux pierres et aux poutres de cette maison où il est là, mourant, qui n'élèvent contre lui leur témoignage terrible [2] »

[1] Let the forfeit be nominated for an equal pound of your fair flesch, to be cat and taken, in what part of your body pleaseath me.—Shakespeare. The Merchant of Venice. Act. I, scen. 3.

[2] Verum etiam quùm vendiderit tempus quod est commune cunctarum creaturarum, offenderit omnes creaturas, quæcumque creatæ sunt, audita ejus damnationis sententia prolata à Domino contra eum, quodammodo ad eum persequendum armantur.—S. Bernardin., tom. II, pag. 270.

Ce qui affligeait surtout saint Bernardin, c'est que la contagion de l'usure faisait chaque jour d'énormes progrès. L'usurier pouvait traverser les places publiques, se promener sous les arbres de la porte Camollia, sans inspirer de crainte, sans faire monter au front la rougeur. « Autrefois, dit-il, à peine si l'on trouvait un de ces monstres dans une grande cité; aussitôt qu'on le connaissait, sa maison était désignée comme la maison du diable; on se montrait avec exécration sa vigne, son champ, son jardin; ses voisins, pour rien au monde, ne seraient allés chez lui chercher du feu; s'il était chrétien on ne rompait pas avec lui le pain béni, on ne lui donnait pas à l'église le baiser de paix; du plus loin qu'on le voyait venir on se le montrait du doigt, et les enfants fuyaient à son approche [1]. Aujourd'hui les mœurs ont bien changé, l'usurier est en honneur; lorsqu'il entre quelque part on se lève, on lui confie les charges de la république, on l'écoute dans les conseils, on lui fait cortége dans les rues; les plus nobles recherchent son alliance dorée pour leurs filles; mais ce qui est plus exécrable encore, c'est que sans l'avoir fait restituer, ou après une restitution hypocrite, on l'enterre avec pompe dans les églises et les cimetières consacrés. Oui, le crime a pris le masque de la probité; fuyez, détestez cette

[1] Aliis circumstantibus exsecrative demonstrando dicebat : ecce domum, ecce vineam diaboli... Nemo sumpsisset de domo illius ignem, nemo in ecclesia..... dedisset ei osculum pacis : pueri quoque ad occursum ejus expavescebant, et invicem illum digito demonstrabant. — S. Bernardin., tom. II, pag. 264.

société perverse : ne conversez pas, ne mangez pas, ne buvez pas avec les usuriers. »

Au moyen âge, le jeu emportait les peuples avec une passion effrénée : Satan l'avait organisé comme une société de l'enfer. « Il avait envoyé ses satellites sur la terre, et ils étaient revenus tout désespérés de la ferveur du peuple chrétien. Satan dit alors : Je trouverai un moyen de les séduire ; soyez-moi fidèles. Et les démons s'inclinèrent profondément. — Je veux, continua-t-il, qu'on fasse en l'honneur de mon nom ce qu'on fait au nom de Jésus-Christ. Dans chaque ville j'aurai un Baratto [1], une maison où le jeu sera établi sur la fraude ; ce sera mon évêché, à moi. Les auberges seront mes églises paroissiales ; dès le matin elles seront ouvertes ; bien avant la messe un de mes prêtres parcourra les rues en criant : Aux Lions, aux Lions, on vend du bon vin à deux sous. Ainsi, tous iront s'enivrer, boire, jouer, faire toutes sortes d'infamies. Les jeux remplaceront les offices ; il ne faut plus d'autre livre d'heures que les dés et les cartes ; tous ceux qui pourront y lire formeront le sacerdoce du diable [2]. » Et le jeu, porté par les démons, s'était répandu comme une peste dans la ville et dans

[1] Baratto, fraude, ruse, tromperie, soit dans le commerce, soit dans le jeu. Ce mot existait en français aussi. On lit dans D. Martène, de Antiquis ecclesiæ ritibus : J'ai péché en avarice, en rapine..... en méconter, en acquérir trop ardemment richesses et fausses marchandises, par BARAL, par fallaces, par subtilités et déloyautés, en disant mensonges. — Voir aussi le Glossaire de Ducange.

[2] Ego volo quod illud quod fit pro Christo, fiat e contrario pro meo nomine ; faciatis quod in omni civitate ædificetur unus episcopatus in nomine meo et vocetur Baratteria. — S. Bernardin., tom. III, pag. 248.

les campagnes des environs de Sienne; il détruisait la piété et ruinait les familles. Saint Bernardin nons a laissé un affreux tableau de ses ravages.

« Voyez ces paysans, ils s'établissent le dimanche dans l'auberge la plus proche de l'église; la cloche a beau les appeler à la messe, personne ne bouge. Si le prêtre sort pour les avertir, ils lui crient : Maître! venez boire un peu, vous n'en direz que mieux la messe [1]. — Le saint sacrifice est à peine commencé, voilà que le boucher vient vendre sa viande; tous accourent. L'un dit : Coupez-moi un peu de ce côté; l'autre ajoute : J'en veux aussi! Et moi, donc! crie un troisième. Et ils blasphèment Dieu, la Vierge et tous les saints. Pendant tout ce tapage il y en a qui causent sous le porche de leurs semailles, de leurs fruits, de leurs bestiaux. A la petite cloche de l'élévation, les voilà qui se jettent dans l'église. C'est une confusion immense; chacun est armé soit d'une épée, soit d'un bâton, soit d'un instrument de culture, soit d'un morceau de viande. Après l'élévation, cette foule va baiser l'autel avec une bouche ivre, souillée de vin et d'épices. Puis elle retourne à l'auberge, et les souris viendront ronger les linges de l'autel ainsi tachés [2]. » Cette esquisse morale si naïve, on pourrait dire si grotesque, à côté de graves préceptes, de suaves pensées ascéti-

[1] Veni Domine et bibe, quia melius dices missam. Tom. III, pag. 249.

[2] Et elevato corpore Christi vadunt et osculantur altare cum ore uncto adipe, condimentis, et madido vino, et ebrii; et inde aufugiunt redeuntes ad tabernam, et sorices postea corrodant pannos altaris unctos. — S. Bernardin., tom. III. pag. 249.

ques, fait l'effet d'un tableau de Téniers à côté d'un tableau de l'école ombrienne.

Saint Bernardin ne reculait devant aucune difficulté oratoire; il est quelquefois d'une incroyable audace d'expression, et ceux qui s'en choquaient étaient condamnés d'avance : il y voyait le signe de la corruption la plus perverse [1].

L'éloquence de l'apôtre siennais était toute populaire et morale; l'enseignement dogmatique ne tient qu'une petite place dans ses sermons : il s'inspirait plutôt de son auditoire que des livres. Il feuilletait sans cesse ce livre si varié, si historié du monde italien au moyen âge; et il parlait, bien assuré d'aller droit à son but. Il ne dédaignait rien: s'il trouvait, chemin faisant, un beau chant populaire, il l'encadrait dans sa prédication, car il savait que les véritables poëtes chantent toujours ce qui est au fond de toutes les âmes [2]. Sa parole était douce, et d'une si merveilleuse souplesse, qu'il menait son auditoire où il voulait. Ainsi, à Pérouse, il détruisit une horrible coutume par un trait de gaîté. A une certaine époque de l'année, il se livrait dans les rues un combat à coups de pierres; il y avait toujours plusieurs victimes. Bernardin annonça qu'à cette époque il prêcherait, et que dans une de ces prédications il

[1] Nihil namque effrenatæ luxuriæ evidentius signum est, quam de hujus modi sermonibus indignari vel dedignari. — S. Bernardin., tom. I, pag. 75.

[2] Saint Bernardin cite très-souvent le B. Jacopone de Todi. Voir : Serm. in die Cinerum, tom. III, pag. 155; et Feria secunda post Dominicam III Quadrages., tom. III, pag. 207.

leur montrerait le diable. Pendant plusieurs jours il suspendit la curiosité du peuple à cette espérance. Enfin, il dit : Je veux tenir largement ma promesse, et au lieu de vous montrer un diable, je vous montrerai une foule de démons. Regardez-vous les uns les autres : vous êtes des démons, car vous faites les œuvres de l'enfer ; n'est-il pas écrit : Vous les reconnaîtrez à leurs œuvres ! — Et il fit un véhément discours contre leur barbarie toute païenne [1].

Tout était remarquable chez Bernardin : son extérieur mortifié et austère, son visage amaigri et comme illuminé du dedans, sa voix claire et sonore, qui vibrait à distance [2]. Son zèle ardent était tempéré par une douceur angélique ; il reprenait les pécheurs avec une force invincible, et aussi il les supportait avec une patience infatigable ; en chaire, il avait la force du lion ; mais en particulier, seul à seul, on ne trouvait plus que la bénignité de l'agneau, la tendresse d'une mère [3]. Tout le monde désirait l'entendre ; on avait soif de sa parole, on ne pouvait se passer de ses conseils [4]. Lorsqu'il traversait les rues de Sienne, les femmes, les petits enfants baisaient ses vêtements, comme les femmes de

[1] Pluribusque diebus populum hac spe suspendit ; itaque veniebant omnes ad sermonem visuri diabolum... . Respicite invicem alter alterum, et sic videbitis diabolos. — Pius II, de viris illustribus. Mss. Vatican.

[2] Era la sua voce molto sonoro e chiara di maniera, che, e da presso, e da lontano distintamente si riceveva. — D. Silvano Razzi, pag. 682.

[3] I Pargoletti di Cristo pascendo con soavissime esortazioni nella maniera che soglion le madri nutrire i lor bambini con il latte de le proprie mammelle. — D. Silvano Razzi, pag. 689.

[4] Non era niuno, il quale non disiderasse di udirlo, ubidire, e far capitale del suo consiglio. — D. Silvano Razzi, pag. 686.

Jérusalem se disaient bienheureuses quand elles avaient touché les franges de la robe du Sauveur [1]. Fort de la popularité de son apostolat, il parlait aux grandeurs de la terre et elles se taisaient. A sa voix, le duc de Milan modérait ses iniques tyrannies. L'empereur Sigismond, pendant les neuf mois qu'il passa à Sienne, recherchait Bernardin comme le meilleur de ses amis, aimait à écouter ses conseils, et il croyait avoir perdu sa journée s'il n'avait pas eu le bonheur de le voir [2].

Cependant la vie de Bernardin fut toujours la vie d'un pauvre religieux de Saint-François; il se cachait dans sa cellule, pour s'y mettre à l'abri des honneurs; il était sans cesse occupé à l'étude, à la prière, à la contemplation des choses divines. Après matines, il ne se recouchait pas; mais avec saint Pierre, au chant du coq, il s'humiliait devant Dieu, il versait d'abondantes larmes pour la conversion des pécheurs; au lever du soleil, il allait avec Magdeleine saluer le Sauveur ressuscité. Ces exercices de dévotion lui prenaient une heure, heure sacrée, qu'il se réservait toujours, et pendant laquelle personne ne pouvait le voir. Lorsqu'il avait à demander à Dieu une grâce particulière, il se retirait dans l'endroit le plus caché du couvent, et là il pleurait pendant toute la nuit. Ses délices étaient de servir humblement ses frères,

[1] Hujus vestes mulierculæ quum transiret tanquam sanctum tangebant. — Pius II, Mss. Vatican.

[2] E se un giorno fosse stata senza vederlo, gli pareva havere esso giorno al tutto perduto. — D. Silvano Razzi, pag. 693.

de porter le bois, l'eau, de laver la vaisselle; tout le reste du jour était le partage de la charité.

Et pourtant une si belle vie a eu ses détracteurs. L'envie pâle et livide vint frapper un jour à la porte de cette paisible retraite. Bernardin salua les tribulations avec amour. On l'accusa d'hérésie : c'est le grand crime de ceux qui n'en ont pas d'autres. Saint Ignace de Loyola devait être poursuivi par l'inquisition et condamné par la Sorbonne. Martin V se montra d'abord rigide et dur; mais après les épreuves et les examens, il reconnut l'injustice et autorisa avec éloge Bernardin à porter partout le nom et la parole de Jésus-Christ [1]; et il a glorieusement rempli cette mission.

Le zèle le consuma avant la vieillesse : l'huile finit par manquer à cette lampe brillante et brûlante. Il avait quitté sa chère ville de Sienne pour aller évangéliser les montagnards des Abruzzes; il prêcha à Rieti pour la dernière fois. Sentant sa fin prochaine, il demanda avec instance d'être porté à Aquila. Il y arriva le dimanche avant l'Ascension, aux acclamations des peuples qui se pressaient sur son passage. On le déposa dans la cellule d'un jeune franciscain alors absent de la communauté. Les plus habiles médecins furent appelés : rien ne put diminuer l'échauffement intestinal. Le mercredi, Bernardin voulut être étendu sur le pavé de la cellule; il reçut ainsi les sacrements de l'Église. Puis, croisant les bras sur

[1] Il Pontefice conoscendo che Bernardino era stato accusato per invidia. — D. Silvano Razzi, pag. 685.

sa poitrine et levant les yeux vers la patrie, il mourut pendant que les frères chantaient au chœur cette antienne de MAGNIFICAT des premières vêpres de l'Ascension : Mon Père, j'ai manifesté votre nom aux hommes que vous m'avez donnés ; à cette heure je prie pour eux et non pour le monde, parce que je vais à vous. Alleluia [1].

Saint Bernardin avait laissé son esprit dans la petite cellule, et le pauvre frère qui l'habitait en sortit apôtre, saint Jean de Capistran. Du fond de la Bohême, où le retenait le zèle de la cité de Dieu, il écrivit à la ville d'Aquila pour la décider à bâtir en l'honneur de saint Bernardin une église magnifique. Il s'exprime ainsi : « Moi, je l'ai exalté partout, en Allemagne, en Hongrie, en Bohême ; depuis que j'ai quitté Rome, combien n'a-t-on pas bâti de chapelles en son honneur ! Et vous, messeigneurs d'Aquila, vous qui avez son corps, qu'avez-vous fait pour lui [2] ? » Et la ville d'Aquila s'émut, elle éleva un monument à cette poussière miraculeuse, son trésor le plus précieux, la source abondante de ses richesses et de sa prospérité [3]. Louis XI enverra

[1] Et sic de lectulo depositus in pavimento cellæ extensus, brachiis complicatis, et oculis in Deum elevatis... expiravit...... dum in ecclesia pro vesperis cantabatur antiphona a Magnificat : Pater, manifestavi nomen tuum hominibus, quos dedisti mihi : nunc autem pro eis rogo, non pro mundo, quia ego ad te vado. — Alleluia. — Vita per B. Joann. a Capistrano scripta. — Ap. Bolland.

[2] Epistola apud S. Bernardin., tom. I, pag. XLVIII.

[3] Tantus namque ex omni orbe christiano populorum concursus ad sancti sepulcrum, miraculaque visenda est factus, ut quum urbs Aquila opibus sit aucta, tum maxime cives concordes, unanimesque sunt facti. — Blondus Flavius. Roma restaurata et Italia illustrata — On se partagea les moindres objets

une châsse d'argent, et le grand pape Nicolas V écrira de sa propre main la bulle de canonisation. Sienne mettra la statue de son enfant sur la façade du Dôme, et, dans le magnifique couvent de San-Francesco, elle lui bâtira un double oratoire que tous les artistes de la république tiendront à honneur de décorer; Pachiarotto y peindra l'Annonciation et la Nativité de la Vierge; Becafumi y laissera un sposalizio; Jean de Sienne y sculptera la Vierge entourée d'anges; et à seize ans Francesco Vanni y appendra, comme un ex-voto, son premier tableau, représentant la Vierge avec saint Bernardin et notre sainte Catherine. Sienne n'a jamais séparé ces deux âmes bienheureuses dans ses invocations, comment aurais-je pu les séparer dans l'histoire?

Il me serait facile d'agrandir ce tableau de l'histoire sainte de la république siennaise; j'ai voulu faire ressortir les personnages du premier plan, montrer ceux qui ont eu une action sociale sur leur patrie. Il y a plus loin, dans ce beau fond catholique, des groupes harmonieux qu'on admire, mais dont on ne parle pas : car l'humilité n'a pas d'histoire. Si la république a envoyé des citoyens glorieux à l'Église triomphante, elle a donné aussi des hommes illustres à l'Église qui combat sur la terre. Esquissons d'abord les portraits des Papes siennais.

Je pourrais inscrire ici le grand nom de saint

qui avaient appartenu à Bernardin : le couvent de Capriola eut son manteau, le duc de Milan prit ses lunettes. On pourrait faire un livre curieux sur l'influence des reliques sur le commerce et la richesse des nations.

Grégoire VII, né à Soano dans les états de notre république ; mais nourri dans l'Ordre de Saint-Benoît, il avait quitté de bonne heure sa patrie ; et son pontificat à jamais mémorable appartient à une autre histoire. Je ne parlerai que des quatre papes Alexandre III, Pie II, Pie III et Alexandre VII, nés à Sienne, et élevés dans cette république, qu'ils ont toujours aimée et protégée.

Alexandre III, qui a forcé à l'admiration les plus grands ennemis de l'Église [1], domine un siècle plein de troubles et de malheurs. Roland Bandinelli, homme de science et de vertu, aimé de tous ses contemporains, fut élevé par Eugène III à la haute dignité de cardinal et de chancelier de l'Église romaine. Après la mort de ce pape, il fut élu pour son successeur, et prit le nom d'Alexandre III. On le revêtait des insignes de sa dignité lorsque Octavien, prêtre de Sainte-Cécile et partisan de la cause impériale, lui arracha violemment sa chappe d'écarlate et se la mit lui-même sur les épaules. En même temps, des hommes armés envahirent l'église ; Alexandre et les cardinaux qui l'avaient nommé se réfugièrent dans une des tours de la basilique, d'où ils ne sortirent que pour être jetés en prison. Le peuple prit le parti du véritable pape ; il se souleva contre les impériaux et contre le sénat qui semblait pactiser avec eux ; et, conduit par Hector Frangi-

[1] Voltaire intitule le chapitre 48 de son Essai sur les mœurs : Belle conduite du pape Alexandre III, vainqueur de l'empereur par la politique et bienfaiteur du genre humain.

pani, il délivra Alexandre, qui traversa la ville au milieu des plus vives acclamations et au bruit de toutes les cloches[1]. Et le 20 septembre 1159, il fut sacré par l'évêque d'Ostie à Santa-Nympha, à treize milles de Rome. Retiré à Terracine, il notifia son élection canonique à tous les évêques et à tous les princes de la chrétienté. Son droit était certain et incontestable : la France, l'Angleterre le reconnurent ; l'Ordre de Cîteaux et les Chartreux prirent le bon parti ; mais la seconde majesté s'éleva par orgueil contre la première. Frédéric Barberousse, qui épouvantait l'Europe par sa tyrannie, se prononça pour Octavien, et déchira l'Église pendant près de vingt ans par un schisme. L'empereur connaissait depuis longtemps le caractère ferme et courageux d'Alexandre. Dans une des salles du palais impérial de Besançon, il avait entendu le cardinal Roland lui répondre en présence de ses chevaliers furieux : De qui donc tiens-tu l'empire si tu ne l'as pas reçu du seigneur le Pape[2] ? Il savait qu'on ne ferait pas plier cette grande âme. Du reste, pour juger ces deux hommes il suffit de suivre parallèlement leur vie jusqu'au jour où Barberousse vaincu, vint tomber aux pieds d'Alexandre toujours humble et doux, même dans son triomphe.

Frédéric, jeune et ambitieux, rêve l'empire du monde ; il commence par soumettre l'Italie, comme

[1] Baronius, ann. 1159.

[2] A quo ergo habet, si a domino Papa non habet imperium? — Radevic, lib. I, cap. x, dans la collection d'Urstitius. Germaniæ historici, t. I, p. 475. Francfort, 1670, in-folio.

si les Italiens, dit Voltaire, n'avaient certes pas un droit plus naturel à la liberté, qu'un Allemand n'en avait d'être leur maître. Milan succombe, ses habitants sont condamnés à la servitude; on détruit toutes ses maisons; on sème le sel sur le sol où elles avaient été. Attila n'aurait pas été plus cruel. Brescia, Plaisance, toute la Lombardie est soumise.

Cependant le pape est obligé de quitter l'Italie : il traverse la Méditerranée et débarque dans le midi de la France, où il est entouré de respect et d'amour. Les foules se précipitent pour recevoir sa bénédiction. A son entrée à Montpellier, un chef des Sarrasins, mêlé aux chevaliers chrétiens, lui baisa les pieds et l'adora à la manière orientale. Le peuple chantait ces paroles du Psalmiste : Tous les rois de la terre l'adoreront, toutes les nations lui seront soumises [1]. A l'abbaye du Bourg-Dieu, le roi d'Angleterre lui offre des présents d'or, et à Paris le roi de France tient l'étrier et baise les pieds du vicaire de Jésus-Christ. Alexandre réunit à Tours un concile de dix-sept cardinaux, de cent vingt-quatre évêques et de quatre cent quatorze abbés. Arnulph de Lisieux ouvrit le concile par ce discours :

« L'Église de Dieu est cruellement attaquée par deux sortes d'ennemis, l'ambition des schismatiques qui s'efforcent de déchirer son unité, la violence des tyrans qui s'efforcent de lui ravir sa liberté : unité et liberté sans lesquelles l'Église ne serait plus; unité que Dieu le Père a rendue impé-

[1] Baronius, ann. 1162.

rissable par l'union indissoluble entre le Christ et son Église ; liberté qu'il est impossible de ravir à l'Église de Dieu, Jésus-Christ la lui ayant acquise et assurée au prix de son sang. Les schismatiques qui, voulant la déchirer, se séparent d'elle, c'est la paille qui s'envole de l'aire, le bon grain y reste, y devient même plus pur : l'Église, cette aire mystérieuse, n'en demeure pas moins une. Les tyrans ont beau lui ravir ses biens, l'Église de Dieu n'en fait pas moins librement ce qu'elle juge devoir faire : ces tyrans superbes elle les enchaîne comme des esclaves dans les liens de l'anathème, et les voue à un opprobre éternel [1]. » Le concile fit dix canons touchant les mœurs et la discipline.

Alexandre III vint ensuite habiter la charmante petite ville de Sens, située dans un pays fertile et agréable ; et comptant sur Dieu et sur son droit, il se mit tranquillement à expédier les affaires de toute l'Église, comme s'il eût été au palais du Latran. Quelle que soit sa faiblesse apparente, on n'en voit pas moins tous les intérêts méconnus, tous les droits outragés, recourir à lui pour obtenir justice. Un jour il reçut un illustre proscrit, Thomas Becket, archevêque de Kenterbury et défenseur de la liberté de l'Église ; et il fut beau de les voir, l'un portant la couronne d'épines de la papauté, l'autre qui devait

[1] Ecclesia tamen Dei nihilominus qua disponenda sunt, libera potestate disponit : imo etiam ipsos quasi servos nequam spirituali potestate retrudit in carcerem, ubi eos nimirum quasi compedibus quibusdam vinculo anathematis, et opprobrio perpetuo maledictionis astringit. — Apud Baron., ann. 1163.

bientôt ceindre l'auréole du martyre, s'embrasser, se raconter leurs pieuses tristesses, se consoler et s'affermir. Lorsque Thomas, noble victime de la liberté de l'Église, aura consommé son sacrifice, Alexandre le proclamera à jamais bienheureux, le saluera du plus beau nom qui soit dans la langue des hommes, du nom de martyr. Si le pape avait pris la défense du saint archevêque exilé, il était lui-même soutenu et défendu par trois évêques illustres qui, par leurs vertus, furent plus puissants que la force impériale. Saint Eberhard de Salzbourg, dont la noble mère avait porté les matériaux pour la construction des églises, écrivait à Alexandre III : Ces prodigieux soulèvements de l'eau en furie ne briseront pas la barque de Pierre et, secondés par la grâce de Dieu, nous ne nous écarterons point de l'unité de l'Église dont vous êtes le chef [1]. Saint Pierre, archevêque de Tarentaise, combattait les schismatiques en Toscane, en Bourgogne, en Lorraine, pendant que saint Anthelme apportait dans la balance le poids de ses austérités et de ses prières.

Après les jours de douleurs vinrent les jours de gloire et de triomphe. Les villes Lombardes s'étaient unies par une sainte ligue pour repousser les envahissements de l'étranger ; partout la foi et le courage s'exaltent ; Milan sort de ses ruines malgré l'empereur, et les populations enthousiasmées bâtissent à quelques lieues de là une seconde capitale, qu'elles appellent Alexandrie, du nom du pape ;

[1] D. Martène, Tesaur. anecdot., t. I, p. 453, in-folio.

magnifique protestation de la sainteté et de la popularité de sa cause. La lutte avait duré quinze ans ; elle avait épuisé les forces de l'empire et deux antipapes avaient succombé à la peine. Frédéric était revenu cinq fois à la charge contre les Lombards ; en 1174 Ancône avait été sublime dans sa résistance. Une femme brûle les machines des assiégeants ; un prêtre à la nage coupe le câble qui tenait le vaisseau amiral des Vénitiens. La famine était extrême. Une noble dame tenant un petit enfant dans ses bras rencontre un arbalétrier couché par terre ; elle s'approche, elle l'interroge, il lui répond qu'il meurt de faim. Depuis quinze jours, reprend la noble dame, je n'ai mangé que des cuirs bouillis, et le lait commence à manquer à mon enfant ; lève-toi cependant, approche tes lèvres de mon sein, et si tu le peux, reprends de la force pour défendre ton pays. En entendant ces mots, le soldat se ranime, rougit et retourne à l'ennemi. On trouve des traits semblables à toutes les pages de la relation du siége[1]. Le dévouement l'emporta sur la férocité ; l'armée impériale se retira.

Enfin l'empereur voyant sa puissance ruinée, le 4 juin 1176, envoya des ambassadeurs à Anagni demander la paix à Alexandre III, qu'il appelait la veille encore avec dérision le chancelier Roland Alexandre refusa de traiter sans le secours de ses fidèles alliées, les villes Lombardes; mais afin de pres-

[1] Magistri Boncompagni, de obsidione Anconæ. — Muratori, Script. rer. ital., t. VI, p. 940.

ser la négociation, il se dirigea aussitôt vers Venise et Ferrare. Le mercredi des cendres 1177, le pontife après avoir célébré l'office divin, s'embarqua sur la mer Adriatique. A Zara en Dalmatie, il fut reçu avec des transports de joie qui ne trouvaient d'expression que dans le chant des louanges de Dieu en langue slave. A Venise, le doge Sébastiano Ziani, les sénateurs, le clergé l'amenèrent dans une gondole de la république, depuis Saint-Nicolas du Lido jusqu'aux pieds du lion de Saint-Marc; et le peuple à genoux voulut recevoir sa bénédiction paternelle. Le quatrième dimanche de carême, il célébra solennellement la messe à Saint-Marc, et donna au doge la rose d'or. A Ferrare, les évêques, les recteurs, les marquis, les comtes, tous les représentants des villes Lombardes s'étaient assemblés dans l'église de Saint-Georges. Le pape monta sur son trône et dit :

« Mes chers enfants, voilà que la pierre rejetée par ceux qui bâtissaient est devenue la pierre angulaire, et a été placée au sommet de l'Église! C'est un miracle de la puissance divine qu'un prêtre vieux et désarmé ait pu résister à la fureur des Allemands, et vaincre sans guerre un puissant empereur; c'est afin que tout le monde connaisse qu'il est impossible de combattre contre Dieu. Or, quoique l'empereur nous ait fait demander la paix pour l'Église et pour le roi de Sicile, et qu'il ait voulu la faire sans vous, nous n'avons pas voulu la recevoir, considérant avec quelle ardeur et quel courage vous avez combattu pour l'Église et pour la liberté de l'Italie; vous

avez été associés à nos tribulations, vous devez partager notre joie. Sans avoir égard ni à notre dignité, ni à notre âge, nous nous sommes exposés à la mer et aux périls, pour venir délibérer avec vous si nous devons accepter la paix qui nous est offerte[1]. »

Un des chefs Lombards, qui n'était pas moins éloquent que guerrier, répondit[2] : « Vénérable Père, l'Italie se jette à vos pieds pour vous rendre grâces et vous témoigner sa joie de l'honneur que vous faites à vos enfants de venir à eux, et de chercher les brebis égarées pour les sauver de la morsure des loups. Nous nous sommes les premiers opposés à la fureur de la persécution que l'empereur a faite à l'Église et à vous. Nous nous sommes mis au devant pour l'empêcher d'opprimer l'Italie et la liberté de l'Église; et pour une si bonne cause nous n'avons évité ni la dépense, ni les travaux, ni les pertes, ni les périls. C'est pourquoi, saint Père, il est convenable que vous n'acceptiez pas sans nous la paix qu'il vous offre, comme nous avons souvent refusé celle qu'il nous a offerte sans l'Église. Au reste, nous la ferons volontiers avec l'empereur, et nous ne lui refuserons rien de ses anciens droits sur l'Italie; mais pour la liberté que nous avons reçue de nos pères, nous ne

[1] Ecce enim lapis quem ædificantes reprobaverunt factus est anguli... est mirabile in oculis nostris, quod senex presbyter et inermis, furori theutonico potuit propugnare et sine bello imperatoris potentiam potuerit debellare..... Qualiter pro statu Ecclesiæ et libertate Italiæ viriliter decertastis, oblatam nobis imperatoris pacem recipere sine vobis nolumus. — Romuald, Salernitan. chronicon. Carusio, Biblioth. histor. Siciliæ, t. II, p. 883, in-folio.

[2] Sunt enim in bello strenui, et ad concionandum populo mirabiliter eruditi. — Romuald, Salernitan., p. 883.

l'abandonnerons jamais; nous préférons une mort glorieuse avec la liberté, à une vie misérable dans la servitude [1]. » Le pape bénit le peuple, et la paix fut résolue et conclue. La Basilique de Saint-Georges n'est plus la cathédrale de Ferrare; elle est oubliée hors de la ville, mais pour tout cœur chrétien elle restera un des plus magnifiques témoignages du courage d'un enfant de Sienne, et de l'amour des vieux Italiens pour la liberté.

De Ferrare, le Souverain-Pontife retourna à Venise, où il reçut l'empereur absous de l'excommunication. Frédéric fut conduit par le doge jusqu'au vestibule de Saint-Marc où le pape l'attendait avec le patriarche d'Aquilée, les archevêques et évêques de la Lombardie, tous assis et revêtus des ornements pontificaux. Frédéric se prosterna aux pieds d'Alexandre, qui le releva aussitôt, et lui donna le baiser de paix en pleurant de joie [2]. Puis le Te Deum fut chanté par une population immense, tandis que l'empereur et le pontife marchaient vers l'autel, se tenant par la main. Le lendemain 25

[1] Quod ei de antiquo debet italia libenter exsolvimus.... Libertatem autem nostram, quam a patribus nostris hereditario jure contraximus nequaquam relinquimus... magis enim volumus gloriosam mortem cum libertate incurrere, quam vitam miseram cum servitute servare. — Romuald, Salernitan., p. 884.

[2] Tractus divino spiritu Deum in Alexandro venerans ad pedes papæ totum se extenso corpore inclinavit, quem Alexander cum lacrymis benigne elevans recepit in osculo. — Romuald, Salernitan., p. 894. — Ce récit d'un témoin oculaire est de la plus grande valeur, comme de la plus grande beauté. On peut consulter aussi Contelori, Narratio concordiæ inter Alexandrum III et Fridericum I, Venetiis confirmata; in-folio, Paris, 1632. — Dans la salle du grand conseil, des tableaux du Bassan, de Tintoret, de Paolo Fiammingo, de Frédéric Zuccheri, perpétuent à Venise les glorieux souvenirs du pape siennais.

juillet une messe pontificale fut célébrée à Saint-Marc, sur la demande de Frédéric, qui marcha devant le pape. A son entrée dans l'Église, il reçut la communion de ses mains; et à la sortie, il lui tint, suivant l'usage, la bride et l'étrier. Le 1er août suivant, la paix fut solennellement jurée dans la grande salle du palais ducal. Le 12 mars 1178, Alexandre III faisait son entrée triomphale à Rome, où il convoqua un concile général dans le palais du Latran. Il pardonna avec bonté à l'antipape Jean de Strume, donna le titre de roi à Alfonse I duc de Portugal [1], et paya son tribut à la croisade sainte, en écrivant aux rois et aux peuples de l'Europe ces paroles qui nous représentent la lutte dans toute sa grandeur : « Pourvoyez de tous vos efforts à ce que la chrétienté ne succombe point devant la gentilité : car il vaut mieux prévenir à temps un malheur à venir que d'y porter remède quand il est venu [2]. » Enfin, il meurt après un pontificat de vingt-deux ans au milieu de la vénération de la chrétienté tout entière.

Æneas Sylvius était né en 1405 à Corsignano, près de Sienne, dans la famille noble mais pauvre des Piccolomini. Dès son bas âge il avait une telle passion pour l'étude, qu'il prenait à peine du repos. N'ayant pas le moyen d'acheter des livres, il les empruntait afin de les extraire [3]; et cette lutte con-

[1] Sandini, Vitæ pontificum, pars II, p. 483, in-12; Ferrare, 1754.
[2] Alexand., Epist. 59. — Labbe, Concil., t. X.
[3] Pii II, Epist. 188; édit. Basle, 1551.

tre la pauvreté nous explique la science prodigieuse qu'il acquit. Ses maîtres l'admiraient. François Filelfe écrit au jurisconsulte Nicolas Arcemboldi : « Le porteur de cette lettre est un jeune siennais, nommé Æneas Sylvius ; je le chéris, non-seulement pour l'avoir possédé deux ans à l'école, mais aussi parce qu'il joint de bonnes mœurs et des manières agréables à un esprit excellent et à un goût sûr. Il a le désir de voir Milan ; tous les services que vous lui rendrez, je me les croirai rendus à moi-même [1]. »

Les querelles des nobles siennais avec le parti populaire qui l'emportait alors, venaient de faire à Æneas une loi de l'émigration ; il ne savait où aller lorsqu'un jour le cardinal Capranica lui proposa de l'emmener au concile de Basle, comme secrétaire. Le jeune étudiant siennais, sans s'effrayer de l'aspect sévère du cardinal, partit [2]. Dans ce voyage commencèrent les aventures d'Æneas ; une tempête le poussa du golfe de Gênes jusque sur les côtes d'Afrique. A Basle, il trouva la plus grande agitation. Les abus étaient criants. Les princes profitaient du discrédit où était tombée la puissance spirituelle par ces abus et par le scandale du grand schisme, pour empiéter sur ses droits. Les hussites désolaient l'Allemagne. Æneas vit l'entrée des bohémiens députés à Basle, et il fait la description de leur aspect hi-

[1] Non solum quod annos duos meus auditor fuit, sed etiam quod ad ingenii acrimoniam dicendique leporem attinet, moribus est et urbanis et cultis. — Fr. Filelfi, Epistola 8, lib. II ; Paris, 1520, in-4°.

[2] Nam aspectu erat aspero. Poggio Bracciolini vita Capranicæ. — Baluze, Miscellanea, t. III, p. 291, in-8°.

deux et terrible ; il rapporte leur discours et les paroles éloquentes du cardinal de Saint-Ange, Julien Césarini [1]. Ce grand homme avait tenté de repousser les Hussites à la tête de 80,000 hommes. Dans deux lettres admirables, imprimées avec les œuvres de Pie II, Julien montre à Eugène IV les dangers réels de l'Église. « De nombreux motifs, dit-il, me forcent de prendre avec votre sainteté un langage indépendant et intrépide ; d'abord la tendresse qu'elle me témoigne et qu'elle m'inspire. Je lui parlerai donc avec une grande confiance, comme Ambroise à Théodose...... Hélas ! hélas ! la cognée est à la racine, l'arbre penche, il pourrait encore se soutenir et nous le précipitons à terre. Ma voix s'est lassée de ses avertissements ; il ne me reste qu'à pleurer [2]. »

Æneas, envolé comme un jeune oiseau du gymnase de Sienne, sans expérience dans les affaires politiques, se jeta dans l'opposition du concile. Il quitta le cardinal Capranica, devenu trop pauvre pour le nourrir, devint secrétaire de l'évêque de Frisingue, qu'il accompagna à la diète de Francfort; mais bientôt il abandonna ce prélat et le concile pour suivre, en Lombardie, l'évêque de Novarre. Enfin, après une conduite toujours généreuse, il s'attacha au cardinal Albergati, que l'Église a béatifié plus tard, et qui partait pour représenter le

[1] Hist. Bohemica, p. 117 ; édit. 1551, in-folio.

[2] Jam ut video securis ad radicem posita est, inclinata est arbor ut cadat, nec potest diutius persistere ; et certe cum per se stare posset nos ipsum ad terram precipitamur. — P. 70, in-folio, 1551.

pape au congrès d'Arras. Æneas traverse la Suisse, voit la retraite mondaine où Amédée VIII de Savoie attendait son exaltation au pontificat, il visite les riches cités de Belgique, et quitte Arras pour rétablir un prélat dans les bonnes grâces de Jacques I d'Ecosse. Ce voyage était difficile : Henri VI lui avait refusé un sauf-conduit; il ne se rebute pas. Il s'embarque à Bruges, affronte deux tempêtes qui le poussent jusque sur les côtes de la Norwège et débarque sur le rivage Ecossais. Il traverse les montagnes couvertes de neige, première cause des douleurs qui l'empêchèrent de marcher le reste de sa vie; il arrive auprès du monarque qui ne lui accorde point l'objet de sa demande. Le retour d'Æneas par la route de terre n'est pas moins périlleux ; il visite les monuments d'Angleterre accompagné d'un anglais, qui vomissait force imprécations contre les pacificateurs d'Arras. Æneas revint à Basle après avoir ainsi, à travers les dangers, satisfait son humeur aventureuse, son immense désir de savoir et son zèle pour la cause de l'Église; puis il devint le secrétaire du concile, qui lui confia un grand nombre d'ambassades dont il s'acquitta avec succès [1].

Voyant Frédéric d'Autriche et toute l'Allemagne neutre, Æneas commença à fléchir dans la voie qu'il avait suivie jusque-là d'un pas si assuré. Son séjour à Vienne le fit presque tomber dans l'indifférence. Des lettres écrites à cette époque expriment tour à

[1] Campanus, Vita Pii II, dans l'édition de 1551. — Platius, et l'excellent Essai sur Æneas Sylvius, par M. Verdière; 1843, in-8°.

tour ses espérances et ses craintes. Enfin, il fut vaincu par le noble exemple du cardinal de Saint-Ange, et par le souvenir de sa chère patrie, Sienne, qu'il voulait revoir [1]. Il y passa plusieurs jours, et alla à Rome se jeter aux pieds d'Eugène qui lui dit avec bonté : Cher fils, tu es en position de défendre la vérité; marche droit, et bien nous t'aimerons. Æneas fut affermi dans la voie de l'unité et de la vertu : car plus d'une fois la passion l'avait emporté au delà du devoir [2]. Il devint plus grave ; il pensa à la mort qui est la dernière action de l'homme. « Eût-il bien fait jusqu'à la fin, écrit-il, s'il la manque tout est perdu : c'est un poëte qui néglige son dernier acte. » Il voulut donc que le sien fût sublime : successivement évêque de Trieste, de Sienne, cardinal et pape sous le nom de Pie II, une seule pensée l'occupe, la guerre sainte. Il ne regarde plus pendant de longues heures les horizons bleus des Apennins ; il n'écrit plus de ces lettres charmantes, spirituelles, élégantes, qui resteront un des plus précieux monuments de l'époque. La politique européenne, ce système d'équilibre qui commence et où il a joué dans sa jeunesse un rôle si habile, il la dédaigne. La chute

[1] Ego si quando dulces revisam lares, et Italiam amenam repetam. — Epist. 45.

[2] Epist. 15, 23, 36, 45, 46, 83. Dans la lettre 122 il parle ainsi à un jeune prince : Nosco præterea amoris consuetudinem, qui in juvene torpentes virtutes excitat.... Adolescentules insuper non sunt nimium cohibendi, ne languidi et inertes fiant, permittendusque his est aliquis ludus, indulgendum est aliquantisper voluptati eorum ut animum et cor sumant, ut sciant bonum et malum, ut versutias mundi noscant, etc. Fénelon ne tenait pas tout à fait ce langage au duc de Bourgogne.

de Constantinople a fait une vive blessure à cette âme siennaise qui brûle de l'amour de la religion et des arts. Pie II ne vit plus que pour la défense de la Terre-Sainte et de la Grèce, du christianisme et de la civilisation. Les Capistran, les Corvin, les Scanderberg, ces derniers héros du moyen âge, reçoivent de lui des secours et des encouragements [1], en même temps qu'il fait entendre la première protestation des papes contre la traite des nègres, commencée avec les explorations maritimes des Portugais [2]. Il appelle l'Europe; mais rien ne s'ébranle : car les princes chrétiens étaient préoccupés de rivalités égoïstes. Alors il se tourne vers Mahomet qui venait d'égorger l'empereur de Trébisonde avec toute sa famille; et il espère convertir le barbare qu'il ne pouvait combattre : « Veux-tu, lui écrivait-il, étendre ton empire dans les pays chrétiens, et parvenir au comble de la gloire? Tu n'as pas besoin d'or, d'armées, de flottes; partout tu trouveras un peu d'eau pour ton baptême. Si tu consens à le recevoir, il n'y aura pas au monde un prince qui marche ton égal. Nous t'appellerons l'empereur des Grecs et de l'Orient, et ces terres que tu occupes injustement, tu les posséderas de droit. Les opprimés se réfugieront de toutes parts sous ta protection, et tu recevras un grand nombre de soumissions volontaires [3]. » Et

[1] Æneas Sylvii opera, p. 946 et 947; in-folio, 1551.

[2] Tum ad christianos nefarios, qui neophytos in servitutem abstrahebant, coercendum, tantum scelus ausuros censuris ecclesiasticis perculit.—Raynaldi, ann. 1462. Ce bref est daté : Datum Petrioli Senensis diœcesis.

[3] Epist., p. 872.

comme Mahomet ne lui répondait pas, Pie II se fit une réponse à lui-même [1]. Cependant il préparait à Rome un triomphe pour la tête de l'apôtre Saint-André, que Thomas Paléologue, roi du Péloponèse, lui avait léguée pour la mettre à l'abri de l'invasion des Turcs. C'était le cardinal Bessarion, cet illustre réfugié, qui l'apportait d'Ancône.

Le 14 avril 1462, qui était le lundi après le dimanche des Rameaux, le souverain-pontife sortit en cavalcade par la porte Flaminienne, accompagné du sacré collége, des ambassadeurs et des princes romains tenant des palmes bénies. Les environs de la route, les champs, les vignes étaient couverts de spectateurs. Tous les évêques avec des mitres blanches, les prêtres avec des ornements blancs, qui paraissaient plus blancs encore sur les riantes et vertes prairies de Ponte-Molle [2]. Pie II, en voyant la sainte relique, se mit à genoux sur l'estrade, sa tête était inclinée, son visage pâle d'émotion, il s'écria : « Vous voilà donc enfin arrivée, tête sacrée et mille fois bénie du saint apôtre. Ici étaient les yeux qui ont vu souvent le Sauveur dans sa chair; cette bouche, elle lui a souvent parlé; il n'est pas douteux que ces joues n'aient reçu souvent aussi le baiser de Jésus. Cette tête est un grand tabernacle dans lequel rési-

[1] Imprimée à la suite du Koran latin de Bibliander, et en manuscrit à la Bibliothèque royale, n° 3363.

[2] Albæ mitræ et omnis ornatus albus, et in viridi prato candidior videbatur... atque adeo læti ut ridere viderentur. — Du Saussay, De Gloria B. Andreæ, lib. III, p. 427. — Ce beau travail d'érudition chrétienne a été publié à Paris chez Sébastien Cramoisy, 1656, in-folio.

dent la charité et la piété, la douceur de l'âme et la consolation de l'esprit. Nous détestons les Turcs comme ennemis de la religion; mais nous ne les détestons pas en tout, parce qu'ils sont cause de votre venue parmi nous. Entrez dans la cité sainte, et soyez propice au peuple romain! Ton frère, le prince des apôtres ne te fera point défaut; un jour viendra où il te reportera glorieusement dans ton sanctuaire [1]. » Puis se levant, il montra la tête de l'apôtre au peuple, pendant qu'on chantait sur les rives du Tibre cet hymne, dernier chant des croisades :

« Créateur du ciel et de la terre, faites miséricorde à votre peuple, et terrassez les Turcs. »

« Après André, Pie, notre grand pasteur, s'incline aussi pour vous implorer : Ayez pitié de nous, dit-il, car nous sommes fatigués; pour soutenir le monde chancelant, étendez votre main, souverain maître du monde.

« Et nous, à notre tour, nous vous supplions tous ensemble de conserver les jours de ce pasteur, qui, seul, portant dans son âme contre les Turcs, un courage éternel, a osé franchir les sommets des Alpes pour appeler la chrétienté aux armes [2]. » La

[1] Advenisti tandem, o sacratissimum et adoratissimum sancti apostoli caput!.... Hic oculi fuerunt, qui sæpe Dominum in carne viderunt; hoc os sæpe Christum est allocutum; has genas non est dubium quin sæpe Jesus fuerit osculatus... — Du Saussay, p. 428.

[2] Te precor cœli sator atque terræ
Tolle jam clades, scelerumque pœnas,
Et tui tandem populi misertus,
Contere Turcas.
....Da Pio vitam rogitamus omnes,
Solus in Turcas animo perenni,

prière d'un fils de la république de Sienne, devenu chef de la chrétienté, sera exaucée, et la petite chapelle du Ponte-Molle, bâtie en mémoire de cette fête, sera encore debout lorsque l'empire Ottoman s'écroulera.

Le moment suprême était arrivé. Pie II rassemble les cardinaux et leur dit : « Nous voulons imiter le bon pasteur qui donne la vie pour les siens. Toutes nos demandes sont interprétées en mal ; nous n'avons d'autres ressources que celles qui ont créé l'immense empire de l'Église, l'abnégation et la soif du martyre. Ne disons plus aux princes : allez ; disons-leur : venez. Lorsqu'ils verront leur père et leur maître, le vicaire de Jésus-Christ, partir, vieux et malade, pour cette expédition, peut-être que la honte ne les laissera point chez eux. De courts instants nous séparent de la mort. Peu nous importe le lieu et l'heure, si nous mourons en saint..... Comme le patriarche Moïse, on nous verra pendant la bataille sur la poupe d'un vaisseau ou sur le sommet d'un rocher, levant les mains vers le ciel. Devant nos yeux sera le corps de Notre-Seigneur : nous lui demanderons avec instance la victoire de nos guerriers [1]. » Les cardinaux adhérèrent avec effusion aux projets du pontife. En novembre 1463 fut pu-

Ausus alpinos superare montes
Arma vocavit.

Du Saussay, De Gloria B. Andreæ, p. 430, in-folio.

[1] Non dicitur : ite; fortasse melius audient: venite.... fortasse cum viderint magistrum et patrem suum, romanum pontificem, senem et ægrotum in bella vadentem pudebit eos manere domi.... Stabimus in alta puppe, aut in aliquo montis supercilio, habentesque ante oculos divinam Eucharistiam, victoriam pugnantibus nostris militibus implorabimus. — Raynaldi, ann. 1463.

blié le décret de la croisade. Le port d'Ancône était indiqué comme lieu de réunion. L'héroïque vieillard s'y rendit au mois d'août 1464 ; mais c'était pour mourir en regardant l'Orient. Y a-t-il rien d'aussi beau que le dernier acte de ce grand drame ?

Pie II a canonisé Catherine. Aussi je ne devais pas omettre cet épisode de l'épopée siennaise ; il a travaillé à la pacification de l'Église après ce long schisme qu'avait entrevu notre sainte, et qui l'a fait mourir de douleur.

Pie II avait transmis l'héritage du nouvel archevêché de Sienne à son neveu, François Tedeschini, qu'il éleva au cardinalat, en lui confiant la légation de la marche d'Ancône. Paul II le nomma légat en Allemagne, pour travailler aux préparatifs de la croisade. Innocent VIII le chargea de pacifier l'Ombrie. François, homme savant et d'une prudence consommée, était en toute occasion un intrépide défenseur des droits de l'Église; seul il s'éleva en plein consistoire contre les prétentions d'Alexandre VI, qui voulait créer duc de Bénévent le duc de Candie, son bâtard. Après la mort de cet infâme pontife, François fut unanimement élu évêque des évêques, et lorsqu'on brûla devant lui des étoupes suivant l'usage, des larmes coulèrent sur ses joues et sur sa chape d'or [1]. Il sentit que sa vie ne durerait plus que quelques jours, et qu'il ne pourrait pas réformer l'Église, assembler le concile et marcher contre les

[1] Che veggendo egli ardere una fiaccoletta di stoppa fu veduto lagrimare. — Ugurgieri, Pompe sanesi, part I, p. 28, in-4°.

Turcs à la tête des armées chrétiennes [1]. A cette époque, vivait à Sienne maître Bernard de Pérouse, peintre connu sous le nom de Pinturrichio, dont Pie III aimait le talent. Il l'avait chargé de retracer les actes principaux de la vie d'Æneas Sylvius sur les murs de la bibliothèque du dôme de Sienne. Pinturrichio se mit à l'œuvre avec les conseils et l'aide de Raphaël, et Sienne qu'Æneas avait tant aimée a pu conserver ainsi les touchants et immortels souvenirs de son illustre enfant [2].

Pour retrouver dans l'histoire un pape siennais, il faut descendre jusqu'au milieu du dix-septième siècle. Après la mort d'Innocent X, le cardinal Ottoboni disait au conclave : Il nous faut un homme de bien. —En voilà un là-bas, répondit Azzolino, en montrant Fabio Chigi. Ce cardinal fut élu, et prit le nom d'Alexandre VII; il descendait du fameux banquier Agostino Chigi, le protecteur de tous les personnages distingués de son temps. Et lui-même, il joignait à une rare piété un ardent amour des lettres [3]. En effet, entrez au Vatican, et vous y trouverez une belle réunion pleine de bonne grâce, dans une

[1] Ecclesiam romanam reformare, concilium celebrare, ac in Turcas proficisci avunculi imitatione statuerat. — Raphael Volaterranus extremo, lib. XXII Anthropologiæ.

[2] On voit dans la galerie de Florence le dessin signé Sanzio, du groupe où le jeune Æneas Sylvius part avec Capranica pour le concile de Basle. Un moment le Pinturicchio craignit que la mort de son protecteur n'interrompît ses travaux, mais Pie III avait tout prévu, et dans son testament on lit : « Et voluimus quod si nobis decedentibus non fuerit perfecta, hæredes nostri curam perficiendi et satisfaciendi suscipiant, juxta nostram voluntatem. »

[3] L'année même de son avénement fut publié à Paris un volume magnifique de ses poésies, sous le titre de Musæ juveniles, in-4°.

noble familiarité avec le pontife. — Pallavicini, confesseur du pape, homme d'un rare génie, qui a préféré aux grandeurs du monde une petite cellule du Gesu où il écrit l'histoire du concile de Trente. Près de lui est Jean Bona, de l'Ordre de Cîteaux, qui sera un jour cardinal; il a refusé des évêchés, peut-être refusera-t-il la tiare; et s'il demeure à Rome, c'est qu'il y est retenu par la volonté du pape : car il n'aime que la solitude et ces méditations du couvent qui sont comme un avant-goût du ciel. — Cet autre moine enveloppé dans les larges plis de sa robe blanche, c'est le père Hilarion Rancati, l'un des soutiens de la Propagande; il parle arabe et syriaque, et traduit la Bible pour les peuplades de l'Orient. — Ce jeune homme, c'est Natale Rondinino, poëte élégant et secrétaire des Brefs. — Ce noble prélat, c'est François Nerli, archevêque de Florence; ils entourent le pape siennais, la conversation est docte et animée. Mais tout à coup on annonce Bernin, et chacun fait silence; le grand artiste vient rendre compte au pape des travaux de la colonnade de Saint-Pierre, et déroule un projet pour l'achèvement de la porte du Peuple, qui doit servir d'arc de triomphe à la reine de Suède, que le pape attend avec une impatiente curiosité. Tel est l'aspect du Vatican en 1655 [1].

L'administration d'Alexandre VII a été pleine de

[1] Voir le beau livre de M. de la Gournerie sur Rome chrétienne; 2 vol in-8°. 1843.

sagesse et de justice. Il fonda l'arsenal de Civita-Vecchia, et ce qui vaut mieux encore, des écoles gratuites dans chaque quartier de Rome, où on enseignait aux jeunes filles non-seulement la religion, mais les travaux de leur sexe. Il restaura le Panthéon et agrandit les hospices du Saint-Esprit et du Saint-Sauveur, joignant toujours le génie de la charité au génie des arts. Puis il allait se reposer dans sa douce retraite de Castel-Gandolfo, près du Mont-Albane, qui lui rappelait les montagnes siennaises. Alexandre avait résolu d'affecter les revenus des monastères, où l'antique discipline n'existait plus, à l'entretien d'un collége composé des hommes les plus doctes de la chrétienté en toutes sortes de sciences. Ce collége eût été au pied de la chaire apostolique, comme un foyer de lumière dont les rayons auraient inondé le monde. Puissent ses successeurs réaliser cette grande pensée !

Parmi les cardinaux siennais, je dois nommer dans ce livre le célèbre Fabio Mignanelli dont on voit le tombeau à Rome, dans la petite église de Sainte-Marie-de-la-Paix, où les artistes vont admirer les Sibylles de Raphaël. Mignanelli, né en 1496, fut, tout jeune encore, lauréat de l'université de Sienne, où il professa le Droit pendant plusieurs années. Resté veuf, il avait épousé en secondes noces une sœur du cardinal Capoferro, qui lui apporta une fortune suffisante pour établir sa maison à Rome. Ayant eu le malheur de perdre cette seconde femme, il se dévoua au service de l'Église et devint avocat

consistorial. Paul III l'éleva à la dignité de référendaire apostolique, et lui confia deux nonciatures importantes auprès de la république de Venise et auprès de Charles-Quint. Exerçant à Bologne les fonctions de vice-légat, Fabio proposa à l'université mille questions de droit qu'il soutint contre tout venant, pendant trois jours. En 1551, Jules III, pour récompenser ses travaux au concile de Trente, lui donna le titre de cardinal de Saint-Sylvestre. Il y avait entre ce pape et Fabio une sorte de parenté : leurs mères étaient deux nobles siennaises de la famille Saracini. Envoyé par le pape au secours de la république mourante, Sienne reçut Fabio comme un libérateur. Le clergé, la seigneurie, la noblesse, le peuple sortirent à sa rencontre hors de la porte Romaine, et le menèrent au Dôme et au couvent de San-Vigilio, son habitation, où on lui présenta, au nom de la république, cinq cents écus d'or, une litière garnie de velours, et deux belles mules. Fabio priait Dieu pour sa patrie, et travaillait à la pacifier. Toutes ses propositions furent successivement rejetées : on le soupçonnait de favoriser les Neuf[1]. Sur ces entrefaites, le cardinal Hippolyte d'Este arriva au nom du roi de France, et tout fut fini.

Sienne a donné à l'Église d'Orient un de ses patriarches les plus célèbres, Salimbeni, qui, au siége d'Antioche, en 1097, tenait en même temps la croix

[1] E propose molti partiti, quali tutti furono rigettati da coloro, che lo stimarono parziale dell' ordine de' Nove. — Ugurgieri, Pompe Sanesi, pars I, pag. 85, in-4°.

et le glaive. Élu patriarche de ce siége apostolique, il crut sentir au fond de son âme comme un mouvement d'orgueil, et pour se punir, il vint à Jérusalem avec l'habit d'un pauvre ouvrier, se mêla à la troupe laborieuse et dévouée des maçons qui rebâtissaient les églises ruinées par les Sarrasins. Il travaillait ainsi dans une sainte obscurité, lorsqu'un chevalier italien le reconnut et l'obligea à revenir s'asseoir dans sa chaire d'Antioche [1]. Et de même que le moyen âge n'a jamais laissé tomber une bonne pensée, car il savait que c'est le trésor de l'humanité, et que Dieu lui en demandera compte un jour, de même les vieilles républiques italiennes n'ont laissé perdre aucun souvenir glorieux : la poésie et les arts les écrivaient sur des pages immortelles. Sienne conserve au palais public un tableau représentant l'humilité du patriarche Salimbeni.

Dans la longue liste des évêques de Sienne, on trouve des noms illustres. Pendant un pontificat de trente-six ans, l'évêque Buonfiglio administra son église avec une sagesse admirable, la défendit contre les Albigeois, passés de France en Italie et fortifiés à Sienne, réforma son clergé, et confirma les droits et les possessions du chapitre [2]. En 1263, Bandino di Boncio fut un prélat guerrier que les Guelfes massacrèrent à l'autel [3]. C'est lui qui obtint du con-

[1] Ugurgieri, Pompe Sanesi, pars 1, p. 98.

[2] Ugurgieri, Pompe Sanesi, pars 1, p. 125. — Le tombeau de ce prélat, mort en 1252, se voit au Dôme. — Voir aussi Pecci, Storia vescovad. Sien., pag. 197, in-4°.

[3] Ugurgieri.

seil l'immunité et l'exemption pour les terres de l'évêché, à la condition de fournir son contingent à la milice urbaine, de contribuer à l'entretien des routes, des fontaines et des ponts, et de venir à la justice lorsqu'il en serait requis [1].

Rinaldo Tolomei (1288) fut un ardent lutteur pour la liberté de l'Église, et il ne fit la paix avec le magistrat populaire qu'à la condition que tout ce qui blessait les droits de l'évêque serait effacé de la constitution [2]. Il fallait détruire les jeux bruyants et barbares de ces rudes républicains; c'est l'Église qui s'en chargea. Pendant le carnaval de 1324, l'évêque Donus-Dei Malavolti prend la croix, et suivi de tout le clergé, il va sur la place publique où se jouait le terrible jeu delle pugna, véritable guerre civile, qui coûtait presque toujours du sang aux fils de la cité; il supplie le peuple de se retirer, et on obéit [3]. A la mort de sainte Catherine, Luca Bertini était assis sur le siége de Sienne; notre Sainte avait été témoin des tristes funérailles de l'évêque Jacomo Malavolti. Élu et consacré à Avignon par le pape Grégoire XI (1370) pendant qu'il remplissait les fonctions d'ambassadeur des Lucquois, il avait écrit à ses concitoyens une belle lettre pour leur dire que la république était honorée en sa personne, et qu'il travaillerait de toutes ses forces à l'union et à la paix [4]. Il ne put avoir la paix du tombeau: ses créanciers

[1] Pecci, p. 232.
[2] Pecci, p. 246.
[3] Pecci, p. 267.
[4] Hoc utique, magnifici Domini, vobis scribo sciens pro firmo quod de iis

inhumains gardèrent son cadavre en gage; et son père finit par le racheter [1].

Les Siennais voulaient toujours un évêque national. Aussi, contre l'élection d'un étranger, nous les voyons, en 1384, choisir pour évêque Michel Pelagalli, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, et simple professeur à Sainte-Marie-Nouvelle de Florence. En 1559, par la Bulle TRIUMPHANS PASTOR ÆTERNUS, le triomphant pontife Pie II avait érigé Sienne, sa patrie, en archevêché avec les suffragants de Soano, Chiusi, Grosseto et Massa : il semble que les caractères s'agrandissent et s'élèvent avec le titre et la dignité. Rien n'est plus beau dans l'histoire que l'énergique patriotisme de l'archevêque Francesco Bandini : il soutint la république de ses conseils et de ses actes. Après la déroute de Marciano, il se retira à Rome, ne voulant plus rentrer dans une ville esclave de Charles-Quint. Pie IV et Pie V le comblèrent d'honneurs : il vint au concile de Trente travailler à la réforme de l'Église universelle [2]. En 1612, Metello Bichi, l'ami de Paul V, fonde le séminaire, et protège toutes les œuvres utiles [3]. Sienne n'oubliera jamais la douce administration et l'inépuisable charité d'Alessandro Zondadari, mort en 1744, bien loin de toutes les brigues et de toutes les affaires temporelles [4].

et aliis meis honoribus, qui certissime vestri sunt lætamini et gaudetis..... — Ughelli, Italia sacra. — Venise, 1718, in-folio, t. III, p. 566.

[1] Ugurgieri, pars I, p. 129.

[2] Ugurgieri, pars I, p. 100.

[3] Pecci, p. 360, in-4°.

[4] In ciascuna delle operazioni ando sempre avanzandosi nella saviezza, e nella soavita di trattare. — Pecci, p. 371.

Nous savons que les glorieuses annales de l'église siennaise se continueront : la république matérielle a succombé, mais la république religieuse est une cité permanente divinement conduite par des chefs qui ne meurent pas.

Dans le cloître de Saint-Dominique on lit sur des tombeaux, groupés autour du tombeau miraculeux de l'humble fille d'un teinturier, les noms des siennais célèbres dans les sciences et dans les écoles. L'université de Sienne, élevée par Grégoire XI au même rang que celle de Bologne, comblée de priviléges par Pie II, embrassait l'ensemble des connaissances humaines. Elle eut un grand nombre de savants théologiens ; mais c'est à d'autres villes d'Italie qu'appartient, en ce genre, la primauté d'honneur.

Nous trouvons à Sienne une série de médecins savants et habiles : Ser Nino, professeur public en 1352, qui fut revêtu deux mois de la suprême magistrature de la république ; l'anatomiste Tomaso da Montalcino ; Sozzino Benzi, l'ami et le confident du cardinal de Pavie ; les frères Emilio et Camillo Salvetti, qui, les premiers, appliquèrent la minéralogie à l'industrie, et qui exploitèrent les mines de vitriol du mont Ieri [1] ; Politi, noble Siennais, frère de l'archevêque de Conza, et qui quitta d'une si singulière façon les études médicales pour les études philosophiques [2] ; Bartali, l'historien des eaux thermales de l'état siennais ; Galeazzo Valenti,

[1] Ugurgieri, pars i, p. 522.
[2] Ugurgieri, pars i, p. 527.

qui refusa la charge de premier médecin de l'hôpital du Saint-Esprit, à Rome, qui lui était offerte par Urbain VIII, pour rester au service des pauvres malades de sa patrie. Enfin, de notre temps, un petit paysan des environs de Sienne, Mascagni, a fondé l'anatomie pathologique, et illustré l'hospice della Scala par ses travaux et ses découvertes.

Ce grand hôpital, un des plus anciens de l'Italie, fondé en 832, compte aujourd'hui plus de trois cents lits. L'église a été bâtie, en 1466, par l'architecte siennais Guidoccio Cozzarelli. Raphaël et Pinturicchio venaient souvent étudier les belles fresques de l'infirmerie, peintes en 1440 par Dominique Bartolo, et représentant les soins de la charité chrétienne envers les malades, le mariage des jeunes filles, l'indulgence accordée à l'hôpital par Célestin III, un trait de la vie du bienheureux Augustin Novello, et divers saints patriarches et prophètes.

Parmi les gloires littéraires de la république de Sienne, je ne placerai pas le nom de cette fleur des Apennins, de cette merveilleuse jeune fille dont j'écris l'histoire [1]; je me bornerai à faire connaître trois hommes, issus de ces nobles et doctes familles où le culte des belles-lettres se transmettait comme un héritage [2]. Achille Petrucci, brillant ora-

[1] Salve senarum gloria
Quas super astra provehis,
Virgo salve lectissima
Flos, gemma, sol Italiæ.
UGHELLI, Italia sacra, t. III, p. 567.

[2] Illustrent doctas illustria stemmata senas. — Jacob Gaddi, in Elogiographo.

teur politique, qui s'était fait le chevalier des muses grecques; aussi de toutes parts on lui envoyait des admirations et des louanges [1]. Orlando Malavolti, un des derniers défenseurs de la république, a écrit en beau style italien l'histoire de cette chère patrie qu'il n'avait pu sauver. Quelques années après, Tommasi écrivit aussi une histoire de Sienne, au point de vue démocratique.

Mais la véritable importance de l'université siennaise consistait dans ses légistes. Gratian était né à Chiusi, dans le territoire de notre république. Pierre Lombard avait rassemblé, sous une forme scientifique, tout ce que l'Église croit; Pierre Comestor avait rassemblé, dans un seul tableau, la suite de l'histoire de l'Église; Gratian rassembla toutes les règles d'après lesquelles l'Église se gouverne. Aussi les imaginations populaires, frappées de cette fraternité de génie, racontaient des choses étranges et merveilleuses sur la naissance de ces trois hommes [2]. Gratian avait quitté tout jeune ses montagnes pour embrasser la vie religieuse à Bologne, dans le monastère bénédictin de Saint-Félix et de Saint-Nabor. C'est là où il composa son fameux DÉCRET, vaste sanctuaire du droit, bâti silencieusement pendant vingt-quatre années. C'était le moment des grands troubles de l'Italie [3]; Gratian est sourd, il se crée un monde idéal, il évoque tous

[1] Inter senenses tuos cum multi sint viri eruditi, unus mihi visus fuisti eloquentissimus. — Campanus, lib. v, epist.

[2] Et a quibusdam prædicatur in populis, quod fuerunt germani ex adulterio nati. — S. Antonin. Chronic., tit. XVIII, cap. 6.

[3] Villani, lib. IV, p. 22.

les docteurs des vieux âges, il fait comparaître autour de lui toutes les puissances. A sa voix les morts illustres tressaillent dans la tombe, et se lèvent. Ce sont les papes avec leurs lettres décrétales, les immenses réunions des conciles avec leurs décisions canoniques, les Pères avec leurs traités sur les dogmes; les empereurs romains, vêtus de pourpre, avec leurs Codes, bases des législations modernes; et, à côté d'eux, nos vieux rois, héritiers barbares de l'empire, tenaient d'une main le glaive, symbole de la force, et leurs Capitulaires, dictés sous l'influence ecclésiastique. Puis, dans le fond, on apercevait Regino, abbé de Prum, qui avait essayé, au dixième siècle, une collection canonique; Burchard de Worms, Yves de Chartres avec leurs livres traditionnels, textes des leçons dans toutes les écoles. On voit même dans un coin cet homme laborieux et humble qui joignit à son nom d'Isidore le titre de pécheur, et dont le recueil a épouvanté nos durs esprits gallicans et parlementaires. Ce pauvre Isidore, si fameux, s'imagina, vers l'époque de Charles-le-Chauve, de faire un manuel des études ecclésiastiques, et, pour le rendre plus attrayant et plus respectable, il le mit en formes de lettres, sous le nom de divers papes des trois premiers siècles. Au reste, il ne dit rien de lui-même; il ne fait que choisir et lier ensemble ce que les papes et les Pères de l'Église des sept premiers siècles ont réellement écrit dans leurs ouvrages authentiques. Ainsi donc, au grand désespoir de

certaines gens qui ne savent parler d'autre chose, il n'y a pas de Fausses-Décrétales. C'est un résultat acquis à la science historique par les grands travaux d'Antonius Augustinus et de Berardi.

Gratian, au milieu de la rareté des livres, n'avait pas puisé dans les sources mêmes des conciles, des décrets des papes et des ouvrages des Pères; il s'était trompé quelquefois, prenant un auteur pour un autre, donnant à saint Jean Chrysostome une sentence de saint Ambroise, ou à Martin, pape, un canon de Martin, évêque de Brague, au concile de Carthage, ce qui appartient à celui de Calcédoine. Le pape Pie V choisit dans les univertités les jurisconsultes les plus savants pour corriger le DÉCRET, et arracher les mauvaises herbes de ce champ fertile. Antonius Augustinus nous a laissé une curieuse histoire de cette correction; mais il n'avait pu remonter à toutes les sources [1], et ce fut seulement dans le dix-huitième siècle que le grand canoniste Berardi a complétement corrigé et justifié Gratian [2].

Revenons dans la cellule de ce moine siennais, que Dante nous montre dans le Paradis, faisant rayonner sur l'un et l'autre droit le sourire chaste et naïf de l'homme qui a trouvé la vérité [3], et deman-

[1] Utinam licuisset omnium fontes adire. — Ant. August., de Emendatione Gratiani; edit. Baluze, in-8°, Paris, 1672.

[2] Gratiani canones genuini ab apocryphis discreti, corrupti ad emendatiorum codicum fidem exacti, difficiliores commoda interpretatione illustrati. — Opere et studio Caroli Sebastiani Berardi; Madrid, 1783, in-4°, 4 vol.

[3] Quell' altro fiammegiare esce del riso
Di Grazian, che l'uno e l'altro foro
Ajuto si, che piace in Paradiso.

Paradis., cant. x.

dons-lui des décisions sur toutes les grandes questions sociales. Ses réponses seront pour nous comme le texte de l'enseignement de l'université de Sienne au moyen âge.

L'humanité est régie par le droit naturel et les mœurs [1]. Le droit, c'est le genre; la loi est l'espèce de ce genre. Il y a trois sortes de droits : le droit naturel, le droit civil et le droit des nations. L'Église a singulièrement contribué à donner à la Loi la grandeur et la puissance qu'elle a au milieu des sociétés modernes, en définissant la loi un réglement dicté par la raison, ayant pour but le bien commun, et promulgué par celui qui a le soin de la communauté [2]. Ainsi, la loi sera honnête, juste, possible, suivant la nature et suivant la coutume du pays, adaptée aux lieux et aux temps, nécessaire, claire et surtout faite, non au profit d'une ambition égoïste, mais pour l'utilité générale des citoyens. On pourra juger la loi en la discutant; mais, une fois promulguée, c'est elle qui doit juger [3]. On a demandé si les rois étaient pour les peuples ou les peuples pour les rois; pour faire une pareille question, il fallait avoir bien peu réfléchi sur la nature de la société, sur son objet, sur son origine

[1] Decret., dist. I.

[2] Quædam rationis ordinatio ad bonum commune, et ab eo qui curam communitatis habet promulgata.—S. Thomas, 1a, 2a, quæst. 90, art. 4.— Gratian définit la loi : Constitutio populi qua majores natu simul cum plebibus aliquid sanxerunt. Dist. II. Rien n'est plus constitutionnel.

[3] De legibus tunc est judicandum, cum instituuntur, non cum institutæ sunt. — Dist. IV.

et le but du pouvoir. Saint Thomas répond que le royaume n'est point pour le roi, mais le roi pour le royaume [1], et Gratian affirme que les rois sont soumis aux lois [2]. Mais l'homme devant suivre la vérité de Dieu, et non pas les coutumes des hommes, lorsque la loi est injuste, il ne doit point obéir; car, dit saint Augustin [3], la loi qui n'est pas juste n'est pas une loi. Les lois sont injustes de plusieurs manières : ou parce qu'elles sont contraires au bien commun, ou à raison de leur fin, ou à raison de leur auteur, comme lorsque quelqu'un fait une loi en dehors de la faculté qui lui est accordée; ou encore en raison de sa forme, comme, par exemple, lorsque les charges sont inégalement réparties entre la multitude, bien qu'ordonnées d'ailleurs pour le bien public [4].

Au-dessus de la loi civile nous trouvons la loi divine et la loi ecclésiastique qui n'en est que le développement. Gratian établit la distinction des deux puissances, mais non pas leur indépendance. Je ne parle ici que du fait et non pas du droit; de droit l'autorité du pape ne comprend que les choses spirituelles, mais de fait dans le moyen âge les papes ont dépassé cette limite. Outre leurs droits essentiels, ils acquirent encore, par la force des circonstances et par la constitution générale des états de l'Europe, des

[1] De regimin. princip., cap. 11.
[2] Principes tenentur et ipsi vivere legibus suis. — Dist. IX.
[3] De liber. arbit., lib. I, cap. 5.
[4] S. Thomas, 1a, 2ae, quæst. 90, art. 1.

droits accessoires sujets à beaucoup de modifications. Cette partie de leur autorité semble varier avec les temps, de sorte qu'on pourrait dire que les trop célèbres articles de 1682 n'ont été qu'une déclaration solennelle donnée au monde que le moyen âge était fini. En parcourant le Décret, il est facile de reconstruire la grande personnalité religieuse et politique du pape dans le moyen âge. Le pape tient les deux glaives, il transporte les empires, il ne peut être jugé par personne; lorsqu'il paraît dans la ville de Rome les empereurs se retirent, et Constantin déclare que les souverains de la terre ne doivent exercer aucun pouvoir dans la ville où le monarque du ciel a établi le premier trône de son royal sacerdoce [1].

Le pape étant au-dessus des puissances de la terre, la loi civile est soumise à la loi ecclésiastique et les justices royales aux justices sacerdotales [2]. Un décret impérial vient se briser contre un décret ecclésiastique, la parole du pape au contraire domine toute parole humaine. Lorsqu'un prince avait promulgué des lois qui blessaient les droits de la grande société chrétienne, ce vieillard du Vatican se levait et disait au nom du peuple, dont il était pour ainsi dire le tuteur légal: Tes lois ne sont point des lois, mais des violences; elles n'obligent pas en con-

[1] Je cite la fameuse donation de Constantin généralement regardée comme fausse, d'après les Commentaires de Balsamon sur le NOMOCANON de Photius (tit. VIII, cap. 1), pour montrer quelle importance cette pièce a eue au moyen âge, même chez les Grecs.

[2] Tribunalia regum sacerdotali sunt potestati subjecta. — Gratian, Dist. x.

science; et si on t'obéit, ce n'est point par obligation, c'est par prudence, afin d'éviter le scandale et le trouble : dès lors c'est pour toi un tel déshonneur, que loin de te faire un titre de gloire de ton triomphe, tu t'assimiles au voleur qui dépouille l'homme paisible de sa tunique, et à qui celui-ci, par esprit de paix, abandonne aussi son manteau [1]. Voilà ce que disaient les papes en face de l'oppression et du despotisme. Mais plus souvent ils résistaient ouvertement et livraient le prince excommunié et déchu à la malédiction des peuples. Nous devons bénir et glorifier ces intrépides pontifes qui ont toujours fait prédominer le droit sur la force, et qui ont préparé la liberté et l'égalité devant la loi, ces deux grands biens des états modernes.

Ainsi l'Église dans des luttes et des souffrances de dix-huit siècles a formé une conscience publique admirable, riche de sublimes maximes morales, de règles de justice et d'équité, de sentiments de dignité et d'honneur, conscience qui survit au naufrage de la morale privée. L'Église ne pouvait pas abandonner ses ministres, ses leudes à la brutalité des lois romaines ou barbares ; voilà pourquoi elle avait un code à elle, une procédure civile et une procédure criminelle. Mais le jour où cette législation extérieure de l'Église est devenue la législation générale des sociétés modernes, lorsqu'elle a passé dans nos constitutions et nos codes, les ministres de l'Église, les leudes ecclésiastiques

[1] Ces paroles sont textuellement tirées de S. Thomas.

n'ont plus eu de priviléges, mais sont entrés dans le droit commun ; tout une partie du droit canonique a dû être abrogée. Prenons un point de comparaison dans la procédure canonique que nous allons exposer d'après les décrétales de Grégoire IX.

Elle consistait en quatre points principaux : le premier est la compétence du juge ; le second l'introduction de l'instance ; le troisième l'instruction du procès ; et le quatrième le jugement et la décision de l'affaire. Pour lier l'affaire devant le juge une fois reconnu (Tit. I, II), il faut que le demandeur signifie sa demande au défendeur par un exploit, ou par une requête adressée au juge et signifiée à la partie [1]. Le défendeur doit ensuite proposer ses défenses, qui ne consistent pas toujours à débattre l'action du demandeur, ou à nier le dû ; mais quelquefois elles consistent en certaines demandes que le défendeur a droit de faire réciproquement au demandeur [2]. Cela fait, les parties se présentent devant le juge par elles-mêmes ou par procureur ; et sur la proposition de la demande d'une part, et de la défense de l'autre, le juge doit ordonner ce que la justice requiert, suivant l'état des choses, et pour l'ordinaire il ordonne la preuve de quelque fait contesté entre les parties ; c'est ce que l'on appelle Contestation [3]. Avant cette contestation, qui forme l'entrée du procès, le juge, non-seulement ne peut rien prononcer définitivement,

[1] Tit. III de Libelli oblatione.
[2] Tit. IV de Mutuis petitionibus.
[3] Tit. V de Litis contestatione.

mais non pas même recevoir les témoins (Tit. VI). Mais afin que l'on ne se porte pas à plaider mal à propos, par haine ou esprit de chicane, il a été sagement ordonné que les parties feraient serment qu'elles étaient persuadées de leur bon droit et de la justice de leur cause [1]. Il y a certaines circonstances qui regardent le temps, les affaires ou les parties et qui empêchent parfois que l'on avance l'instruction du procès. Quand on n'a pas assez de temps pour recouvrer les pièces on demande un délai (Tit. VIII). Les fêtes sont un motif de retard (Tit. IX). Quelquefois il y a des questions sans la connaissance desquelles on ne peut juger le principal, il faut qu'elles aillent devant, au préalable[2]. Si un homme demande avant le temps, par exemple six mois avant le terme; il est renvoyé pour autant de temps en punition de ce qu'il veut inquiéter sa partie [3]. Lorsqu'il y a différend sur la propriété et sur la possession d'une chose, il importe aux parties à qui doit demeurer la possession pendant le procès [4]; surtout celui qui a été dépouillé, ou chassé de sa possession par sa partie doit être rétabli avant toutes choses [5]. C'est encore un moyen de punir la partie, qui par contumace ou par malice, ne veut pas comparaître, que de transférer cependant la possession de la chose litigieuse en la personne de son adversaire; quoique régulièrement

[1] Tit. VII de Juramento calumniæ.
[2] Tit. X de Ordine cognitionum.
[3] Tit. XI de Plus petitionibus.
[4] Tit. XII de Causa possessionis et proprietatis.
[5] Tit. XIII de Restitutione spoliatorum.

il ne faille rien innover pendant le procès [1]. Néanmoins, quand on prévoit la dissipation des choses contentieuses par celui qui est en possession, on les doit sequestrer (Tit. XVII).

Quant à l'instruction du procès, qui est le troisième chef principal de l'ordre judiciaire, elle consiste dans diverses manières de preuves. La confession de l'une des parties tient lieu de preuve à l'autre partie, parce qu'elle la décharge de l'obligation de prouver une chose, qui est devenue certaine par l'aveu de celui qui aurait intérêt à la dénier. Les autres preuves se réduisent à quatre sortes : les témoins, les actes, les serments et les présomptions [2]. Mais quoiqu'une demande soit prononcée, il ne s'ensuit pas toujours qu'il faille condamner le défendeur, et l'on ne doit pas toujours l'absoudre encore qu'il ait prouvé sa défense. L'action du demandeur est quelquefois repoussée par une raison contraire, que l'on appelle exception ; et entre autres, par la longue possession du défendeur, qui peut lui avoir acquis la propriété de ce qu'on lui demande : et c'est ce qu'on appelle prescription [3].

Le juge termine le procès par une sentence, ou par un jugement qui doit être exécuté, à moins qu'une des parties, prétendant que le premier juge ait mal jugé et lui ait fait tort, en appelle à un juge supérieur dans le temps prescrit [4]. Du moment qu'un clerc est

[1] Tit. XIV, XV et XVI.
[2] Tit. XVIII, XIX, XX, XXI, XXII, XXIII, XXIV.
[3] Tit. XXV, XXVI.
[4] Tit. XXVII, XXVIII.

parti pour aller poursuivre une affaire à Rome, il est sous la protection du Saint-Siége[1].

Voilà à quoi se réduisait toute la procédure canonique en matière civile. Cette procédure, prise en partie du Code Justinien, a été trouvée si admirable, si conforme à la droite raison et à l'équité naturelle, que le bon sens chrétien des législateurs modernes l'a placée avec honneur dans notre Code. Je demande pardon des détails dans lesquels j'ai été forcé d'entrer. Cela était nécessaire pour justifier cette proposition : que le Droit canonique proprement dit ne peut plus être distinct et séparé du Droit civil dans les États nouveaux de l'Europe, et que du grand corps de jurisprudence ecclésiastique il ne reste que ces deux parties : 1° des principes généraux qui font partie intégrante de nos croyances religieuses, ou qui sont la base de toute doctrine politique élevée ; 2° des réglements disciplinaires intérieurs touchant les personnes et les choses ecclésiastiques, et qui, en aucune façon, ne tombent sous la puissance temporelle. J'ai voulu prouver aussi que l'enseignement du Droit dans l'université de Sienne avait toute la valeur de l'enseignement des écoles de nos jours, et qu'il avait en outre une haute philosophie, puisqu'il rattachait ses anneaux à la chaîne puissante et forte de la loi divine.

Les jurisconsultes siennais ont eu une si grande influence dans leur patrie, qu'on les appelait pour

[1] Tit. XXIX, XXX.

faire les constitutions de la cité [1]; et à mesure que grandissait l'idée de la loi, grandissait l'importance des légistes. Lorsque le légiste mourait, lorsque sa bouche vénérée cessait de rendre les oracles du Droit, ses élèves le portaient en triomphe dans son tombeau de marbre. On voit encore dans le premier cloître de Saint-Dominique le monument élevé en l'honneur d'un contemporain de sainte Catherine, Niccolo Arringhieri da Casole, fameux dans l'un et l'autre Droit. Le bas-relief, sculpté par Goro, représente l'intérieur d'une salle de l'université siennaise. Le professeur, assis dans sa chaire, parle; une multitude de jeunes gens, vêtus du manteau et de la toque, écoutent. Dans le haut, c'est une autre scène : le vieux professeur repose les mains croisées sur la poitrine; il a dans ses traits la placidité de l'espérance chrétienne; à ses pieds, un religieux de Saint-Dominique est là, debout, qui l'attend pour le jugement dernier [2]. Le 30 septembre 1374, Catherine, en ouvrant la fenêtre de sa cellule, vit passer le convoi magnifique de Niccolo Arringhieri : elle laissa tomber sur le cercueil une prière et une larme; car peut-être entrevoyait-elle la dure rébellion des légistes contre l'Église, dont les traces sont déjà sensibles dans quelques écrits du quatorzième siècle. Il ne nous reste plus qu'à dire comment les beaux-arts ont illustré notre république d'un éclat immortel.

[1] Ugurgieri, pars 1, p. 411.
[2] Ce tombeau curieux est gravé dans Cicognara, t. I, pl. XXXV.

Les Siennais ont écrit dans leurs monuments l'histoire de leur vie religieuse et politique, que nous avons essayé de raconter. Si les livres périssaient, on pourrait rétablir les chroniques de Sienne avec ses palais et avec ses églises, comme en fouillant dans les entrailles de la terre les géologues reconstruisent des animaux qui ne sont plus avec les fragments d'un squelette brisé. Les harmonies sont plus frappantes encore entre l'art siennais et le territoire siennais. On retrouve dans les produits de l'art les traces de la lumière brillante et dorée, le ciel toujours serein, l'aspect riant du sol, les formes des plantes, leurs couleurs si douces, les horizons des Apennins, tantôt sévères, tantôt gracieux et enchantés, et surtout cette population aimable, ces hommes pleins de vigueur et de franchise, ces blondes jeunes filles, que peut-être vous avez rencontrées le soir dans les allées joyeuses de Camollia.

Ainsi dans une salle du Palais public, Ambroise di Lorenzo a représenté Sienne et son territoire; d'un côté, c'est l'intérieur de la ville avec ses édifices caractérisés, ses rues et ses places publiques où la foule se presse à une fête; de l'autre côté, on voit des champs bien cultivés, des hommes et des femmes à cheval, des bois, des détails champêtres; en un mot, toutes les scènes de cette vie en plein air des républiques italiennes au moyen âge. L'art siennais, depuis sa naissance, a toujours déployé un talent singulier pour l'invention; il est animé d'images vives et nouvelles, dons précieux dus au ca-

ractère national, vif et plein d'ardeur. Si vous considérez un tableau de l'écoles siennaise, vous serez frappé de l'expression et de la poésie des personnages; il était facile, en effet, d'étudier cette partie de l'art dans une ville aussi ennemie de la dissimulation que Sienne, où la nature et l'éducation concourent à faire passer rapidement dans le langage et dans les traits tous les sentiments du cœur. Suivons les progrès du développement artistique de Sienne dans ses archives et dans quelques-uns de ses monuments [1].

En entrant sur la place par la rue del Corso, on est en face du Dôme, vaste poëme de la république, bâti en marbre noir et blanc, afin d'inviter les factions des noirs et des blancs à vivre en paix et à contribuer également à la prospérité de l'État, ainsi que ces marbres étaient réunis pour orner et embellir un même édifice. Cette imposante cathédrale gothique s'élève sur une grande plate-forme, à laquelle on monte par onze gradins, gardés par les animaux symboliques des deux alliances principales, le griffon de Pérouse et le cheval d'Arrezzo, et les louves romaines, souvenirs antiques, sur des colonnes de granit oriental. En creusant la première fondation de ce temple de la Mère de la divine Grâce, on trouva le beau groupe des trois Grâces, placé aujourd'hui dans la bibliothèque, et que Canova admirait tant.

Malavolti raconte qu'au treizième siècle les Sien-

[1] En 1128, on commença à enregistrer tous les faits importants dans les livres de la cité, appelés KALEFFI, ornés de miniatures curieuses pour l'his-

nais voulurent agrandir la cathédrale, qui ne pouvait plus contenir les fêtes populaires[1]. Or donc, réunis au son de la cloche dans l'église de Saint-Christophore, les fiers républicains, sous la présidence de Roffredo de Isola, capitaine du peuple, décrétèrent la formation d'un conseil de fabrique pour l'œuvre du Dôme. Ce conseil fut composé de neuf citoyens choisis dans les trois quartiers de la ville[2]. Dès l'an 1246, les architectes Buonamico et Arnolfino avaient été appelés par l'évêque, qui avait acheté diverses maisons d'alentour pour faire une place. Mais on s'aperçut bientôt d'un vice radical dans la construction nouvelle; les maîtres de la fabrique allèrent un jour chercher à San-Galgano le frère Melano, architecte habile et appelé dans les anciens actes le maître des pierres vives. Il se chargea de la direction des travaux. Il réunit les maîtres maçons, et prit leur avis sur le dépérissement des voûtes, qui s'ouvraient de toutes parts; ils déclarèrent en présence d'un notaire et de nombreux témoins qu'il ne fallait point abattre ces voûtes menaçantes, que celles qu'on bâtirait à côté se relieraient à elles et les soutiendraient[3]. La construction de ces voûtes ou nefs parallèles fut résolue[4], ainsi que l'agran-

toire de l'art : ces archives avaient été, sous l'Empire, transportées à Paris.

[1] Malavolti, Istor. di Siena, pars I, p. 62, in-4°.

[2] Quod novem boni homines scilicet tres per Terzerium debeant eligi. 1249, indict. III, die 3 idus februarii. — Archivio dell' opere del Duomo di Siena. — Pergamene, n° 224.

[3] Quia dicunt dicti magistri, quod alie Volte que fieri debent justa illas, possunt ita bene conjungi illis, quod non aperietur ultra. — Pergamene, dell' archivio del Duomo, ann. 1260, n° 250.

[4] Pergamene, dell' archivio, n° 250.

dissement du chœur. On présenta encore au frère Melano un plan pour la disposition du grand autel[1]. Il fallait un sculpteur. Le maître de l'œuvre obtint du grand conseil le rappel de Ramo, fils de Paganello, un des artistes les plus subtils du temps, qui avait été banni de la ville pour des folies de jeunesse[2]. Mais heureusement qu'on avait conservé la vieille cathédrale au milieu de la fabrique nouvelle ruinée de toutes parts[3]; car, en 1321, les architectes déclarèrent qu'il était impossible de l'achever, convaincus qu'ils étaient que les fondements cédaient en plusieurs endroits, que les piliers ne pouvaient souffrir l'énorme poids dont ils étaient chargés, que d'ailleurs cette nouvelle construction ne pourrait jamais s'harmoniser avec l'ancienne, que partout il n'y avait que dégâts et dangers incalculables, et que, par conséquent, il fallait renoncer à l'entreprise. Elle fut donc abandonnée après de longues interruptions, marquées dans les archives de l'œuvre par une lacune de soixante ans[4]. Les douleurs de l'époque, les troubles politiques et la peste empêchèrent qu'on s'occupât même de démolir ces murailles inachevées, qui s'écroulèrent au commencement du quinzième siècle[5].

[1] Pergamene, dell' archivio, nº 246.

[2] Archivio delle riform. di Siena. — Consilia Campanæ, t. XXV, folio 30, ann. 1281, 20 novemb.

[3] Cela est prouvé jusqu'à l'évidence par un acte de 1259, indict. III, die 10 kalend. mart., qui ordonne de faire une voûte joignant le Duomo Vecchio et qui marque le projet d'agrandir une porte sans la destruction de l'église. — Pergamene, dell' archivio dell' opera, nº 309.

[4] Pergamene, dell' archivio dell' opera, nº 667, ann. 1321.

[5] Le 26 juin 1452, il y avait encore des matériaux à déblayer, puisqu'une

En abandonnant la bâtisse d'un temple qui aurait été le plus grand de l'Italie, les Siennais prirent le parti de mettre le vieux Dôme en rapport avec la grandeur de la république et d'en faire une belle et somptueuse église, décorée avec une rare magnificence [1]. Il fut décrété qu'on rebâtirait la nef du côté de la place des Manetti [2]. Le 23 mars 1339, maître Agostino présenta aux maîtres de l'œuvre son fils Jean, qui s'engagea à leur prêter ses services pendant cinq ans moyennant la somme de cent cinquante livres par an, de concert avec son père et son oncle, le sculpteur Agnolo, élève aussi de Jean de Pise. Jean le Siennais ferma la nef et bâtit le grand portail où l'on reconnaît le dessin de l'école de Pise, mais perfectionné et agrandi [3].

Cette merveilleuse façade d'albâtre et de marbre de diverses couleurs a trois parties distinctes. Sa base, où s'ouvrent trois portes décorées de statues; au milieu, où est maintenant le nom de Jésus soutenu par des anges dorés, élégant ouvrage de

délibération (regist. E, pag. 19) ordonne qu'après la fête de Notre-Dame d'août ils seront enlevés.

[1] In nomine Dei. Amen. — Nos... consiliarii electi et assunti. — Super factis et negotiis novi operis jam incepte ecclesie memorate. — Dato super punctis defectionis dicti operis consilio nostro.... incipiatur et fiat una ecclesia pulchra, magna et magnifica, que sit bene proportionata..... et cum omnibus fulgidis ornamentis..... — Pergamene, dell' archivio dell' opera, n° 671.

[2] Quod navis dicte ecclesie de novo fiat, et extendatur longitudo dicte navis versus plateam Manettorum. — Consigli della Campana, t. CXXV, anno 1339, fol. 18, 23 août.

[3] Agostino ed Agnolo aggiugendo molto miglioramento alla maniera di Giovanni e Niccola Pisani, arrichirono l'arte di miglior disegno ed invenzione, come l'opere loro chiaramente ne dimostrano. — Vasari.

Jacques della Quercia, était jadis une mosaïque représentant les magistrats de la ville faisant donation de la république à la sainte Vierge[1]. Les colonnes des portes soutiennent les prophètes, et dans les couronnements triangulaires des ogives, sont sculptés en relief le bienheureux Ambrogio, Andrea Gallerani et le bienheureux Giovanni Colombini. La seconde partie se compose de trois pans et de quatre clochetons soutenus par les quatre Évangélistes avec leurs emblèmes, et les quatre protecteurs de la cité, les saints Ansano, Savino, Crescenzio et Vittorio. Sur le tympan de droite, élevé sur des arceaux gothiques de la plus grande délicatesse, est l'image en bronze doré de notre sainte Catherine, tandis que celui de gauche représente le glorieux saint Bernardin. Puis, au-dessous du grand vitrail circulaire, où Pastorino de Sienne a peint l'institution de l'Eucharistie, sont rangés en reliefs d'albâtre les grands personnages de l'Ancien Testament et les quatre docteurs de l'Église; au sommet, sur un fond d'étoiles d'or, la sainte Vierge s'élance radieuse vers le ciel. Avant d'entrer, contemplez un instant le clocher, vieille tour féodale des Bisdomini, que les artistes Augustin et Agnolo ont embellie et rendue chrétienne.

Au seuil de cette enceinte mystérieuse, l'architecte vous prévient de laisser toute pensée profane; il veut que votre esprit et votre cœur restent chastes

[1] Avec cette naïve inscription : RESPICE VIRGO SENAM VETEREM QUAM SIGNAT AMENAM.

en contemplant les sujets païens et mythologiques joints aux représentations de nos dogmes sacrés[1]. La crainte et l'espérance, la vie et la mort, exhalées de toutes parts, forment par leur mélange indéfinissable, une sorte d'atmosphère mystique qui enlève et assoupit les sens. Vous êtes devant Dieu, vous êtes sur la croix, instrument du salut universel, dont les axes croisés de la basilique siennaise offrent l'image; vous êtes dans l'arche remplie des souvenirs religieux et patriotiques de la cité, dans cette nef, unique asile, aux jours du déluge, des espérances du peuple, et emblème toujours vrai du pénible voyage de l'homme sur les flots de la vie. Le Dôme a son efflorescente végétation; les plantes et les fleurs des collines siennaises couvrent les murs; elles serpentent en guirlandes le long des corniches et des plinthes, s'épanouissent dans les ouvertures laissées à la lumière; se glissent sur les nervures des cintres, embrassent et couronnent les colonnettes pressées en faisceau. La pierre va s'animer, des êtres vivants vont se produire au sein de cette magnifique création d'un peuple libre. Et d'abord le maître autel, où convergent toutes les lignes de l'édifice, est un des ouvrages les plus simples, les plus beaux de Baldazare Peruzzi; le tabernacle de bronze a coûté neuf années de travail à Laurent di Pietro del Vecchieta (1472). François Tonchino et son fils, le frère Jean de Vérone, et tout une génération d'artistes

[1] On lit sur le seuil : CASTISSIMUM VIRGINIS TEMPLUM CASTE MEMENTO INGREDI.

sculpteront patiemment les boiseries du chœur (1370-1569)[1]. Le vieux Beccafumi consacrera les dernières années de sa laborieuse vie à faire ces beaux anges de bronze portés sur des consoles si élégantes. Chacune des colonnes de la nef aura son apôtre en marbre ou en bronze par Sodoma et Jacques Cozzarelli. La frise supporte comme un concile permanent les bustes des pontifes romains[2]. D'autres statues encore sont dues au ciseau de maître Urbain di Pietro de Cortone et de Barthélemy son frère[3]. Les bénitiers sont des chefs-d'œuvre : l'un, antique candélabre, offre des détails mythologiques d'un travail admirable; l'autre est un charmant petit poëme de Jacques della Quercia. Autour du temple rayonnent de somptueuses chapelles; celle del Voto, érigée par le pape Alexandre VII, celle de saint Jean Baptiste d'après les dessins de Baldazare Peruzzi, sont remarquables par les objets d'art siennais qu'elles renferment. Mais le morceau de sulpture le plus curieux est sans contredit la chaire, monument du treizième siècle, qui porte l'empreinte de l'élan de l'art chrétien brisant les froides enveloppes grecques.

Par une belle journée du mois d'août 1266, quatre hommes dont les traits sévères annonçaient de solides études entraient dans la maison de l'œuvre du Dôme

[1] Neri di Donato, p. 218, ap. Muratori.
[2] Archiv. del Duomo, libro E, 9 deliberaz., fol. 28, 22 juin 1515.—Archiv. delle riform., deliberaz. di Balia, t. XLVII, ann. 1505, fol. 75.
[3] Voir dans les Archives du Dôme, lib. E, 4, memorie 1451, fol. 23 et 29.

de Sienne, où frère Melano avait appelé tous les artistes dans un noble et généreux concours. Le plus âgé, vêtu d'une longue robe brune, ôta sa calotte de drap rouge, et s'adressant au frère Melano, il dit : Me voici, moi, mon fils Jean et mes élèves ; nous venons vous offrir nos services pour l'œuvre de la république. A ces paroles graves et simples, les conversations cessèrent, plusieurs maîtres qui étaient penchés sur des plans d'architecture se relevèrent; ils avaient reconnu la voix et les traits doux et forts de Nicolas de Pise. Frère Melano lui tendit la main et le fit placer sur le même banc que lui. Maître, dit le frère, l'Italie vous admire, les villes où vous avez travaillé nous ont dit vos louanges. Comment avez-vous senti naître en vous le désir de restaurer la sculpture dans son antique splendeur ? — Eh ! mon Dieu ! répondit Nicolas, la Providence a ses vues, et nous devons toujours la bénir. Etant petit jeune homme à Pise, je m'arrêtais chaque matin à considérer un sarcophage antique où l'on avait renfermé le corps de Béatrix, mère de la bonne comtesse Mathilde. On y voyait la représentation d'une chasse de Méléagre, bas-relief d'une belle manière et d'un dessin parfait. Puis ensuite, considérant les œuvres des maîtres grecs qui travaillaient alors au dôme de Pise, je reconnus combien ils s'étaient écartés des vraies traditions de l'art; j'étudiai ces débris et je cherchai à imiter le style des anciens Grecs [1]. — Vous

[1] Uno ve n'aveva fra gli altri bellissimo, nel quale era scolpita la caccia di Meleagro con bellissima maniera. — Vasari, Vita di Niccola Pisano.

avez fort bien réussi, dit frère Melano ; vos têtes sont pleines d'expression, et il y a de la noblesse jusque dans le moindre pli de vos draperies. Notre œuvre doit avoir de vous au moins un souvenir. Si vous faisiez la tribune, la chaire d'où l'on parle au peuple ? — Je ferais un travail qui exciterait l'émulation des artistes, répondit Nicolas. — Voilà maître Palmeri, notaire public, qui va prendre acte de votre promesse, reprit frère Melano ; je veux même qu'il y ait une amende de cent livres pour celui de nous deux qui se dédira. Maître Palmeri tira solennellement de son aumônière une feuille de parchemin, une écritoire et une plume, et il écrivit :

« Au nom de notre Seigneur Dieu éternel. Amen. Maître Nicolas promet à frère Melano, religieux de l'ordre de Cîteaux, architecte et directeur de l'œuvre de Sainte-Marie de Sienne, de faire en marbre de Carrare une tribune ornée de bas-reliefs ; il s'engage à ne pas quitter le territoire siennais avant l'entier achèvement de ce travail, sans la permission du maître de l'œuvre, qui lui permet, en retour, de s'absenter annuellement pendant quinze jours, pour surveiller les travaux commencés au Dôme de Pise et dans l'église de Saint-Jean-Baptiste. Maître Nicolas recevra huit sols par jour de travail. » — Voilà qui est bien pour moi, dit Nicolas ; mais je veux être aidé par mon cher fils et par mes élèves Arnolfo et Lapo. — Soit, répondit frère Melano ; nous serons bien aise de les voir à l'œuvre, et je veux qu'ils soient contents de nous. Les trois jeunes hommes,

qui étaient restés debout, s'inclinèrent ; et le notaire continua à écrire : «Jean, fils de maître Nicolas, recevra quatre sols de deniers pisans pendant qu'il travaillera à la tribune, du consentement de son père. Arnolfo et Lapo, élèves de maître Nicolas, auront six sols par jour, qui leur seront payés à la fin de chaque mois de travail. Maître Nicolas et son fils et ses élèves seront logés dans la maison de l'œuvre, et exempts de toutes les charges de la commune de Sienne. Frère Melano ne pourra désigner pour aider à ce travail aucun artiste, sans le consentement exprès de maître Nicolas. » Le traité fut lu à haute voix, signé par les parties, et le conseil de fabrique se réunit le soir à un banquet fraternel pour honorer ses hôtes illustres [1].

Deux ans après, Nicolas avait doté la république siennaise d'un chef-d'œuvre. Ce fut une grande fête le jour où l'on découvrit pour la première fois ce monument tant désiré. On ne se lassait pas d'admirer cette sculpture si noble, si naturelle, si poétique. La chaire, de forme octogonale, est tout en marbre et supportée par neuf colonnes de granit oriental,

[1] .... Pro faciendo et formando unum Pergamum de marmore de Carrara... se ab ipso opere faciendo de Senis non separabit donec ipsum opus fuerit expletum..... si Johannes filius ipsius magistri Nicholi in predicto opere laborare voluerit.... Pro singulo die... dabit et solvet..... solidos quatuor denariorum pisanorum..... et pro duobus suis discipulis (Arnolfo et Lapo)..... solidos sex denariorum..... in fine cujusque mensis..... Et etiam hospitium et lectos pro se et scriptis discipulis tribus..... Et alios magistros in dicto opere sine licentia et voluntate scripti magistri Nicholi non mictet..... Et quod eumdem magistrum Nicholum et ejus discipulos liberabit et faciet liberari a communi Senarum durante scripto opere ab omnibus servitiis. — Archivio dell' opera del Duomo, Pergamen., n° 287.

dont quatre reposent sur des figures de lions et de lionnes ; un de ces lions dévore un cheval, symbole de la conquête d'Arezzo ; un autre un cerf ; les lionnes allaitent leurs lionceaux. Quatre autres colonnes ont un piédestal, et la dernière supporte le centre de la chaire. La division des compartiments est marquée par autant de statues, ou seules ou groupées, droites ou assises, et d'un style imposant. Sur sept des faces on voit, représentés en plein relief, divers sujets sacrés : la nativité, l'adoration des mages, la fuite en Égypte, le massacre des innocents, la crucifixion et ce terrible jugement dernier avec les élus d'un côté et les réprouvés de l'autre. Les autres ouvrages se composent de feuillages et de dentelures d'un travail exquis, et de frises en crystal doré, ajoutées plus tard par le fameux Paperino Micheli. Les magistrats populaires de Sienne voulurent donner à l'artiste pisan un témoignage solennel de leur reconnaissance : Jean, fils de maître Nicolas, fut déclaré citoyen de la république [1].

Mais la sculpture ne reproduit qu'imparfaitement la merveilleuse richesse de l'œuvre de Dieu ; il faut que la lumière et les couleurs descendent et illuminent les différentes parties de ce poëme religieux et

[1] Item statuerunt et ordinaverunt, quod magister Johannes filius magistri Nicholi..... pro cive et tanquam civis senensis habeatur et defendatur. — Archivio delle reformaz. di Siena, statut. sen., t. III, ann. 1284, distribut. IV, fol. 183. — Frère Melano avait payé exactement, comme le prouvent les reçus de Nicolas conservés aux archives de l'œuvre, en date du 17 des kalendes d'août, du 8 des kalendes de novembre, du 16 des kalendes de janvier 1268 ; du 2 des nones d'avril, du 8 des ides de juin, et du 12 des ides de novembre.

national. Le ciel du Dôme, ces voûtes grises et ternes, prennent une teinte azurée et sont parsemées d'étoiles d'or. La lumière n'entrera qu'au travers des vitraux aux mille nuances [1]; les murs se couvriront de fresques où chaque grand artiste tiendra à honneur d'écrire une page. Pacchiarotto, ce jeune turbulent qui aurait été pendu comme chef d'émeute, s'il n'eût été caché par les religieux de Saint-François, auxquels il dut les moyens de passer en France, peignit l'élégant baldaquin de l'autel [2]. Les murs racontent les histoires des saints; marchez avec respect sur ces pierres, elles sont consacrées par le christianisme et par l'art; elles sont vivantes.

Le pavé de la cathédrale de Sienne est la plus magnifique gravure qui ait jamais été faite, une vaste gravure sur marbre; dans les parties ombrées, le marbre est plus brun et d'une couleur de grisailles. Tout y est aussi admirable que dans les plus beaux tableaux de Raphaël. Sainte Catherine a vu commencer ce travail, qui a duré plusieurs siècles. En 1350, le vieux maître siennais Duccio, di Buoninsegna, de l'école duquel, dit un historien contemporain, il ne sortait pas moins de bons pein-

[1] Voir dans les archives du Dôme, F, 5, deliberaz., fol. 56, 23 april 1410, le marché pour une grande verrière, passé entre l'OEuvre et ser Guasparre di Giovanni, prêtre de Volterra. Il avait quatre années pour ce travail, et devait acheter à ses frais, à Venise et à Ancône, le verre, le plomb, l'étain, en un mot toutes les fournitures nécessaires, qui devaient être de bonne qualité, comme les fenêtres de l'abbaye de S.-Galgano, faites par lui.

[2] Audito Jacobo Bartholomeo : chiamato Pacchiarotto pictore... exponente qualiter ipse pinsit xxviii drapellones pro baldachino corporis X.P.I. — Archivio delle riformaz. di Siena, lib. E, 9, deliberaz., fol. 8, 24 sept. 1506.

tres qu'il ne sortit de guerriers du cheval de Troie[1], dessinait la délivrance de Béthulie, la mort d'Absalon, Samson faisant un carnage de Philistins avec une mâchoire d'âne, et les cinq rois amorrhéens, tirés de la grotte de Maceda et pendus par l'ordre de Josué. On lit dans la vieille chronique de Tura que le pavé du chœur fut commencé le 13 avril 1370 par François de Tonchio et son fils, qui mirent quatre années à dessiner les grandioses images de la Prudence, de la Force et de la Justice, et, au fond du sanctuaire, cette femme à genoux qui représente la Psalmodie et la piété sacerdotale. Le 10 novembre 1372, on commença la belle roue de la Fortune et les quatre philosophes qui sont sous le Dôme.

Laurent Beccafumi, bourgeois de Sienne, se promenant un jour sur les bords de la Tressa, vit un petit berger qui dessinait sur le sable avec le bout de son bâton[2]; il lui demanda où il avait appris à dessiner. L'enfant montra la nature, et dit : Je n'ai pas eu d'autre maître; et pendant que mon troupeau cherche sa pâture, je m'amuse à représenter ce que je vois, tantôt sur une grande pierre, tantôt sur le sable[3]. Laurent demanda à Pacio, bon laboureur de la ferme voisine et père du pâtre de génie, la permission de l'emmener à Sienne pour lui faire

[1] Ex cujus officina veluti ex equo Trojano pictores egregii prodierunt. — Tizio.

[2] Perchè avvenne che vedutolo un giorno il detto Lorenzo disegnare con un bastone appuntato alcune cose sopra l'arena. — Vasari, Vita di Domenico Beccafumi.

[3] La dove guardava le sue bestiole..... in disegnando quando sopra le pietre, e quando il altro modo. — Vasari.

apprendre le dessin sous des maîtres habiles. Dominique étudia les compositions du Pérugin, et, devenu célèbre, il prit par reconnaissance le nom de son bienfaiteur. Il ne quitta sa vie laborieuse, chrétienne et retirée [1] que pour aller à Rome contempler des marbres antiques et admirer les peintures qui proclamaient déjà dans la capitale du monde le génie de Michel-Ange et celui de Raphaël.

Le pavé de la cathédrale de Sienne est son poëme, son œuvre de prédilection. Autour de l'autel où chaque jour on immole l'Agneau qui a racheté le monde, il a représenté la chute de l'homme, Adam et Ève chassés du paradis terrestre et condamnés au travail : dans cette Ève charmante, on croit reconnaître les traits d'une Siennaise préférée. Puis, tout auprès, est la réparation, la miséricorde, figurées dans le sacrifice d'Abraham, le sacrifice d'Abel et celui de Melchisédech. Le grand tableau devant la chaire est l'histoire symbolique de la prédication chrétienne. Moïse sur le Sinaï reçoit les tables de la loi ; il descend la sainte montagne et apporte aux hommes ce code divin, et les hommes sont indifférents ou ennemis. Moïse, découragé, brise les tables de la loi ; les danseurs sont saisis d'effroi autour du veau d'or, le musicien laisse tomber son instrument, les femmes éperdues fuient ou tombent à genoux ; au milieu de la terreur générale, il y en a une qui prend son pauvre petit enfant et qui voudrait au moins le

[1] Domenico tutto costumato e dabbene, e vivendo cristianamente stava il piu del tempo solitario. — Vasari.

sauver, tandis que deux hommes restent indifférents et regardent. La parole de Dieu ne trouve-t-elle pas encore chaque jour un accès plus facile dans le cœur dévoué et aimant de la femme? On brûle le veau d'or, et les femmes apportent joyeusement au bûcher les sacrifices toujours si douloureux à la nature. Filles de Sienne, ces figures gracieuses tracées par Beccafumi sont les portraits de vos sœurs aînées dans la foi, dans l'espérance et dans l'amour. L'histoire de la parole évangélique est complétée par le compartiment qui représente Moïse frappant le rocher; l'eau en sort avec abondance, et les peuples altérés se précipitent, et les animaux et toute créature y trouvent le rafraîchissement et la joie.

Ce pavé, comparable aux plus gracieuses mosaïques de la Grèce et de Rome, n'a point été composé au hasard et sans ordre; lorsqu'on l'observe des galeries du Dôme, on en comprend toutes les mystérieuses harmonies. Dans la grande nef, en commençant par la porte, on trouve Mercure Trismégiste présentant le Pimander, résumé du mysticisme platonicien, à un gentil et à un chrétien; la Sagesse, assise sur une montagne que gravissent avec peine les philosophes anciens; dans les nefs collatérales, les sibylles, sœurs païennes des prophètes, et dont le moyen âge invoquait le témoignage avec celui de David[1]; puis les sept âges de l'homme en face de la chapelle del Voto, et di-

[1] Teste David cum Sibylla.
BREV. ROMAN.

verses histoires bibliques et évangéliques, la bataille de Jephté et le massacre des innocents, ces fleurs des martyrs moissonnées sur le seuil de la vie comme la tempête brise des roses naissantes[1]. Et enfin, dans le sanctuaire et au centre du Dôme, les tableaux que nous avons essayé de décrire.

Le temple est achevé; l'homme a soufflé sur la pierre, et la pierre est devenue vivante. Le temple aura sa voix dans la musique religieuse et dans les cloches; voix majestueuse et solennelle, pleine de mystères et de vagues émotions. Reportez-vous par la pensée au fond des solitudes de l'Apennin; dans les forêts de sapins et de chênes verts, sur le sommet des montagnes d'où sortent en bouillonnant toutes ces rivières, qui coulent dans la vallée sur un lit de mousse et de fleurs, et prêtez l'oreille. De tout cela il s'élève une voix formée de mille voix; c'est cette voix de la nature que le temple catholique exprime dans les cloches et dans l'orgue. La cloche consacrée par l'Église reçoit une puissance et une mission : «Voix du Seigneur sur les grandes eaux, voix du Seigneur dans la force, voix du Seigneur dans la magnificence, voix du Seigneur qui brise les cèdres, voix du Seigneur qui ébranle le désert... Quand la mélodie de cette cloche frappera l'oreille du peuple, la dévotion de la foi croîtra en lui; les embûches

[1] Salvete flores martyrum,
Quos lucis ipso in limine
Christi insecutor sustulit,
Ceu turbo nascentes rosas.
BREV. ROMAN.

de l'ennemi seront renversées ; elle calmera la tempête, elle diminuera les désastres du tonnerre et la violence des vents..... Elle portera en elle les exaltations du tambour, les tressaillements des cymbales et les douces modulations de la harpe[1]. » L'orgue, avec ses proportions architecturales, est la voix intérieure de l'église ; il exprime le dogme catholique et soutient la voix vivante et animée des fidèles qui chantent leurs espérances sur un rhythme divin. L'orgue, des hauteurs de sa royauté solitaire, domine tous les autres instruments ; il soutient la psalmodie ce concert sacré de voix qui se mêlent, s'entrelacent, fuient, reviennent.

Notre république siennaise, sans avoir fait une école spéciale de musique, a eu au seizième siècle d'habiles maîtres de chœur : Francesco di Guido, sacristain de la chapelle de la Seigneurie, mort en 1504 et enterré dans l'église del Carmine ; Scipion delle Palle[2] ; Andrea Feliciani, maître de chapelle du Dôme en 1597 : dans sa musique la majesté était unie à la douceur[3] ; Tommaso Pecci, homme d'une angélique piété ; on croyait inspirés par les anges ses beaux responsi de la semaine sainte, composés pour la confrérie de Sainte-Catherine[4] ; Francesco Biancardi, organiste et com-

[1] Pontificale romanum, pars II.

[2] Armonici peritissimus ; inscription de son tombeau dans l'église du Saint-Esprit, à Sienne.

[3] Nelle quali si trova gravita sensata, ed armonia dolcissima. — Ugurgieri, pars II, p. 4, in-4°.

[4] Habbiamo sentito dire da molti musici sanesi che essendo egli d'ange-

positeur fameux, qui, à l'âge de trente-cinq ans, alla dans le ciel continuer ses chants qui n'avaient rien de la terre [1]; Andrea Moretti, surnommé le maestrino della Cetara, avait parcouru l'Europe pour se perfectionner dans son art, et rapporté de Pologne le Cetarone à seize cordes, qu'il perfectionna, et sur lequel il chantait les douces harmonies de la Cité de la Vierge; frère Paoletti de Montalcino, de l'ordre de Saint-Augustin, était un excellent organiste; frère Marc-Aurelio Moretti, prêtre de l'ordre des Servites, maître de chapelle du Dôme, merveilleux compositeur, regardé comme le plus grand organiste de la Toscane [2]. A Sienne, le bruit des armes n'étouffait pas les sons de la lyre, car Sinolfo Saracini, chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem, entretenait généreusement dans sa maison une académie de musique [3]. Faraone, premier cornetto de la chapelle du palais, était de toutes les fêtes, et le père Ugurgieri s'en souvenait dans son cloître comme d'une des plus aimables impressions de son enfance [4]. Il suffit d'habiter Sienne pendant quelques jours pour reconnaître dans le peuple un goût musical naturel fort exercé; le soir lorsqu'on respire les brises fraîches de la Lizza, on entend de gracieux chœurs populaires.

lina vita arrivasse a tanto sapere in si poco tempo per l'aiuto speciale di Dio. — Ugurgieri, pars II, p. 5.

[1] Che hanno piu dell'angelico, che dell' humano. — Ugurgieri, p. 6.

[2] Ugurgieri, pars II, p. 14.

[3] Ugurgieri, pars II, p. 5.

[4] Ugurgieri, pars II, p. 8.

Autour du Dôme on peut grouper toutes les poétiques et charmantes églises de Sienne : l'église del Carmine avec son cloître et son élégant clocher ; l'église della Selva, commencée en 1499 par l'art des tisserands ; l'église de Saint-Quirico et Sainte-Juliette, rebâtie et décorée en 1598 par un de ses curés, Octave Preziani ; l'église de Saint-Augustin, si remarquable par ses peintures ; la majestueuse église de Saint-Martin ; la Conception, bâtie par Baldassare Peruzzi ; l'église de Saint-Georges, avec son beau clocher, percé de trente-huit fenêtres qui rappellent les trente-huit compagnies d'armes qui avaient combattu à Monte-Aperto ; et sur les deux collines, comme deux anges protecteurs de la cité, les églises de Saint-Bernardin et de Saint-Dominique, si riches de sainteté et d'art [1].

A côté de la maison de Dieu et de la maison des pauvres, le peuple a bâti sa maison, le palais del Publico, qui respire encore la liberté du moyen âge. C'était là que s'assemblaient les citoyens pour exercer leur souveraine puissance et délibérer sur leurs intérêts. Bâti sur les plans des frères Ange et Augustin, il est dominé par la tour della Mangia, qui renferme la cloche qui appelait le populaire aux fêtes publiques, ou aux armes quand ses droits étaient menacés. L'intérieur est somptueusement décoré. En 1287, Manno di Simone y peignit cette immense fresque qui représente la sainte Vierge en-

[1] Pour plus de détails, voir les Voyages de M. Valery, toujours si savant et si exact.

tourée d'anges et de saints, assise sur un trône, sous un baldaquin porté par les saints protecteurs de Sienne; deux anges agenouillés devant elle lui présentent des corbeilles de fleurs[1]. En 1302, maître Duccio recevait quarante-huit livres pour avoir peint le tableau et les gradins de l'autel dans la chapelle des Neuf[2]; en 1321, Simon di Martino peignit le crucifix de l'autel et fit divers travaux qu'on admire encore[3]; de 1330 à 1339, Ambroise Laurenzetti peignit dans la salle dite des Arbalètes les vertus nécessaires à la prospérité de l'État, ainsi que les vices qui pourraient le perdre, naïves peintures allégoriques et patriotiques, véritable monument national qui montre l'esprit de ces grands républicains[4]. En 1416, Thadée di Bartolo, cité par Vasari comme le meilleur peintre du temps, peignit dans la chapelle l'histoire de la Vierge, et, dans la salle voisine, les illustres républicains de l'antiquité, avec des costumes siennais, et prononçant des sentences en latin et en italien pour l'instruction des citoyens de Sienne. Lucas Spinelli d'Arezzo peignit

[1] Simon di Martino restaura cette fresque en 1321, moyennant la somme de vint-huit livres. — Arch. della generale Biccherna, I, B, n° 126, fol. 55.

[2] Al maestro Duccio dipegnitore per suo salario d'una tavola, overo maesta, che fecie et una predella. — Arch. general. Biccherna, B, 190, fol. 357. — Duccio a signé un de ses tableaux par cette touchante prière :

MATER SCA DEI
SIS SENIS REQUIEI
SIS DUCCIO VITA
TE QUIA PINXIT ITA.

[3] Arch. dell. Biccherna, I, B, n° 126, fol. 57. — 2, B, n° 145, 1329, fol. 15.

[4] Arch. dell. Biccherna, 4, B, n° 188, fol. 59. — 5, B, n° 210, fol. 40.

en 1408 le combat des Vénitiens contre Frédéric Barberousse, souvenir glorieux d'Alexandre III[1] ; enfin presque tous les artistes de l'État siennais ont apporté au palais populaire un tribut de leur talent.

L'architecture civile de Sienne est fort remarquable ; on peut en suivre le développement depuis le vieux palais Buonsignori, d'un beau gothique, et la majestueuse porte romaine bâtie en 1327 par les frères Ange et Augustin, et ornée en 1422, par Lorenzetti, d'une belle fresque du couronnement de la Vierge : car Sienne a, comme la plupart des villes chrétiennes, sa peinture des rues, et cette peinture est des plus grands maîtres. A la façade de la maison Bambucini, sur la place del Carmine, on admire la Vierge et le Christ mort, ouvrage de Sodoma, et une madone de Peruzzi. La porte San-Viene, de 1326, offre une superbe nativité du Sodoma. En 1525, les magistrats ordonnèrent que l'image de la sainte Vierge serait peinte sur toutes les portes de la ville[2]. Au treizième et au quatorzième siècles appartiennent la plupart des maisons et tours, modelées en quelque sorte sur les idées, les mœurs, les habitudes sociales du moyen âge, sur la nature même du gouvernement siennais, partagé en factions tour à tour victorieuses, ce qui faisait de la cité comme une arène où les partis se disputaient la domination. La place del Campo, véritable grande place de ré-

[1] Archiv. delle riformaz., nº 244, fol. 11.
[2] Pecci, t. II, p. 176, in-4º.

publique et de démocratie, où onze rues aboutissent et qui possède encore sa tribune, date de l'époque de sainte Catherine [1]. Les fontaines de Fullonica et de Fonte-Nuova sont des monuments de cette époque, et aussi la Fonte-Gaja, illustrée par les bas-reliefs de Jacques della Quercia. Autour de la sainte Vierge, protectrice de la cité, le vieux sculpteur, que ses concitoyens surnommèrent dès lors Jacques della Fonte, a placé les sept Vertus théologales, dont les têtes sont gracieuses et expressives; puis des histoires de l'Ancien Testament, où l'on voit cette Ève si séduisante, que l'on devine, dit Vasari, qu'Adam ne pourra refuser la pomme fatale [2]. Mais la Fonte-Branda, dont l'eau, disait Alfieri, désaltère mieux que l'eau de toute autre ville italienne [3], remonte jusqu'au douzième siècle, et fait la gloire du sculpteur Bellamin.

Au seizième siècle se rattachent le palais Petrucci, qui conserve à sa façade les belles cloches de bronze fondues par Antoniolo Marzini et Jacques di Benedetto Cozzarelli; le palais Saracini, dont la chapelle possède, entre autres chefs-d'œuvre, un Calvaire du Sodoma; le palais Piccolomini, avec ses peintures de Bernard Van-Orlay, élève de Raphaël; enfin les palais

[1] Voir les Voyages de M. Valery.

[2] Sivede un'aria vel viso sibella ed una grazia, ed attitudine della persona tanto reverente verso Adamo vel porgerli il pomo che non pare che possa ricusarlo. — Vasari.

[3] Fonte-Branda mi trae meglio la sete,
Parmi, che ogni aqua di cita latina.
Sonnet CXII.

La partie supérieure de cette fontaine s'est écroulée en 1802.

Pollini et Bandinelli. Il est impossible d'énumérer tout ce que notre république a fait de grand et d'utile. Charles-Quint, après avoir parcouru les aqueducs souterrains, creusés l'espace de cinq milles pour amener d'abondantes eaux, disait que Sienne était encore plus admirable dessous que dessus [1]. Pour nous, qui avons soigneusement étudié ses chroniques, qui avons parcouru son passé avec admiration, nous la trouvons également belle dans son triple développement religieux, social, intellectuel et artistique. Nous compléterons nos recherches et finirons ce chapitre par un coup d'œil rapide sur la formation et les travaux de l'école siennaise, la moins connue des écoles italiennes.

L'origine de l'école siennaise se rattache à la Grèce, cette première patrie du Beau. On retrouve le dessin grec dans les miniatures d'un vieux livre de chœur du Dôme, conservé aujourd'hui dans la bibliothèque publique de la ville, et exécuté en 1213 par le chanoine Oderico [2]; plusieurs églises de Sienne possèdent des tableaux fort anciens et de la manière grecque. Mais la série historique des peintres siennais commence à Guido, dont on voit à Saint-Dominique, dans la chapelle des Malavolti, un tableau de la Vierge de 1221; l'expression de la tête est pleine de grâce et d'amabilité [3]. Une école

[1] Valery, Voyages, liv. xvi.

[2] Ordo officiorum senensis ecclesiæ. Ce Mss. a été publié à Bologne en 1766, par le P. Trombelli.

[3] L'inscription de ce tableau est une prière : Me Guido de senis diebus depinxit amenis quem Christus lenis, nullis velit agere pœnis. — Dans la col-

qui peut compter dans le treizième siècle deux ou trois peintres remarquables est considérée comme ayant une grande importance. Notre république peut citer les noms d'un grand nombre de peintres de cette époque [1], qui était aussi l'époque de sa gloire militaire et religieuse. La victoire de Monte-Aperto venait de lui assurer la prépondérance sur toute la Toscane; comme le peuple avait attribué ce bienfait à la médiation de la sainte Vierge, il signala sa reconnaissance en lui rendant de nouveaux honneurs et en multipliant de tous côtés ses images. L'œuvre du Dôme donna aussi une impulsion puissante aux artistes. Ugolino de Sienne, qui, suivant Vasari, peignit des chapelles dans toute l'Italie, et Ducio da Boninsegna auteur d'un grand tableau destiné à l'autel du Dôme, ferment la liste des peintres du treizième siècle.

Simon Memmi ouvre solennellement le quatorzième. L'élan de son génie fut sublime et divin; Pétrarque, qui l'avait connu et aimé, a donc pu dire: « Mon Simon a été dans le paradis... son œuvre est bien de celles que l'on peut imaginer exécutées dans le ciel, non ici, parmi nous, où le corps fait à l'âme un voile... [2]. » Contemplez un instant son couronnement de la Vierge, dans la galerie du Louvre

lection de M. le chevalier Artaud, à Paris, il y a un beau tableau de Guido.

[1] Le P. della Valle, Lettere sanesi, t. I, lett. 25, a rassemblé les noms des disciples de Guido.

[2] Ma certo il mio Simon fu in paradiso...
..... L'opra fu ben diquelle che nel cielo
Si ponno immaginar, non qui fra noi,
Ove le membra fanno all' alma velo.
PETRARCA, sonn. LVIII.

(n° 1115), et dites si cet ange au manteau vert brodé d'or n'est pas tout céleste, n'est pas l'image vénérée de celui qui nous garde avec tant d'amour, qui a croisé ses ailes sur notre berceau, et qui à la mort recueillera notre âme pour la porter dans le sein du Sauveur Jésus. Simon Memmi a travaillé dans toute la Toscane et dans la cité d'Avignon, où affluaient alors toutes les magnificences. Il était aussi un miniaturiste fort habile, comme le prouve le Virgile de la bibliothèque Ambrosienne. Sur le frontispice, il a représenté Virgile assis, dans l'attitude d'un homme qui se prépare à écrire, et ayant les yeux fixés vers le ciel; Énée, sous le costume et dans l'action d'un guerrier, est placé devant lui, et, montrant de la main son épée, figure le sujet de l'Énéide; la poésie bucolique est représentée par un berger, et les Géorgiques par un agriculteur. Ces deux derniers, placés sur un plan plus bas, paraissent attentifs aux chants du poëte. Et Servius attire vers lui un rideau d'un tissu clair et transparent, pour indiquer qu'il dévoile par son commentaire tout ce qui pourrait paraître obscur ou incertain aux lecteurs. Dans le même temps, la famille des Lorenzetti écrivait sur les murs du Campo-Santo de Pise la vie des Pères du désert, et décorait les autels de leur patrie de tableaux angéliques, pour la consoler un peu de tout ce qu'elle avait souffert.

C'est au milieu du quatorzième siècle que les artistes siennais se constituèrent en véritable corps

civil. Les statuts de cette confrérie renferment des précautions d'une sagesse admirable pour les œuvres des artistes et pour l'honneur de l'art. On y voit que cette société était composée d'hommes dont l'éducation et l'esprit avaient été soigneusement cultivés; aussi la république venait y chercher des magistrats [1]. André Vanni, disciple de sainte Catherine, fut tour à tour capitaine du peuple et ambassadeur auprès du pape. Notre Sainte a eu nécessairement une grande influence sur les artistes de son temps; on trouvera dans ce livre la lettre qu'elle écrivit à André Vanni sur la direction du gouvernement de la république. L'école mystique fondée par elle exalta les âmes de ses jeunes disciples et fit naître dans leur esprit des inspirations sublimes, des idées presque divines qu'ils ont cherché à réaliser dans l'art; ainsi Berna, que Vasari cite comme le premier qui imita bien les animaux, abandonna les voies du naturalisme pour esquisser, à San-Gimignano, les scènes évangéliques qu'on admire encore. La mort le prit les deux mains au travail, et il légua sa pensée et ses pinceaux à Jean d'Asciano, son élève, qui s'était assis souvent avec lui et avec Luca di Tomé au pied de la croix, pour entendre la parole bien-aimée de Catherine.

Au commencement du quinzième siècle, l'art se propagea de père en fils dans des familles entières; les Bartoli ont laissé de belles et touchantes pein-

[1] Statuti dell' arte de Pittori senesi, publiés par le P. della Valle, dans la seizième lettre du tome I.

tures. Le pontificat de Pie II donna un nouvel élan à la république siennaise. Le petit village de Corsignano devint la ville de Pienza, et les artistes les plus célèbres, Ansano et Lorenzo di Pietro, Giovanni di Paolo et Matteo son fils, vinrent décorer sa cathédrale, bâtie en 1462; et dans le même temps que Pie III appelait Raphaël et Pinturicchio pour les fresques de la sacristie, la république pouvait montrer avec orgueil quatre hommes de génie, capables de réussir aux plus vastes entreprises : Pacchiarroto, qui en 1535 fut le chef d'une émeute populaire, et fut obligé de s'expatrier; il a raconté dans des fresques pleines de charme et de suavité la vie de saint Bernardin et celle de sainte Catherine; le Sodoma, qui imprima dans les traits de ses personnages la sérénité et la candeur siennaises; parmi les nombreux tableaux, parures brillantes de la cité de la Vierge, je ne rappellerai que la belle sainte Catherine évanouie, dans une chapelle de Saint-Dominique; Beccafumi, dont j'ai dit la naïve histoire en appréciant ses mosaïques du Dôme; et Baldassarre Peruzzi, un des plus grands hommes de l'art italien et la couronne de l'École siennaise.

Né pauvre dans le diocèse de Volterra [1], il vint encore enfant à Sienne pour étudier; il rechercha la société des artistes et se livra à la peinture avec tant d'ardeur qu'il fit des progrès merveilleux. Il copiait la nature et les ouvrages des meilleurs maîtres, et avec un courage non moins précoce que son talent

[1] Lett. sanesi, t. II, p. 178.

il nourrissait sa mère et sa sœur[1]. On voyait du temps de Vasari, dans une petite chapelle bâtie à Volterra, près de la porte Florentine, plusieurs figures si remarquables de grâce, qu'un peintre de cette ville, employé par Alexandre VI aux travaux du Vatican, emmena Peruzzi à Rome en lui promettant des succès. Mais le souverain qui devait l'accueillir meurt quand il arrive, et il est obligé d'entrer dans l'atelier, ou plutôt la boutique (bottega), d'un peintre médiocre. Cet homme plaça notre jeune siennais devant une toile blanche, et, sans lui donner ni cartons ni dessins, il lui commanda de faire une Madone. Peruzzi prit un charbon, et d'un trait dessina sa figure ; après quelques jours, il avait fait un admirable tableau. Il est un de ces artistes à l'âme pure et angélique qui ont mérité de comprendre excellemment le type de la sainte Vierge ; on pourrait attribuer ses madones à Raphaël, si la couleur répondait à l'élégance du dessin et à l'idée[2].

Les fresques, presque méconnaissables aujourd'hui, de saint Onufre et de saint Roch, firent la réputation de Peruzzi, et lui procurèrent les travaux du donjon d'Ostie, où il peignit des batailles dans le style antique. Le banquier siennais Agostino Chigi, qui aimait naturellement les arts[3], et dont

[1] Imitando oltre l'opere de' maestri migliori, le cose vive e naturali; pote con quell' arte aiutare se stesso, la madre, e la sorella. — Vasari.

[2] Lanzi, Histoire de la peinture en Italie, t. I, p. 481. — Voir la madone du palais Sergardi, à Sienne.

[3] Si perche Agostino naturalmente amava tutti i virtuosi. — Vasari.

la générosité était égale à l'opulence, se fit le protecteur de Baldassare. Il l'introduisit dans la société romaine, si brillante alors; il lui expliquait Pindare, imprimé dans son imprimerie grecque avant même qu'aucun ouvrage sortît des presses du Vatican, confiées à Lascaris; il l'invitait à ces joyeux festins où il faisait servir des langues de perroquets, et où, par un excès de prodigalité, on jetait l'argenterie par les fenêtres dans le Tibre.

Chigi voulut avoir à la Longara un palais bâti par Baldassare, un palais aussi beau que celui du pape. Notre artiste siennais se mit à l'œuvre : il historie la façade de ce genre d'ornements qu'on appelait à Terreta [1]; il décore les salles avec des colonnes en perspective, qui les font paraître beaucoup plus grandes qu'elles ne le sont réellement. Dans la galerie du côté du jardin, Baldassare représenta Méduse changeant les hommes en pierres, et Persée coupant la tête de Méduse; dans les angles de la voûte, il peignit des sujets mythologiques. Les ornements en perspective offrent un tel prestige, que les plus habiles ont cru qu'ils étaient en relief. Un jour, Vasari y mena le Titien, qui eut beaucoup de peine à se persuader qu'il voyait des peintures [2]. C'est dans ce palais que Raphaël a peint la voluptueuse image de Galatée, et que Sébastien del Piombo a tracé celle de Poly-

[1] C'était une combinaison de terre argileuse et de poussière de charbon, et de travertin ou de pierre calcaire. Le dessin se traçait en creux sur l'enduit, et les lignes, ainsi tracées, étaient remplies de blanc ou de noir pour produire le clair et les ombres.

[2] Egli per niun modo voleva credere che quella fusse pittura. — Vasari.

phème[1]. Ces deux pages immortelles sont encadrées dans cette inimitable architecture de Peruzzi que nous ne craignons pas de placer au-dessus de celle de Bramante, et dont Serlio nous a exposé les doctrines[2]. Les grotesques étaient un vaste champ où son imagination aimait à se jouer; il s'en servait comme d'emblèmes et de symboles, qu'il savait lier avec la plus belle symétrie et la plus haute raison. Chigi fut si émerveillé de son palais, qu'il le crut, non point bâti par l'art, mais par un enchantement[3].

Nous sommes à l'époque la plus heureuse de la vie de Baldassare. Le pape Jules II lui donne des travaux au Vatican; dans la galerie de la volière, il représente au clair-obscur les douze mois de l'année; il décore le palais de Saint-Georges, où le cardinal Riario avait convoqué tous les artistes; il peint la façade d'Ulysse de Fano et celle du palais Strozzi. Ferrand Ponzetti, qui devint plus tard cardinal, lui demande des sujets tirés de l'Ancien Testament pour les fresques de sa chapelle de Notre-Dame-de-la-Paix, et messer Philippe de Sienne lui fait décorer un des côtés du sanctuaire de la même église. Peruzzi déploya dans ce tableau tout son talent de peintre :

[1] Plusieurs de ces peintures de Raphaël et de Baldassare ont été gravées par Vincent Feoli, Romain.

[2] Serlio, Regole generali di architettura. Venise, 1537, in-folio. — Les éloges que les plus célèbres écrivains en matière d'architecture ont donnés à Peruzzi sont rapportés dans la lettre septième du troisième volume des Lettere sanesi.

[3] Che si vede non murato, ma veramente nato. — Vasari. — Quand la famille Chigi fut injustement chassée de Rome par Paul III, ce palais prit le nom de Farnesina.

la Vierge, au milieu d'une foule de personnages, monte les degrés du Temple, pendant qu'un gentilhomme, descendu de son cheval, fait l'aumône à un pauvre[1]. Léon X l'employa dans ce vaste chantier où il appelait tous les hommes de génie, l'œuvre de Saint-Pierre. Baldassare fut le grand ordonnateur des fêtes de ce règne splendide.

Sous Adrien VI, Peruzzi vint habiter Sienne, sa patrie, où il a laissé, comme architecte, plusieurs grands monuments; comme peintre, il fit des choses plus belles encore : le jugement de Pâris, au château de Belcaro, et la fameuse composition de Fonte-Giusta. La sibylle prédit à l'empereur romain Auguste l'enfantement de la Vierge et le glorieux avenir de la ville éternelle, destinée par le Christ pour dominer toujours sur les nations. Appelé à Bologne par les maîtres de l'œuvre de San-Petronio, Baldassare leur donna ses plans et ses conseils pour la façade de cette église, et dessina pour le comte Bentivogli l'adoration des mages[2]; il donna encore les modèles de la porte de Saint-Michel in Bosco, beau couvent d'Olivetains près de Bologne, qui n'a pas échappé à toutes les calamités de la gloire militaire, car la civilisation a ses ruines comme la barbarie.

Clément VII fit venir Baldassare à Rome pour la cérémonie de son couronnement, et lui confia la

[1] Annibal Carrache a fait de ce tableau un magnifique dessin qui se trouvait dans la collection du duc de Devonshire. Le dessin original de Peruzzi appartenait à Richardson.

[2] Gravée en cuivre par Augustin Carrache, en trois planches.

construction du tombeau d'Adrien VI, que devait sculpter Michel-Agnolo, artiste Siennais, ami de Peruzzi [1]. Vint la fatale année 1527; Rome fut saccagée par les barbares, et Baldassare fut pris par les Espagnols. Sa physionomie noble et gracieuse le fit prendre pour quelque haut prélat déguisé. Il eut beaucoup à souffrir, et il ne s'en tira qu'en faisant le portrait de ce brigand célèbre connu dans l'histoire sous le nom de connestable de Bourbon. Puis il s'enfuit vers les collines fleuries de Sienne; il fut pris de nouveau sur la route, et complétement dépouillé. Ses amis le reçurent; il se maria, et deux de ses enfants naquirent à Sienne. Revenu à Rome, il continua ses travaux d'art et ses études savantes, qu'il n'interrompit pas un instant malgré ses chagrins et ses privations. Cependant les Orsini l'emmenaient dans la Pouille pour leur bâtir des châteaux, et il mettait toute l'originalité et toute la puissance de son génie dans le palais Massimi, son dernier poëme, que la mort l'empêcha de terminer.

Cet architecte universel est surtout grand par sa constance dans le travail et sa résignation dans le malheur; il est utile de l'étudier, il y a des enseignements profitables dans cette biographie : voilà pourquoi nous nous y sommes longuement arrêtés. Vasari nous laisse entrevoir toute la beauté du caractère de Baldassare, par ces mots : « De tous les dons que le ciel distribue aux mortels, il n'en est

[1] Ce tombeau est gravé dans les Analetti istorici du pape Adrien VI, recueillis par Gaspard Brumano.

point de préférable à la paix de l'âme et à la vertu, qui nous rend éternellement bienheureux. Nous pouvons dire avec assurance que sa modestie et sa bonté furent les rameaux de ce calme souverain après lequel soupirent tous les hommes ici-bas, et que les ouvrages qu'il nous a laissés sont les fruits magnifiques de cette vraie vertu infusée en lui par la grâce de Dieu. » La vie de Peruzzi fut toujours austère et chrétienne; aussi lorsqu'en 1536, empoisonné par l'envie d'un misérable, il mourut en regardant avec tristesse sa femme et ses six enfants presque réduits à la mendicité, il grandit jusqu'au ciel : sa mort révéla au monde l'étendue de son génie. Son tombeau fut placé dans le Panthéon, à côté de celui de Raphaël. Ses contemporains s'avouèrent vaincus, et cherchèrent en dehors de leur temps le type d'une physionomie si imposante [1].

Pour juger ce grand homme, il faut se placer au point de vue de la Renaissance. Toutes ses œuvres reçoivent de son universalité quelque chose qui les augmente et les embellit. Il n'est pas si petite maison bâtie sur son dessin, qui n'ait un air de grandeur dont nul architecte ne se rendra compte, s'il ne sait apprécier la peinture. De même, pour juger les tableaux de Peruzzi, il faut se souvenir qu'il était architecte; ils ont tous un caractère de gravité et de convenance qui leur donne dans le plus petit es-

[1] Balthasari Perutio senensi, viro et pictura, et architectura, aliisque ingeniorum artibus adeo excellenti, ut si priscorum occubuisset temporibus nostra illum felicius legerent. — Inscription de son tombeau, dans Vasari.

pace une allure monumentale. Architecte, il lutte contre la royauté du Bramante, il accepte les travaux que celui-ci néglige; l'espace est limité, mais son génie agrandit tout. Peintre, il s'estime heureux d'être à la hauteur du style de Raphaël; cet illustre ami peut faire briller son incomparable talent, Peruzzi n'est point jaloux, car tout le monde sait que sa modestie n'est pas de l'impuissance.

Depuis l'époque de Baldassare, on ne peut guère nommer que Salimbeni et François Vanni. L'école siennaise va finir au milieu des troubles de l'Italie et des malheurs de Sienne. Cette république grande par le courage de ses citoyens, mais bornée par son étendue, ressemble, dans ses derniers jours, à un golfe resserré où les tempêtes sont plus violentes que dans les mers les plus vastes. Je ne veux pas parler de la tyrannie sacrilége de Petrucci et de l'apostasie des Socin, ce sont des souvenirs trop douloureux pour l'histoire. Après avoir marché pendant un quart d'heure sous les chênes verts de la jolie colline della Capriola, au bord des sources qui coulent limpides vers la vallée, vous trouverez le vaste couvent de l'Observance, où les curieux admirent un grand bas-relief du couronnement de la Vierge par les frères Luca della Robbia; votre pied heurtera une tombe, et vous comprendrez alors que la cité de la sainte Vierge a été grande et fière jusque dans son abaissement, et que ses murailles ne pouvaient pas renfermer les cendres du tyran Petrucci. Les églises, et les cloîtres de Sienne qui possèdent tant de glorieuses

et saintes sépultures, ne pouvaient pas non plus recevoir les dépouilles honteuses d'un sectaire [1].

Dieu est admirable dans ses élus, et tout en ce monde est fait pour eux! Sans le christianisme, que resterait-il de la république siennaise dans les annales du monde? quelques pages où seraient racontées les ambitions de ses partis, ses rivalités avec Florence, deux ou trois dates, une inscription pour l'amusement des académiciens et des oisifs : voilà tout. Mais à côté de cette vieille république tombée, il y a une république spirituelle toujours vivante par ses souvenirs et ses espérances. Au milieu de la ruine de la cité terrestre, des citoyens courageux et dévoués ont bâti dans le travail et la prière une cité permanente où se renouvellent les âmes tristes et abattues, comme l'aigle renouvelle sa jeunesse sur des alpes encore inexplorées. Quand les paysans du Jura, mes ancêtres, se sentirent trop faibles pour défendre leur nationalité contre les armées de Louis XI, ils se levèrent et dirent aux femmes et aux petits enfants : Partons; et, conduits par leurs curés qui portaient une croix de bois, ils traversèrent les républiques italiennes, divisées et caduques, et vinrent demander au père commun des fidèles, au vicaire de Jésus-Christ, un asile pour leur liberté [2] : ils avaient compris que la croix est l'unique espoir des nations comme des individus. Sienne a

[1] Les deux Socin sont morts en Pologne, après avoir malheureusement erré dans l'Europe.

[2] C'est à cette occasion que fut fondée, à Rome, la paroisse de Saint-Claude des Bourguignons.

une armée nombreuse de saints rangés autour de la croix triomphante ; qu'elle sache donc que là est sa force et sa protection.

Peuple siennais, souviens-toi de tes ancêtres, vis saintement si tu veux vivre glorieusement ; la corruption amène la servitude : ce sont deux sœurs qui ne se séparent jamais, ou qui se rejoignent bientôt. Peuple de Sienne, reprends courage, car on ne prescrit point contre le droit ; Dieu n'a donné les nations qu'à elles-mêmes, et ce don divin, aucune d'elles ne peut l'aliéner. Sois fidèle à ton chef le sauveur Jésus-Christ, libérateur des nations opprimées, et tu sentiras le souffle d'un nouvel esprit et d'une nouvelle vie ; il traversera tes riantes vallées et les forêts de tes Apennins, il passera sur toi comme l'haleine du printemps passe sur les plantes flétries ; et tu te réveilleras de ton sommeil, et tu marcheras vers un avenir que tu pressens sans l'entrevoir, comme l'oiseau voyageur pressent les rivages où il trouvera un plus doux soleil et une pâture plus abondante. La vieille terre d'Italie n'est pas morte, elle dort, elle se repose ; elle a produit trop de génie, trop de gloire, trop de sainteté. A cette nuit qui la couvre, nuit pleine d'angoisses, de plaintes et de gémissements, succédera le jour de l'allégresse, le jour de la délivrance ; alors la vieille Italie se relèvera, elle dira à ses fils et à ses filles : Bénissez Dieu, et saluez le jour Seigneur.

CHAPITRE II.

1347—1387.

GRACIEUSE ENFANCE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

Infantiæ non sensit sed ab ætate cœpit plenitudinis Christi.

S. AMBROS., in cap. 1, s. Luc.

Non nisi reversos in naturam puerorum introire in regnum cœlorum Dominus dicet, et pueros autem credentes omnes per audientiæ fidem nuncupavit. Si enim patrem sequuntur matrem amant, dictis credunt et quod audiunt verum habent.

S. HILARIUS, in Mattheum.

En montant la rue dell' Oca, pour aller au magnifique couvent des Frères Prêcheurs, on trouve à droite une maison d'assez humble apparence, et à côté, une petite chapelle, but pieux de fréquents pèlerinages. Cette maison était jadis la Fullonica, l'atelier de Giacomo di Benincasa, honnête teinturier de la ville de Sienne [1]. Cet homme juste, simple, véritablement chrétien et d'une probité à toute épreuve, après avoir travaillé, après avoir établi son industrie, son

[1] De satis laudabili popularium genere orti erant. — B. Raimund, cap. 1.

art comme on disait alors, pensa à prendre femme pour régulariser sa vie et ses habitudes domestiques; car il était seul au monde, et il n'avait pas de famille dont il pût attendre appui et secours. Il choisit à Sienne même une jeune fille appelée Lapa Piaganti, bonne et douce créature, qui fut une excellente ménagère et qui fit prospérer le commerce[1]. Entrons un peu dans l'intérieur de cet ouvrier dans l'art de la laine; faisons connaissance avec cette classe si brave, si chrétienne au moyen âge, et qui de nos jours a conservé encore les traces les plus profondes de la vertu, de l'honnêteté, au milieu de la corruption des classes riches.

Dieu avait béni l'union de Giacomo. Lapa fut comme une vigne abondante qui réjouissait l'Église et la cité par ses fruits; chaque année elle mettait au monde un enfant, souvent deux : elle eut vingt-cinq enfants. Giacomo avait un caractère égal et une extrême modération de paroles, il ne s'est jamais montré une seule fois violent et irrité. Lorsqu'il voyait ses amis dans la tristesse ou dans la colère, il prenait un joyeux visage, disant pour les consoler : Allons donc, tout ira pour le mieux, ne nous décourageons point et ne parlons pas ainsi[2]. Ayant été maltraité et presque ruiné par un marchand de la ville, qui lui réclama une somme d'argent sans aucune espèce de titres, il ne pouvait cependant souf-

[1] In factis domesticis et familiæ satis solertem. — B. Raimund.

[2] Eia, est bene sit tibi, non turberis, non loquaris talia. — B. Raimund, cap. 1.

frir qu'en sa présence on parlât mal de cet homme; il disait même à Lapa, lorsqu'elle laissait échapper l'amertume de son âme révoltée par l'injustice : Ma mie, laissez-le donc, laissez-le donc, Dieu nous protégera et lui montrera son erreur. En effet ce misérable vint à résipiscence. Mais ce qui distinguait par-dessus tout Giacomo, c'était une admirable pureté d'âme, une grande sainteté de langage, une modestie qui purifiait, qui ennoblissait tous ceux qui vivaient autour de lui. C'est dans la pratique sincère de ces fondamentales vertus qu'il éleva sa famille; et par un trait nous pourrons apprécier la force sanctifiante du bon exemple.

Giacomo avait marié Bonaventura, une de ses filles, à un jeune homme de Sienne appelé Nicolas. L'éducation morale de ce jeune homme, orphelin de bonne heure, avait été négligée; il était surtout fort libre dans ses paroles. Bonaventura, pieuse et pure comme un ange, en conçut une si grande tristesse, qu'elle tomba dans une sorte de langueur, et chaque jour on la voyait maigrir, s'affaiblir. Son mari qui l'aimait avec tendresse lui demanda la cause de ce dépérissement; elle lui répondit d'une voix triste et désolée : Dans la maison de mon père je n'avais pas l'habitude d'entendre des discours comme ceux que journellement j'entends ici; je n'y ai point été accoutumée dans mon enfance. Soyez donc certain que si toutes ces impures paroles ne cessent pas, vous me verrez bientôt morte [1]. Nicolas

[1] Ego in domo patris mei talia non consuevi audire, qualia hic quotidie

resta profondément ému; il admira la pureté de sa femme; il s'interdit à lui-même tout ce qui pouvait contrister une si belle âme, et il défendit à ses camarades toute inconvenance lorsqu'ils seraient dans sa maison. Ainsi la modeste retenue de Giacomo corrigeait l'indécente grossièreté de son gendre.

Dans l'année 1347, Lapa mit au monde deux filles, deux frêles petites créatures. Ne pouvant les allaiter toutes deux, elle en confia une à une nourrice étrangère, et elle garda l'autre, justement celle que Dieu s'était choisie pour épouse de toute éternité. Au baptême elle avait reçu le nom de Catherine, et sa sœur celui de Jeanne. Pauvre Jeanne, enfant angélique, elle remonta au ciel avant le soir, et laissa Catherine plus amoureusement encore bercée sur les genoux de sa mère; car la tendresse de Lapa s'accrut de cette douleur, et elle avoua qu'elle chérissait Catherine par-dessus tout [1]. Ses fréquentes grossesses l'avaient toujours empêchée de nourrir ses autres enfants le temps voulu; mais Catherine eut sa mesure bien pleine du lait de sa mère. Lapa n'eut depuis qu'une seule petite fille, qui fut aussi nommée Jeanne, et qui aussi mourut en bas âge.

Catherine était une charmante enfant, qui par son amabilité réjouissait tous ceux qui la voyaient. Sa mère pouvait à peine la garder dans la maison; les voisins et les amis se la disputaient; ils l'emme-

audio... Unde scias pro certo quod si tales inhonestæ loquelæ non auferantur de domo ista, in brevi videbis me defunctam. — B. Raimund, cap. 1.

[1] Lapa tanto diligentius remanentem filium enutrivit... super omnes hanc dilexit. — B. Raimund, cap. 1.

naient chez eux et prenaient un singulier plaisir à toutes les gentillesses naïves de cette jeune âme, revêtue déjà de sagesse et de grâces [1]. Dans les transports de leur contentement, ils avaient même changé son nom : ils l'appelaient Euphrosina, doux vocable qui signifie liesse et bonheur. Il y a dans les enfants chrétiens un charme ineffable, rayonnement de cette pureté d'âme et de corps, de cette grâce immaculée qui est leur plus belle robe, cette robe dont nous devons nous revêtir, nous autres hommes, pour entrer dans les jubilations nuptiales de l'Agneau sans tache. Rappelez à votre souvenir Léonide, père du grand Origène ; il se levait la nuit, il découvrait son fils endormi, et il baisait cette tendre poitrine, ce cœur dépositaire des secrets de la sagesse incréée [2]. En vérité, le corps d'un enfant est le tabernacle de Dieu, une arche vivante que nous devons toucher avec un religieux respect. La vie divine déposée au fond de chaque homme brille plus vivement dans l'enfance ; on y remarque quelquefois une merveilleuse intelligence qui nous ravit, nous étonne.

Ainsi Catherine laissait échapper de la source pure et limpide de son cœur des paroles célestes qui portaient autour d'elle la sainteté et la joie. On écoutait ses conversations enfantines, et on se sentait l'âme plus légère et plus portée vers le bien. Les eaux jaillissent et bouillonnent à leur source, mais

1 Rapiebat enim eam unusquisque vicinorum, et ad domum propriam ducebant, ut audirent prudentula verba ejus, et gratissimæ ejus infantilis lætitiæ consortio fruerentur. — B. Raimund.

2 Eusèbe, Hist. eccles., lib. VI, cap. 2.

quelque chose déjà marque le cours qu'elles doivent prendre ; ainsi, l'on pouvait bien juger quel devait être le cours d'une source qui rejaillissait jusqu'en la vie éternelle ; on devait entrevoir dans cette vie commençante, dans cette enfance qui ne sentait presque point l'enfance, la radieuse perfection de l'âge mûr.

Nous ne devons jamais sortir de l'enfance spirituelle, ce doit être là ce fond d'or et d'argent, sur lequel toute notre vie doit paraître un relief de riches et précieuses broderies. Il y a des saints que Dieu a retenus dans l'imitation de son enfance ; je ne nommerai ici que cette jeune Carmélite du monastère de Beaune, sœur Marguerite du Saint-Sacrement, que le saint enfant Jésus a toujours tenue pressée sur son cœur, infusant dans son âme toutes les vertus chrétiennes. C'est elle qui, toute petite à l'école, demanda comme une grâce d'être mise au rang des pauvres ; car parmi les enfants riches elle ne trouvait point l'image du petit Jésus. Elle donnait tout ce qu'elle pouvait, tout ce qu'elle avait ; et quand elle n'avait rien de meilleur, elle allait chercher de petits copeaux afin de les amuser. A cinq ans, elle disait à sa mère, qui voulait la parer et la faire belle : L'enfant Jésus était bien pauvre dans la crèche, il n'avait que de mauvais langes [1]. A cinq ans aussi, notre chère Catherine évitait de courir dans les blanches allées du siècle, et marchait avec les saints

[1] Voir l'admirable livre de M. Auvray, prêtre : l'Enfance de Jésus honorée en la vie de sœur Marguerite du Saint-Sacrement. Paris, 1654, in-8°.

dans l'étroit sentier de l'Évangile [1]. Elle avait pris des habitudes pieuses comme n'en ont plus les enfants de nos jours ; par exemple, en montant l'escalier de la maison paternelle, elle s'agenouillait sur chaque marche, et saluait la sainte Vierge, en récitant l'Ave Maria [2], et les anges du ciel venaient et souvent ils portaient Catherine du haut en bas de l'escalier sans que ses pieds touchassent terre. Dieu ne tarda pas à récompenser par des faveurs surnaturelles une si fraîche dévotion.

Un jour, elle avait six ans, sa mère l'envoya avec son petit frère Etienne, un peu plus âgé qu'elle, visiter Bonaventura dont nous avons parlé. Ces deux enfans s'en revenaient fort tranquillement, le long de cette rue assez abrupte et raide, appelée Valle-Piatta, lorsque tout à coup Catherine aperçut dans les airs, sur le sommet de l'église de Saint-Dominique, un trône radieux orné avec une magnificence royale, sur lequel était assis le Sauveur du monde revêtu des habits pontificaux et portant la mitre d'or; autour se tenaient les princes des apôtres Pierre et Paul, et le bienheureux évangéliste Jean : ils la regardaient avec amour, et le Christ lui donna sa bénédiction à la manière des évêques, avec un délicieux sourire. Catherine oubliant la timidité naturelle à son âge, s'arrêta immobile au milieu de ce chemin où passaient les hommes et le bétail ; elle

[1] Dealbatiores vias sæculi cursitare. — S. Augustin, Confess., lib. VIII, cap. 6.

[2] Ascendendo seu descendendo per gradus, ad quem libet gradum flexo geniculo, semel beatam Virginem salutabat. — B. Raimund, cap. 1.

était ravie à cette douce vision. Le petit Etienne croyant que sa sœur le suivait, avait continué sa route; lorsqu'il fut un peu loin, il se retourne, et apercevant sa sœur arrêtée, il l'appelle : elle ne répond pas. Alors il accourt et dit en lui prenant la main : Que faites-vous là? — Pourquoi ne venez-vous pas? — Et Catherine, comme s'éveillant d'un profond sommeil, baissa les yeux en disant : Si tu voyais la belle chose que je vois, tu ne m'aurais pas ainsi troublée[1]. Elle releva les yeux, mais tout avait disparu; et la pauvre enfant pleura beaucoup d'avoir perdu un si ravissant spectacle.

Dès ce jour, Catherine mûrissait dans la perfection[2]; on ne voyait en elle rien de puéril; l'amour divin enflammait son cœur et illuminait son intelligence; sa volonté était fervente et parfaitement réglée par la loi de l'Eglise. Elle s'appliquait à la prière, et cherchant les coins les plus retirés de la maison, elle y réunissait quelques petites filles, qui étaient toutes réjouies d'écouter sa conversation angélique; elle leur inspirait même des actes de mortification bien au-dessus de leur âge : ainsi pendant un certain nombre de Pater et d'Ave, toutes se flagellaient avec des cordelettes. L'Esprit saint, comme elle le raconta plus tard au bienheureux Raimund, lui apprit sans le secours des livres les détails de l'histoire des saints Pères et surtout de saint Domi-

[1] O se tu vedessi quella bella cosa che vedo io, non mi faresti cosi. — Fra Ambrosio, cap. 2.

[2] Ex illa hora cœpit parvula canescere virtutum, et morum maturitate. — B. Raimund, cap. 1.

nique. Cela fit naître en elle un violent désir de la solitude ; elle soupira après le désert et le silence, comme le cerf soupire après les eaux rafraîchissantes [1] ; son intelligence entrevit ces poétiques régions où vivent les âmes élues ; elle rêva le paradis. Elle résolut de se soustraire aux bruits magnifiques de la cité, aux chaudes et amollissantes caresses de la famille ; elle demanda à Dieu cette bonne part qu'avait choisie Marie, sœur de Lazare, et qui ne lui fut point enlevée.

Or donc, voilà qu'un beau matin elle prend seulette la route qui conduisait chez sa sœur, Lysa, mariée près de la porte Saint-Marc, appelée alors porte de San-Ansano. Elle sort de la ville ; elle n'avait pris qu'un pain pour toutes provisions. Elle marche jusqu'à ce qu'elle ne voie plus les tours de Sienne ; alors elle quitte le chemin battu, et s'établit dans le renfoncement d'une roche. On ne peut dire toute la joie qu'elle eut en entrant dans ce lieu ; elle croyait avoir trouvé le désert [2]. Elle se mit aussitôt en prière, et les élans de son âme soulevèrent son corps à plusieurs pieds au-dessus de terre. Dans sa simplicité, elle s'imagina que Dieu voulait par là la soustraire à ceux qui la cherchaient : aussi elle redoublait la ferveur de ses oraisons. Vers la neuvième heure du jour, heure solennelle qui consomma le salut du genre humain, Dieu inspira à Catherine des

[1] In illa ætatula nimis ardenter eremum concupivit.—B. Raimund, cap. 1.

[2] Quam lætanter ingrediens æstimabat se optatam jam eremum invenisse. B. Raimund, cap. 1.

pensées plus sages que celles de son propre esprit : elle était trop jeune et son corps était trop faible pour une telle vie ; elle ne devait pas quitter ainsi la maison paternelle. Elle obéit à la prudence, elle reprend sa route ; mais elle fut bientôt effrayée de la solitude : elle trouva que jusqu'à la porte de la ville il y avait bien loin pour sa fatigue ; elle pensa aux craintes, aux appréhensions terribles de sa mère, elle se jeta dans le sein de Dieu, son unique espérance, et le Seigneur ne l'abandonna pas. Une force toute puissante la transporta à la porte de Sienne [1]. Elle rentra dans sa famille, qui l'avait crue chez sa sœur Lysa, et cette merveille demeura cachée jusqu'au jour où elle-même en fit confidence à sa sœur et au bienheureux Raimund.

Je ne puis m'empêcher de rappeler ici un trait analogue d'une femme, qui a d'ailleurs avec Catherine bien des ressemblances, et qui est comme elle un des premiers écrivains de sa nation, sainte Thérèse. Cette MÈRE de l'Église nous raconte dans le premier chapitre de sa vie : « Il y avait un de mes frères que j'aimais d'une affection toute particulière : il était à peu près de mon âge, et nous lisions ensemble la Vie des Saints. Il me parut, en voyant le martyre que quelques-uns d'eux ont souffert pour l'amour de Dieu, qu'ils avaient acquis à bon marché le bonheur de jouir éternellement de sa présence ; et il me prit un grand désir de mourir de

[1] Brevi temporis spatio Dominus eam per aera deferens, in portam civitatis absque quacumque læsione deposuit. — B. Raimund, cap. I.

la même sorte, non par un violent mouvement d'amour que je me sentisse avoir pour lui, mais afin de ne pas différer à jouir d'une aussi grande félicité que celle que je lisais qu'on possède dans le ciel. Mon frère entra dans les mêmes sentiments, et nous délibérions ensemble du moyen que nous pourrions prendre pour venir à bout de notre dessein. Nous résolûmes de passer dans les pays occupés par les Maures, et de demander à Dieu qu'il nous fît la grâce de mourir par leurs mains. Et quoique nous ne fussions encore que des enfants, il me semble qu'il nous donnait assez de courage pour exécuter cette résolution, si nous en pouvions trouver le moyen; mais l'autorité paternelle était le plus grand obstacle. Une éternité de gloire ou de peines frappait notre esprit d'un étrange étonnement. Nous répétions sans cesse : Quoi ! pour toujours, toujours, toujours ! Et bien que je fusse dans une si grande jeunesse, Dieu me faisait la grâce, en prononçant ces paroles, d'imprimer dans mon cœur le désir d'entrer et de marcher dans la voie de la vérité. Lorsque nous vîmes que nous ne pouvions réussir dans nos projets de martyre, nous résolûmes de vivre comme des ermites; et nous nous mîmes à faire des ermitages dans le jardin; mais les pierres que nous mettions pour cela, les unes sur les autres, tombaient toujours; il n'y avait pas de ciment, et notre projet devenait impossible à réaliser[1]. »

[1] ..... Pareciame compravan muy barato el yr à gozar de Dios, y desseava yo mucho morir ansi.... ; y pareceme, que nos dava el senor animo en tan

Ainsi, les Saints faisaient leurs saintes enfances. Quand leurs âmes ne pouvaient échapper aux réalités de la vie, ils bâtissaient de petits ermitages dans le grand jardin du monde. Catherine prit une résolution plus sérieuse : elle établit une solitude dans son cœur, une cellule du dedans (una cella interna), où nous la retrouverons toujours avec délices, dans les ineffables transports de la contemplation. Cependant elle continuait à ravir tout le monde par une sagesse bien au-dessus de son âge, une maturité surprenante. Un jour sa mère lui dit : Va à l'Église paroissiale, et prie notre curé de dire ou de faire dire une messe en l'honneur de saint Antoine; tu offriras à l'autel ces cierges et cet argent. Catherine s'acquitta religieusement de cette commission ; mais voilà que, restant sous le charme des offices divins, elle ne revint que fort tard à la maison. Lapa la voyant rentrer, lui dit par manière de reproches et de réprimande : Te voilà donc de retour! maudites soient les méchantes langues qui disaient que tu ne reviendrais plus [1]. La pauvre enfant baissa la tête. Mais un instant après, tirant sa mère à l'écart, elle lui dit : Ma très-honorée mère, lorsque je ferai une faute, lorsque je n'obéirai pas à vos ordres, corrigez-moi, si vous le voulez; il est juste que j'apprenne

tierna edad..... Ordenavamos ser hermitanos, y en una huerta que avia en casa procuravamos, come podiamos hazer hermitas, ponendo unas pedrezillas que luego se nos coyan, y ansi no hallavamos remedio en nada para nuestro desseo. — Obras de Santa Teresa, in-folio, page 3, belle édition publiée par Foppens, à Bruxelles, 1675.

[1] Maladette sieno le lingue, che dicevano che tu non tornaresti mai ; tu se pûr ornata, — Fra Ambrosio, cap. 5.

à devenir sage ; mais je vous en supplie, à cause de moi ne vous laissez pas aller à maudire personne, bons ou mauvais ; cela ne convient pas à votre âge et me fait trop de peine. Lapa ne voulut pas avoir l'air déconcertée, elle lui répondit ; mais son âme était profondément édifiée d'une si merveilleuse sagesse. Lorsque Giacomo rentra, elle lui raconta toute cette conversation, et cet homme pieux bénissait Dieu dans son cœur de lui avoir donné une fille si gracieuse et si sainte.

Catherine avançant chaque jour dans la vie chrétienne, s'imposait de nouvelles pénitences, elle résolut de ne plus manger de viande : arracher la chair à la chair est le moyen le plus efficace que les amis de Dieu ont toujours employé pour détruire le péché dans leur corps. Mais elle n'osait refuser à ses parents ; elle prenait la viande qui lui était présentée aux repas, et quand elle n'était pas aperçue, elle la donnait à son frère Étienne, ou elle la jetait par petits morceaux aux chats qui étaient sous la table [1]. Catherine voyant dans la maison paternelle une certaine opposition à ses projets, sous l'apparence d'une bienveillante amitié, résolut de se créer une autre famille comme un refuge, une protection, un asile. Elle connaissait notre toute-puissante famille du ciel ; elle savait surtout que nous avons une mère, dont la tendresse surpasse toutes les tendresses, Marie, mère de Dieu, mère du bel amour,

[1] Aut dabat Germano Stephano suo, aut cattis paulatim projiciebat ut nullus perpenderet. — B. Raimund, cap. 1.

comme la saluait le moyen âge. C'est dans le sein de la Vierge qu'elle se réfugia, qu'elle se cacha. Elle chercha un coin bien obscur, bien ignoré, où elle pût s'entretenir sans gêne avec son invisible amie. Dans la solennité de sa joie et de son amour, elle fit un pacte avec elle, et les deux genoux en terre, elle se dévoua ainsi sans réserve au service de Dieu : « O très-heureuse et très-sainte Vierge, qui, la première entre toutes les femmes, vous êtes consacrée à Dieu, en lui vouant votre virginité, ce qui vous a mérité la grâce de devenir la mère du fils unique et éternel! Je supplie votre ineffable piété de ne pas considérer mes péchés et mon néant, mais de m'accorder la grâce très-grande de me donner pour époux celui que je désire de toutes les forces de mon âme, votre très-sacré fils unique notre Seigneur Jésus-Christ; moi, je promets à lui et à vous de ne jamais recevoir un autre époux, et de garder intacte ma virginité [1]. »

Dieu préparait ainsi cette union mystique qu'il devait consommer un jour. Dès lors dans la maison paternelle la vie devenait plus pénible; Lapa voulait absolument établir Catherine dans le monde, pour la détourner des voies extraordinaires où elle paraissait entrer. On résolut de la marier; mais auparavant il fallait lui inspirer des goûts mondains, il fallait la soustraire aux influences toutes célestes, l'arracher à l'abnégation et la relier aux habitudes de la vie ordinaire. Catherine céda un peu aux désirs

[1] B. Raimund, cap. I.

de sa mère et de sa sœur Bonaventura ; elle consentit à soigner son corps, à le parer comme font les autres femmes ; et pourtant elle conservait intact au fond de son cœur l'amour de son époux divin[1]. Bonaventura se repentit d'avoir fait une pareille démarche, elle mourut bientôt ; elle expia sa faute dans les flammes du Purgatoire, et ne fut délivrée que par les prières de sa sœur la Sainte. Catherine eut toujours des remords de cette complaisance qu'elle appelait un crime ; elle se reprochait cet excès de tendresse pour Bonaventura, il lui semblait qu'elle l'avait aimée plus que Dieu ; alors elle pleurait amèrement et redoublait ses mortifications. Bien des années après, elle s'en accusait encore au bienheureux Raimund, avec des gémissements et des soupirs ; et lorsque ce vénérable religieux cherchait à calmer sa douleur, elle disait toute désolée : Mon Dieu ! mon Dieu ! quel père spirituel ai-je donc choisi, le voilà qui excuse mes crimes[2] ! — Dieu avait permis cette innocente faiblesse ; car il veut que le cep qu'il a planté dans la vigne d'Engaddi s'élève aussi haut que les cèdres du Liban, et produise des grappes aussi merveilleuses que celles de Chypre ; il enterre lui-même la racine pour qu'elle se remplisse de sève et de vigueur. C'est une loi dans l'ordre de la nature comme dans l'ordre de la grâce,

[1] Consensit virgo dare corporis ornatui operam, quamvis votum de non accipiendo virum, firmiter retineret. — B. Raimund, cap. 2.

[2] Ah Signor mio, Dio mio, che padre spirituale ho io preso, che excusa i miei peccati. — Fra Ambrosio, cap. 6.

que plus la racine est profonde, plus la tige est élevée et fructifiante.

Ce n'était pas seulement sa famille qui cherchait à détourner Catherine de son époux divin, le démon s'y prit lui-même d'une autre manière : un jour qu'elle priait devant un crucifix, il mit devant elle une robe très-magnifique, afin qu'elle s'en parât; mais Catherine méprisant le tentateur et ses pompes, dit à Dieu : O mon très-doux Seigneur, vous savez bien que je n'ai voulu d'autre époux que vous-même, je vous supplie donc de me secourir dans cette tentation. Alors elle vit la reine des vierges tirer du côté du crucifix une robe d'une beauté admirable, ornée de pierres précieuses dont elle la revêtit. Catherine s'humiliait profondément devant Dieu; elle pleurait à ses pieds comme Marie-Magdeleine, qu'elle choisit pour son avocate, et que le Sauveur lui donna plus tard pour patronne spéciale. Lapa en revenait toujours à ses idées de mariage pour sa fille; elle lui destinait un homme de leurs parents, dont l'alliance eût été très-profitable; aussi elle ne négligea aucun moyen pour l'y décider. Elle pria un dominicain, fort ami de sa famille, de négocier toute cette affaire. Ce saint homme trouvant Catherine inébranlable, la confirma dans sa résolution : Rasez vos cheveux, lui dit-il, et peut-être vous laissera-t-on en paix. Elle fit avec joie ce dur sacrifice pour une femme; elle prit à l'instant des ciseaux et coupa ces blonds cheveux qui, tombant en boucles d'or, étaient pour elle une occasion de vanité. Désormais elle ne

paraissait plus sans avoir la tête voilée. Sa mère, qui n'était pas accoutumée à la voir ainsi, lui demanda pourquoi elle portait un voile? Catherine murmurait toujours une réponse inarticulée; elle ne voulait pas mentir, mais elle ne voulait pas non plus avouer le fait [1]. Lapa impatientée, arracha le voile : O ma fille, qu'avez-vous fait? Elle ne put en dire davantage, tant était grande sa douleur; les cheveux de sa fille étaient si beaux [2]!

Le combat domestique devait se continuer avec acharnement; on ne lui ménagea plus aucune de ces humiliations si pénibles pour une femme; on descendit même jusqu'aux paroles outrageantes et brutales : Vilaine femme; crois-tu échapper à notre volonté, parce que tu as coupé tes cheveux? — Eh bien! ces cheveux, ils croîtront malgré toi; ton cœur dût-il en crever, tu prendras un mari; tu n'auras pas de repos jusque-là. — Il fut résolu que Catherine n'aurait plus de chambre particulière, qu'ainsi toutes ces prétendues communications avec Dieu cesseraient; qu'elle serait sans cesse occupée au ménage, qu'elle serait la servante de la cuisine. Catherine offrit à Dieu toutes ses afflictions, elle se renferma dans la cellule de son cœur pour s'y unir plus intimement à son époux céleste. La maison paternelle se transfigura à ses yeux; la cuisine devint un sanctuaire, et elle avouait naïvement qu'en servant

[1] Nec mentiri virgo volens, nec pandere veritatem, potius mussitabat quam respondebat. — B. Raimund, cap. 2.

[2] Tacta dolore cordis, eo quod capilli essent pulcherrimi. — B. Raimund, cap. 2.

son père, elle croyait servir notre Sauveur Jésus-Christ; sa mère lui représentait la sainte Vierge; ses frères et les autres membres de la famille, les apôtres et les disciples. Ainsi, tous ses chagrins devenaient des joies; Dieu la consolait de toutes les humiliations des hommes. Visiblement une force divine la faisait triompher; ses frères disaient entre eux : Nous sommes vaincus[1]. Son père, plus pieux que les autres, avait un pressentiment de la grande vertu de sa fille; il résolut d'examiner toutes ses actions avec une religieuse sollicitude.

Il n'y avait qu'un seul endroit de la maison où Catherine pouvait se retirer en secret pour répandre son âme devant Dieu; c'était la chambre de son bon Étienne, celui de ses frères qu'elle aimait le mieux, le seul qui n'était pas encore marié. Elle allait souvent s'y cacher; pendant le jour Étienne était à la Fullonica, pendant la nuit il dormait, il ne pouvait la voir. Là, elle se reposait dans la contemplation de cet époux si désiré, si désirable; comme sainte Cécile, elle répétait sans cesse ces paroles du Psalmiste : O mon Dieu, que mon cœur soit immaculé! O mon Dieu, que mon corps reste pur! Là, elle trouvait les délices, le repos du paradis. Un jour qu'elle était ravie en extase, Giacomo entr'ouvrit doucement la porte, et il vit sa fille, sa fille qui appartenait plus à Dieu qu'à lui, profondément inclinée dans un coin de la chambre, et sur sa tête reposait

[1] Ita ut Germani ejus videntes constantiam, se dicerent : Victi sumus. — B. Raimund, cap. 2.

une colombe blanche comme la neige. Il conserva cette douce vision dans son cœur, et il promit à Dieu de ne pas lutter plus longtemps avec la grâce. Le sort de Catherine allait se décider.

CHAPITRE III.

1358—1362.

CATHERINE EST DIVINEMENT AVERTIE D'ENTRER DANS LA SAINTE MILICE DES SŒURS DE LA PÉNITENCE DE SAINT DOMINIQUE. — ELLE EST FORTIFIÉE DANS LA PRATIQUE DE TOUTES LES VERTUS. — LE BIENHEUREUX RAIMUND DE CAPOUE.

Oculi mei semper ad Dominum, quoniam ipse evellet de laqueo pedes meos.

PSALM. XXIV.

Non attendens quid caro possit, sed quid spiritus velit.

S. BERNARD, Serm. XXX, de Divers.

Les âmes pieuses de toutes les époques ont toujours cherché la séparation du monde. Tant belle soit la grande cité de Dieu, elle est inévitablement en contact avec la cité des hommes, et ce contact est glacial, mortel; c'est un choc qui brise toute force, toute énergie. Lorsqu'une femme impure toucha la frange de la robe du Sauveur, il s'écria qu'une vertu était sortie de lui : à la vérité c'était une grâce, un bienfait, un miracle; mais nous, nous perdons nos vertus, elles sortent stériles pour ne plus revenir; le

grain tombe sur la terre et il est emporté par les vents, chaque fois que sur les grands chemins du monde nous sentons à la frange de notre robe le frôlement de l'infamie et du péché. Il faut à certaines âmes privilégiées un air plus pur, un lien indissoluble qui les rattache à leur Dieu. Ainsi, la Basilique est devenue trop étroite; élargissez-vous encore, merveilleuse cathédrale, élargissez-vous, prenez votre auréole de chapelles, de petits temples, et mon âme tressaillera d'aise, car elle pourra s'y cacher avec Dieu, et y trouver un doux rafraîchissement.

Dans le moyen âge il y avait des asiles pour les cœurs énamourés de la sagesse éternelle; les cloîtres n'étaient jamais fermés, ils étaient de petites sociétés dans la grande. On pouvait se choisir une famille entre toutes les nombreuses familles monastiques pour y servir le Père céleste, dans la prière et dans le travail. Et même lorsque l'homme ne pouvait aller au cloître, le cloître venait à lui; tout en restant dans le monde on portait les armes de la même chevalerie, on combattait sous la même bannière. Les tiers-ordres furent au moyen âge une des plus utiles institutions de bienfaisance, un des plus signalés bienfaits de notre Dieu [1].

Catherine affectionnait par-dessus tout l'Ordre de saint Dominique. Ce saint Patriarche lui apparaissait comme le plus puissant zélateur des âmes, comme un très-intrépide propagateur de la vérité. Elle aimait aussi saint François d'Assise, et sa dévotion

[1] Voir mon Histoire de S. François d'Assise, in-8°, chap. x.

était égale pour ces deux laboureurs infatigables que Dieu a mis à la même heure dans sa vigne, pour la travailler, la façonner, en déraciner les épines des vices et y mettre les heureuses plantes des vertus [1]. Elle ne savait comment honorer assez les Frères Prêcheurs; lorsqu'elle en voyait passer un devant la maison de son père, elle remarquait l'endroit où il avait posé les pieds, puis, avec les transports d'un humble amour, elle allait baiser dans la poussière ces très-précieuses empreintes [2]. Elle sympathisait avec cette ardente milice, toute vouée au salut des âmes; elle aurait voulu combattre avec eux; elle s'irritait contre l'obstacle insurmontable de son sexe, et dans les accès d'une sainte folie elle formait la résolution de prendre, comme sainte Euphrosyne, un habit d'homme et de s'en aller bien loin, bien loin, dans un couvent de Frères Prêcheurs [3]. Non-seulement elle ne se laissa pas emporter à cette imprudence formellement blâmée par l'Église, mais elle ne pouvait, même à cause de sa famille, réaliser son plus cher désir de vivre dans le tiers-ordre de saint Dominique, très-nombreux à Sienne. Dieu lui donna enfin une consolation céleste et un avertissement décisif.

Elle vit pendant son sommeil les saints Patriarches

[1] Addi adunque quei lavoratori i questo patre misse in la vigna sua a lavorare et ad extirpare le spine da vitii et piantare la vertu. — Dialogo, cap. 158.

[2] Notabat loca ubi ponebant pedes; et postquam transiverant, osculabatur pedum ipsorum vestigia humiliter et devotè. — B. Raimond, cap. 1.

[3] Remotas ad partes accedens, fingendo se masculum ordinem prædicatorum intraret. — B. Raimund, cap. 1.

monastiques et parmi eux le bienheureux Dominique; elle le reconnut au lis très-blanc et très-beau qu'il portait à la main, et qui paraissait enflammé comme un autre buisson de Moïse. Chacun des saints législateurs l'engagea successivement à vivre sous ses lois; mais elle s'approcha de saint Dominique, qui se leva pour la recevoir; il lui présenta l'habit des Sœurs de la Pénitence en disant: Ma très-douce fille, aye bon courage, ne t'effraye plus d'aucune difficulté, très-certainement tu revêtiras cet habit selon ton désir [1]. Catherine pleura de joie en remerciant Dieu et l'invincible athlète Dominique. Elle se sentait l'âme toute consolée et fortifiée; sans plus rien craindre elle dit à sa famille réunie : « Vous aviez formé le projet de me marier; comme vous avez pu le voir, moi j'en ai cordialement horreur; mais par respect pour le commandement de Dieu qui nous ordonne d'honorer nos parents, jusqu'à ce jour je n'ai rien dit de formel. Il n'est plus temps de se taire, je dois parler ouvertement, je dois vous découvrir mon cœur et la résolution que j'ai prise, non pas hier, mais que je nourris dès mon enfance. Sachez donc que j'ai fait vœu de virginité; ce n'est point un enfantillage, c'est une mûre délibération : devant notre Sauveur Jésus-Christ et sa glorieuse mère, je me suis engagée à n'avoir jamais d'autre époux que le Seigneur. Maintenant qu'avec la grâce

[1] Filia dulcissima, forti animo esto, nec verearis quodcumque impedimentum; quia certissime isto habitu, sicut desideras indueris. — B. Raimund, cap. 3.

de Dieu je suis plus grande, je vous dirai que cette volonté s'est affermie en moi, et plutôt que de la briser, on ramollirait la pierre; vous y perdriez vos peines et votre temps; abandonnez donc le projet de me marier, car je n'y consentirai jamais. Il faut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Si vous voulez me garder dans votre maison, même comme votre servante, ah! je suis prête à vous servir avec joie; si au contraire vous me chassez d'auprès de vous, ma résolution ne sera point ébranlée, j'ai un époux si riche et si puissant! il ne permettra pas que je manque d'aucune chose; il me donnera tout ce qui est nécessaire. »

A ces paroles, tous sanglotaient, personne ne pouvait répondre; ils considéraient intérieurement cette sainte résolution de la jeune fille que personne n'osait contredire, et étaient étonnés de la voir si courageuse, elle d'ordinaire si silencieuse et si craintive. Ils étaient profondément découragés. Giacomo seul trouva assez de force dans sa confiance en Dieu pour lui répondre : il gardait le souvenir des vertus merveilleuses de sa fille et la douce vision de la colombe. « A Dieu ne plaise, ma fille, que nous nous opposions à ta volonté, qui est celle même de Dieu. Nous avons appris par une longue expérience que toutes tes actions ont un principe divin; fais donc ce que l'Esprit saint t'inspirera. Désormais, nous ne te gênerons plus dans tes bonnes œuvres. Intercède pour nous, afin que nous méritions de jouir des promesses de ton époux, de celui qui t'a

fait la grâce de te choisir dans un âge si tendre. » Et s'adressant à sa femme et à ses fils, il dit : « Que personne ne contriste ma chère enfant et ne l'empêche de vaquer à ses saints exercices. Il faut qu'elle serve librement son époux et qu'elle prie pour nous tous ; nous ne trouverons jamais une pareille alliance : y a-t-il de quoi se plaindre, à la place d'un homme nous recevons Dieu [1]. » Les gémissements redoublèrent ; Lapa qui avait pour sa fille une affection trop charnelle était muette de douleur. Catherine était au contraire dans l'allégresse la plus vive, et dans son âme elle bénissait son Jésus victorieux et triomphant. Cependant on lui donna une chambre de la maison paternelle, où elle put se livrer à ses saints exercices comme dans une solitude. Cette petite cellule devint un jardin céleste. Catherine redoubla ses mortifications ; elle portait des vêtements de laine ; son lit était une espèce de table sur laquelle elle s'asseyait pour méditer, ou bien elle s'y jetait tout habillée pour dormir un peu. Cette lutte contre le sommeil fut la plus dure de toutes les luttes qu'elle eut à soutenir. Elle portait ordinairement un cilice ; mais comme sa pureté d'âme avait horreur de la malpropreté du corps [2], elle quitta le cilice pour se ceindre fortement les reins d'une chaîne de fer, qu'elle n'ôta que par l'ordre de son confesseur, le danger étant devenu imminent. Elle avait lu que

[1] Non sumus inventuri parentelam similem isti ; ne conqueri habemus, si pro mortali homine recipimur Deum. — B. Raimund, pars 1, cap. 3.

[2] Sed quia sicut erat munda interius, sic etiam exteriores immunditias fugiebat. — B. Raimund, cap. 3.

saint Dominique se flagellait chaque jour trois fois ; elle voulut l'imiter : elle était surtout bien résolue à donner à son époux, le Sauveur des hommes, sang pour sang. Après cette rude flagellation d'une heure et demie chaque jour, ses épaules étaient déchirées, et le sang ruisselait de toutes parts : J'ai vu, disait le Père Tommaso, j'ai vu une chaîne de fer tout humide de son sang [1].

Une seule chose soutenait Catherine au milieu des rigueurs de la pénitence, la contemplation de Dieu : elle ne se lassait pas de parler de ses divines perfections, cela renouvelait les forces de son corps et la rendait toute joyeuse [2]. Elle aurait passé sans nourriture cent jours et cent nuits, dans ces entretiens célestes. Le bienheureux Raimund de Capoue, après toutes les fatigues de sa journée apostolique, était quelquefois vaincu par le sommeil, lorsque le soir elle lui avait parlé pendant plusieurs heures des choses spirituelles ; elle continuait longtemps encore sans s'en apercevoir ; puis enfin elle l'éveillait par un cri et elle lui disait avec une sainte émotion : A cause du sommeil, vous voulez donc renoncer au progrès de votre âme ? Est-ce à vous ou à un mur que je parle de Dieu [3] ?

C'est ainsi qu'elle nourrissait, qu'elle fortifiait son

[1] Vidi autem ego catenam unam sanguine madidam. — Bolland., april, t. III, p. 869, in-folio.

[2] Nec unquam lassabatur in hoc, imo semper hilarior et recentior reddebatur. — B. Raimund, pars I, cap. 3.

[3] Ut quid propter somnum perditis animæ vestræ profectum? Numquid muro loquor verba Dei, an vobis? — B. Raimund, cap. 3.

âme, mais son corps s'amoindrissait, il disparaissait presque devant la merveilleuse puissance de son esprit. Sa mère Lapa était désespérée de voir cette fleur, le matin si vigoureuse et si droite sur sa tige, se dessécher et s'incliner vers la terre avant le milieu du jour. Notre Catherine avait été pourtant une bien forte et bien robuste fille; on l'avait vue souvent monter une longue échelle, pour déposer dans le grenier de la maison la charge d'un cheval ou d'un âne [1]. Cette pauvre mère, à qui il n'était pas donné de s'élever à une si haute perfection, avait à chaque heure du jour une nouvelle peine, mais surtout elle ne pouvait plus se contenir quand, s'approchant de la porte de la petite chambre de Catherine, elle entendait les coups de la sanglante flagellation : Ma fille, s'écriait-elle, ma pauvre fille, que fais-tu? je te vois déjà morte, tu te tueras bien certainement. Mon Dieu! qu'ai-je donc fait pour être si malheureuse [2]?—Puis elle s'arrachait les cheveux en sanglotant, et les bonnes voisines effrayées accouraient pour tâcher de la consoler un peu. Lapa fit tous ses efforts, employa tous les moyens, pour engager Catherine à modérer ses austérités; elle voulut d'abord l'empêcher de veiller : elle allait le soir la chercher dans sa chambre, elle l'amenait de

[1] Tanti vigoris et fortitudinis erat in corpore, quod onus jumenti seu asini, ipsa agiliter per duas scalas longas, usque ad superiora domus, propriis humeris deferebat. — B. Raimund, pars 1, cap. 3.

[2] Figliuola, Figliuola, che fai tu mai? — Io mi ti vedo morta; senza dubio Figliuola, tu sarai crudelissima homicida di te stessa. — Fr. Ambrosio, cap. 12.

force dans la sienne et la faisait coucher dans son propre lit. Catherine pour contenter sa mère se couchait tout au fond du lit; mais son âme, comme la lampe du sanctuaire, brillait toujours devant Dieu, et aussitôt qu'elle voyait Lapa endormie, elle se levait bien doucement et retournait à ses exercices accoutumés[1]. Sa mère s'en étant bientôt aperçu, Catherine ne voulut pas la contrister, et demeurait couchée. La pénitence n'y perdit rien toutefois, elle avait soin de glisser sous les draps une planche fort dure qui brisait ses membres. Enfin sa mère, se voyant toujours trompée, finit par ne plus la contraindre à dormir; elle lui dit : Couche-toi bien désormais où tu voudras, j'ai trop de chagrin de voir toutes ces choses.

Cependant elle résolut de faire une dernière tentative pour arracher sa fille à toutes ces idées étranges et à ces excessives pénitences; elle lui proposa de la mener aux eaux: les eaux de Sienne étaient fort renommées dans tout le moyen âge. Par une belle matinée du mois de juin, Lapa et sa fille descendirent le petit chemin de la vallée, où était le bassin des baigneurs, à quelque distance de la ville du côté des Apennins. Catherine témoigna le désir de n'entrer dans l'eau que lorsque tout le monde serait sorti. Sa mère était contente de la voir si bien disposée. En effet elle se mit dans le bain, mais sous prétexte de se le rendre plus profitable, elle se tint à

[1] Postquam mater dormierat, silenter surgebat, et redibat ad exercitium suum sanctum. — B. Raimund, pars I, cap. 3.

l'ouverture des canaux qui amenaient l'eau sulfureuse ; et son pauvre corps, si faible et si délicat, fut tout brûlé par ces flots d'eau bouillante. Plus tard elle disait avec sa simplicité de vraie colombe : Pendant que j'étais ainsi, je pensais aux tortures de l'enfer et du purgatoire ; je suppliais mon créateur, que j'ai tant offensé, de changer pour moi ces tourments mérités, en ces douleurs que je souffrais volontiers ; et dans l'espoir de cette miséricorde j'oubliais tout.

Cette vie si dure, si pénitente, n'était pas encore l'idéal que Catherine avait rêvé. Elle voulait entrer plus intimement en communication avec les âmes saintes, en revêtant l'habit de la pénitence de saint Dominique ; c'était là le but où elle tendait de toute la ferveur de ses désirs. Depuis la vision si consolante qu'elle avait eue, elle tourmentait ses parents de lui procurer cette grâce. Lapa, sous divers prétextes, s'était toujours refusée à cette démarche ; elle ne se sentait pas le courage de porter sur la montagne le bois et le feu du sacrifice. Enfin, vaincue par les supplications de sa fille, elle alla au régime des Sœurs de la Pénitence, que leur long manteau noir avait fait appeler, à Sienne, les MANTELLATE[1], pour y demander l'habit. Les sœurs répondirent qu'elles n'avaient pas coutume de donner l'habit à des jeunes

[1] Les MANTELLATE étaient très-nombreuses à Sienne ; en 1352, cent d'entre elles jurèrent publiquement de ne quitter l'habit religieux qu'avec la vie. Elles élisaient une prieure à laquelle elles étaient tenues d'obéir. En 1380, elles étaient réduites à cinquante ; la peste les avait moissonnées en proportion de leur dévouement. Urbain VI, probablement sur les instances de Catherine, leur accorda une indulgence plénière pour l'heure de la mort. — Mss. du couvent de Saint-Dominique à Sienne.

filles, mais seulement à des veuves, ou à des femmes d'un âge avancé, et d'une vertu à toute épreuve. Loin d'être étonné de cette réponse, on la trouve très-sage, lorsqu'on connaît la constitution des tiers-ordres de femmes à cette époque. Il n'y avait pas de vie commune, pas de clôture; chaque sœur vivait dans sa maison et s'y gouvernait à sa guise; il n'y avait que la réunion, la fraternité du dimanche dans l'église des Frères Prêcheurs, pour y entendre la parole de Dieu; on devait aussi, s'il était possible, y assister chaque jour à la messe. Il fallait donc exiger des aspirantes des garanties spéciales de raison et de sagesse de conduite. C'est Catherine que Dieu destinait pour donner au tiers-ordre des Sœurs de la Pénitence de saint Dominique, une forme plus parfaite et plus régulière. Elle y introduisit les vierges; elle entra à la cour du grand roi avec ce brillant cortége.

Lapa satisfaite de cette réponse, vint toute joyeuse la rapporter à Catherine, qui en fut fort affligée; pourtant elle ne se découragea pas, et se confiant dans la promesse du glorieux patriarche Dominique, elle engagea sa mère à renouveler sa demande. Celle-ci le fit à plusieurs reprises, mais elle reçut toujours la même réponse. Catherine en tomba malade de chagrin; à cette cause venant se joindre toutes les douleurs de son corps, la petite vérole se déclara, et son état devint alarmant. Sa mère au désespoir ne quittait pas le lit de sa chère petite, lui prodiguant les remèdes, les soins et les douces paroles[1].

[1] Afflicta mater, juxta filiæ lectulum sedens, quasi continue remedia quæ

Catherine n'avait qu'une seule pensée, entrer dans l'Ordre de saint Dominique. Mère bien aimée, disait-elle, si vous voulez que je guérisse et que je reprenne mes forces, faites en sorte que mon désir soit rempli, autrement je doute que Dieu me laisse à vous, sous quelque habit que ce soit[1] Comme Lapa lui entendait sans cesse répéter ces paroles, elle eut de terribles appréhensions. Elle courut au régime des Sœurs, elle fit tant d'instances qu'elle obtint cette réponse : Si votre fille n'est pas trop belle de visage ou de corps nous consentirons à la recevoir parmi nous à cause de votre grand désir.—Venez et voyez vous-mêmes, dit Lapa. — En effet, trois ou quatre des plus prudentes et des plus discrètes vinrent à la Fullonica. Catherine, outre qu'elle n'était pas d'une beauté remarquable, était entièrement défigurée par la maladie[2]. Ainsi cet obstacle fut levé; mais ce qui l'emporta par-dessus tout, c'est sa dévotion, ce sont ses ardents désirs, ce sont ses brûlantes paroles qui pénétrèrent l'âme des Sœurs. Elles ne voulurent cependant rien décider sans le conseil des Frères Prêcheurs. Catherine fut reçue à l'unanimité : on fit savoir à sa mère, qu'aussitôt après sa guérison, elle pourrait présenter sa fille à l'église des Dominicains, où elle devait prendre l'habit de religion. Ca-

poterat adhibebat; et ipsam quibus sciebat verbis consolabatur. — B. Raimund, pars I, cap. 4.

[1] Dilettissima madre, se voi mi volete veder sana, e allegra, e gagliarda, fate ch'io habbi l'habito ch'io desidero. — Fra Ambrosio, cap. 14.

[2] Quæ venientes, quamvis sanctæ Virginis speciositatem videre non possent, tum quia naturaliter non inerat excessive, tum etiam quia infirmitas illa corpus ejus infecerat. — B. Raimund, cap. 4.

therine pleura de joie et de bonheur : voilà donc l'accomplissement de la grande promesse ! Elle demanda à Dieu la santé et elle l'obtint[1] : Dieu pouvait-il refuser quelque chose à celle dont sa volonté puissante était le seul désir, la seule passion ?

Lapa cherchait toujours des retards ; il fallait un dernier effort, il fut décisif : et un jour au matin (1362), Catherine et sa mère sortirent de la Fullonica et montèrent à l'église de Saint-Dominique, l'une triste mais résignée, l'autre toute radieuse d'allégresse. Les Sœurs de la Pénitence s'y étaient réunies de bonne heure : le contentement intérieur de leur âme illuminait leurs pacifiques visages ; au milieu de leur vie si mortifiée, c'était un doux rafraîchissement, dans cette vallée de larmes et de misères, c'était la vision béatifique du ciel. Le Frère chargé du soin spirituel de la sainte congrégation donna à Catherine l'habit symbolique, après lequel elle soupirait dès son enfance : la tunique blanche symbole de l'innocence, le manteau noir symbole de l'humilité. Humilité, innocence, voilà le principe de sa vie, et toute sa vie a été humilité et innocence. Elle ne prononça pas les trois vœux de religion, elle fit mieux, elle les pratiqua : la chasteté, elle fut plus pure que le lys des champs ; l'obéissance, elle obéit en tout au Frère prieur, et aux assistantes du tiers-ordre, et son confesseur nous assure que jamais elle ne s'est éloignée de ses ordres,

[1] Intra paucos dies curata fuit. — B. Raimund, pars I, cap. 4.

et même de ses simples conseils[1]; la pauvreté, mais c'était ses plus chères amours Dans la maison de son père, où tout était en abondance, elle n'a jamais rien demandé pour elle, mais seulement pour les pauvres, les amis de Dieu et les siens. Elle était même affligée de l'honnête aisance de sa famille, elle suppliait Dieu de lui donner la consolation de voir ses parents pauvres. Mon Dieu, s'écriait-elle souvent, ce ne sont pas les biens de la terre que je demande pour mes parents, mais les biens éternels : les richesses de la terre traînent après elles trop d'inquiétudes et de dangers, je ne veux pas les y voir exposés[2]. Dieu l'exauça, et dans sa vieillesse, le charitable et brave Giacomo fut admis aux honneurs de la pauvreté.

Notre Seigneur Jésus-Christ, après avoir prêché à ses disciples les préceptes de la vie spirituelle, ajoutait : Lorsque vous aurez fait toutes ces choses, dites : Je suis un serviteur inutile. Catherine jetant un regard sur sa vie passée, trouve qu'elle n'avait encore rien fait. O mon Dieu, à côté de cette profonde humilité des saints, comment punirez-vous notre orgueilleuse présomption ! Elle se croit encore indigne des embrassements de l'époux divin. Voilà que je suis entrée en religion, se disait-elle, je ne dois plus vivre comme j'ai fait jusqu'à ce jour[3]; et

[1] Nunquam me recolo semel obedientiam præterisse. — B. Raimund, cap. 5.

[2] In tantum erat paupertatis amica... orabat indefesse altissimum; ut oblatis divitiis ad paupertatem suos deducere dignaretur. — B. Raimund, cap. 5.

[3] Ecce jam religionem intrasti, non oportet te amodo vivere sicut hucusque vixisti. — B. Raimund, pars 1, cap. 5.

il y eut dans cette âme sainte un redoublement de ferveur et de dévotion. Pour mettre entre elle et le monde une barrière infranchissable, elle résolut de garder le silence, et pendant trois ans elle ne parla que pour accuser ses péchés à son confesseur. Les colloques avec ce maître divin, qui, suivant sa belle expression, parle peu et fait beaucoup, remplissaient son âme et ne laissaient pas de place aux discours humains. Elle ne sortait de sa cellule que pour aller à l'église. La chétive nourriture nécessaire à sa vie, elle la prenait seule, et même elle résolut de ne jamais manger sans avoir lavé son âme dans les larmes, les larmes étaient son plus doux breuvage[1].

Qui pourrait raconter ses longues veilles où elle était absorbée dans les divines contemplations? Elle s'était fait une loi de veiller pendant que les Dominicains, qu'elle appelait toujours ses frères, dormaient; mais lorsqu'elle entendait la cloche de Saint-Dominique sonner le second coup des matines, elle disait joyeusement à l'époux de son âme : Maître, pendant que vos serviteurs mes frères ont dormi, j'ai fait la garde devant vous afin que vous les préserviez de tout mal et des surprises de l'ennemi; les voilà qui se lèvent pour chanter vos louanges, gardez-les pendant que moi je vais reposer un peu[2].

[1] Semper immediate ante cibum, prius Deo lacrymas offerens, animam irrigabat. — B. Raimund, pars 1, cap. 5.

[2] Ecco signore, infino a quest'hora si sono posati i servi tuoi, et fratelli miei, et io ho fatto la guardia per loro dinanzi a te pastore, che gli servasti da i mali, et insidie del nimico : hora se loro si levavo a laudarti, tu ancora conservagli, et io mi posaro un poco. — Fr. Ambrosio, cap. 15.

Puis elle étendait son corps si faible, si délicat, sur la table qui lui servait de lit. Ainsi la journée de Catherine n'était qu'une longue extase, une prière perpétuelle, une fête du paradis; car Jésus-Christ et les anges descendaient dans l'humble cellule de la Fullonica ; il y avait des chants harmonieux, des conversations célestes. Cette béatifique vision se continuait même pendant qu'elle parlait à ses sœurs ; la langue de son corps articulait les paroles d'une conversation tout humaine, la langue de son âme articulait intérieurement les paroles de sa conversation avec Dieu [1].

C'est à cette époque, dans les premières années de sa vie religieuse, que notre chère Sainte rencontra le bienheureux Raimund de Capoue que Dieu lui avait promis pour guide spirituel [2]; elle s'attacha à cet homme d'une admirable piété, qui fut tout à la fois son confesseur, son disciple, son historien. Il y avait entre ces deux grandes âmes de fortes et puissantes sympathies ; et Dieu nous présente dans l'histoire ces pures et mâles affections pour sanctifier nos amitiés et les élever au-dessus de la terre. Raimund, né à Capoue de la noble famille de Vinea, était un dominicain illustre dans la science, dans cette science mystique, véritable foyer dont toutes les autres sciences ne sont que des rayons. Il a légué

[1] Aliquando dum loqueretur cum aliis, astabat hæc sacra visio, et mente loquebatur cum ipso, lingua vero corporea cum hominibus. — B. Raimund, pars I, cap. 5.

[2] Joan. Mich. Pio, Vie des hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique.

à la sainte postérité de ses frères un beau traité sur le MAGNIFICAT : l'ami de Catherine pouvait nous expliquer les secrètes et mystérieuses jubilations de la Vierge des vierges. Après avoir enseigné la théologie, le Frère Raimund fut successivement prieur des religieuses de Monte-Pulciano; c'est alors qu'il écrivit la vie de sainte Agnès, fondatrice et patronne de ce monastère; prieur de la Minerve à Rome, directeur des études dans le couvent de Sienne, ambassadeur de Florence à Avignon auprès du pape Grégoire XI; une seconde fois prieur de la Minerve, ambassadeur du pape auprès de Charles V, roi de France; car il était, suivant l'expression d'Urbain VI, la tête, la bouche, la langue et les mains de la papauté; provincial de la province de Lombardie; enfin, dans le chapitre général de Bologne de l'année 1380, il fut élu maître-général de tout l'Ordre des Frères Prêcheurs, qu'il gouverna pendant neuf ans avec une grande sagesse; il eut besoin de toute l'énergie de son caractère pour soutenir la discipline chancelante de cette institution déjà énervée [1]. Exténué des fatigues d'un long apostolat, il mourut dans le couvent de Nuremberg en 1399; son corps fut transporté à Naples, où il repose à côté du grand autel de l'église de Saint-Dominique [2]. La vénération des peuples lui décerna le titre de Bienheureux.

[1] Disciplina relaxata nimis erat, ad reformandum ordinem conversus. — Michael monachus, Sanctuarium Capuanum; in-4°, p. 379. — Excellente histoire chrétienne de Capoue, imprimée à Naples en 1630.

[2] Fr. Antonio de Sienne, Bibliotheca ord. Prædicat.; in-8°, p. 203.

Frère Raimund nouvellement arrivé à Sienne visitait souvent Catherine, et s'entretenait familièrement avec elle ; mais toujours sur ses gardes, il craignait les illusions d'un esprit exalté; il savait que la femme laisse facilement vaciller son âme dans les rêves ; il chercha donc un moyen d'éprouver la réalité, la vérité des révélations de Catherine. Le moyen qu'il employa est pour nous un fondement de certitude et aussi une marque de la profonde humilité de Raimund : si Catherine lui obtient de Dieu une grande et inaccoutumée contrition de ses péchés, c'est un signe qu'elle est inspirée du Saint-Esprit ; car personne ne peut avoir la contrition si elle ne lui est donnée par l'Esprit saint.

Avec cette pensée, il descendit le soir à la Fullonica, et il dit à Catherine : Ma fille, priez Dieu de m'accorder le pardon de mes péchés. Elle lui répondit avec la plénitude de sa joyeuse charité, qu'elle le ferait bien volontiers. Raimund reprit : Mon désir ne sera apaisé que lorsque j'aurai une bulle d'indulgence comme la cour romaine a coutume d'en donner. — Et quelle bulle voulez-vous avoir ? dit Catherine en souriant. — La bulle d'une grande et inaccoutumée contrition de mes péchés[1]. Et Raimund se retira dans le couvent des religieuses de Saint-Dominique, où il était alors comme hôte avec son compagnon le frère Nicolas de Pise. Le lende-

[1] Qua subridente ac petente, qualem bullam vellem de hoc habere; respondi me loco bullæ, pro signo petere, unam magnam et insolitam contritionem peccatorum meorum. — B. Raimund, pars 1, cap. 5.

main, souffrant et tourmenté par des douleurs assez graves, il était resté couché dans le jour. Catherine elle-même brisée par la fièvre était étendue sur son lit; tout à coup elle se lève, et dit à une de ses sœurs : Allons voir le frère Raimund, il est malade.—Celle-ci eut beau lui représenter qu'elle était elle-même bien plus malade que le bon frère; elle n'écoute rien, elle sort. Arrivée près du lit de Raimund : Qu'avez-vous? lui dit-elle. — Raimund, dont la faiblesse était si extrême qu'il pouvait à peine dire quelques paroles au frère Nicolas qui le soignait, lui répondit avec un grand effort : Pourquoi donc, madame, êtes-vous venue ici? vous êtes plus malade que moi. — Catherine se mit à parler de la bonté de Dieu et de notre ingratitude, d'une façon si sublime, que Raimund se sentant tout fortifié, s'assit sur son lit; alors il vit ses péchés aussi clairement qu'au jugement de Dieu; son cœur se fendit, il pleura amèrement. Catherine se tut. Après un long silence, Raimund lui dit d'une voix étouffée par les sanglots et les soupirs : Est-ce là la bulle que je vous ai demandée hier?—Oui, répondit-elle.—Puis elle se leva, mit la main sur l'épaule de Raimund et lui dit : Souvenez-vous des dons de Dieu. — Elle partit ensuite, et Raimund resta dans l'étonnement et l'admiration.

Une autre fois Catherine étant malade et toute languissante, envoya chercher frère Raimund pour s'entretenir avec lui de quelques révélations qu'elle avait reçues de Dieu. Pendant que Catherine parlait,

le doute, le doute glacial qui tue tant de nobles inspirations, entra dans l'âme du Frère. Tout ce qu'elle dit là, est-ce bien vrai? pensait-il. — Aussitôt le visage de la jeune fille se changea en un visage terrible, le visage du Sauveur irrité; Raimund leva les mains en s'écriant: Oh! quel est donc celui qui me regarde? — Et notre sainte répondit: C'est celui qui EST[1]. — Et l'effrayante vision disparut, et le visage de Catherine reprit toute sa charmante douceur. Dieu établissait ainsi devant les hommes la réalité de ses communications ineffables avec Catherine. Nous pouvons donc maintenant marcher avec sûreté dans les voies de cette merveilleuse histoire, et répéter les paroles de son grave biographe: DIEU PÈRE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST SAIT QUE JE NE MENS PAS.

[1] O quis est qui me respicit? — Respondit virgo: Ille qui EST. — B. Raimund.

CHAPITRE IV.

1363.

SAINTE CATHERINE SOUFFRE DANS SON AME ET DANS SON CORPS.

Crux Christi, quæ salvandis impensa est mortalibus, et sacramentum est et exemplum; sacramentum quo virtus impletur divina : exemplum quo devotio invitatur humana.

S. Leo, serm. 2 de Resurrectione Domini.

Porque pues has ilagado
Aqueste coraçon no le sanaste?
Y pues me le has rabado,
Porque assi le dexaste,
Y not omas el robo que robaste?

S. Joan. Crux, cant. ix.

Il y avait une parole du Fils de Dieu que les apôtres ne comprenaient pas, des discours qu'ils n'entendaient pas et qui leur restaient cachés[1]. Cette ignorance était l'ignorance de la passion et des souffrances, du mystère des douleurs de Jésus-Christ et de l'humanité. Ils s'étaient élevés au-dessus du ciel

[1] Ipsi nihil horum intellexerunt, et erat verbum istud absconditum ab eis, et non intelligebant quæ dicebantur. — S. Luc., xviii.

et de toute la nature pour contempler Jésus-Christ dans le sein de son Père céleste, et découvrir le secret de sa génération éternelle, et ils ne pouvaient entendre le mystère sacré de ses humiliations. Et toutefois n'est-il pas bien plus difficile de croire qu'un homme soit fils de Dieu que de croire qu'un homme soit exposé aux accidents communs de l'humanité? Le chemin n'est-il pas de beaucoup plus long et la chute bien plus étrange, du ciel en la terre, que de là à la douleur, à la mort et au sépulcre ? Et néanmoins les apôtres ont bien entendu cette première démarche, et ils ne peuvent entendre que leur maître fasse la seconde; ils ne peuvent s'imaginer ni qu'il souffre, ni qu'il meure. Lorsque le Fils de Dieu avait enseigné au peuple de grands mystères en lui proposant des paraboles, les apôtres l'interrogeaient en particulier sur ce qu'ils n'avaient pas compris, ils lui disaient : Maître, expliquez-nous ce discours. Ce n'est donc pas sans mystère que saint Luc a remarqué si expressément que Jésus leur ayant parlé de sa passion, non-seulement ils ne comprirent pas ses paroles, mais encore ils appréhendèrent de l'interroger et de lui en demander l'intelligence [1]. En lisant l'Évangile, on voit que c'est dans le même temps que Jésus-Christ notre Seigneur déclare le plus ses grandeurs divines, qu'il appuie aussi le plus fortement sur ses humiliations. Quand deux disciples inconsidérés lui demandent les places d'honneur autour de son trône, il leur pré-

[1] Et timebant eum interrogare de verbo hoc. — S. Luc., IX.

sente le calice de sa passion[1]. Au jour de sa glorieuse transfiguration, il s'entretient avec Moïse et avec Élie de la fin tragique qu'il devait faire en Jérusalem; et ce fut dans le temps précis que les apôtres reconnurent sa divinité qu'il s'attacha plus que jamais à les instruire des cruautés inouïes qu'il devait endurer par la haine et la malice des hommes[2]. Ainsi le Sauveur a voulu faire entendre aux apôtres et à nous, à nous qui avons été baptisés en sa croix et en sa mort, qu'il n'y a point d'espérance d'avoir part à ses grandeurs, si nous n'entrons généreusement dans la société de ses souffrances. Voilà cette parole que les apôtres n'entendaient pas, ne voulaient pas entendre, n'étant pas encore régénérés dans le Saint-Esprit ; c'est cette même parole que tous les saints ont, avec la grâce de Dieu, entendue et pratiquée : c'est qu'il faut souffrir, c'est qu'il faut mourir, c'est qu'il faut être crucifié avec Jésus-Christ.

Notre vie tout entière ne doit être qu'une perpétuelle et douloureuse lutte, afin de remplir, en quelque sorte, suivant l'expression de saint Paul, ce qui manque aux souffrances du Sauveur. Car Jésus-Christ, outre ses souffrances qui ont passé avec le temps, en a d'autres qui dureront dans tous les siècles, puisque c'est lui qui souffre en chacun de nous. Nos douleurs font partie de sa passion. Les saints ont pratiqué excellemment cette belle doc-

[1] S. Matth., xx.
[2] S. Matth., xvi.

trine, et ils se sont offerts à Dieu comme des hosties d'expiation. Leur esprit était toujours au pied de la croix, lisant, contemplant et étudiant ce grand livre. Jésus crucifié est une manifestation complète de la vérité, et si nous cherchons à pénétrer ce grand mystère de douleur, nous comprendrons alors la vie de l'humanité sur la terre. Là sont toutes les vérités scellées et confirmées par le sang du Christ, tellement que Jésus crucifié, qui a été le scandale du monde, et qui paraît ignorance et folie aux savants orgueilleux, devient le plus haut point de notre sagesse.

Tous les hommes souffrent sur la terre; une seule chose établit la différence entre les justes et les méchants : le méchant souffre, pleure, gémit, mais cette douleur ne guérit point son âme; le juste sait que Dieu se tient auprès du cœur affligé pour le consoler. On oublie trop que la sentence de mort est prononcée contre l'esprit comme la sentence de justice contre le corps, et qu'il faut, pour arriver à Dieu, que l'esprit meure avant le corps; et de même que saint Denys l'aréopagite basait la connaissance de Dieu sur l'entière cessation de toute notre intelligence, ainsi la vie spirituelle est fondée sur la mort de notre esprit propre. Plus on meurt à soi-même, moins on souffre. Voilà pourquoi les premiers jours de la vie mystique sont des jours de douleur, ou plutôt sont des nuits pesantes et obscures, suivant l'expression de saint Jean de la Croix.

Dieu éprouve ses élus par les souffrances; mais

avant l'épreuve, il met dans l'esprit une conviction forte de la vérité et une confiance inébranlable dans le secours de la grâce. Catherine, en revêtant l'habit des Sœurs de la Pénitence, savait qu'elle avait revêtu une armure, et Dieu lui avait révélé les glorieuses prérogatives du patriarche Dominique, chef de la milice où elle s'était enrôlée. La veille de la fête de saint Dominique, elle vit en esprit Dieu le Père produisant son Fils qui lui est coéternel, et en même temps, le cœur du Père éternel tout resplendissant de lumière, produisant le bienheureux patriarche. Une voix se fit entendre et dit : Ma fille, voilà les deux fils que j'ai engendrés, l'un par nature, l'autre par adoption. De même que le Fils que j'ai engendré par nature de toute éternité m'a rendu jusqu'à la mort de la croix une obéissance parfaite, dans la nature humaine qu'il a revêtue ; ainsi Dominique, mon fils adoptif, depuis son enfance jusqu'à la fin de sa vie, s'est montré obéissant et fidèle à tous mes commandements : il a gardé intacte la virginité du corps et de l'âme ; il n'a jamais perdu la grâce du baptême, dans lequel il avait reçu la régénération spirituelle. Mon Fils par nature, le Verbe éternel, parla ouvertement au monde, et rendit témoignage à la vérité ; mon fils adoptif Dominique a prêché publiquement au monde la vérité, parmi les hérétiques comme parmi les catholiques, non-seulement pendant sa vie, mais encore aujourd'hui par ses successeurs dans l'apostolat ; c'est pour cela que je lui ai accordé, à lui et à ses enfants, le don singulier de

pénétrer la vérité de ma parole, et de ne jamais s'en écarter. Comme mon Fils par nature employa toute sa vie, consacra sa doctrine et ses exemples au salut des âmes, Dominique, mon fils adoptif, n'eut d'autre but, dans tous ses travaux, que de délivrer les âmes des piéges de l'erreur et du vice, et la fin principale de l'institution de son Ordre est le salut des âmes [1]. Dominique choisit pour son épouse chérie, pour sa reine, la pauvreté, et prit la lumière de la science pour extirper les erreurs contraires à la foi; il parut dans le monde comme un apôtre, semant la parole avec vérité et avec éclat, dissipant les ténèbres et répandant partout la lumière. Ce grand patriarche fut un flambeau lumineux que j'envoyai au monde dans le corps mystique de la sainte Église pour détruire les hérésies. La vierge Marie elle-même reçut de ma bonté le soin de lui donner l'habit. Dominique a voulu que ses religieux fussent pauvres et déchargés de tout soin temporel, afin de n'avoir d'autre soin que la gloire de mon nom et le salut des âmes. Aussi regarde tous les saints et les illustres personnages de l'Ordre des Frères Prêcheurs, ils ont combattu dans la science, l'humilité et le dévouement. Saint Thomas d'Aquin a eu sans cesse l'œil de son intelligence profonde fixé sur la vérité, il acquit par cette contemplation une lumière surnaturelle; et l'on peut dire que sa science est le fruit de la prière encore plus que de l'étude. Lumière ardente et brillante, il illumine son Ordre et

[1] Frigerio, lib. III, cap. 9.

tout le corps mystique de mon Église. Regarde Pierre martyr et vierge, qui avec son sang porta la lumière dans les ténèbres de l'hérésie. En un mot, la science et le zèle sont les deux objets spéciaux de l'Ordre de Saint-Dominique qui désira ardemment le martyre, et s'il ne le reçut pas réellement, il fut du moins martyr de désir. François et Dominique ont été les deux colonnes de l'Église; François par la pauvreté, Dominique par la science [1].

Catherine, armée des armes mystiques de la chevalerie, devait combattre les trois grands ennemis de la vie chrétienne : le démon, le monde et l'amour-propre. Dieu ne permit le combat que pour donner à sa servante des triomphes et des couronnes. Il lui avait dit : Ma fille, si tu veux acquérir la vertu de force, il faut fixer les yeux sur moi comme sur un modèle, et m'imiter. Je pouvais bien, par ma puissance divine, réduire au néant le pouvoir du démon, ou le vaincre d'une autre manière; j'ai voulu néanmoins le surmonter comme homme; j'ai choisi le chemin de la croix, pour votre exemple, afin que chacun pût y voir une doctrine de faits et d'actions. Si quelqu'un veut être fort pour vaincre

[1] Esso Dominico prese el lume de la scieutia per estipare li errori in la fede : e drittamente vel mondo pareva uno apostolo con tanta verita e lume seminava la parola mia levando le tenebre .... perche Maria li dette lo habito..... Riguarda el glorioso Thomaso d'Acquino che con l'occhio de l'intelletto suo gentile si speculava ne la mia verita, dove esso acquisto el lume sopranaturale..... onde esso ebbe la scientia piu col mezo de la oratione, che per studio humano..... Veramente Dominico e Francisco sono stati due colonne ne la santa chiesia : Francisco con la poverta e Domenico con la scientia. — Dialogo, cap. 158.

toute puissance ennemie, qu'à mon exemple il prenne la croix pour consolation. Mon apôtre l'a dit; en vue de la joie qui m'était préparée, je m'élançai courageusement vers la croix si pleine d'ignominie et de douleurs, afin que les hommes puissent supporter les peines et les afflictions, non-seulement avec patience, mais encore avec joie. Celui qui se conformera à moi dans les souffrances, participera à ma gloire. Ma fille, reçois donc pour mon amour les choses douces comme amères, et les choses amères comme douces, et ne doute pas qu'alors tu seras forte dans tous les genres de combats[1].

La résignation descendit dans l'âme de Catherine avec ces paroles du Sauveur. Dès ce moment elle mit toute sa joie dans les tribulations; elle ne pouvait plus vivre contente sans souffrir; elle supportait volontiers le retard de la béatitude céleste pour souffrir davantage, car elle savait que la douleur embellit la couronne éternelle[2]. Dieu avait ouvert les grandes portes de la tentation, et Satan avait appelé du fond de l'enfer ses légions impures, pour troubler ce cœur virginal. A ces visions horribles, Catherine frémissait; elle passait des nuits entières

[1] Filia si vis virtutem fortitudinis acquirere, oportet quod me imiteris..... volens tamen per humanos actus meos vobis exemplum dare non nisi per viam crucis ipsos volui vincere, ut vos factivo sermone docerem..... accipe igitur, filia, dulcia pro amaris et amara pro dulcibus propter me. — B. Raimund, pars 1, cap. 7.

[2] In tribulationibus delectari, quod eam tantum in hac vita nulla res exterior refrigerabat, quantum tribulationes et passiones..... sed propter has sustinendas libenter portabat cœlestis coronæ dilationem. — B. Raimund, pars 1, cap. 7.

sans dormir, elle se frappait jusqu'au sang avec une chaîne de fer[1]. Vaincu sur ce point, le démon porta l'attaque d'un autre côté ; feignant d'avoir compassion de Catherine, il lui disait : Malheureuse, pourquoi vous tourmentez-vous par un frivole caprice? quel fruit pensez-vous retirer de ces douleurs et de ces chagrins? croyez-vous pouvoir persévérer dans une vie si pénible? il est certain que vous ne pourrez continuer sans être homicide de vous-même. Il vaut mieux renoncer à cette vie dure que d'être forcé d'y succomber. Il est encore temps de jouir du monde; vous êtes jeune, et votre corps reprendra aisément sa vigueur. Vivez comme les autres femmes, prenez un mari, ayez des enfants : ne savez-vous pas que Sara, Rébecca, Rachel et tant d'autres se sont sanctifiées dans les liens du mariage? Quittez donc cette vie singulière, dans laquelle vous ne persévérerez certainement pas[2]. Ainsi le démon la sollicitait de renoncer à une vie sainte. Catherine se taisait; elle priait, elle s'écriait souvent en face du crucifix : Je me confie en notre Seigneur Jésus-Christ, et non en moi-même[3]. Instruite par toutes ces épreuves, elle pouvait donner à ses disciples, pour le temps de la tentation, cet excellent avis :

[1] Viam permissive aperit hostibus..... accedunt illi per detestabiles turmas.... primoque inchoant a tentatione carnali..... at illa contra carnem suam et sanguinem insurgit fortissime catena ferrea carnem macerando. — B. Raimond, pars 1, cap. 7.

[2] Ut quid hanc singularem accepisti vitam, in qua nullo modo valebis perseverare. — B. Raimond, pars 1, cap. 7.

[3] Ego confido in Domino nostro Jesu-Christo, et non in me. — B. Raimond.

Ne disputez jamais avec le démon; il se fie dans la subtilité de sa malice pour vaincre une âme par des sophismes. Comme une femme chaste ne répond point à des sollicitations impures; mais prend la fuite et s'éloigne, l'âme unie à Jésus-Christ par le divin amour, imite cette prudence; elle ne répond jamais au tentateur, mais elle implore dans l'oraison son époux céleste; elle met en lui toute sa confiance, n'oubliant jamais qu'avec une foi vive on surmonte glorieusement la plus dangereuse tentation[1].

Le démon ne pouvant vaincre la constance de Catherine, faisait tous ses efforts pour la jeter dans le trouble, dans d'inexprimables angoisses. Elle ne savait comment se distraire; elle quittait sa cellule, visitait les églises de Sienne, mais dans son âme elle portait des combats, et aussi des victoires. L'époux divin qui la consolait autrefois par des entretiens remplis de douceur et de familiarité n'illuminait pas la cellule du dedans des splendeurs de sa présence; il laissait l'épouse dans les désolations et les obscurités. Notre Sainte s'approchait des autels de Saint-Dominique, témoins sacrés des joies spirituelles de sa jeunesse; les croix, les statues, les tableaux, les colonnes du temple devenaient pour elle des personnes vivantes et animées, à qui elle redemandait l'époux de son âme avec des larmes,

[1] Quare sicut casta mulier non debet loquenti adultero in aliquo respondere, sed quantum potest, ab ipso divertere : Sic anima, quo casto amore Christo conjungitur, nunquam debet respondere inimico tentanti. — B. Raimund, pars I, cap. 7.

avec des soupirs, avec les cris inarticulés de son cœur, fragments d'une langue mystique aujourdhui incomprise, et qu'un saint des derniers jours a recueillis dans un cantique tout céleste :

« Où vous êtes-vous caché, mon bien-aimé? vous m'avez abandonnée dans les gémissements; vous avez pris la fuite comme un cerf, après m'avoir blessée; je suis sorti après vous en criant, mais déjà vous aviez fui [1].

« Pasteurs, autant que vous êtes, qui irez par les cabanes des collines, si par hasard vous voyez celui que je chéris plus que tout le monde, dites-lui que je languis, que je suis tourmentée, que je me meurs [2].

« O forêts épaisses plantées par les mains de mon bien-aimé, ô pré toujours vert, émaillé de fleurs, dites si mon amant a passé par vos campagnes [3].

« Pourquoi donc avez-vous blessé ce cœur, ô

[1] Adonde te escondiste
Amado, y me dexaste cum gemido?
Como cervo huiste,
Aviendo me herido,
Salitras ti clamando, y eras ido.

S. JUAN DE LA CRUZ, Cant. I.

[2] Pastores los que fuerdes
Alla por las majadas al otero,
Si por ventura vierdes
Aquel que yo mas quiero,
Dezidle que adolezco, peno y muero.

Cant. II.

[3] O bosques y espessuras
Plantadas por la mano de mi amado,
A prado de verduras,
Des flores esmaltado,
Dezid, si por vos otras ha passado.

Cant. IV.

mon Dieu, et pourquoi ne l'avez-vous pas guéri ? Et puisque vous l'avez dérobé, pourquoi l'avez-vous laissé ? Pourquoi ne prenez-vous pas la proie que vous avez faite ? »

Et elle restait pendant de longues heures comme anéantie au pied de la croix. Puis se relevant plus forte et avec un courage nouveau, elle se disait à elle-même : Vile créature, es-tu digne de quelque consolation ? malheureuse, ne te souviens-tu pas de tes péchés ? te semble-t-il que ce soit une petite grâce d'être délivrée de la damnation éternelle, lors même que ces peines et ces ténèbres devraient durer toute ta vie ? Pourquoi donc es-tu si abattue et si attristée ? Veux-tu servir le Seigneur dans la consolation de la vie présente, ou dans l'espérance de la bienheureuse éternité ? Allons, lève-toi, et ne néglige pas le moins du monde tes exercices ordinaires, mais bien plutôt ajoute à tes prières de sincères actions de grâces [1]. Par cette humilité, Catherine triomphait de l'orgueil du roi de Babylone, et s'affermissait dans le service de Dieu. Elle aimait à revenir par la pensée à cette époque militante de sa vie, et nous trouvons dans une de ses lettres à sœur Bartholomea della Seta, religieuse du monastère de Saint-Estienne de Pise, une relation circonstanciée de ses grandes batailles spirituelles, que je crois devoir rapporter ici :

« Très-chère fille en Jésus-Christ, moi, Cathe-

[1] Numquid tu vilissima consolationibus aliquibus digna es ?... Surge igitur et a consuetis in nullo deficias. — B. Raimund, pars I, cap. 7.

rine, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang avec le désir de vous voir une épouse vraiment consacrée à l'époux éternel. L'épouse doit avoir une seule volonté avec son époux, elle ne peut vouloir plus que ce qu'il veut, et il ne semble pas qu'elle puisse penser autre chose que lui. Or donc pensez, ma fille, que vous, qui êtes l'épouse du Christ crucifié, vous ne devez penser ni vouloir autre chose que lui; c'est-à-dire que vous ne devez pas vous arrêter dans d'autres pensées. Je ne vous dis pas que les pensées ne viendront pas dans votre âme; il n'y aura d'exception ni pour vous, ni pour aucune autre créature, car le démon ne dort jamais, et Dieu le permet pour maintenir son épouse dans une sollicitude parfaite et la faire croître en vertu. Voilà pourquoi Dieu permet souvent que l'esprit reste stérile, ténébreux, et comme perdu dans des pensées si mauvaises, qu'on ne croirait jamais qu'il puisse s'élever à la pensée de Dieu, ni même se souvenir de son nom. Quand vous vous sentirez dans ces dispositions, prenez garde de tomber dans la tristesse et dans une confusion désordonnée; n'abandonnez pas vos exercices, ni la prière.

Le démon vous dira peut-être : A quoi vous sert cette oraison faite sans amour, sans bons désirs; il vous serait meilleur de n'en pas faire. Tenez ferme, ne vous troublez pas, mais répondez courageusement : Je préfère combattre avec Jésus crucifié dans la douleur et les ténèbres, que de rester en repos. Pensez

que telle est la condition des parfaits, que s'il leur était possible, en évitant l'enfer, d'arriver par les jouissances de cette vie à la vie éternelle, ils devraient dire : non ; tant c'est leur joie de se conformer au Sauveur crucifié. Nous voulons bien plutôt gagner le ciel par le chemin de la croix et des souffrances. Or quelle plus grande joie pour l'épouse, que de ressembler à l'époux et d'être revêtu du même vêtement ! Comme il l'aime sans mesure, ainsi elle doit l'aimer et le recevoir avec un si grand amour et un si grand désir, que le langage humain ne peut l'exprimer. C'est pourquoi la bonté infinie et éternelle, pour faire parvenir l'âme à l'amour parfait et à une humilité parfaite, permet les combats et les sécheresses de l'âme, afin que la créature se connaisse elle-même et voie qu'elle n'est rien ; car si elle était quelque chose, elle pourrait se soustraire à la douleur quand elle voudrait ; mais comme elle n'est rien, elle ne le peut. Alors elle s'humilie dans son non-être, et connaît la bonté de Dieu qui lui a donné l'être par grâce.

Vous me direz peut-être : Quand je suis plongée dans la douleur au milieu des combats et des ténèbres, je ne vois que la confusion de ma misère, et je reste sans espérance. Je vous répondrai, ma fille, que si vous cherchiez, vous trouveriez Dieu dans la bonne volonté que l'on conserve au milieu des combats, ce qui nous fait craindre d'offenser Dieu par nos plaintes et nos tristesses. Vous devez donc demeurer dans la joie et l'allégresse, et ne point être

troublée dans les combats en voyant que Dieu vous conserve la bonne volonté et vous donne le repentir du péché mortel. Et ceci me rappelle ce que j'ai entendu dire à une servante de Dieu.

Elle avait eu de très-grandes peines et de terribles tentations ; entre autres, elle avait eu une extrême confusion de ce que le démon disait : Que ferez-vous? tout le temps de votre vie vous serez dans ces peines, et ensuite vous tomberez dans l'enfer. Elle lui répondit alors avec force et sans crainte, mais avec une sainte haine d'elle-même : Je ne refuse pas les souffrances, je les ai déjà choisies pour ma consolation, et quand à la fin Dieu me donnerait l'enfer, je ne laisserai pas pour cela de le servir. Je mérite l'enfer, moi qui ai offensé la première et douce vérité; et si Dieu me donne l'enfer, il ne me fera pas injure, car je suis à lui.

Alors, dans cette pieuse et véritable humilité, notre Sauveur, dissipant les ténèbres et les hontes du démon, lui apparut comme le soleil quand les nuages tombent et se dispersent. En ce moment elle versa un torrent de larmes, et dit avec un transport d'amour : O doux et bon Jésus, où étiez-vous quand mon âme était affligée? Et Jésus, l'agneau immaculé, répondit : J'étais auprès de toi, parce que je suis immuable; je n'abandonne jamais la créature, qu'elle ne m'ait abandonné la première par le péché mortel. Et entrant dans une sainte conversation avec le Sauveur, la servante de Dieu répliqua : Si vous étiez avec moi, comment ne vous sentais-je pas? peut-on

être auprès du feu sans en sentir la chaleur; et cependant je ne sentais que la glace de la tristesse et de l'amertume, me voyant coupable d'un grand nombre de péchés mortels. Le Christ reprit avec douceur : Tu veux, ma fille, que je te montre comment dans ces combats tu ne tombais point dans le péché, et comment j'étais auprès de toi? Dis-moi d'où vient le péché mortel? sans doute de la mauvaise volonté : le péché et la vertu consistent dans le consentement : il n'y a ni péché ni vertu, si la volonté n'y consent librement. Or cette mauvaise volonté n'était point en toi; si elle y eût été, tu aurais pris plaisir aux suggestions du démon; en éprouvant une vive peine par la crainte de m'offenser ou de m'avoir offensé, tu avais la bonne volonté, qui est la preuve que j'habitais en toi. Mais sais-tu comment j'étais alors dans ton âme? absolument de la même manière que je fus sur le bois de la croix; j'agissais envers toi comme mon Père agissait envers moi.

Pense, ma fille, que j'étais sur la croix en même temps bienheureux et souffrant : bienheureux par l'union de la nature divine avec la nature humaine; souffrant, parce que la chair était sujette à la douleur, quoiqu'elle fût unie à la divinité. J'habite ainsi dans l'âme fidèle; souvent je lui retire tout sentiment, sans lui retirer la grâce, qui ne se perd que par le péché mortel. Mais sais-tu pourquoi j'agis de la sorte? je permets toutes ces épreuves pour conduire l'âme à la vraie perfection. Tu sais que l'âme y arrive portée par les deux ailes de l'humilité

et de l'amour; or on devient humble par la connaissance de soi-même dans ce temps de désolation et de ténèbres. On arrive à la charité en voyant que c'est par mon amour qu'on a conservé la sainte et bonne volonté. L'âme vraiment sage, voyant que de là sort une vertu si haute, s'affermit dans la confiance, et préfère ce temps d'épreuve à tout autre; je n'ai pas d'autres vues sur les hommes en permettant de les tenter. Les tentations, du reste, ne sont pas seulement utiles, elles sont encore nécessaires au salut : si l'âme n'était pas quelquefois tentée, elle tomberait dans une grande négligence, et perdrait l'habitude d'être toujours dans la prière et les saints désirs; dans le combat, au contraire, elle se tient sur ses gardes par la crainte des ennemis, et fortifie la citadelle de son cœur en recourant à moi, qui suis sa force. Mais le démon se propose bien d'autres fins. Pendant que je lui permets de tenter les hommes pour les faire avancer dans la vertu, il les tente pour les faire tomber dans le désespoir. Si quelqu'un entre à mon service, l'ennemi du salut n'ira pas l'engager à commettre actuellement le péché : il voit bien que ce serviteur fidèle aimerait mieux mourir que de m'offenser. Que fait-il? il s'étudie à le troubler en lui disant : Dans ces pensées et ces mouvements qui vous arrivent, personne ne vous donne un bon secours. Vois donc par là combien est grande la malice du démon : ne pouvant vaincre dans le premier combat, il obtient souvent la victoire dans le second, parce qu'il se couvre

du manteau de la vertu. Je ne veux pas que tu suives jamais sa mauvaise volonté, mais la mienne. Telle est la règle que je te donne et que tu enseigneras aux autres quand il le faudra [1]. »

Nous devions rechercher dans les écrits de notre Sainte comme les mémoires de son âme, car ses grandes batailles livrées à l'enfer n'avaient d'autres témoins que Dieu et les anges. Ainsi de ces tentations impures elle retira une pureté plus parfaite et victorieuse; comme sur un buisson d'épines on cueille une rose odoriférante. Les tentations ne souillent point l'âme, il n'y a que notre volonté qui donne la mort. La tentation est un mérite, une force : Catherine revenait souvent sur cette doctrine en écrivant ou en parlant à ses disciples. Elle rappelait ces paroles qu'elle avait entendues de la bouche du Sauveur : « Je ne permets au démon d'entrer dans la noble cité de l'âme, qui est la volonté libre de l'homme, que lorsque celle-ci le veut. Cependant je le laisse approcher des faubourgs, c'est-à-dire des autres puissances de l'âme; en sorte que je permets quelquefois que l'entendement soit obscurci, que la mémoire m'oublie, et que les sens mêmes soient excités : néanmoins, la volonté de l'homme est tellement en son pouvoir, que ni le démon, ni quelque créature que ce soit, ne peut l'ébranler que lorsqu'elle le veut, et autant qu'elle le veut. »

Le démon ne pouvant abattre cette âme coura-

[1] Voir dans les NOTES le texte entier de cette lettre.

geuse, attaquait lâchement son pauvre corps tout brisé par la pénitence. Revenant un jour d'un petit voyage en Toscane, elle était montée sur un âne, à cause de sa grande faiblesse, le père Raimund et d'autres religieux marchaient tranquillement à côté d'elle, lorsque, tout près de la porte de Sienne, Catherine fut renversée par un choc impétueux. Le père Raimund, effrayé, accourait pour la relever en invoquant à haute voix la sainte Vierge, secours de tous les chrétiens; mais la servante de Dieu riait et disait : C'est cette mauvaise bête de Satan qui m'a renversée. Puis, sans aucun mal, elle remonte sur l'âne. A peu de distance, elle tomba de nouveau dans un bourbier, et l'âne tomba sur elle. Catherine disait en souriant pour se moquer de l'esprit du mal : Eh bien! cet âne me réchauffe le côté, où j'éprouve toujours de si violentes douleurs. On la retira, mais on ne voulut plus la laisser remonter sur l'âne. Elle marcha fortement soutenue par deux de ses disciples, riant et défiant la malice de l'enfer [1].

Catherine avait vaincu Satan par la prière, la mortification et l'abstinence. Il n'est pas aisé d'exprimer avec quelle rigueur elle traitait son corps. Dès l'âge de quinze ans, elle s'était privée tout à fait de l'usage du vin, quoique auparavant elle le trempât de manière qu'il n'en restait que la couleur [2]. Elle ne

[1] Mox vidi eam in terra ridentem ac lætam dicentemque quod Malatascha. Hic est Dæmon, hoc fecerit..... tam ipsa subridens, ait : Iste asellus calefacit mihi latus ubi patior dolores iliacos. — B. Raimund, pars III, cap. 8.

[2] Quinto decimo vero ætatis suæ anno vinum ex toto dimisit, et potu aquæ frigidæ semper post modum utabatur. — B. Raimund, pars I, cap. 3.

buvait plus que de l'eau. Le bienheureux Raimund lui ayant recommandé d'y mêler un peu de sucre, à cause de la faiblesse de son estomac, elle s'y opposa en disant : Vous voulez, si je ne me trompe, m'ôter le peu de vie qui me reste [1]. Ce qui montre qu'ayant accoutumé son estomac à une nourriture insipide et amère, les douceurs lui étaient contraires et nuisibles. Nous savons que dès son enfance elle s'abstenait de manger de la viande; elle en avait une si grande horreur, que l'odeur seulement la suffoquait [2]. A l'occasion de ces grands combats intérieurs, elle se priva de l'usage du pain, et ne se nourrit plus que d'herbes crues en salade, qu'elle ne pouvait même supporter longtemps : elle était obligée de les rejeter [3]. Alors elle se levait gaîment et disait à ses compagnes : Je vous demande pardon, mais il faut que j'aille faire justice de cette misérable pécheresse [4]; et les efforts qu'elle faisait étaient si violents, qu'elle en vomissait le sang. Si la bienséance la forçait à rester assise après le repas, elle tombait en défaillance et comme morte. Son disciple de prédilection, Stefano Maconni, ému de compassion de la voir dans un si pitoyable état, lui dit : Mon aimable mère, je vois bien que vous ne

[1] Vos, ut video, vultis hanc modicam vitam, quæ remansit, penitus ex toto extinguere. — B. Raimund, pars I, cap. 3.

[2] Etiam ipsarum odorem ferre non poterat absque corporis læsione. — B. Raimund, pars I, cap. 3.

[3] Demum ejusdem etiam usu panis totaliter se privavit, de crudis tantum herbis proprium reficiens corpus. — B. Raimund, pars III, cap. 7.

[4] Postea surgebat dicens : Vadamus ad justitiam istius miseræ peccatricis. — Epist. Steph. Maconni. Bolland., p. 965.

recevez que peu ou point de nourriture des aliments que vous prenez, puisque vous les rejetez sur-le-champ, et avec tant de peine, que je croirais, si j'ose le dire, qu'il vaudrait mieux pour vous n'en point prendre du tout. Catherine lui répondit : Cher fils, j'ai de bonnes raisons pour prendre cette nourriture. D'abord, j'ai prié Dieu avec ardeur de me punir en cette vie du péché de gourmandise, et, puisqu'il me fait la grâce de m'envoyer cette peine, je l'accepte volontiers; ensuite, par cette manière de vivre, je fais mes efforts pour me proportionner à la faiblesse de ceux qui se scandalisaient en voyant que je ne mangeais point, et disaient que le démon me trompait; enfin, je trouve dans cette peine un grand avantage : c'est qu'étant presque toujours dérobée à mes sens, cette affliction me rappelle à moi-même, sans cela mon corps deviendrait insensible[1]. Et Stefano ne trouvait rien à répliquer à ces raisons célestes. Nous voyons d'ailleurs dans le livre du Dialogo, que Dieu avait dit à sa servante : « Je donne au corps humain une telle disposition, qu'il se nourrit mieux avec des herbes, et quelquefois sans aliments, qu'avec le pain ou d'autre nourriture appropriée à la vie de l'homme : et tu sais qu'il en est ainsi, puisque tu l'as éprouvé toi-même. »

Toute la vie de Catherine était également austère;

[1] Alius etiam potest esse bonus respectus, quia per istam corporalem pœnam mens aliqualiter ad corporales potentias revertitur; alius, quia sic est mens absorpta, corpus forsitan insensibile remaneret. — Bolland., p. 965.

elle dormait à peine deux heures sur une planche, se levait la nuit pour prier et pour se frapper avec une chaîne de fer[1]. Après ces combats avec le démon, elle fut obligée de combattre le monde et ses méchantes auditions. On calomnia cette merveilleuse sainteté. Les uns disaient : Cette pauvre fille est une hypocrite ; pour paraître sainte, elle ne mange pas devant les autres personnes, mais lorsqu'elle est seule, elle se dédommage bien[2]. Ceux qui se croyaient les plus sages l'accusaient de présomption et d'orgueil, comme si elle eût voulu enchérir sur la vie de Jésus-Christ, de sa sainte Mère et des apôtres, dont il est écrit qu'ils mangeaient. D'autres, qui se disaient savants dans la vie spirituelle, lui envoyaient demander si elle ne se croyait pas sur ce point trompée par le démon. Catherine se taisait ; mais, obligée une fois de répondre à un homme ascétique, alors très-célèbre à Florence, elle le fit modestement par cette lettre :

« Je vous remercie de tout mon cœur, mon très-cher Père, du zèle saint et jaloux que vous avez pour mon âme, puisque au récit de mon genre de vie, vous êtes si étonné, je suis sûre que votre crainte que je ne sois trompée par le démon ne vient que de votre désir de la gloire de Dieu et de mon salut. Je ne suis point surprise, mon père, de la crainte que vous avez au sujet de ma nourriture : je vous

[1] Lectum sibi ex asseribus constravit; atque in eo jacens brevissimum somnum accipiebat. — Bulla canonizationis.

[2] Qui falsissime detrahebant ei, dicentes : quamvis ipsa non comedat aperte cum aliis; ipsa postea comedit in secreto. — Bolland., p. 965.

l'affirme, je tremble encore plus que vous que le démon ne m'aveugle, mais je me confie autant en la bonté de Dieu que je me défie de moi-même; et je sais que je ne puis faire aucun fond sur moi. Ma fragilité et l'astuce du démon me tiennent toujours dans la crainte, parce que je vois très-bien que cet esprit de ténèbres a perdu la grâce et la gloire, mais non pas la science avec laquelle il pourrait aisément me tromper. Aussi je me tourne et je me réfugie au pied de la sainte croix de Jésus-Christ, je veux me clouer à cet arbre sacré. Je ne doute pas que si l'amour et l'humilité m'y attachent avec mon Sauveur, les démons n'auront aucun pouvoir sur moi, non par ma vertu mais par la puissance de Jésus-Christ crucifié. M'enverrez-vous dire encore de prier Dieu, afin que je puisse manger? — je vous dirai, mon père, et je vous le dis en présence de Dieu, que je m'y suis prise de toutes les manières pour user d'aliments une ou deux fois le jour; j'ai prié continuellement, je prie encore et prierai Dieu sans cesse qu'il me fasse la grâce de vivre en ce point comme les autres. Si c'est sa volonté, c'est aussi la mienne.... De mon côté je n'y vois d'autre remède, que de vous engager à prier l'éternelle et souveraine vérité de m'accorder la faculté de prendre de la nourriture; si c'est plus utile à sa gloire et à mon salut, j'ai la ferme confiance que la bonté de Dieu ne méprisera point vos prières. Priez donc, et pour que Dieu en soit honoré, je le ferai aussi de tout mon cœur. Je vous supplie toutefois de ne pas prononcer ici lé-

gèrement, si vous n'êtes pas bien éclairé en présence de Dieu. JÉSUS AMOUR[1]. »

Dans sa famille spirituelle, Catherine trouvait même des contradictions à ce sujet, et le père Tommaso, qui s'en tenait aux voies ordinaires, lui commanda de manger à tout risque. Quoiqu'elle fût très-obéissante, elle se vit forcée de lui répondre : Mon père, je sais par expérience que les aliments m'ôtent la santé et les forces, et me rendent inhabile au service de Dieu; comment donc m'ordonnez-vous de manger? Comme il insistait, elle obéit, et ce fut au péril de sa vie. Elle priait alors le Maître divin de faire connaître sa volonté au père Tommaso, qui paraissait opiniâtre dans son sentiment. Un jour, Catherine dit en causant familièrement avec lui : Mon père, si vous aviez la certitude que le jeûne commandé par l'Église me causât la mort, me laisseriez-vous jeûner[2]? — Non, sans doute, répondit le père Tommaso. Notre sainte continua : Est-ce donc un plus grand mal de s'exposer à la mort en mangeant qu'en jeûnant? Si c'est maintenant pour vous une chose claire comme le jour que la nourriture m'est nuisible jusqu'à me donner la mort, pourquoi donc, en ce cas, ne me défendez-vous pas de manger, comme dans le précédent vous me défendriez de jeûner? Le père Tommaso, convaincu par ces paroles, dit : Les œuvres que l'Esprit-Saint

[1] Voir le texte dans les NOTES, à la fin du volume.

[2] Pater, si ego ex jejunio excessivo corporis mortem incurrerem, nonne vos prohiberetis me jejunare, ut mortem evaderem. — B. Raimund, pars II, cap. 5.

opère en vous sont grandes, je le vois ; faites ce qu'il vous enseigne [1].

Ceux qui marchent dans la vallée ne découvrent pas les horizons que contemplent ceux qui sont assis sur la montagne. Il y eut donc encore de longs murmures sur le genre de vie de Catherine, qui ne faisait jamais que cette humble réponse : Mon divin Maître veut qu'en punition de mes péchés je souffre une faiblesse et des douleurs singulières, qui m'empêchent absolument de manger, comme je le ferais volontiers si je le pouvais ; priez-le donc qu'il me pardonne mes péchés, pour lesquels j'endure beaucoup de peines. Nous verrons dans le chapitre suivant où Catherine trouvait sa nourriture et sa vie.

Au milieu des brutalités du moyen âge, les reproches dégénéraient souvent en injures. Un religieux de l'Ordre de Saint-Dominique se plaisait à accabler notre Sainte de paroles grossières et outrageantes, même en présence de ses sœurs. Catherine se taisait, ne laissant pas échapper le moindre signe de trouble et de déplaisir ; seulement, lorsqu'il était sorti, elle suppliait les sœurs de ne rien lui dire de pénible et de n'en rien témoigner au père Raimund et aux autres frères de Saint-Dominique [2]. Ce misérable ne fut point touché de tant de mansuétude, et il devint plus intraitable ; il enlevait presque tout l'argent qu'on donnait aux pauvres MANTELLATE.

[1] Fac prout Spiritus Sanctus te docebit, quia grandia sunt quæ cerno Deum in te operari. -- B. Raimund, pars II, cap. 5.

[2] Quod sæpe magna improperia, et turpissimas injurias ei dicebat, etiam in presentia sociarum ejus. — B. Raimund, pars III, cap. 7.

Mais ce second combat de l'âme n'est pas le dernier et le plus important. Catherine savait et enseignait que ce n'est point être sage ni éclairé, que de se proposer les pénitences corporelles dans l'unique but de châtier et meurtrir son corps; qu'il faut, à l'exemple des saints, ne se servir de la cendre et du cilice que comme d'un moyen pour élever son âme sur les débris des sens; car la perfection ne consiste point à macérer le corps, mais à faire mourir la propre volonté. Beaucoup de pénitents ne sont ni patients ni obéissants, parce qu'ils s'appliquent à mortifier le corps sans mortifier la volonté propre. Celui qui fonde la vie spirituelle uniquement sur les austérités, bâtit sur un sable mobile que le moindre vent dissipe; mais lorsqu'on bâtit sur les vertus, l'édifice est fondé sur la pierre vive, qui est Notre-Seigneur Jésus-Christ [1].

La vraie sagesse, c'est la connaissance de son propre cœur; Dieu donna à Catherine cette connaissance dans un degré sublime. Un soir qu'elle priait avec ardeur l'Esprit-Saint de lui envoyer le don de sagesse, il lui dit : « Sais-tu, ma fille, ce que tu es et ce que je suis? Si tu connaissais parfaitement ces deux choses, tu serais bien heureuse. Tu es celle qui n'est pas; moi, je suis celui qui est. Si tu portais cette connaissance dans ton âme, l'ennemi ne pourrait jamais te tromper, et tu ne tomberais point dans ses piéges. Tu ne consentirais jamais à rien contre mes commandements; tu posséderais sans ob-

[1] Frigerio, liv. III, chap. 17.

stacle toute grâce, toute vérité, toute lumière [1]. Cette doctrine est courte et infinie ; elle explique en peu de mots une sagesse éternelle et immense, et par elle, sans beaucoup de livres et de réflexions, l'homme peut trouver le bonheur et s'unir à Dieu. Mon glorieux disciple Augustin l'a parfaitement compris, lorsqu'il a dit : Seigneur, quand je vous connaîtrai et que je me connaîtrai, j'aurai obtenu le fruit qu'on peut retirer de l'oraison. Mais il y en a peu qui parviennent à cette intelligence et cette philosophie. Tu dois être docile, et te rendre capable de posséder une science si élevée. Or cela n'est-il pas vrai, ma fille? n'est-ce pas du néant que tu as été tirée? Toute créature n'ayant point l'être d'elle-même, tient son existence de ma puissance infinie ; ne vois-tu pas sa tendance irrésistible à rentrer dans l'abîme d'où elle est sortie? Si je retirais un seul instant ma main conservatrice, elle retomberait immédiatement dans le néant. Cela n'est point étonnant, puisque la créature ne peut par elle-même ni exister, ni se conserver. Aussi l'Apôtre disait : Celui qui croit être quelque chose, n'étant absolument rien, se trompe lui-même. L'homme en faisant le péché, qui est du néant, s'approche du néant. Sois donc bien convaincue que tu ne dois l'existence qu'à cette puissance souveraine qui, après avoir tout

[1] Semel ipsa orante, apparuit sibi et dixit : scis ne, filia, quæ tu es, et quis ego sum? Si hæc duo noveris beata eris. Tu enim es illa quæ non es : ego autem sum ille, qui sum. Si hanc notitiam habueris in anima..... omnemque gratiam, omnemque veritatem absque difficultate acquires. — B. Raimund, pars II, cap. 6.

créé, conserve tout. De cette doctrine, mes serviteurs tirent cette conclusion pratique : connaissant leur néant absolu, ils se tiennent dans l'humilité, ils ne se laissent point enfler par le vent de l'orgueil. La créature pénétrée de cette connaissance n'aime rien en soi, parce qu'elle ne trouve rien qui lui soit propre, si ce n'est le néant et le péché.

« Mais comme en se bornant à cette connaissance l'homme se découragerait et peut-être périrait misérablement, il faut encore qu'il s'élève jusqu'a moi, qu'il apprenne à me connaître, moi, qui suis celui qui est, et que, me reconnaissant pour la source de tout bien, il m'aime. Son amour s'accroît à mesure qu'il découvre mieux que, de tous les dons et de toutes les grâces qui lui sont données avec profusion, il n'en revient rien à celui qui les prodigue avec tant de générosité. La créature, passant de connaissance en connaissance, comprend fort bien que c'est moi qui, selon mon bon plaisir, élève et abaisse, donne la vie et la mort. Ces considérations inspirent à l'homme une crainte salutaire, excellente gardienne de la grâce, qui ne lui permet pas de donner jamais entrée dans son cœur à rien qui puisse offenser la bonté infinie de Dieu. L'une, se reposant sur cette bonté, ne se trouble d'aucun accident, quelque triste qu'il soit. Elle sait que c'est uniquement par amour que je l'ai créée et régénérée dans mon sang, et que c'est par amour que je lui envoie les consolations et les souffrances. A ces divines clartés, l'âme voit qu'il n'y a rien dans ce

monde de si triste et de si douloureux, qui ne soit en rapport avec la gloire que je lui destine; alors, se défiant d'elle-même et se confiant en moi seul, elle reçoit dès cette vie un gage de la récompense éternelle[1]. »

Une autre fois, Catherine entendit ces paroles : Ma fille, pense à moi, et je penserai à toi. Tout était là, la victoire et la couronne; son âme était transportée de joie. Le Père Raimund entra, et Catherine lui communiqua toutes les faveurs dont Jésus-Christ la comblait après les rudes épreuves de la souffrance. Pendant de longues heures ces deux âmes saintes s'encouragèrent dans le service et l'amour du Maître divin; et, lorsque la cloche de Saint-Dominique sonna la dernière heure du jour, le bienheureux, se levant, sortit. En remontant au couvent, il repassa dans son cœur la conversation de sa mère spirituelle, et fit à Dieu cette prière, que nous répétons après lui : O Bonté infinie, que peut-il vous revenir de ce que votre servante ou toute autre créature, en vous contemplant, pense toujours à vous? Pouvez-vous en être glorifiée! Pourquoi donc voulez-vous que nous pensions à vous? C'est qu'étant la souveraine bonté, vous voulez généreusement nous combler de vos biens, afin qu'ensuite nous retournions à vous par la pensée et par l'amour[2].

[1] B. Raimund, pars II, cap. 6 passim.

[2] O increata bonitas, quid tibi accrescit, si virgo hæc sponsa tua, vel quæcumque alia creatura cogitat et meditatur de te?.... Nisi quia bonitas est et naturaliter semper induceris ad communicandum te nobis, et ad trahendum nos semper ad te? — B. Raimund, pars II, cap. 6.

Recherchons maintenant dans les conseils qu'elle donnait aux autres ce que notre Sainte pratiquait elle-même pour vaincre son propre cœur. Écrivant au père Jérôme de Sienne, religieux de l'Ordre de Saint-Augustin, elle attaque l'amour-propre qui se déguise sous l'apparence de l'amour spirituel : elle lui montre l'âme, qui d'abord ne prétend aimer la créature qu'en Dieu et d'une manière toute religieuse, trompée par sa négligence ou par l'inclination de la nature, finit quelquefois par prendre un tel plaisir à cette affection, qu'elle ouvre ainsi la porte à la sensualité. « Vous me direz : A quelle marque découvrirai-je cette imperfection? Je vous réponds : Si la personne aimée vient à vous manquer en quelque chose, c'est-à-dire si elle n'a pas pour vous les procédés ordinaires, ou semble avoir plus d'affection pour un autre que pour vous, êtes-vous fâché? sentez-vous naître en vous l'indignation, et votre première affection diminue-t-elle? Alors soyez sûr que cet amour était imparfait. — Mais comment pourrais-je le rectifier et le rendre parfait? — Je ne vous indiquerai point d'autre moyen, mon cher fils, que celui que la souveraine Vérité indiqua en ces termes à l'une de ses servantes : Ma fille bien chérie, je veux que tu aimes les créatures, non en elles-mêmes, mais dans leur source, qui est Dieu, centre de tout bien. — En aimant ainsi, votre cœur et celui de la personne que vous aimerez seront remplis de la grâce et de la charité divines. Le vase qu'on laisse plongé dans un bassin

d'eau vive ne se vide jamais ; il est toujours plein, quelque quantité d'eau qu'on y puise; retirez-le, il sera bientôt vide. Ainsi le cœur, s'il aime la créature hors de Dieu, s'épuise bientôt, devient vide, et sent par expérience sa misère et son néant[1]. »

Dans une lettre à don Cristofano, religieux de Saint-Martin de Naples, sainte Catherine découvre un autre effet de l'amour-propre; elle lui fait remarquer que quelques-uns, sous prétexte de zèle, veulent amener à leur état et à leur manière de vivre des âmes qui, par d'autres voies, font de sensibles progrès dans la vie spirituelle; et ils se scandalisent si elles ne veulent pas marcher sur leurs traces, ils vont jusqu'à en murmurer sous le voile d'une fausse compassion[2].

Après les combats, la victoire et le triomphe et les joies du retour. Le triple ennemi de l'humanité étant vaincu dans les humiliations et les souffrances, Dieu recevait sa fille bien-aimée et la récompensait dans les communications ineffables de sa tendresse. La petite cellule recevait des hôtes illustres. Jésus-Christ se plut à visiter Catherine plus souvent et plus familièrement. D'abord ses visites se passaient dans son esprit, puis elles devinrent sensibles, réelles; elle entendait la voix et la parole du

[1] Ese mi diceste : A che me ne posso avvedere, che ci sia questa imperfettione? Dicovelo : Quando voi vedeste quella persona che e amata mancasse in alcuna cosa verso di voi, cioe, o che non vi facesse motto secondo i modi usati, o che vi paresse, che amasse un altro piu che voi, se allora vi cade uno sdegno, et uno cotale mezzo dispiacimento, allentando l'amore, che prima v'era, tenete difermo, che questo amore era ancora imperfetto. — Lett. 132.

[2] Frigerio, liv. III, chap. 7.

Verbe éternel né de Marie[1]. Tenez pour certain, disait-elle au père Raimund, que ce n'est pas un homme qui m'a montré la voie du ciel; c'est Jésus-Christ seul par ses claires apparitions; il m'a parlé face à face comme je le fais maintenant avec vous[2]. Et, comme ce bon religieux avait douté une fois de ses révélations et de ses visions, elle lui rapportait entièrement l'instruction qu'elle avait reçue pour discerner en ces matières le vrai du faux, car elle aussi avait craint les mensonges de l'ennemi.

Or Jésus-Christ lui avait dit : Le voyageur doit toujours craindre, car il est écrit : Heureux l'homme qui est tremblant. Il me serait facile d'illuminer ton âme par une inspiration subite, afin qu'elle pût discerner ce qui est de ce qui n'est pas, la réalité du fantôme; mais pour toi et pour les autres je veux parler. Quelques-uns disent, et cela est vrai, que mes visions commencent par la crainte, pour donner ensuite à l'âme la confiance et une sécurité croissante; elles commencent avec une certaine amertume qui va se perdant dans une infinie douceur. Les visions de l'ennemi, au contraire, produisent au commencement une confiance et une consolation apparente, une sorte de joie, puis, peu à peu, la crainte, le trouble et la tristesse. Et il en doit être ainsi, puisqu'il y a cette différence entre mes voies et celles du

[1] Fatebaturque mihi, quod in principio hujus visionis, quæ ut in pluribus fuit imaginaria, quandoque vero potuit etiam exterioribus sensibus corporis, ita ut vocem aure corporali perciperet. — B. Raimund, pars II, cap. 5.

[2] Per claram apparitionem loquens mihi, sicut ego modo loquor vobiscum. — B. Raimund.

démon, mes voies, qui sont la pénitence et l'observation de mes commandements, paraissent d'abord difficiles, mais deviennent plus aisées à mesure qu'on marche, tandis que les chemins du vice semblent aimables dès les premiers pas, mais finissent par déchirer les pieds et jeter l'âme dans la douleur. Je veux, ma fille, te donner un signe plus sûr. Considère que je suis la vérité même; je répands toujours dans l'âme, par mes visions, une connaissance plus claire du vrai; j'apprends à la créature raisonnable ce qu'elle est et ce que je suis. Alors l'âme se prosterne, elle rend à Dieu l'honneur qui lui est dû et confesse son néant. C'est tout autre chose dans les illusions du démon. Ce père du mensonge et ce roi de l'orgueil ne peut donner aux autres que ce qu'il a; il ne peut inspirer que la présomption et une vaine estime de soi, et l'âme demeure bouffie et gonflée dans une orgueilleuse béatitude. Le mensonge est le père de l'orgueil, la vérité est la mère de l'humilité[1]. » Et en pleurant de tendresse elle suppliait le père Raimund de l'appeler désormais sa fille, en souvenir de ce titre que Dieu lui avait donné.

Le Sauveur dans chaque visite enseignait à Catherine ce qu'elle n'aurait pu apprendre qu'avec beaucoup de temps et de travail. Au moyen âge, savoir

[1] Habens pro certo quod cum ego sim veritas, semper ex visionibus meis resultat in anima major cognitio veritatis..... Oppositum autem accidit de visionibus inimici : cum enim sit pater mendacii et rex super omnes filios superbiæ, nec possit nisi quod habet dare... quia veritas semper animam humilem, mendacium autem facit eam superbam. — B. Raimund, pars II, cap. 5.

lire était un privilége réservé aux clercs et aux loisirs des châteaux, et cela s'explique par la rareté des manuscrits : qu'est-ce que le peuple aurait lu, il n'y avait pas de livres? Les livres étaient une chose sacrée, et en faveur de quelques pèlerins savants on enchaînait sur des pupitres, dans les églises, des recueils de l'Écriture sainte et des Pères, appelés admirablement la Bible des pauvres (Biblia pauperum). Les vrais livres du moyen âge, ce sont les fresques de Giotto, de Maccaccio, les peintures de Guido et des vieux maîtres siennais dans les églises de la cité et dans les cloîtres, sur les murs des cimetières et les façades historiées des maisons; prédications perpétuelles et touchantes, écho permanent de la parole du prêtre; aussi le peuple des âges de foi était plus instruit que le peuple de nos écoles. Il est plus facile de regarder et de contempler une vivante image que de lire des lettres mortes qui sont, hélas! trop souvent pour l'esprit un instrument de mort. Catherine dans son enfance avait prié, aidé au ménage, mais elle n'avait pas appris à lire et à écrire; cela était pourtant nécessaire à la mission qu'elle avait à remplir dans le monde. Dès les premiers jours elle avait demandé à une de ses compagnes de lui apprendre à lire, afin qu'elle pût réciter l'office divin. Pendant plusieurs semaines, malgré toute son application, elle ne put rien apprendre. Alors un matin elle se prosterna triste aux pieds du Sauveur, et dit: Maître, combien je serai heureuse, s'il vous plaît de m'apprendre à lire, afin que je puisse vous bénir et

vous louer en récitant les heures canoniales ! Pourtant, si cela ne plaît pas à Votre divine Majesté, que votre volonté soit faite ! je resterai dans mon ignorante simplicité, consacrant le temps que vous m'avez donné à d'autres prières et à la méditation[1].

Dieu entendit son humble servante, et il envoya sur elle le même Esprit qui était descendu sur les apôtres le jour de la Pentecôte. Dès ce moment, Catherine, sans avoir jamais su épeler les syllabes, lisait avec une facilité surprenante[2]. Elle récitait aux heures fixées par l'Église l'office canonial, et souvent le Sauveur daignait le réciter alternativement en se promenant avec elle dans sa chambre, ainsi que font deux moines en disant le Bréviaire[3]. Catherine répétait souvent les premières paroles de l'office : Mon Dieu, venez à mon aide, hâtez-vous, Seigneur, de me secourir ; elle en faisait une application habituelle aux événements de la vie. Quelquefois la prière vocale expirait sur ses lèvres et se perdait dans une contemplation sublime.

Plus tard Dieu apprit aussi à écrire à Catherine d'une manière étonnante. Jusque-là elle avait dicté

[1] Domine, si placitum est tibi ut sciam legere, ut psalmodiam et tuas laudes valeam decantare per horas canonicas, tu me docere digneris... sin alias, fiat voluntas tua, quia in simplicitate mea libenter permaneo. — B. Raimund, pars II, cap. 7.

[2] Omnem scivit litteram legere, tam velociter et expedite. — B. Raimund.

[3] Frequenter Dominus et ipsa simul dicebant psalmos, ambulando per cameram suam sicut solent duo religiosi simul officium dicere. — B. Raimund, pars II, cap. 7. — Dans l'église de San-Domenico on voit un assez beau tableau de Gamberelli représentant sainte Catherine récitant l'office avec Jésus-Christ. — Frigerio raconte que, lorsque notre Sainte disait le Gloria Patri, elle changeait « et Filio, » et disait : « et tibi et Spiritui Sancto. »

ses lettres et ses instructions; mais voilà qu'après plusieurs jours de maladie elle se lève, prend un morceau de parchemin et écrit avec du cinabre cette prière : « Esprit saint, venez dans cœur; que votre force l'attire à Dieu; donnez-moi votre amour et votre crainte. O Christ, gardez-moi de toute pensée mauvaise; réchauffez-moi, embrasez-moi de votre très-doux amour, de sorte que toute peine me soit légère. Père saint, Dominateur pacifique de mon âme, aidez-moi dans toutes mes nécessités. Christ amour[1]. » Puis aussitôt elle écrit au père Raimund : « Je meurs et je ne puis mourir; ayez pitié de votre misérable fille, qui vit dans une si grande peine à cause de tant de fautes qu'elle a commises; elle n'a personne qui puisse la soulager. L'Esprit saint me console à l'intérieur par sa bonté, tandis qu'à l'extérieur il multiplie les moyens de me communiquer aux autres. Le Seigneur n'a pas encore voulu me tirer de cette vie, et, semblable à un maître qui forme son élève, il instruit ma main à écrire les pensées de mon âme. Dès que vous fûtes parti, avec l'assistance du glorieux évangéliste saint Jean et de saint Thomas d'Aquin, je commençai à apprendre à écrire sans m'en apercevoir, comme en dormant. Vous me pardonnerez si ma lettre est trop longue, ma main et ma langue s'accordent avec mon cœur[2]. »

[1] Processus contestationum de S. Catherina. — D. Martene, amplissima collectio, tom. VI, pag. 1279.

[2] Io muojo, e non posso morire; abbiate compassione della miserabile figliuola... . non volendomi trarre ancora di questa tenebrosa vita, per ammirabile modo me la formo nella mente mia, siccome fa el maestro al fanciullo,

Au milieu de ces ineffables communications du ciel, Catherine se félicitait d'avoir souffert; elle disait : Mes souffrances font mes délices; je sais que le Seigneur se révélera à moi avec d'autant plus de richesse et de magnificence que j'aurai souffert avec plus de résignation; et montrant ses oreilles rouges et enflées par la maladie, ses bras couverts de taches livides et de plaies, elle ajoutait en riant : Voilà mes roses et mes fleurs [1]. Elle avait vaincu la douleur; les nuits pesantes et obscures de la vie spirituelle s'étaient changées pour son âme en un jour pur et radieux; elle pouvait dire :

« Pendant cette heureuse nuit, je suis sortie en ce lieu secret où personne ne me voyait et où je ne voyais rien, sans autre guide et sans autre lumière que celle qui luisait dans mon cœur.

« Elle me conduisait plus sûrement que la lumière du midi au lieu où celui qui me connaît très-bien m'attendait, et où personne ne paraissait.

« O nuit qui m'as conduite! ô nuit plus admirable que l'aurore! ô nuit qui a uni le bien-aimé avec la bien-aimée, en transformant l'amante en son bien-aimé [2]. »

che gli da lo exemplo. Unde subito che fuste partito da me, col glorioso evangelisto Joanni e Tommaso di Aquino, così dormendo cominciai ad imparare. Perdonatemi del troppo scrivere, perocchè le mani e la lingua s'accordano col cuore. — Lett. 90.

[1] Subridendo dicebat : istæ sunt rosæ et flores mei. — D. Martene, tom. VI, pag. 1270.

[2] En la noche dichosa,
En secreto que nadie me veia,
Ni yo mirava cosa,

Tous les saints ont soupiré après la douleur, et la douleur est le fond de leur vie; n'est-ce pas, au reste, le fond de la vie humaine? Nous naissons et nous mourons dans la douleur, nous naissons et nous mourons dépouillés de tout. Les biens et les jouissances qui nous viennent quelquefois sont un don gratuit qui nous est accordé, et nous murmurons quand le moment des sacrifices arrive, nous qui n'avions en propre rien à offrir à Dieu. Ne nous plaignons plus des adversités, ne nous plaignons plus des injustices : ce sont autant d'échelons qui nous sont offerts pour nous aider à monter sur le bûcher et sur l'autel du sacrifice, jusqu'à ce que le feu pur descende sur nous, comme au temps des holocaustes, et nous enlève avec lui dans le ciel.

Lisons et méditons les divines Écritures et les histoires des saints, c'est là que nous trouverons des leçons utiles pour le temps de la tribulation. Nous ne demanderons plus alors pourquoi nous souf-

Sin otra luz ni guia,
Sino la que en el coraçon ardia.

Aquesta me guiava,
Mas certo, que la luz de medio dia,
Adonde me esperava
Quien yo bien me sabia
En parte, donde nadie parecia.

O noche que guiaste!
O noche amable mas que el alborada!
O noche que juntaste
Amado con amada,
Amada en el amado transformada.

S. Joan. Cruz, Noche escura del alma.
Alcala, 1618, in-4°.

frons ; nous reconnaîtrons que c'est une précaution bienveillante de la Providence, qui ne fera cesser pour nous ni les besoins ni les dangers, de peur que nous ne prenions ce monde pour notre lieu de repos. Dans les grands jugements que Dieu exerce, prenons confiance ; ne disons pas : Tout le monde nous persécute, on nous abandonne ! Que notre espérance ne s'affaiblisse point, mais qu'elle se relève par la foi que nous avons en Dieu. Pour vaincre, il veut être seul ; il nous dit comme autrefois à Gédéon : Vous avez encore trop de monde avec vous. Restons en présence de notre Dieu, sans aucune protection de la part des hommes ; et alors nous serons en état de vaincre, si la trompette de la vérité se fait entendre dans notre cœur, si la lampe de la charité est dans nos mains, et si nous désirons que nos corps de terre soient brisés pour Dieu.

Ainsi, au quatorzième siècle, Dieu purifie Catherine par les souffrances ; il veut être seul avec une pauvre fille de la république de Sienne, pour vaincre les puissances du monde et préparer le triomphe de son Église.

CHAPITRE V.

1364.

SAINTE CATHERINE REÇOIT DE SUBLIMES ENSEIGNEMENTS. — SON AMOUR POUR JÉSUS-CHRIST DANS LE SACREMENT DE L'AUTEL. — SON MARIAGE MYSTIQUE AVEC LE SAUVEUR JÉSUS.

De excelso misit ignem in ossibus meis, et erudivit me.

JÉRÉMIE, I.

Sposo mio novello,
Sposo dolce fiorito;
Sposo mio bello
Lo cor mhai envaghito,
Il nostro letticello
E' di rose aulito,
Li tu sposo et marito
T' hai da risposare.

B. JACOPONE, lib. VI, cant. 1.

La vie de sainte Catherine fut une contemplation perpétuelle; elle s'y était préparée par les souffrances, et Dieu la récompensait par des communications ineffables. Elle quittait souvent la terre d'exil pour les joies de la patrie.

Le jour de la fête de la Conversion de saint Paul, Catherine fut tirée hors d'elle-même avec une telle force, qu'elle demeura privée de ses sens pendant trois jours et trois nuits. Revenue aux choses humaines, aux réalités de la vie, elle resta triste, le

cœur plein d'amertume et d'un ennui indicible; on ne pouvait presque plus la tirer d'une sorte de sommeil. Or, sur ces entrefaites, le Père Tommaso, son confesseur, et le Père Donato de Florence, ayant formé le projet de visiter un saint ermite, entrèrent en passant pour voir notre Sainte. Ils lui dirent: Nous allons visiter l'ermite, voulez-vous venir avec nous ? — Catherine, comme en sommeil, répondit : Oui. — A peine avait-elle laissé échapper ce mot, qu'elle se leva en fondant en larmes; elle ne cessa de pleurer et de gémir pendant trois jours et trois nuits, c'est-à-dire le même temps qu'elle était demeurée dans l'extase. O malheureuse ! s'écriait-elle, la plus coupable et la plus méchante des femmes ! Sont-ce là les vérités que tu viens d'apprendre dans le ciel ? Est-ce là la doctrine que le Saint-Esprit t'a enseignée avec tant de suavité ? A peine revenue sur la terre, voilà que tu te rends coupable de mensonge : tu savais bien que ton intention n'était pas d'accompagner les Frères, et cependant tu as dit oui. Tu as menti aux confesseurs et aux pères de ton âme. Et lorsque plus tard elle voulut, selon sa coutume, rapporter à son confesseur ce qu'elle avait vu dans son extase, elle ne trouva pas de paroles pour exprimer de si grandes choses.

Dans une apparition, le Sauveur lui dit : Tu sauras que personne ne peut échapper de mes mains : ouvre donc l'œil de ton entendement et regarde. Et Catherine leva les yeux, et elle vit l'univers entier renfermé dans la main divine. Et une voix ajouta :

Tu sauras encore que nul ne peut m'être ravi; que tous les hommes sont en mon pouvoir pour la justice comme pour la miséricorde. Quelquefois, dans ses extases, son corps était soulevé de terre à une assez grande hauteur [1]. L'homme sur la terre est placé entre deux centres d'attractions : le corps tend en bas, l'esprit tend en haut; il arrive que dans certaines âmes saintes la force surnaturelle l'emportant sur la force naturelle, le corps est soulevé par les ascensions de l'esprit. Un jour que dans ses ravissements ineffables Catherine s'était élevée vers le ciel, le bienheureux Raimund l'entendait répéter ces paroles de l'Apôtre : J'ai vu les secrets de Dieu. Revenue à elle-même, ses lèvres murmuraient sans cesse : J'ai vu les secrets de Dieu. Le Père Raimund lui demanda ce qu'elle avait vu, mais il n'obtint pas d'autre réponse que ces mots mystérieuxet sacrés prononcés avec des soupirs et des frémissements de bonheur [2].

Tout homme qui a été baptisé garde dans son cœur le souvenir de ses premiers bégaiements chrétiens; il voit sa mère penchée sur son berceau et lui faisant répéter la touchante prière des petits enfants: Mon Dieu, prenez mon cœur et donnez-moi le vôtre. Catherine avait aussi répété, après Lapa, cette naïve invocation, et sa vie sainte et mortifiée méri-

[1] Sæpe corpus ejus cum spiritu elevabatur a terra, ut quanta esset virtus spiritum attrahens cerneretur. — B. Raimund, pars II.

[2] Continue repetens idem verbum : Vidi arcana Dei. — B. Raimund, pars II, cap. 6.

tait la réalisation du désir de son enfance. Les dissipations et les impuretés de la vie du monde empêchent en nous la formation de l'homme nouveau, du cœur de Jésus-Christ, notre modèle et notre Sauveur. Ceux qui pratiquent la vie chrétienne portent en eux-mêmes le cœur de Jésus-Christ : ils n'agissent que d'après ses mouvements et non pas selon les mouvements de leur cœur charnel.

Un jour Catherine disait affectueusement ce verset des Psaumes : O Dieu ! créez en moi un cœur pur, et renouvelez au fond de mon âme un esprit droit. Et, entraînée par ce même sentiment, elle répéta à plusieurs reprises : Seigneur, ôtez-moi mon cœur, ôtez-moi ma volonté. — Elle fut consolée par cette vision. Il lui semblait que l'époux céleste ouvrait son côté gauche et lui enlevait son propre cœur. Le lendemain elle raconta cette apparition merveilleuse au Père Tommaso, son confesseur, qui ne put s'empêcher d'en rire comme d'une chose incroyable. Catherine, sans se déconcerter, répondit : Oui, j'affirme que je n'ai plus mon cœur. — Chère fille, reprit le Père Tommaso, comment pourriez-vous vivre sans cœur ? — Je l'ignore, mon Père ; ce que je sais, c'est que rien n'est impossible à Dieu, et que je n'ai plus mon cœur[1]. Le dimanche suivant, après la Fraternité, Catherine resta longtemps en prière à Saint-Dominique, et sortit la dernière. Elle reve-

[1] Confessori suo dicebat se cor non habere in corpore. Quod dictum dum ille derideret..... vere, pater, quantum sentire possum secundum sensum corporeum mihi videor me omnino corde carere. — B. Raimund, pars II, cap. 6.

nait tranquillement à la Fullonica, lorsque tout à coup elle est environnée d'une grande lumière; elle voit le Sauveur portant dans ses mains sacrées un cœur vivant et brillant. Notre Sainte, toute tremblante, tomba la face contre terre. Jésus-Christ s'approcha d'elle avec bonté, il lui ouvrit le côté et plaça ce cœur dans son sein en disant : Ma fille, je vous ai ôté votre cœur, aujourd'hui je vous donne le mien par lequel vous vivrez toujours[1]. Les compagnes de Catherine affirmaient avoir vu sur son côté gauche une petite cicatrice rouge. Bien des fois elle engagea le Père Tommaso à se rendre digne d'une semblable faveur en lui racontant cette merveilleuse vision, et disant que depuis le jour de ce précieux échange elle ne pouvait plus prononcer ces mots tant répétés autrefois : Seigneur, je vous recommande mon cœur[2]. Elle ajoutait : Mon Père, ne vous apercevez-vous pas que je ne suis plus ce que j'étais. Je suis vraiment changée en une autre personne. Si vous saviez ce que j'éprouve, si l'on éprouvait ce que je sens dans ce cœur, personne ne serait si orgueilleux et si endurci, qu'il ne s'attendrît et ne s'humiliât. Et ce que je dis n'est encore rien en comparaison de ce que j'éprouve. Je suis remplie d'une si grande joie, que je ne sais comment mon âme peut rester davantage dans ce corps. Il y a un tel feu

[1] Ecce, carissima filia, sicut pridie tibi abstuli cor tuum, sic in præsentiarum trado tibi cor meum, quo semper vivas. — B. Raimund.

[2] Quod post illam horam nunquam, sicut solebat, dicere potuit : Domine, recommendo tibi cor meum. — B. Raimund, pars II, cap. 6.

au dedans de moi, que le brasier le plus ardent, comparé à celui qui me consume, est plutôt de la glace que de la chaleur. Cette ardeur produit dans mon âme une sorte de renouvellement de pureté et d'humilité : il me semble que je suis revenue à l'enfance, à l'âge de quatre ou cinq ans. Mon amour pour le prochain s'est tellement accru, que je donnerais avec joie ma vie pour lui [1].

Enrichie d'un magnifique trésor, notre Sainte croyait parfois que son nouveau cœur entrait dans la plaie sacrée du côté de Jésus-Christ, et que, s'unissant au cœur adorable du Sauveur, il ne faisait qu'un avec lui. Et une fois, le jour où l'Église célèbre la fête de sainte Marguerite, vierge et martyre, Catherine éprouva un tel transport d'amour, qu'au milieu de sa prière elle s'écria : Seigneur, vous avez blessé mon cœur ; Seigneur, vous avez blessé mon cœur [2] !

Chaque jour la fille du pauvre ouvrier Giacomo recevait dans sa cellule des visites célestes. La Sainte-Vierge la faisait entrer en participation de ses joies maternelles ; aussi notre Sainte eut toujours pour la Reine du ciel une naïve et tendre dévotion. Saint Paul, saint Thomas d'Aquin, saint Jean l'Évangéliste, lui donnaient tour à tour de sublimes enseignements. Une fois qu'elle était toute triste,

[1] Ex isto ardore producitur in mente mea quædam renovatio puritatis, simul et humilitatis, in tantum quod apparet mihi quod redierim ad ætatem quatuor vel quinque annorum. Hinc rursus tantus proximi amor accenditur, quod pro quocumque proximo libentissime sustinerem mortem corpoream cum magna cordis lætitia. — B. Raimond, pars II, cap. 6.

[2] Frigerio, liv. I, chap. 20.

Jésus-Christ lui apparut avec la Sainte-Vierge et Marie-Magdeleine; il dit: Que veux-tu hors de moi? —Catherine se mit à pleurer, et répondit humblement: Maître, vous savez ce que je veux; vous savez que je n'ai pas d'autre volonté que la vôtre, pas d'autre cœur que votre cœur[1]. Et se rappelant aussitôt comment Magdeleine se donna tout entière à Jésus-Christ, lorsqu'elle pleurait à ses pieds, elle commença à ressentir la douceur de suavité et d'amour qui avait attiré cette pécheresse. Alors le Seigneur, comme pour satisfaire son désir, lui dit: Pour ta plus grande consolation, fille bien-aimée, voilà que je te donne Marie-Magdeleine pour mère, tu pourras recourir à elle en toute confiance, je te remets à ses soins[2]. Catherine reçut cette faveur avec les transports de la reconnaissance; elle ne fit rien désormais sans consulter sainte Magdeleine, qu'elle appelait toujours la douce amoureuse, sa mère. Dieu donne ainsi pour protection à l'innocence immaculée de la jeune fille l'innocence recouvrée de la pauvre repentie: car l'homme qui a brisé cette fleur du cœur, qu'on ne cueille qu'une fois, qui n'a point été arrêté par le souvenir de sa mère et de sa sœur, et qui a donné la mort à l'âme d'une vierge en l'outrageant devant les hommes et les anges, ce même homme respectera la femme qui a puisé dans le re-

[1] Domine, tu scis quid volo, tu scis quia nec voluntatem habeo nisi tuam, nec cor habeo nisi tuum. — B. Raimund, pars II, cap. 6.

[2] Ecce, dulcissima filia, pro ampliori tuo solatio, trado tibi Mariam Magdalenam in matrem, ad quam cum omni fiducia possis recurrere. — B. Raimund, pars II, cap. 6.

pentir et les larmes une nouvelle virginité et une nouvelle jeunesse.

Toutes ces visions n'étaient qu'une image et un symbole de l'union réelle de Catherine avec le Sauveur dans le très-saint Sacrement de l'autel. Ce mystère est le cœur du Christianisme. Et comme saint Jean, l'apôtre de l'amour, a tenu, pendant la cène, sa tête appuyée sur le cœur du Christ, ainsi les saints, ceux que Dieu aime, tiennent leur cœur toujours appuyé sur l'hostie eucharistique, vrai cœur de l'Église. Cette dévotion est la source du dévouement et de l'amour, et les sectes chrétiennes qui ne communient plus avec foi ont perdu la chaleur vitale et traversent le temps comme des ombres tristes et glacées. Si dans leur sein il y a encore des racines de vertu, elles sont plus anciennes que l'erreur, et nous devons les admirer comme des plantes qui triomphent d'un sol ingrat. Car, s'éloignant de l'autel véritable qui a réjoui la jeunesse, l'homme diminue en intelligence et en amour.

Dieu se fait une grandeur de sa condescendance infinie, et il a voulu que la communion eucharistique fût le moyen par lequel l'incarnation permanente s'individualise en chaque chrétien. Lorsque le christianisme annonça cette vérité au monde, pas un accent de surprise ne s'éleva, le genre humain reconnaissait ses souvenirs et ses espérances. Platon avait dit : « Tous les sacrifices, et ces choses auxquelles préside la science sacrée et par lesquelles la Divinité s'unit aux hommes, ont pour objet la conservation de l'a-

mour. » Et l'auteur de l'Imitation a dit, bien des siècles après, dans son langage humble et pur : « Je sens que deux choses me sont ici-bas souverainement nécessaires, et que sans elles je ne pourrais porter le poids de cette misérable vie. Enfermé dans la prison du corps, j'ai besoin d'aliments et de lumière. C'est pourquoi vous avez donné à ce pauvre infirme votre chair sacrée pour être la nourriture de son âme et de son corps, et votre parole pour luire comme une lampe devant ses pas. Je ne pourrais vivre sans ces deux choses : car la parole de Dieu est la lumière de l'âme, et votre sacrement le pain de la vie. » Le secret de la charité chrétienne est là : c'est dans le tabernacle que s'allumait le feu divin que saint Vincent de Paul sentait brûler dans sa poitrine. La Messe était l'unique consolation de saint François-Xavier au milieu des fatigues de l'apostolat. Si les livres ascétiques offrent une délicatesse exquise de sentiments; si l'on y retrouve la fleur la plus pure des affections humaines, c'est qu'ils ont été, pour ainsi dire, écrits sur la Table sacrée. On ne dit si bien que lorsqu'on aime beaucoup.

Catherine s'était élevée à la plus haute contemplation de ce mystère d'amour. C'est par l'Eucharistie qu'elle conprenait le prêtre. Au milieu des grandes perturbations sociales, rien n'était plus nécessaire que de rétablir la véritable idée du sacerdoce. Ce fut la base de l'enseignement politique de Catherine et le principe de ses travaux pour l'Église. « L'Eucharistie est la source du sacerdoce, de sa dignité, de

son autorité. Tout le respect que nous devons aux prêtres prend son motif dans le sang divin; nous devons aller à eux, non pour l'amour d'eux-mêmes, mais à cause de la vertu des sacrements qui sont déposés entre leurs mains[1]. Dieu ne veut pas qu'on touche à ses christs, il s'est réservé leur punition; et celui-là sera sans excuse, qui dira qu'il n'est point l'ennemi de l'Église, qu'il en veut seulement aux fautes des mauvais pasteurs; il porte sentence contre lui-même[2]. Se peut-il rien voir de plus déplorable que la confusion de ces hommes qui, sous prétexte de se maintenir sur la terre, se privent volontairement de la grâce de Dieu et des mérites du sang du Rédempteur, sans reconnaître ni leurs propres misères, ni celles qu'ils procurent aux autres, comme si les liens qui les tiennent serrés étaient scellés du sceau des ténèbres et de l'aveuglement final; ils se font gloire d'être méchants, ils tirent de leur impiété des sujets de louanges, ils tressaillent d'aise dans la ruine entière de leur âme et de leur corps[3]. »

Dieu consolait Catherine par la vue et l'entretien des saints prêtres, véritables soleils mystiques du monde[4]. « Un bon prêtre, orné de justice, de charité et d'humilité, est semblable à un jardinier di-

[1] Dialogo, cap. cxv.

[2] Dialogo, cap. cxvi.

[3] Questo ligame e sigillato con lo sigillo de le tenebre, peroche essi non cognosceno in quanti inconvenienti, et miserie essi sono caduti : et fanno cadere altri : et pero non si correggeno, perche non lo cognosceno : ma come accecati si gloriano de la loro destruttione de l'anima e del corpo. — Dialogo, cap. cxvii.

[4] Dialogo, cap. cxix.

ligent; il arrache les épines et les mauvaises herbes du péché pour planter en leur place les fleurs parfumées des vertus[1]. Le bon prêtre est un ange: comme l'ange qui est préposé à notre garde nous donne les saintes inspirations, le prêtre nous est donné pour nous protéger; il tient l'œil continuellement ouvert sur le troupeau, il met au cœur les saintes pensées avec la prière incessante; il offre à Dieu nos doux et amoureux désirs, il distribue à tous la doctrine du Verbe et l'exemple de la vie[2].»

Le sacerdoce consécrateur de l'hostie eucharistique, qui nous donne la paix et la vérité, ces deux biens suprêmes de l'âme, a droit, dans l'histoire, à tous nos respects et à tout notre amour; ses défauts et ses faiblesses ne doivent point nous abattre et nous décourager. Le grand mystère de l'Évangile, c'est l'union de l'infirmité et de la force, de la grandeur et de la bassesse. Le Christ, mort sur la croix, n'est que l'ensemble admirable de la puissance divine et de la faiblesse humaine. Dans l'Église comme en lui-même, il a voulu qu'une partie triomphât par les miracles, tandis que l'autre succombait sous les ou-

[1] Questi erano veri ortolani, li quali con sollicitudine, el santo timore cavanole spine deli peccati mortali, el piantavano pignate odorifere di virtu. — Dialogo, cap. CXIX.

[2] Et veramente sono anzoli, peroche come l'anzolo, chio do a vostra guardia, ve ministra le sante et bone inspiratione, così si questi ministri erano anzoli, et così dovcrebbeno essere dati a voi da la mia bonta a vostra guardia, et pero essì continuamente tenevano l'ochio sopra li subditi loro si come veri guardiani, inspirando ne li cuori loro sante, et bone inspiratione, cìve per loro offerivano dolci et amorosi desiderii dinanzi a me con continua oratione, et con la dottrina de la parola, et con lo exempio de la vita. — Dialogo, cap. CXIX.

trages[1]. C'est pourquoi l'Église nous est représentée, dans les Saintes-Écritures, tantôt comme une maison bâtie sur une pierre immobile, tantôt comme un navire qui flotte au milieu des ondes au gré des vents et des tempêtes, si bien qu'il paraît qu'il n'est rien de plus faible que cette Église, puisqu'elle est ainsi agitée; et qu'il n'est rien de plus fort, puisqu'elle demeure immuable, et que les forces humaines ne peuvent la renverser. N'ayons pas peur pour l'Église, elle est habituée à souffrir, et ses ennemis l'ont attaquée dès sa jeunesse[2] : représentée en Abel, il est tué par Caïn; représentée en Énoch, il faut le tirer du milieu des impies, qui ne peuvent souffrir son innocence; représentée en la famille de Noé, il a fallu la délivrer du déluge; représentée dans Abraham, Isaac, Jacob, que n'ont-ils pas souffert des impies? Les prophètes ont été lapidés; Jésus-Christ, le médiateur, est mort sur la croix, et à lui commence une nouvelle série de martyrs. Celui qui est selon la chair doit nécessairement persécuter et tuer, s'il le peut, celui qui est selon l'esprit[3]. Laissons donc les pécheurs travailler sur le dos de l'Église; ils auront beau prolonger leur iniquité, l'Église est éternelle, elle lassera bien des hommes d'état et bien des bourreaux avant de retourner à Dieu.

[1] Unum horum coruscat miraculis, aliud succumbit injuriis. — S. Leo, De passion. Domin., serm. III; edit. Quesnel.

[2] Sæpe expugnaverunt me a juventute mea... supra dorsum meum fabricaverunt peccatores... prolongaverunt iniquitatem suam. — Psalm. CXXVIII.

[3] Sed quomodo tunc is, qui secundum carnem natus fuerat, persequebatur eum qui secundum spiritum, ita et nunc. — S. Paul. ad Galat., IV, 29.

L'Église a vaincu par sa patience les persécuteurs, par sa doctrine les hérésies, et par sa sainteté le mal qu'elle portait en elle-même. A la vérité elle n'est bâtie que pour les saints, cette cité merveilleuse, les enfants de Dieu y sont appelés de toutes parts ; tous ceux qui sont du Nombre y sont entrés, mais plusieurs y sont entrés par-dessus le nombre [1]. L'ivraie y a crû avec le bon grain, et la charité s'étant refroidie, le scandale s'est levé jusque dans le sanctuaire. Mais l'Église n'a jamais caché sa honte et ses douleurs : lisez les Conciles et les ouvrages des Saints. Dans le quatrième siècle, le prêtre Salvien déplorait la corruption de l'Église par ces éloquentes paroles : « Je ne sais, ô Église ! de quelle sorte il est arrivé que ta propre félicité combattant contre toi-même, tu as presque autant ramassé de vices que tu as conquis de nouveaux peuples. La prospérité a attiré les pertes ; la grandeur est venue et la discipline s'est relâchée. Pendant que le nombre des fidèles s'est augmenté, l'ardeur de la foi s'est ralentie, et l'on t'a vue, ô Église ! affaiblie par ta fécondité, diminuée par ton accroissement et presque abattue par tes propres forces [2]. » Ne croirait-on pas que la paix est la plus amère des amertumes de la religion [3] ?

[1] Multiplicati sunt super numerum. — Psalm. xxxix.

[2] Nescio quo modo pugnante contra teipsam tua felicitate, quantum tibi auctum est populorum, tantum pene vitiorum. Quantum tibi copiæ accessit, tantum disciplinæ recessit... multiplicatis fidei populis, fides imminuta est... factaque es, ecclesia, profectu tuæ fœcunditatis infirmior, atque accessu relabens, et quasi viribus minus valida. — Salvian. advers. avaritiam, lib. i, n° 1 ; edit. Baluze, in-8o.

[3] Ecce in pace amaritudo mea amarissima. — Isai., xxxviii, 17.

Il ne faut pas croire que l'homme ennemi qui va semer la nuit dans le champ puisse empêcher de croître le bon grain du père de famille ni lui ôter sa moisson; il peut bien la mêler, il peut bien semer par-dessus, mais il ne peut ni arracher le froment ni corrompre la bonne semence. Dans tous les âges de l'Église il y a eu des hommes qui ont profané les sacrements, mais aussi il y en a toujours eu qui ont été sanctifiés. Il y a eu des terres sèches et pierreuses où la parole tombe inutilement, mais aussi il y a toujours des champs fertiles où elle fructifie au centuple. Jamais le sang de Jésus-Christ n'a été inutile, et chaque siècle a eu des saints pour réclamer en faveur de la justice. Au quatorzième siècle, sainte Catherine a été une voix puissante et forte; elle n'a pas épargné les vices, elle a dit la vérité sur les abominations du sanctuaire, elle parlait au nom de Dieu. Appuyée sur la foi au sacrement de l'autel, elle a jugé le sacerdoce. Voilà pourquoi nous avons écrit ceci dans le chapitre où nous parlons de son amour pour Jésus-Christ, prêtre et victime, vie mystique de l'âme et principe générateur de la société chrétienne.

« Malheur! malheur! s'écriait-elle, à la vie misérable des prêtres : ils dissipent dans l'impureté ce trésor que le Verbe très-doux a acquis avec tant de peine sur la croix; ils dévorent cruellement les âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ; ils donnent aux chiens le pain des pauvres exilés... Temples du démon, Dieu vous avait placés pour être des anges

terrestres dans cette vie, et vous faites l'office de Satan[1].» Les institutions monastiques étaient déchues de leur sainte grandeur, la couronne était tombée de leur tête; il n'y avait plus qu'un petit nombre de moines qui annonçaient la parole divine par leur science et par leur vie; la plupart criaient en vain; ils ne laissaient rien dans le cœur de ceux qui les écoutaient. Leurs prédications étaient faites pour plaire aux hommes, flatter leurs oreilles, et non pour la gloire de Dieu; ils recherchaient les belles phrases sans vouloir produire des actes de vertu[2]. Et pourtant les saintes vérités du ciel ne sont pas des meubles curieux et superflus, qu'il suffise de conserver dans un magasin, ce sont des instruments nécessaires, qu'il faut avoir toujours sous la main et que l'on ne doit presque jamais cesser de regarder, parce qu'on en a toujours besoin pour agir. Comment, du reste, ces parleurs, cymbales retentissantes, auraient-ils pu cultiver le jardin des âmes et y faire germer des fleurs, tandis que leur âme était couverte de ronces et d'épines? Mais, comme l'Église

[1] Guai, guai a loro misera vita : peroche quello, che il dolce verbo unigenito mio figliolo acquisto con tanta pena in su el legno de la santissima croce, essì si spendeno con le publice meretrice, et si sono devoratori de l'anime.... O templi del diavolo io vo porti, perche siate angeli terrestri in questa vita; et voi sete demonii, et pero havete l'officio del demonio. — Dialogo, cap. CXXI. — Je crois inutile, dans un pareil sujet, d'entrer dans les détails : voir la hideuse peinture du clergé de l'époque dans le Dialogo, du chap. 123 au chap. 130.

[2] Et sono pochi che annunciano la parola mia in dottrina, et in vita, et essì gridano solo col sono de la parola, et pero non fanno frutto nel core de lo auditore. Le loro predicatione sono fatte piu a piacere de li homini, et per delettare l'orecchie loro, che ad honore di me : et pero studiano non bona vita, ma in favellare molto pulito. — Dialogo, cap. CXXV.

reste pure malgré les impuretés des chrétiens, ainsi les institutions monastiques demeurent une grande et sainte chose au milieu de l'oubli de tous les devoirs et des profanations les plus horribles. On ne peut pas fuir les méchants, ils sont partout mêlés avec les bons ; ils seront séparés un jour, et les mauvais prêtres seront plus rigoureusement damnés que les autres [1].

Que doivent faire les justes, que devait faire sainte Catherine au milieu des désolations de son époque? souffrir, aimer et prier. Nous ne savons pas les conseils de Dieu : il y a des méchants qui s'amenderont, et il les faut attendre en patience ; il y en a qui demeureront dans leur malice, et, puisque Dieu les supporte, ne devons-nous pas les supporter? Il y en a qui sont destinés pour exercer la vertu des uns, venger le crime des autres ; le Maître saura bien les ôter quand ils auront accompli leur ouvrage. Dieu sait le jour de tous : ne précipitons pas le discernement. Aimez vos frères, dit saint Jean, et vous ne souffrirez point de scandale [2] ; parce que, dit saint Augustin, celui qui aime son frère souffre tout pour l'unité [3]. Et plus tard, au milieu de sa vie active, lorsque Dieu aura appelé Catherine pour travailler dans le champ de l'Église, son repos, sa joie sera de présenter devant l'autel les parfums de ses désirs embrasés. Prosternée devant l'Agneau immolé pour le

[1] Dialogo, cap. CXXXIII.
[2] S. Joan. Epist. I, cap. II, vers. 10.
[3] S. Augustin in Epist. Joann. tract. I, num. 12.

salut du monde, elle pleurait sur les morts spirituels; puis, fortifiée par la communion, elle disait à ses disciples bien-aimés : Demeurez ensemble comme un petit troupeau dans le jardin de la sainte Église; paissez vos âmes dans l'oraison continuelle et dans le désir affectueux de participer au calice du salut; ne vous élevez pas par l'impatience et par la joie, mais endurcissez-vous au travail jusqu'à la fin [1].

Le Saint-Sacrement était la vie de Catherine et presque sa seule nourriture. Comme l'ange Raphaël, elle pouvait dire aux âmes indigentes de son temps qui mendiaient à toutes les portes les aliments grossiers de la volupté et de l'orgueil : Pour moi, je me rassasie d'une nourriture invisible, et l'œil du corps ne saurait apercevoir mon céleste breuvage [2]. Chaque jour elle prenait cette nourriture eucharistique. Ces fréquentes communions lui attirèrent les murmures de plusieurs; elle se défendait humblement. Elle répondit à un évêque qui lui opposait l'opinion de saint Augustin, qui ne loue ni ne blâme ceux qui communient tous les jours : Pourquoi donc blâmeriez-vous ce que saint Augustin ne blâme pas? Si quelquefois, par obéissance à son confesseur, elle s'abstenait de la communion, elle souffrait des douleurs très-violentes dans tous ses membres, car l'union de son corps au corps adorable de Jésus-

[1] Dialogo, cap. CXXXIII.
[2] Sed ego cibo invisibili, et potu qui ab hominibus videri non potest, utor. — Tobie, cap. 12.

Christ faisait sa force et sa santé [1]. Elle disait au père Tommaso : Je suis tellement rassasiée par la communion, que je ne désire aucune autre nourriture corporelle [2]. Mais, reprit le père Tommaso, les jours où vous ne communiez pas, avez-vous faim ? — Catherine répondit : Quand je ne reçois pas le Saint-Sacrement, je vais à l'église et je le contemple : cette vue me rassasie ; bien plus, la seule présence d'un prêtre qui a touché l'hostie m'ôte la pensée du pain matériel et me console [3]. Le père Raimund fut celui de ses confesseurs de qui elle reçut le plus de consolation, parce qu'il secondait son ardeur pour la sainte Eucharistie et défendait sa conduite avec zèle. Souvent Catherine, dans la vivacité de son désir, lui disait : Mon Père, j'ai faim, pour Dieu, donnez à mon âme sa nourriture [4] ! Je vais laisser ce vénérable religieux raconter lui-même les merveilles de cet amour eucharistique : « Un jour de Saint-Marc nous avions profité d'une matinée de beau temps pour visiter quelques serviteurs de Dieu qui demeuraient dans la campagne ; nous ne revînmes à Sienne qu'un peu tard. Catherine

[1] Ut non tantum spiritus ejus sponso uniretur æterno, sed et super hoc corpus posset corpori sociari. — B. Raimund, pars II, cap. 1 et cap. 5.

[2] Tanta est satietas quam mihi confert Dominus in sui sacramenti venerabilissimi sumptione, quod nullo modo possum appetere cibum aliquem corporalem. — B. Raimund, pars II, cap. 5.

[3] Quando sacramentum sumere non possum, sola me ipsius præsentia et visio satiat ; imo non tantum sacramenti, sed etiam sacerdotis, quem scio ipsum tetigisse sacramentum, præsentia adeo consolatur, quod omnis cibi memoria recedit a me. — B. Raimund.

[4] Pater, ego esurio ; propter Deum detis cibum animæ meæ. — B. Raimund, pars II, cap. 16.

me dit : O mon Père, si vous saviez que j'ai faim [1]! Je compris ces paroles et je répondis : L'heure de la messe est passée, et je suis si fatigué, que je ne me sens pas la force de me préparer en ce moment au saint sacrifice. Catherine se tut; mais quelques instants après, ne pouvant comprimer son désir, elle répéta : J'ai faim. Alors je me rendis à la chapelle qui était tout proche, et, m'étant revêtu des ornements sacrés, je commençai la messe. Quand je me retournai pour donner la communion à la Sainte, je vis son visage éclatant comme celui d'un ange. Étonné, je dis en moi-même : Ce n'est pas le visage de Catherine [2]? Pourtant, Seigneur, c'est véritablement votre épouse fidèle. Après l'absolution, prenant la particule d'hostie que j'avais réservée, mon cœur murmura ces mots : O Seigneur! venez vers votre épouse [3]. Et, en vérité, je crois que l'hostie vint d'elle-même se placer sur la patène.

« Lorsque Catherine voulait communier, elle me faisait prévenir de préférence à tout autre de nos frères. Une fois accablée de douleurs de côté et d'autres maux encore, mais toujours affamée du pain des anges, dont elle espérait recevoir quelque soulagement, elle m'envoya une de ses compagnes, qui me dit, sur le seuil de l'église : Catherine vous prie de retarder un peu votre messe, car elle souffre beaucoup et voudrait pourtant communier ce matin.

[1] O si sciretis, Pater, quantum esurio! — B. Raimund.

[2] Ista non est facies Catherinæ. — B. Raimund, pars II, cap. 16.

[3] Veni, Domine, ad sponsam tuam. — B. Raimund.

Je répondis que je le ferais volontiers. J'allai au chœur, et après l'office conventuel j'attendis encore longtemps. A l'heure de tierce, Catherine vint sans que je m'en aperçusse. Ses compagnes, qui savaient qu'après la communion elle demeurait ordinairement en extase pendant trois ou quatre heures, et voyant l'heure avancée, lui conseillèrent de ne pas communier ce jour-là, afin de ne pas déranger les Frères, qui étaient dans l'usage de fermer l'église. Humble et discrète, elle se soumit; mais, pressée par la violence de son amour, elle se réfugia dans la prière. Retirée dans un coin de l'église, elle répandit son cœur devant Dieu et le conjura de remplir lui-même le désir qu'il lui avait inspiré. Et le Seigneur, qui ne méprise jamais les désirs de ceux qui l'aiment, exauça miséricordieusement et miraculeusement son épouse.

« Cependant une de ses compagnes s'était approchée et m'avait dit : Père, vous direz la messe quand vous voudrez, Catherine ne communiera pas aujourd'hui. —J'allai m'habiller à la sacristie et je revins dire la messe à un des autels du capellone dédié à saint Paul apôtre. La longueur de la nef me séparait de Catherine, et j'ignorais même qu'elle fût présente. Après le Pater, comme je faisais, suivant les rites liturgiques, la fraction des saintes espèces, l'hostie se brisa en trois parties, dont une très-petite sauta de dessus le calice et me sembla tomber sur le corporal. Après la communion, je cherchai avec ma main droite sur le corporal cette particule

d'hostie : je ne trouvai rien. Surpris autant qu'affligé, et ne voulant pas faire attendre les assistants, je finis la messe. Lorsque tout le monde fut sorti, je recommençai mes perquisitions minutieuses, non-seulement sur le corporal, mais sur l'autel entier, et jusque sur le pavé, je ne vis rien[1]. Je couvris l'autel avec soin; je recommandai au sacristain de le garder et de n'en laisser approcher personne, et je sortis pour aller exposer la chose à notre vénérable prieur et lui demander son avis.

« Je trouvai à la sacristie dom Cristoforo, prieur de la Chartreuse, mon ancien ami : il venait me prier de l'introduire auprès de Catherine, pour jouir des consolations de sa présence. Je lui dis d'attendre un peu jusqu'à ce que j'aie vu le prieur pour une chose importante. Il me répondit: Nous avons aujourd'hui un jeûne solennel, il faut que je retourne bien vite au monastère, et vous savez que c'est loin : pour Dieu, ne mettez aucun retard : une affaire de conscience me fait une nécessité de parler à Catherine[2]. Je renouvelai mes recommandations au sacristain, et nous descendîmes à la maison de la Sainte. On nous dit qu'elle était sortie depuis longtems pour aller à l'église des Frères. J'en fus bien surpris, et, revenant avec dom Cristoforo, je trouvai les compagnes de Catherine

[1] Quo facto, illisque recedentibus, quæsivi non modo corporale, sed omnes partes altaris minutatim hinc inde. — B. Raimund, pars II, cap. 17.

[2] Dies est hodiè solemnis jejunii et necessarium est mihi sine dilatione ad monasterium redire, et, ut noscis, per tanta milliaria disto a civitate; propter Deum non retardetis, quoniam urgente conscientia cogor omnino loqui cum Catherina. — B. Raimund.

dans le bas de l'église, qui nous apprirent qu'elle était là, dans un coin, ravie en extase. Pour moi, qui ne pensais qu'à mon accident de la messe, je leur commandai de la faire revenir à elle-même, s'il était possible, parce que nous avions un besoin urgent de lui parler.

« Lorsqu'elle eut repris ses sens, nous allâmes nous asseoir à côté d'elle pour causer. Je commençai à lui dire en deux mots ce qui m'était arrivé et ce qui me chagrinait. Alors Catherine me dit en souriant : Avez-vous bien cherché partout? — Oui, lui répondis-je. — Eh bien! vous ne devez pas tant vous alarmer, reprit-elle en riant [1]. Dom Cristoforo prit au même moment la parole, entretint la Sainte quelques instants, et, la conversation finie, se retira.

« Un peu consolé par ses premières réponses, et soupçonnant ce qui en était, je lui dis : Bonne Mère, je crois que c'est vous qui avez pris la particule de mon hostie [2]. — Non, mon Père, répondit-elle joyeusement, ce n'est pas moi, c'est un autre : je ne vous dirai qu'une chose, c'est que jamais vous ne la retrouverez [3]. — Je la pressai alors de s'expliquer, et elle dit : Mon Père, cessez de vous affliger de la perte de la sainte particule d'hostie : véritablement je vous le dis comme à mon confesseur, le céleste

[1] Quæ mox, parumper subridens, respondit tanquam omnium conscia : nonne vos quæsivistis ubique?.... Ut quid ergo tantum ex inde concepistis tristitiam. — B. Raimund.

[2] Vere, mater, puto quod tu es illa quæ abstulisti particulam hostiæ meæ. — B. Raimund.

[3] Sed scitote quod alius fuit, ego non fui; tantum tamen dico vobis quod particulam illam non invenietis. — B. Raimund, pars II, cap. 16.

époux me l'a apportée, je l'ai reçue de sa divine main. Mes compagnes voulaient m'empêcher de communier ce matin de peur d'incommoder les autres; je me suis adressée au Sauveur, il m'a apparu et m'a donné lui-même la sainte communion. Réjouissez-vous donc avec moi dans le Seigneur, et rendons-lui ensemble de magnifiques actions de grâces[1]. »

Dans son livre du Dialogo, Catherine raconte elle-même qu'un jour de la Conversion de saint Paul, elle se sentit consumée du désir de la manne céleste. Elle s'adressa à plusieurs prêtres qui venaient célébrer la messe, et leur demanda humblement la communion; mais, par une disposition singulière de la Providence, tous la lui refusèrent. Le Seigneur voulut lui faire connaître que, si les hommes lui manquaient, Dieu ne lui manquait pas[2]. Elle s'adressa enfin au clerc qui servait la dernière messe : celui-ci ne voulut pas même en avertir le prêtre. Ce nouveau refus ne l'empêcha point encore d'attendre avec une sainte ardeur. La messe venait de finir, ses espérances étaient déçues; son âme se trouvait partagée entre un désir impétueux et une profonde humilité, se jugeant présomptueuse et indigne de participer à ce sublime mystère. Cependant celui qui élève les humbles tira à lui toutes les affections et les désirs

[1] Sainte Catherine rappelle ce fait miraculeux dans le CXLIIe chapitre du Dialogo.

[2] Che essa cognoscesse che mancandoli li homini, non li mancava io suo creatore. — Dialogo, cap. CXLII.

de son épouse avec une si grande force, que son corps fut soulevé en l'air, et il lui donna la communion de sa propre main. En mémoire et comme preuve de ce prodige d'amour, Catherine sentit, pendant plusieurs jours, l'odeur et le goût céleste du sang et de la chair de Jésus-Christ[1].

Le Père Tommaso, craignant que les soupirs et les larmes de Catherine, à la communion, troublassent le prêtre pendant les saints mystères, l'avait engagée à faire ses efforts pour modérer ses ardeurs lorsqu'elle serait près de l'autel. Toujours obéissante et docile, la Sainte se tint éloignée de l'autel, priant Dieu de faire connaître à son confesseur que ces mouvements de l'âme ne peuvent être comprimés. Puis de temps en temps elle disait à voix basse : Venez, mon doux Sauveur, donnez-moi votre corps adorable. Et le Christ lui apparut, et, approchant la plaie de son divin côté sur la bouche de Catherine, il l'engagea à se rassasier de son corps et de son sang. L'heureuse vierge but à longs traits à la source de la grâce, et sentit son cœur inondé de tant de douceur, qu'elle faillit succomber dans les transports de son amour. Le Père Tommaso reçut à ce sujet une si vive lumière, qu'il n'osa plus depuis réitérer de pareils avis à notre Sainte.

Catherine fut encore favorisée, soit pendant la messe, soit à la communion, de plusieurs autres fa-

[1] Et io segno chio in verita li haveva satisfatto, per piu giorni sentite per mirabile modo nel gusto corporale il sapore, et l'odore del sangue, del corpo de Christo. — Dialogo.

veurs merveilleuses. Tantôt elle voyait les anges, un voile d'or à la main, servir le prêtre à l'autel; tantôt elle entendait les chœurs des anges et les saints louer et bénir Dieu pendant le sacrifice; quelquefois l'autel lui paraissait tout en feu, ou bien entouré de flots de lumière qui répandaient dans l'église une merveilleuse clarté. A la fraction de l'hostie, elle voyait Jésus-Christ présent dans chaque partie; le mystère de la Sainte-Trinité lui était dévoilé sous diverses formes. L'hostie consacrée lui apparaissait comme du feu, comme du sang et de la chair; ou comme un petit enfant radieux et souriant [1]. Souvent elle voyait la Reine du ciel s'incliner avec un profond respect devant le Saint-Sacrement [2]. Plusieurs personnes ont vu, à diverses reprises, la sainte hostie s'échapper des mains du prêtre et entrer dans la bouche de Catherine au moment de la communion. C'est ce qu'affirme tout particulièrement le Père Bartolomeo [3]. Pour moi, dit le Bienheureux Raimund, je ne sais pas si cela m'est arrivé, mais j'entendais comme une sorte de frémissement et de bruit lorsque l'hostie entrait dans la bouche de Catherine, on aurait dit une petite pierre jetée avec force et de haut [4]. Lorsqu'elle avait communié, et que le prêtre lui présentait le ca-

[1] Frequenter namque videbat latentem in manibus sacerdotis infantem.... aliquando fornacem ignis ardentis. — B. Raimund, pars II, cap. 6.

[2] Voir le Dialogo, passim, et notamment le chapitre CXI.

[3] Quod clare videbant sacram hostiam evolare de manibus sacerdotis, et in os ejus volando intrare. — B. Raimund, pars II, cap. 17.

[4] Sed bene semper sentiebam strepitum quem faciebat hostia sacra quando in os ejus intrabat, ac si quasi lapillus fuisset in os ejus a longè projectus violenter. — B. Raimund.

lice pour l'oblation, involontairement elle le serrait avec les dents et si fort qu'on avait de la peine à le lui ôter[1]. Le Père Grégoire de Rimini, de l'Ordre de Saint-Augustin, savant professeur de théologie, déclara devant une nombreuse assemblée, à Rome, que plusieurs fois, lorsqu'il avait eu le bonheur de célébrer la messe en présence de Catherine, l'hostie, quittant elle-même la patène, était allée se reposer sur les lèvres de la Sainte. Le pape Grégoire XI, pour récompenser une si ardente dévotion, lui accorda la faveur d'avoir toujours un prêtre pour offrir devant elle le saint sacrifice et lui donner la sainte communion[2].

Oui, nous le répétons, l'Eucharistie a été la vie de sainte Catherine, et elle a mérité de comprendre l'excellence de cet adorable mystère, culte universel du christianisme. La théologie nous enseigne que l'objet éternel, universel, unique que nous devons adorer, est la Trinité sainte, et que l'honneur, le don, le sacrifice par lequel nous devons l'adorer, est l'Eucharistie. Si Dieu est adoré par les mystères de Jésus-Christ et par les saints, tout cela est renfermé dans l'Eucharistie. D'où il s'ensuit que toutes les fêtes de Jésus-Christ et des Saints, c'est-à-dire, chaque jour de la vie humaine, est une fête de la Trinité qui est adorée et de l'Eucharistie par laquelle elle est adorée. Saint Augustin a fort bien dit qu'on ne

[1] Contestatio de sanctitate S. Catharinæ. — Apud Martenne, amplissima collectio. — Tom. VI, p. 1346.
[2] Frigerio. — Liv. III, chap. 10. B. Raimund, pars II, cap. 17.

mange Jésus-Christ dans l'Eucharistie qu'après l'y avoir adoré [1]. Tous les mystères de Jésus-Christ sont renfermés dans l'Eucharistie, qui en est comme une continuation. La fête de l'Incarnation du Verbe se célèbre par l'Eucharistie, qui est une extension de cette admirable union de Dieu avec l'homme et de l'homme avec Dieu. La fête de la Nativité se célèbre par l'Eucharistie, où le Verbe incarné est formé sur nos autels et prend une nouvelle naissance par les paroles du prêtre. La Passion de notre Seigneur se célèbre par l'Eucharistie, qui en est la mémoire et la représentation effective, son corps y étant brisé et son sang versé. La Résurrection de Jésus-Christ se célèbre dans l'Eucharistie, qui le contient ressuscité et immortel, et qui est en nous, suivant la parole évangélique, une semence de résurrection et d'immortalité. La fête de l'Ascension se célèbre par l'Eucharistie, qui est le pain du ciel, le pain des anges, qui est Jésus-Christ assis à la droite du Père, et y faisant asseoir les élus pour toute l'éternité. La fête de la Pentecôte se célèbre par l'Eucharistie, parce que cette chair divine, conçue du Saint-Esprit, est la source de la vie spirituelle de nos âmes et une fontaine qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle [2]. Les

[1] Manducaverunt et adoraverunt.—S. Augustin.

[2] Les Grecs, pour marquer la descente du Saint-Esprit, versent de l'eau chaude dans le calice après la consécration.—Nicolas Cabasilas.—Liturg. exposit., cap. 37.—Dans le rit mozarabe, le prêtre divise l'hostie en neuf parties qu'on nomme l'Incarnation, la Naissance, la Circoncision, l'Apparition, la Passion, la Mort, la Résurrection, la Gloire et le Règne.—And. Schott Soc. Jes., Hispan. illustrat.—Tom. I, p. 699.

fêtes de la sainte Vierge, des apôtres, des martyrs, des confesseurs et des vierges, se célèbrent aussi par l'Eucharistie : car toute la gloire de la sainte Vierge est d'avoir donné au Verbe éternel le corps de cette victime qui a réconcilié Dieu avec les hommes et sauvé le monde. Les apôtres et les martyrs ont trouvé dans ce pain le courage et la force invincible qui les a fait triompher. Aussi saint Cyprien voulait qu'on donnât l'Eucharistie à ceux qui devaient entrer dans de nouveaux combats pour la foi, et saint Augustin disait que, si saint Laurent souffrit avec tant de constance et tant de joie, c'était parce qu'il avait participé à cette divine table, avait bu le sang de cet agneau, qui est en même temps un lion victorieux. L'Église déclare dans ses prières que tout martyre a l'Eucharistie pour principe[1]. Les confesseurs, qui sont les martyrs de la charité et de la pénitence, ne peuvent persévérer jusqu'à la fin de la carrière que lorsqu'ils sont fortifiés de cette viande céleste, figurée par celle qui donna à Élie assez de vigueur pour marcher sans se lasser pendant quarante jours et quarante nuits, et d'arriver à la montagne de Dieu[2]. Les vierges ne sont vierges que par l'hostie virginale[3], et il n'y a que le sang de Jésus-Christ qui puisse faire germer cette vertu dans le jardin mystique de l'âme. Dieu a toujours fait aux vierges les

[1] De qua sumpsit martyrium omne principium. — Missal. roman.

[2] Et ambulavit in fortitudine cibi illius usque ad montem Dei Horeb. — III Reg., cap. 19.

[3] Virgineo fragrans odore. — Missal. roman.

plus sublimes révélations. Nous avons vu comment il se communiquait à Catherine dans l'Eucharistie, et l'on peut suivre dans l'histoire les traditions de l'union mystérieuse du Saint-Sacrement et des vierges ; la blanche hostie se complaît dans la blancheur immaculée de leurs âmes. Sainte Gertrude avait, pendant la messe, une intuition du sacrifice éternel ; entre l'hostie et le cœur des Vierges elle voyait un rayon de blancheur lumineuse qui les unissait à leur époux par la douceur de ses caresses, par les charmes ravissants de sa familiarité, plus étroitement que les anges et tous les autres saints [1]. Sainte Thérèse parle admirablement des effets de l'Eucharistie dans l'âme. Elle croyait que cette divine nourriture soutenait le corps aussi bien que l'esprit. A la sainte table elle se sentait délivrée et guérie, et sa foi était si vive que, lorsqu'elle entendait dire à quelqu'un : Combien j'aurais souhaité vivre dans le temps que Jésus-Christ notre Sauveur était sur la terre, elle riait, ne comprenant pas que l'âme pût rien désirer davantage que l'Eucharistie [2].

C'est une pauvre jeune fille de Liége qui a doté le ciel et la terre d'une joie nouvelle, la fête du Saint-Sacrement. Julienne, religieuse Hospitalière du Mont-Cornillon, avait eu, dès ses plus tendres années, une dévotion extraordinaire pour la sainte Eucharistie. Depuis l'âge de seize ans, toutes les fois qu'elle s'appliquait à l'oraison, il lui semblait voir

[1] Insinuationes divinæ pietatis.—Lib. III, cap. 17.
[2] Chemin de la perfection, chap. XXXIV.

la lune pleine, mais avec une petite brèche : elle crut que c'était une tentation, et fit beaucoup de prières pour en être délivrée ; mais la vision reparaissait toujours. Julienne en demanda à Dieu la signification, et il lui fut dit intérieurement : La lune signifie l'Église, et la brèche, le défaut d'une fête dans le cycle mystérieux de l'année chrétienne pour honorer l'institution de la sainte Eucharistie. En même temps elle reçut l'ordre de promulguer cette fête dans le monde. Pendant plus de vingt ans cette humble fille garda son secret, priant Dieu de susciter une parole plus puissante que la sienne. Enfin elle se rendit et découvrit tout à Jean de Lausanne, prêtre vénéré à cause de sa vertu, et chanoine de Saint-Martin de Liége, le priant de consulter sur ce sujet les théologiens et les maîtres de la science. Jean de Lausanne en fit part à Jacques de Troyes, archidiacre de Liége, et destiné à la plus haute dignité de la terre, au provincial des Frères-Prêcheurs, Hugues de Saint-Cher, qui devait être honoré de la plus haute dignité après la première, à l'évêque de Cambrai et à d'autres docteurs, et tous furent d'avis qu'il était juste et utile à l'Église de célébrer la fête du Saint-Sacrement. En 1246, Robert de Torote, évêque de Liége, institua solennellement la Fête-Dieu dans son diocèse[1]. Julienne, aidée par un jeune homme simple et pur, nommé Jean, avait composé exprès, pour ce jour, un office du Saint-

[1] Au moment où l'on imprime ces lignes, le monde catholique s'ébranle pour aller à Liége célébrer l'anniversaire de ce grand événement.

Sacrement, que devait, plus tard, compléter saint Thomas d'Aquin. En 1264, Urbain IV, cet ancien archidiacre de Liége, étendit le bienfait de la fête à tout l'univers et adressa à ce sujet une lettre spéciale à une autre fille de Liége, Ève la recluse : amie et confidente de Julienne, elle avait hérité de son amour pour le Saint-Sacrement. « Nous savons, chère fille, avec quel grand désir vous avez désiré qu'une fête solennelle du corps sacré de Jésus-Christ soit célébrée par tous les fidèles chrétiens dans l'Église. Nous vous annonçons que nous l'avons instituée : réjouissez-vous donc, le Tout-Puissant a rempli les vœux de votre cœur[1]. » Enfin, le plus beau des tableaux chrétiens représente le triomphe de l'Eucharistie et a été peint par Raphaël, dont la jeunesse a été pure comme le cœur d'une jeune fille.

Ce n'est pas sans mystère que l'Église a fixé la fête du Saint-Sacrement en été, à l'approche du temps de la moisson. De même que tous les travaux de l'année ont là leur complément et leur récompense, ainsi le Saint-Sacrement est la consolation des douleurs et la consommation des joies de l'humanité. Considérez les campagnes : elles blanchissent, le soleil se lève radieux. Le moissonneur s'avance avec sa famille ; les maîtres, les serviteurs, les femmes, les petits enfants sont joyeux d'aller à la récolte, et le pauvre a, lui aussi, l'espérance de glaner abondamment. Le prêtre a lu le matin à cette foule ras-

[1] Labbe, Concilia.—Tom. XI, pars 1, p. 817.

semblée autour du tabernacle l'évangile des travailleurs et l'histoire de Ruth. Quelque temps auparavant il avait promené pendant trois jours, le long des haies fleuries, les images des saints protecteurs du village, et la croix de bois qui a racheté le monde, arbre d'une si merveilleuse beauté, que rien dans la nature ne peut être comparé à ses feuilles, à ses fleurs et à ses fruits [1]. Le soleil monte; de temps en temps ces fronts courbés se relèvent et s'essuient, puis se baissent, continuant le labeur avec un courage nouveau. C'est la moisson. En voyant le froment de la terre, ils pensent à celui du ciel et ils disent dans leur cœur : Mon Dieu ! par votre sainte agriculture, faites-nous recueillir un autre froment, qui rende nos âmes immortelles ! Ce blé qui tombe en javelles, il deviendra le corps de Jésus-Christ, la nourriture des hommes. De même que l'âme humaine, pour devenir chrétienne et véritable froment de Dieu, passe par beaucoup de tribulations et de souffrances, ainsi le blé, avant d'arriver à son état de transfiguration dans l'hostie, passe par beaucoup d'épreuves. A l'automne, on l'enterre dans les sillons comme dans un sépulcre, et l'hiver vient couvrir de ses neiges et de ses glaces ce germe débile. Au printemps, le soleil le ranime, le fait monter en tiges et en épis ; aux longs jours de l'été, lorsqu'il est mûr,

[1] Crux fidelis, inter omnes
Arbor una nobilis :
Nulla silva talem profert
Fronde, flore, germine.
BREV. ROMAN.

on le coupe, on le recueille soigneusement dans les greniers, on le bat dans la grange, on le brise entre deux meules pour le réduire en farine et le séparer de son enveloppe; on mêle cette farine avec de l'eau, on la purifie dans le feu, puis, dans des vases d'or, on place le pain sur la table du père de famille, pour être distribué aux petits. Et ceux qui n'en mangent pas meurent. Tous sont invités : pourquoi donc tous ne viennent-ils pas? Malheureux! ils ignorent que l'homme, dans ce monde énigmatique, est moins capable de lumière que d'amour. Dans ces temps de lutte et de trouble, notre devoir, à nous qui croyons et qui aimons, c'est de nous rapprocher de l'autel, centre de l'unité de l'Église, et de prier Dieu de nous en rendre toujours dignes.

Un jour, en allant communier, sainte Catherine disait : Seigneur, je ne suis pas digne de vous recevoir. Alors elle entendit ces mots : Si vous n'êtes pas digne d'entrer en moi, je suis digne d'entrer en vous. Dès ce jour elle crut que l'homme, juste ou pécheur, ne doit sous aucun prétexte s'éloigner de lui-même de la table sainte. Elle écrivit à ce sujet à un chevalier de la république de Florence, messer Ristoro Canigiani : « Il ne convient pas de faire, et je ne veux pas que vous fassiez comme beaucoup de gens imprudents, qui manquent à ce qui est commandé par la sainte Église, disant : Je ne suis pas digne. Ainsi, ils passent un long temps dans le péché mortel sans prendre la nourriture de l'âme. O coupable humilité! qui ne voit pas que vous n'êtes pas digne?

Quel moment attendez-vous pour être digne? Oh! n'attendez pas, car vous ne serez pas plus digne à la dernière heure qu'à la première. Avec notre propre justice nous ne serons jamais dignes. Mais Dieu est celui qui est digne et qui nous fait dignes par sa dignité, qui est infinie, qui ne diminue jamais. Que ferons-nous? Disposons-nous, de notre côté, à observer le doux commandement; si nous ne faisons pas ainsi, si nous laissons la communion, croyant éviter le péché, nous tomberons dans le péché. Ainsi, je conclus et je veux que vous ne vous laissiez pas emporter à une si sotte folie, et que, fidèle chrétien, vous vous disposiez à recevoir la sainte communion [1]. »

Le doux agneau immolé pour nos péchés l'est aussi pour célébrer les noces divines de l'âme avec Dieu. Catherine avait reçu bien des faveurs et des grâces, mais son époux voulut s'unir plus étroitement encore à elle par un mariage mystique. Sainte Thérèse a dit: « Dans le monde, lorsque quelqu'un recherche une fille, on commence par s'informer de sa qualité et de son bien : pourquoi, nous qui vous sommes déjà fiancées, ô mon Dieu, ne nous informerions-nous pas de la condition de notre époux avant que le mariage s'accomplisse et que nous quittions tout pour le suivre? Si on le permet aux filles qui doivent épouser un homme mortel, nous refusera-t-on la li-

[1] Che se noi non facessimo così, lassando la comunione per si fatto modo, credendo fuggir la colpa, cadremmo nella colpa. E pero io concludo, e voglio, che così fatta stoltitia non sia in voi, ma che vi disponiate, come fedele cristiano, a ricevere questa santa comunione.—Lett. 229.

berté de nous enquérir qui est cet homme immortel que nous prétendons avoir pour époux ; quel est son père ; quel est son pays, où il veut nous emmener avec lui ; quelle est sa qualité, quels sont les avantages qu'il nous promet, et surtout quelle est son humeur, afin d'y conformer la nôtre et nous efforcer de lui plaire, en faisant tout ce que nous saurons lui être le plus agréable [1] ? »

Catherine avait demandé partout des nouvelles de son divin fiancé ; elle l'avait cherché dans les joies naïves de son enfance, dans ses désirs ardents de revêtir l'habit de Saint-Dominique ; dans la mortification, les veilles, la prière, les souffrances ; elle l'avait trouvé dans le saint sacrement de l'autel ; elle connaissait son père, son pays, sa beauté et son humeur, elle était décidée à s'unir à lui pour toujours. Elle demanda à Dieu avec une ferveur extraordinaire d'augmenter en elle la foi, de la rendre si ferme qu'aucune force ne puisse jamais l'ébranler [2]. Elle entendit ces mots : Je te ferai mon épouse dans la foi ; — et plus elle priait, plus elle entendait clairement les mêmes paroles : Je te ferai mon épouse dans la foi [3].

Cependant le carnaval, grande fête du ventre et de la sensualité, approchait (1364). Catherine, renfermée dans sa pauvre cellule, priait et attendait l'accomplissement des magnifiques promesses du

[1] Chemin de la perfection, chap. XXII.

[2] Ut sibi fidem dignaretur augere, et virtutis fidei largiretur perfectionem quæ nulla posset vi adversantium prosterni. — B. Raimund, pars I, cap. 7.

[3] Desponsabo te mihi in fide. — B. Raimund.

Sauveur. Le Christ parut et lui dit : Ma fille, pour moi tu as méprisé les vanités du monde, tu as renoncé aux plaisirs de la chair et tu as mis en moi seul les délices de ton cœur. Voilà pourquoi, maintenant que ta famille se réjouit dans un banquet et dans une fête, je veux célébrer solennellement les noces de ton âme et te faire mon épouse dans la foi, ainsi que je te l'ai promis. Le Christ parlait encore, lorsque apparut la glorieuse vierge Marie, sa Mère, saint Jean l'évangéliste, l'apôtre saint Paul, le saint patriarche Dominique et David, le roi-prophète, célébrant sur sa harpe d'or l'alliance de la nouvelle épouse. La sainte Vierge prit la main droite de Catherine et, la présentant à son fils, elle le supplia d'épouser cette femme privilégiée et toute gracieuse [1]. Le Sauveur tenait un anneau garni de quatre perles et d'un diamant; il le mit au doigt de Catherine en disant : Moi, ton créateur et ton sauveur, je te fais mon épouse dans la foi, que tu conserveras toujours pure, jusqu'à ce qu'il te soit donné de célébrer les noces éternelles du Paradis. Va donc, ma fille, et désormais fais sans hésitation l'œuvre qui te sera assignée par ma providence. Je t'arme dans la force de la foi : tu vaincras heureusement tous tes ennemis [2]. La vision disparut, mais l'anneau demeura au doigt de l'épouse

[1] Adhuc eo loquente apparuerunt Virgo gloriosissima mater ejus, beatissimus Joannes evangelista, gloriosus apostolus Paulus, sanctissimusque Dominicus pater suæ religionis, ac cum his omnibus David propheta, psalterium musicum habens in manu sua...— B. Raimund, pars 1, cap. 7.

[2] Ecce desponsó te mihi creatori et salvatori tuo in fide quæ usquequo in cœlis tuas mecum nuptias perpetuas celebrabis semper conservabitur illibata. —B. Raimund.

de Jésus, invisible à tous les yeux, visible seulement pour elle, car chaque fois qu'elle regardait sa main droite cet anneau lui rappelait ce mariage mystique avec le Sauveur [1].

L'art a célébré ce grand événement de la vie de Catherine par un de ses plus illustres représentants, Fra Bartolomeo, lui aussi de la famille dominicaine, et bien digne de comprendre les mystérieuses élévations de la vie ascétique [2]. Le peintre inspiré a complété l'histoire. La sainte Vierge, sur un trône royal, tient son fils, qui met au doigt de Catherine agenouillée l'anneau des épousailles. Les anges et les saints regardent et adorent; dans le fond, saint Dominique et saint François d'Assise s'embrassent, touchant exemple de l'union, de la paix, de la charité qui doivent animer les diverses familles chrétiennes et monastiques; le roi David chante sur sa harpe les jubilations de l'âme qui a entrevu le bonheur du ciel, et saint Pierre, le prince des apôtres, s'avance, et de sa main montre la femme forte qui va combattre pour l'Église et délivrer la papauté. La vie tout entière de Catherine est dans ce tableau : pour signifier son amour du silence et de la contempla-

[1] Semper remansit annulus ille in digito, non quidem secundum visionem aliorum, sed tantum secundum ipsius virginis visionem. — B. Raimund, pars I, cap. 7. Après la mort de sainte Catherine, ce doigt annulaire fut donné au bienheureux Stefano Macconi, qui s'en servit pour guérir plusieurs malades, et lui-même, d'un mal d'yeux très-violent. Il laissa cette précieuse relique à la chartreuse de Pontignano, où on la conservait encore en 1656, dans un magnifique reliquaire.—Frigerio, liv. I, chap. XIX.

[2] Ce sujet a été souvent traité, et quelquefois très-bien. Je citerai, entre autres, le tableau du Gorofolo, à la galerie du Capitole. Mais je ne dois m'occuper ici que du chef-d'œuvre qui est au Louvre.

tion, elle est voilée et amoureusement tournée vers son Sauveur; l'œil du corps ne voit qu'un trait de son profil, mais l'œil de l'âme pénètre jusqu'au fond du cœur si dévoué de la fille de l'ouvrier Giacomo; le geste de saint Pierre est pour elle un ordre; elle va se relever pour l'action, pour les rudes travaux de l'apostolat.

CHAPITRE VI.

1365.

COMMENCEMENTS DE LA VIE ACTIVE DE SAINTE CATHERINE. — SON AMOUR POUR LES PAUVRES.

Erunt novissimi primi, et primi novissimi.
S. MATTH., XX.

Celui-là entend véritablement le mystère de la charité, qui considère les pauvres comme les premiers enfants de l'Église..... car les riches n'y sont reçus que pour les servir.
BOSSUET.

La voix surnaturelle du Bien-Aimé dit à l'Épouse du Cantique des cantiques : Ouvre-moi, ma sœur, mon amie, ouvre-moi vite. Ma tête est couverte de rosée, mes cheveux sont humides des eaux de la nuit. — L'Épouse répond : J'ai ôté ma tunique, comment la revêtir encore ? j'ai lavé mes pieds, comment les souiller encore[1] ? —Catherine, enivrée des parfums de la très-douce contemplation, enveloppée de toutes parts des splendeurs de Dieu,

[1] Cant. 5.

ne tenait plus à la terre; ses liens étaient brisés, sa conversation était dans le ciel. Mais Dieu a imposé à l'homme des devoirs qu'il doit accomplir; il peut se soustraire à tout, hormis à l'amour de ses frères. La charité fraternelle vient à la porte de la cellule, elle amène des pauvres à vêtir, à nourrir, des âmes affligées à consoler, des malades à soigner et à guérir, troupe nombreuse, famille du malheur que nous devons secourir et réchauffer dans notre sein. Ouvrez, ouvrez votre âme à la compassion, préparez vos mains pour les œuvres de miséricorde, approchez-vous des plus tristes, des plus rebutantes réalités de la terre. Mais, ô mon Dieu! je jouis du repos de la victoire, et vous voulez que je retourne au combat; je suis dans le silence de la solitude, et vous voulez que je descende encore au milieu des clameurs de la place publique; vous voulez que je quitte le lit de l'Époux divin de mon âme. J'ai ôté la tunique des sollicitudes temporelles, comment la revêtir encore? J'ai lavé mes pieds de toute affection charnelle, des plus petites taches du péché, comment les souiller encore? La charité fraternelle est infatigable, rien ne la rebute, elle frappe toujours, et Catherine, comme l'Épouse des Cantiques, est émue jusqu'au fond de ses entrailles à la vue de cette désolation immense.

Dieu l'engagea peu à peu à se mêler aux sœurs et aux frères de son exil, sans la priver pourtant des ineffables communications du ciel. Le Créateur est obligé de respecter sa créature, parce que c'est

son image; et, surtout à l'égard de ceux qui l'aiment, il est tenu à une certaine mesure, à une certaine convenance[1]. Ainsi, après avoir longtemps conversé avec Catherine comme un ami converse avec son ami, Jésus-Christ lui disait : Va, ma fille, il est l'heure de prendre le repas, voilà tes parents qui s'asseyent à table; va, sois avec eux, et ensuite tu reviendras auprès de moi[2].—Catherine répondait en sanglotant : Pourquoi, très-doux Seigneur, repoussez-vous cette malheureuse? Si j'ai offensé votre majesté, voilà mon pauvre corps, qu'il soit puni à vos pieds; j'y aiderai même de toutes mes forces. Mais ne permettez pas, Époux bien-aimé, que j'endure le supplice de me séparer de vous. Que m'importe le repas des autres? j'ai une nourriture inconnue à ceux vers qui vous m'envoyez. L'homme ne vit-il que de pain? ne vit-il pas de la parole qui sort de votre bouche? N'est-ce pas vous qui m'avez fait quitter le monde pour mieux vous trouver? et maintenant que je vous possède, me faudra-t-il laisser cet incomparable trésor, revenir à mon ignorance primitive, me jeter de nouveau dans le tourbillon des choses humaines, et peut-être dans les occasions de pécher? Que votre bonté infinie ne me commande jamais ce qui peut m'éloigner de vous[3]! Ainsi

[1] Modeste tamen et cum mensura debita.—B. Raimund, pars II, cap. 1.

[2] Vadas, quia hora est prandii, et tui de domo jam volunt ire ad mensam : vadas, et sis cum eis, et post modum revertaris ad me. — B. Raimund, pars II, cap. 1.

[3] Numquam debeo, incomparabili thesauro relicto, humanis ambagibus me iterum immiscere, ut iterum accrescant ignorantiæ meæ, paulatimque deffluens efficiar reproba coram te. — B. Raimund, pars II, cap. 1.

disait Catherine abîmée aux pieds de son maître. Le Sauveur reprenait avec une douce clémence : « Laisse-moi donc, très-douce fille, te conduire à l'accomplissement de toute justice ; tu arriveras à ce but si désirable lorsqu'avec le secours de ma grâce tu seras utile à toi-même et au prochain. Je ne veux pas le moins du monde t'éloigner de moi ; je veux, au contraire, par la charité envers le prochain, resserrer les liens qui nous unissent. Tu sais que la Loi et les prophètes se réduisent à l'amour de Dieu et à l'amour de l'humanité ; je veux que tu observes parfaitement ces deux préceptes, que tu marches de deux pieds, et non d'un seul, dans les voies de la perfection, et qu'avec ces deux ailes tu voles vers le ciel. Souviens-toi de ce zèle du salut des âmes que tu avais dès ton enfance, lorsque tu faisais le projet de prendre des habits d'homme, d'aller dans les pays lointains, d'entrer dans l'Ordre des Prêcheurs pour sauver des âmes. N'est-ce pas par respect et par amour pour mon serviteur Dominique, qui a fondé son Ordre pour l'apostolat, que tu as désiré si longtemps l'habit que tu portes ? Pourquoi donc t'étonner et te plaindre, si je te mène là où tu as voulu aller dès l'enfance[1] ? »

Catherine, se sentant un peu fortifiée par ces paroles du Sauveur, demanda avec la sainte Vierge : Comment cela se fera-t-il ? — Le Christ répondit : Suivant l'ordre et la disposition de ma bonté. —

[1] Quid ergo miraris et doles, si te duco ad id quod ab infantia concupivisti. — B. Raimund, pars II, cap. I.

— Seigneur, reprit l'écolière soumise, Seigneur, que votre volonté soit faite en toutes choses, et non la mienne, car je ne suis que ténèbres, et vous êtes la lumière; vous êtes celui qui est, et moi, je suis celle qui n'est pas; je suis insensée, et vous êtes la sagesse du Père. Mais, je vous en supplie, Seigneur, dites-moi, si je ne suis trop présomptueuse, comment se pourra-t-il que moi, misérable et fragile de toutes manières, je sois utile à mes frères. Notre sexe est bien faible devant les hommes; d'ailleurs la décence ne nous permet pas trop de converser familièrement ensemble.—Et le Christ dit : « Tout m'est possible. J'ai élevé le genre humain, j'ai formé l'homme et la femme, et je répands où je veux la grâce de mon esprit. Il n'y a devant moi ni homme, ni femme, ni plébéien, ni noble; devant moi il y a égalité parfaite, parce que je suis le Tout-Puissant. Il m'est aussi facile de créer un ange qu'une fourmi, le ciel qu'un petit vermisseau. C'est de moi qu'il est écrit : Il a fait tout ce qu'il a voulu. Tout ce qu'on peut imaginer m'est possible : pourquoi t'inquiéter? Crois-tu que je ne puisse trouver le moyen d'exécuter ce que j'ai résolu. Comme je vois que ce n'est pas par infidélité, mais par humilité que tu parles, je veux que tu saches que dans ce temps l'orgueil déborde surtout chez ces hommes qui se croient savants et habiles, que ma justice ne peut les supporter davantage, je veux les confondre par un équitable jugement. Mais la miséricorde surpasse toutes les œuvres; je leur donnerai d'abord une

confusion salutaire et utile, s'ils veulent s'humilier. Comme j'ai envoyé aux Juifs et aux Gentils des ignorants remplis de ma divine sagesse, ainsi je mettrai au milieu d'eux, pour confondre leur témérité, des femmes naturellement faibles et ignorantes, que je doterai de ma science et de ma force. S'ils reconnaissent leur faute, s'ils s'humilient en recevant avec respect ma doctrine, qui leur sera présentée dans des vases fragiles, mais choisis, je leur ferai pleine miséricorde; si, au contraire, ils rejettent ce remède, je les couvrirai d'opprobre et je les livrerai aux mépris et aux outrages du monde. C'est mon très-juste et ordinaire jugement sur les superbes : ils cherchent à s'élever au-dessus d'eux-mêmes par l'orgueil, et moi, je les fais tomber au-dessous d'eux-mêmes. Ainsi donc, ma fille, obéis à l'heure même et sans hésitation, lorsque j'aurai résolu de te donner une mission publique. Où que tu sois, je ne t'abandonnerai jamais, je te visiterai selon ma coutume, et je te dirigerai dans toutes tes actions [1]. »

Après cette leçon, Catherine salua son Maître, sortit de sa cellule, ou, pour me servir des expressions symboliques de ce temps, elle quitta les embrassements de Rachel pour les embrassements de Lia, et alla s'asseoir à la table de famille. Son corps seul y était, son âme reposait doucement sur le sein de son Époux. Les heures qu'elle passait ainsi dans

[1] Dabo feminas, de sui natura ignorantes et fragiles, sed a me virtute et sapientia divina dotatas, in confusionem temeritatis eorum... — B. Raimund, pars II, cap. 1.

les agitations du ménage et de la vie ordinaire lui semblaient des années. Aussitôt qu'elle le pouvait elle revenait dans sa cellule pour y retrouver celui que son âme aimait uniquement; elle l'embrassait avec plus d'amour, elle le pressait sur son cœur, elle l'adorait avec une vénération profonde[1].

Catherine s'exerça aux œuvres de charité par les œuvres d'humilité; elle demanda à aider la servante de la maison; elle lavait la vaisselle, elle s'occupait des détails de la cuisine. Quand la servante était malade, elle redoublait d'activité; elle la servait avec un incroyable dévouement, et elle faisait en même temps tout le service du ménage. Mais tout cela ne la séparait pas de Jésus-Christ son maître; comme la flamme tend toujours en haut, ainsi l'âme de Catherine s'élevait naturellement à Dieu. Au milieu des occupations les plus vulgaires, elle entrait en extase; ses yeux se fermaient, elle restait immobile et inflexible. Sa mère, qui ne comprenait rien à tous ces prodiges, voyant une fois sa fille avec le cou raide et plié, essaya, sans faire attention à cet état surnaturel, de la redresser, mais aussitôt la compagne de la Sainte l'avertit de ne pas la toucher. Catherine, revenue à elle-même, éprouva de vives douleurs, et assura plus tard au bienheureux Raimund que si sa mère avait fait un effort un peu plus violent, elle lui aurait donné la mort.

[1] Revertebatur ad cellam suam, ut inveniret quem diligebat anima sua; quem dum inveniebat amplectebatur dulcius, avidiusque tenebat, necnon etiam reverentius adorabat. — B. Raimund, pars II, cap. I.

Un jour qu'elle était agenouillée près du foyer de la cuisine pour tourner la broche et faire rôtir la viande, elle entra dans la joie d'une extase; tout mouvement corporel cessa. Sa sœur Lysa s'en étant aperçu, continua à tourner la broche sans rien lui dire; elle servit le repas, et fit tout le service : Catherine était toujours immobile, la tête violemment rejetée en arrière; Lysa la laissa pour retourner auprès de son mari et de ses enfants. Lorsque tout le monde fut couché, elle revint pour veiller à côté de sa sœur jusqu'à la fin de son extase; quelle fut sa frayeur quand elle aperçut Catherine couchée dans le feu, dans un de ces brasiers énormes de teinturier! O mon Dieu! voilà Catherine toute brûlée, s'écria-t-elle en s'empressant de la relever. Mais Catherine n'avait aucun mal, ses vêtements étaient intacts, il n'y avait pas même une légère odeur de brûlé, quoiqu'elle fût restée plus de deux heures sur des charbons ardents. Le feu intérieur de son amour avait neutralisé la force du feu matériel[1]. Ce miracle se renouvela plusieurs fois. Catherine était en prières dans l'église de Saint-Dominique; un des cierges que par une pieuse coutume on allume devant l'image des saints tomba tout enflammé sur son voile, et s'y consuma entièrement sans que notre Sainte ressentît aucun mal.

Ainsi Catherine descendait chaque jour des hau-

[1] Quanta fuit virtus ignis interioris, latentis in anima virginis hujus sacræ, cujus potentia vis naturalis exterioris ignis fuit ex toto sublata. — B. Raimund, pars II, cap. 1.

teurs de la vie contemplative aux humbles exercices de la vie active; elle savait que les exercices de Marthe ne nuisent point aux occupations de Magdeleine. Elle s'appliqua donc aux œuvres de charité, et prit soin des pauvres comme si elle eût été leur mère. Son père approuvait, favorisait toutes ses aumônes; il ordonna à toute la famille de laisser faire Catherine, qui alors ne donna pas, mais répandit les secours avec une extrême prodigalité[1]. Un jour qu'elle était fort malade dans son lit, elle apprit qu'une pauvre veuve de son quartier souffrait de la faim, elle et ses petits enfants. Catherine, émue d'une grande compassion, supplia Dieu dans son cœur de lui accorder juste ce qui lui serait nécessaire de santé et de force pour aller soulager cette malheureuse famille. Le lendemain elle se lève avant le jour, elle fait sa tournée dans la maison; là elle prend un sac de farine, ici elle prend un pot de vin et une cruche d'huile, en un mot, elle ramasse tous les vivres qu'elle peut trouver. Elle charge ce précieux fardeau de l'aumône sur son bras droit, sur son bras gauche, sur ses épaules, à sa ceinture[2], et au premier coup de la cloche du palais (car il était défendu de sortir avant ce signal), elle sort, elle court comme si elle n'avait porté qu'un brin de paille; Dieu ne lui fit sentir le poids de sa charge qu'un instant avant

[1] Cœpit virgo sacra non tam dare, quam dispergere bona patris. — B. Raimund, pars II, cap. 2.

[2] Adaptans igitur nihilominus cuncta prædicta, suoque corpusculo applicans, aliquid scilicet brachio dextro, aliquid sinistro, quoddam humeris, quoddam aliud ligans ad proprium cingulum. — B. Raimund, pars II, cap. 2.

d'arriver au terme. Mais la charité est plus forte que la fatigue, et Catherine atteignit le seuil de la pauvre demeure. Heureusement la partie supérieure de la porte était ouverte ; elle déposa son offrande, mais à mesure qu'elle se déchargeait sa lassitude s'étendait à tous ses membres, elle retombait dans la faiblesse de sa maladie. Elle aurait pourtant désiré s'en aller bien vite, car la veuve avait été réveillée par le bruit ; et voilà que notre Sainte ne pouvait remuer. Alors elle dit à Dieu avec un sourire de reproche : Pourquoi m'avez-vous trompée? voulez-vous montrer aux passants toutes mes folies ? Je vous en supplie, donnez-moi la force de m'en retourner ! Puis elle continua à se traîner un peu, disant à son corps : Il faut que tu marches, devrais-tu en mourir [1]. Cependant la veuve sortit de sa maison, et reconnut à son habit la bienfaisante Catherine, qui, en rentrant, se mit au lit faible et malade comme la veille.

Un autre jour, Catherine était en prière dans l'église de Saint-Dominique, lorsqu'un pauvre vint lui demander l'aumône pour l'amour de Dieu. N'ayant, à son ordinaire, ni argent, ni quoi que ce soit, notre Sainte lui répondit d'attendre un peu, et que lorsqu'elle serait rentrée dans la maison de son père elle pourrait lui donner une bonne aumône. Le pauvre insista. Catherine, tout inquiète, pensait à ce qu'elle pourrait lui donner ; ses yeux tombèrent

[1] Oportet quod vadas, etiamsi mori deberes. Reptans igitur magis quam ambulans parumper secessit.—B. Raimund, pars II, cap. 2.

sur la petite croix d'argent de son rosaire : aussitôt elle la détache et la donne au pauvre, qui s'en alla content. La nuit suivante, comme elle priait dans l'obscurité de sa cellule, voilà que le Sauveur du monde lui apparut, et, lui montrant la même petite croix ornée de pierres précieuses, il dit : Ma fille, reconnais-tu cette croix ?—Je la reconnais très-bien, répondit-elle, mais quand je l'avais elle n'était pas si belle[1]. Le Seigneur reprit : Tu me l'as donnée hier dans la généreuse effusion de ton amour : voilà pourquoi je te promets qu'au jour du jugement universel, en présence des anges et des hommes, je te la présenterai telle que tu la vois, pour accroître ta joie et ta gloire; non, je ne tairai point tes œuvres de charité envers moi, quand je manifesterai en ce grand jour la justice et la miséricorde. Et il disparut, laissant son humble épouse dans les transports de l'admiration et de la reconnaissance.

Une autre fois, sortant de l'office de tierce, elle descendait à sa maison avec une de ses compagnes, quand elle trouva un pauvre pèlerin d'une trentaine d'années environ, qui lui demanda des vêtements. Catherine lui dit : Attendez un peu. Elle court, elle entre dans la chapelle des Sœurs de la Pénitence, quitte une tunique sans manches qu'elle portait sous sa robe, et revenant auprès du pèlerin, elle la lui donne avec une sainte joie. — Vous m'avez donné un vêtement de laine, dit le pauvre, donnez-moi

[1] Agnoscisne crucem istam, filia ? — Optime agnosco, sed non fuit apud me ita pulchra.—B. Raimund, pars II, cap. 2.

encore, je vous prie, une chemise de lin. — Très-volontiers, répondit Catherine; venez avec moi, je vous donnerai ce que vous me demandez. Elle le mène à la Fullonica, prend une chemise de son père et d'autres linges, et les remet gracieusement au pauvre, qui se plaignit encore, disant : Que ferai-je de cette tunique sans manches? tâchez de m'en donner, afin que je m'en aille tout vêtu. — Catherine retourna dans la maison, et après avoir bien cherché, elle aperçut une robe toute neuve de la servante; elle en détacha les manches et les apporta au pauvre. Celui-ci, qui dans le fait était celui qui tenta Abraham, dit : Madame, me voilà bien vêtu, je vous en remercie; mais j'ai à l'hospice un compagnon qui n'a rien à mettre; si vous vouliez lui donner un vêtement, je le lui porterais de votre part. Catherine ne se rebuta pas de tant d'importunité, et elle cherchait dans son esprit les moyens de soulager ce nouveau pauvre. Son embarras était extrême; toutes les personnes de la maison, excepté son père, voyaient de mauvais œil ses libéralités et tenaient leurs hardes bien cachées; elle n'osait pas non plus prendre à la servante la robe dont elle avait coupé les manches; elle comprit enfin qu'il ne lui restait plus à donner que sa propre tunique. Une pénible perplexité l'agitait : car, si la charité la poussait à se dépouiller en faveur du pauvre du seul vêtement qui lui restait, sa modestie s'opposait à ce sacrifice. Elle eut un long combat à soutenir avec elle-même; enfin elle dit au pauvre : Mon frère, si je pouvais me

passer de cette tunique, je vous la donnerais de bon cœur, mais cela n'est pas possible. — Le pauvre lui répondit en souriant : Je vois bien, madame, que vous m'avez donné tout ce qu'il vous était possible de donner; — et il s'éloigna[1].

Catherine se doutait d'une apparition céleste, mais son humilité n'osait pas y croire. La nuit suivante ce pauvre revint dans sa cellule : c'était le sauveur Jésus-Christ, tenant à la main la tunique reçue en aumône, mais brodée de perles et de pierreries : Ma fille, dit-il, reconnais-tu cette tunique? Notre Sainte répondit : Je la reconnais, mais elle n'était pas si lumineuse, ni si riche. Et le Seigneur dit : Hier tu me l'as donnée de si bonne grâce, et tu m'as revêtu avec tant d'amour pour me garantir du froid et de la nudité; aujourd'hui, au lieu de cette tunique, je viens t'en donner une autre qui sera invisible aux hommes, si ce n'est à toi qui la verras et la sentiras. Ce vêtement merveilleux communiquera une chaleur vive à ton corps et à ton âme, et préservera en toi l'homme intérieur de tout refroidissement, en même temps qu'il rendra l'homme extérieur insensible aux atteintes de l'hiver. Puis, tirant de la blessure de son côté une robe couleur de sang et toute rayonnante, il en revêtit Catherine avec ces paroles : Je te donne ce vêtement avec ses merveilleux effets sur cette terre,

[1] Vere, carissime, si liceret mihi absque hac tunica remanere, libentissime traderem eam tibi; sed quia non licet, nec aliunde possum nunc vestem habere, rogo ut non hoc grave feras : superlibenter enim tibi quæcumque petis tribuerem. — B. Raimund, para II, cap. 2.

comme arrhes et signe de la gloire dont tu seras revêtu un jour dans le paradis, en présence des anges et des saints[1]. Ainsi finit la vision; et dès cet heureux moment la vierge de Sienne se servit en été et en hiver des mêmes vêtements, n'étant plus sujette à l'intempérie des saisons, mais jouissant d'un printemps éternel[2].

Sous ces pieuses et naïves légendes de l'aumône il y a de graves et sublimes enseignements[3]. A plusieurs siècles de distance nous retrouvons au fond des âmes chrétiennes les mêmes sentiments; et ces

[1] Et ego nunc tibi vestem, invisibilem quidem hominibus, sed tibi etiam sensibilem, de meo corpore sacro dabo; qua uterque homo tam ab omni nocivo frigore protegetur, quousque cum gloriâ et honore coram sanctis et angelis suo tempore vestietur. — B. Raimund, pars II, cap. 2.

[2] Quod ex illa hora nunquam plures tunicas hiemali tempore deferret quam æstivo.—B. Raimund, pars II, cap. 2.

[3] Lorsque j'étais petit enfant, ma mère me prenait sur ses genoux pour verser dans mon cœur les vérités chrétiennes; elle insistait sur la charité et me disait : Il faut toujours voir dans la personne du pauvre la personne adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Aussi, avec quel respect nous portions aux pauvres un morceau de pain ou un sou! c'était la grande récompense de la semaine. Celui d'entre nous qui avait été sage et qui avait bien dit ses leçons avait l'honneur de distribuer les petites aumônes et d'accompagner sa charitable mère dans les cabanes du village. Lorsque nous avions envie d'un jouet longtemps promis, notre mère disait : Si nous donnions cette petite somme aux pauvres? Et le sacrifice était fait de bon cœur. Nous allions ordinairement nous asseoir sur un banc de pierre qui était devant la maison, au bord du grand chemin, et dans notre enfantine croyance nous regardions si les pâles visages des pauvres ressemblaient au crucifix d'ivoire de la chambre maternelle, et nos regards scrutateurs les suivaient dans les détours des sentiers de nos montagnes. Chaque jour nous visitions une sainte femme plus grande encore par le cœur que par l'esprit (madame Bouvet de Saint-Laurent, née Babey, la protectrice de nos montagnes; ceux qui l'ont connue ne l'oublieront jamais), et qui avait ouvert son château aux pauvres; une vieille servante nommée Séraphine était chargée des soins de cette noble hospitalité. Nous ne manquions jamais de lui offrir nos petits services pour la questionner sur les aventures de ses hôtes, si vénérables à nos cœurs.

Doux souvenirs d'une enfance chrétienne, aurais-je pu vous oublier en écrivant ces légendes de l'aumône?

vieux livres ignorés renferment comme les pièces justificatives des leçons reçues sur les genoux de notre mère, qui bien souvent nous a dit : Dans la personne des pauvres il faut toujours voir la personne adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ah! c'est que tout peut changer dans le monde, mais la misère ne change pas : la mort brise des liens bénis et sacrés, les pauvres restent; les révolutions emportent des dynasties royales dans l'exil, mais la grande et royale dynastie des pauvres reste, elle dominera toujours la société.

Les relations des riches et des pauvres ne sont plus, au point de vue social, les mêmes qu'au moyen âge, mais au point de vue individuel rien n'est changé, et nous restons avec les mêmes devoirs, comme les pauvres avec les mêmes droits. Les pauvres ont toujours dans l'Église la plus éminente dignité, suivant la belle expression de Bossuet : c'est dans les pauvres, c'est dans ceux qui souffrent que réside la majesté du royaume spirituel. Jésus étant lui-même pauvre et indigent, il était de la bienséance qu'il liât société avec ses semblables, et qu'il répandît ses faveurs sur ses compagnons de fortune. En un mot, les Pauvres sont toujours un grand mystère : le mystère de Jésus qui n'a besoin de rien, et de Jésus qui a besoin de tout; de Jésus qui n'a besoin de rien suivant sa puissance, et qui a besoin de tout selon sa compassion. Nous devons voir dans chaque pauvre l'image de Jésus innocent, qui se charge de tous les crimes et de toutes

les misères, car, dit Salvien, il n'y a que Jésus-Christ qui pâtisse dans toute l'universalité des misérables[1].

Les riches ne sont dans la société chrétienne que les serviteurs des pauvres ; c'est là leur seul titre, leur seul mérite. Si les riches aident les pauvres à porter les fardeaux de la misère, l'Église ne leur doit point de reconnaissance pour cela, car ils reçoivent des pauvres un bien plus grand service : les pauvres les aident à porter le poids terrible des richesses, qui fait pencher la balance du côté de l'enfer ; et même, humainement parlant, le fardeau du besoin est souvent moins dur à porter que le fardeau de l'abondance. On trouve sur ce sujet dans l'histoire chrétienne quelques principes d'économie politique qu'il est utile de rappeler. Et d'abord les pauvres tiennent le premier rang dans la société chrétienne, tous les priviléges leur appartiennent, et le suprême bonheur de l'intelligence est de comprendre les pauvres[2]. Il ne suffit pas d'ouvrir sur eux les yeux de la chair, mais il faut les considérer par les yeux de l'intelligence, guidés par la foi, et alors en eux, suivant l'enseignement de nos pieuses mères, justifié par les exemples de tous les saints, nous trouverons Jésus-Christ. Mais, dit Bossuet, ce n'est pas assez de les secourir dans leurs besoins, et tel qui assiste le pauvre n'est pas intelligent sur le pauvre. Le regard de ce grand et magnifique génie

[1] Unus tantummodo Christus est qui in omnium pauperum universitate mendicet. — Salvian., advers. avar., lib. IV, n° 4.

[2] Beatus qui intelligit super egenum et pauperem. — Psalm. XL.

pénétrait jusqu'au fond des entrailles de nos sociétés modernes et entrevoyait l'organisation nouvelle du travail dans les classes pauvres, organisation préparée par l'Évangile et les institutions de nos saints aïeux, et que l'Église catholique aura seule le pouvoir de réaliser au milieu des peuples.

Mais, laissant de côté toute considération de ce genre, regardons un instant les pauvres avec notre intelligence chrétienne. Le pauvre résigné et chrétien a une beauté extérieure qui est le reflet de la beauté de son âme; il n'a pas la contenance hideuse des hommes qui aiment l'or, et nos artistes se plaisent à étudier dans les églises les belles et saintes physionomies des pauvres. Il faut voir dans les pays catholiques les pauvres à la suite des processions, chantant avec délices de solennelles litanies; leurs sens s'empressent de servir leur âme, et l'on peut dire que déjà commence à s'accomplir cette promesse de la montagne : Ils auront le royaume du ciel.

Le pauvre simple et vertueux a des idées primitives que tous les savants du monde, gens à idées secondaires, ne soupçonnent même pas. Un grand théologien découvrit un jour un maître en théologie dans un pauvre mendiant qui était à la porte d'une église; et au seizième siècle un docte pauvre, Jean Aumont, simple paysan de la vallée de Montmorency, a composé sur la prière un traité qui fut approuvé par les docteurs de Paris. Les grandes pensées sont le fruit du travail, de la mortification et de

la pénitence, comme la rose sort de l'épine, et Dieu ne montra à Jacob l'échelle des anges que lorsqu'il était couché au milieu du désert, sur la terre nue, avec une pierre sous sa tête. Qui ne voudrait obtenir à ce prix une vision céleste?

Dans les beaux-arts, c'est presque toujours le pauvre qui a le sentiment de la beauté, parce qu'il a le goût simple, bien qu'il reste encore en lui quelque chose de rude et d'imparfaitement développé. La grande musique est la musique des chants populaires, ces chants que le pauvre se chante à lui-même. Ne vous êtes-vous pas arrêtés souvent au bord d'une lande de Bretagne, ou au pied des Alpes du Tyrol, pour écouter et laisser aller votre âme aux rêves et aux charmes de ces mélodies de la pauvreté. Le riche a souvent perdu le sentiment du beau par le luxe et l'orgueil, et il ne lui reste qu'un ton insolent et une niaise phraséologie.

Le pauvre chrétien est joyeux; vous ne verrez jamais sur ses lèvres un murmure contre la Providence qui lui envoie un morceau de pain. Les murmures sont dans la prospérité voluptueuse. Demandez une aumône au riche, à ce financier tout doré, il accusera les saisons du Créateur, il vous objectera que ses nécessités sont infinies, qu'il ne peut même suffire à payer ses impôts; il deviendra si éloquent, que c'est vous qui paraîtrez coupable pour avoir osé l'avertir qu'une femme et des petits enfants meurent de faim à la porte de son palais.

Le pauvre n'est pas impie, il est trop fortement at-

taché à la croix du Sauveur pour s'éloigner en l'insultant. Les blasphèmes sortent des bouches parfumées, et c'est des bibliothèques, si remplies de lumières, que s'élèvent toujours les nuages qui obscurcissent les esprits et déconcertent l'espérance.

Les pauvres aiment la vertu, les pauvres sont dévoués : ils servent leur patrie avec zèle, se battent avec courage, et aux jours des dangers ils savent défendre la frontière. Où est la vertu, où est le dévouement, où est le courage chez les riches du monde, chez tous ces heureux qui ne mettent pas l'Évangile en pratique? Les pauvres ont le sentiment de la dignité morale et de la liberté. Dans les pays où le peuple est abruti par les machines et l'or, les riches disent : Pour deux pièces d'argent on peut tout faire. Eh bien! dans certains pays catholiques vous trouverez les hommes indifférents à vos ordres ou à vos promesses. Cette pauvre jeune fille, elle rejettera votre bourse avec toute sa puissance; n'a-t-elle pas les doux regards de sa mère, les conseils d'un prêtre vertueux et une fervente prière devant l'image bien-aimée de la sainte Vierge?

O mon Dieu! je vous remercie de nous avoir laissé les pauvres; je vous remercie de cette consolante promesse qu'il y en aura toujours au milieu de nous. Et cela non pas seulement pour exercer notre charité, mais surtout pour nous donner le bon exemple, pour retracer votre vie sur la terre, vie pauvre et souffrante, et pour nous mériter vos miséricordes et votre grâce. Les pauvres sont à vous, ô mon Dieu! et

auprès de vous leurs prières sont toutes-puissantes. Aimons les pauvres et la pauvreté. « L'amour esgale les amans, dit saint François de Sales, et il n'y a rien qui fasse tant prospérer temporellement que l'aumône [1]. »

Seigneur, qui avez dit par votre prophète que le riche et le pauvre se rencontreraient, accomplissez votre promesse et consolez vos serviteurs. Oui, mon Dieu, faites qu'ils se rencontrent dans votre voie pour leur salut. Que le riche cherche le pauvre, afin de confier plus sûrement dans ses mains des richesses qui périraient dans les siennes. Que le pauvre aussi cherche le riche, mais non tant par l'inquiétude de la vie temporelle que par le désir qu'il a de la vie éternelle du riche. O mon Dieu ! pourquoi différez-vous, pourquoi semblez-vous ne pas voir ce qui se passe ? N'avez-vous pas fait le pauvre pour secourir le riche, qui est en danger de se perdre ? Que par un soin réciproque ils soient utiles l'un à l'autre : par un même remède vous avez pourvu au salut des deux ; ce que l'on donne ne sert pas seulement à celui qui le reçoit, mais à celui qui le donne : le riche souffre moins de peine lorsque le pauvre souffre moins d'indigence. Oui, Seigneur, que le pauvre vive de ce qui aurait fait mourir le riche. Ouvrez les yeux de l'un et de l'autre. Que le riche comprenne combien il est pauvre et qu'il s'en afflige ; que le pauvre comprenne combien il est riche et qu'il s'en réjouisse. Que le riche conçoive la vanité de ses fausses richesses,

[1] Introduction à la Vie dévote, 3e partie, chap. XV.

afin qu'il en cherche de véritables ; que le pauvre aussi conçoive le prix de sa pauvreté, afin qu'il ne manque rien à son bonheur, en demeurant persuadé qu'il est heureux. Que le riche n'ait d'autre soin que le salut du pauvre ; que le pauvre n'ait d'autre soin que le salut du riche. Ainsi ils se rencontreront lorsque nul des deux ne cherchera ses intérêts, mais les avantages des autres: car, s'il arrivait que le pauvre aimât aussi les richesses, que le riche n'aime que trop, comment se rencontreront-ils ? Comment se peut-il faire qu'un pauvre qui porte envie au riche vienne à sa rencontre ? Par quelle voie aussi le riche viendra-t-il au-devant du pauvre, lorsque le pauvre lui est importun et qu'il l'oblige de le fuir ? Qu'ils s'aiment donc, afin qu'ils se rencontrent. Que votre aumône, mon Dieu, unisse ensemble celui qui la reçoit et celui qui la donne. Que le même lien de votre charité lie entre eux le riche et le pauvre : ainsi, le riche sera moins embarrassé de ses richesses, et le pauvre moins accablé de sa pauvreté. Que le pauvre aime le riche, mais qu'il n'aime pas les richesses ; et que le riche aime le pauvre, de telle sorte qu'il mérite que Dieu lui fasse aimer la pauvreté. Oui, mon Dieu, que la récompense de l'amour que le pauvre porte au riche soit le mépris des richesses, et que le prix de l'amour sincère que le riche porte au pauvre soit l'amour de la pauvreté même, afin que l'un et l'autre ne se glorifient qu'en vous, Seigneur, qui êtes seul véritablement pauvre et véritablement riche. »

Telle sera l'économie politique de nos cœurs, telle

st la moralité des légendes que nous avons racontées et qui, depuis quatre siècles, ont produit des fruits de salut dans tant d'âmes aimantes et simples. Mais je n'ai pas fini le récit des aumônes de sainte Catherine de Sienne : reprenons-en la suite : pourrions-nous nous lasser d'admirer celle qui ne se lassait jamais de bien faire?

Cette illustre servante de Dieu, jalouse de témoigner sa reconnaissance pour les grandes grâces qu'elle recevait, se montrait de plus en plus miséricordieuse envers le prochain. Elle écrivait aux novices de Monte-Oliveto : L'homme, voyant qu'il ne peut acquitter la dette qu'il a contractée envers Dieu ni lui être utile en aucune manière, puisque le Seigneur n'a pas besoin de nous, n'a d'autre ressource que de faire du bien au prochain et d'exercer la miséricorde envers la créature raisonnable [1]. Catherine ayant appris qu'un pauvre qui s'était volontairement dépouillé de tous ses biens souffrait de la faim, prend des œufs frais, en remplit la poche de sa robe et court à la demeure du pauvre. Mais voilà qu'elle entre dans une église qu'elle trouve sur son chemin, se met en prière, est ravie en extase et tombe appuyée sur la poche où étaient les œufs avec un dé à coudre. Lorsqu'elle revint à elle, elle éprouva du chagrin d'être ainsi en retard et d'avoir détruit son aumône : elle met la main dans sa poche, et, chose étonnante! elle

[1] Quando l'anima raguarda e vede non poter fare utilita a Dio, perchè non à bisogno di noi, e volendoli mostrare che in verita cognosce le gratie che a ricevute e riceve da lui, il mostra verso la creatura che à in se ragione. — S. Caterina, lettr. 81.

trouve les œufs entiers et le dé de métal tout brisé. Elle remercia Dieu, qui protége ainsi la nourriture du pauvre [1].

Par respect pour le Christ, présent dans les pauvres, Catherine leur donnait toujours ce qu'elle pouvait trouver de meilleur dans la maison de son père, qui favorisait la charité de sa fille, la Sainte. Entendant ses frères et les ouvriers de la Fullonica se plaindre du vin qu'ils buvaient alors, elle, sans en rien dire à personne, ouvre un tonneau rempli de bon vin et en donne abondamment aux pauvres. Un tonneau pouvait suffire aux besoins de la maison pendant quinze ou vingt jours au plus : cependant, quoiqu'elle distribuât ce vin avec profusion, et que plus tard la famille entière en bût, le tonneau en fournit au delà d'un mois et ne tarit point. Tout le monde en était étonné, aussi bien que de l'excellente qualité du vin : on avouait n'en avoir jamais bu de meilleur [2]. Mais Catherine, à qui le miracle était bien connu, n'en fut nullement surprise : elle savait combien il est aisé à Dieu de renouveler le prodige opéré aux noces de Cana. Deux mois se passèrent ainsi, un troisième commença, et notre chère Sainte continuait joyeusement à donner ce vin aux pauvres, sans que jamais il en manquât. Enfin, le temps des vendanges étant arrivé, les tonneaux vinrent à man-

[1] Ova vero quæ caritas ibi recondiderat, cupri fortitudinem excedentia, in nullo fuerunt ne aliqua ex parte lapsa. — B. Raimund, pars II, cap. 2.

[2] Addebaturque omnibus de ipso vino potantibus admiratio gratulabunda, quia nullus eorum recordabatur se vinum tam bonum et grati saporis bibisse. — B. Raimund, pars II, cap. 2.

quer pour recueillir la récolte nouvelle. L'ouvrier de la Fullonica chargé du soin de la cave demanda le tonneau miraculeux : on lui répondit que la veille on en avait tiré du vin excellent et qu'il était presque plein. Impatient, il commande qu'on le vide et qu'on le lui livre. Chose étonnante! ce tonneau, qui, la veille, était plein, se trouve, au moment où on veut le vider, sec comme s'il n'avait jamais contenu aucun liquide [1].

Qui oserait sourire en lisant ces lignes, précieux témoignages des attentions délicates dont les saints du moyen âge aimaient à entourer les pauvres du bon Dieu? C'était leur occupation principale: avec quel empressement ils les servaient, et il faut le dire, avec quelle grâce! car la plus légère offrande reçoit du prix de la manière dont elle est faite, et le plus petit service de la manière dont il est rendu. La grâce n'est que dans les petites choses, dans un sourire, un geste, comme la vie se compose de petites actions, et comme la vertu consiste dans les petites victoires; et si l'on me permettait ici une réminiscence d'artiste, je dirais que les Grâces ont toujours été représentées dans une petite stature, depuis les trois Grâces antiques du dôme de Sienne jusqu'à notre groupe immortel de Germain Pilon.

Mais voici un fait réel qui suffirait pour honorer tout une vie, et une parole qui surpasse les beaux

[1] Itaque ac taliter desiccatum ab omnibus visum est, quod nulli dubium esse potuit ex illo vase per longum ante tempus vinum hauriri non potuisse. —B. Raimund.

trouve les œufs entiers et le dé de mé
Elle remercia Dieu, qui protége ai
du pauvre [1]. e

Par respect pour le Christ, pré ie
Catherine leur donnait toujo ne-
trouver de meilleur dans la ton
favorisait la charité de s i pas
ses frères et les ouvrier insista et
du vin qu'ils buvaie ner le manteau
personne, ouvre u prit Catherine, et à
donne abondam . Les religieux, surpris,
vait suffire au a rendre le manteau, et firent
ou vingt jo Dieu des reproches sur sa charité
tribuât ce omment, disaient-ils, auriez-vous pu
mille e sans l'habit de votre ordre? Catherine ré-
d'un ndit: J'AIME MIEUX ÊTRE TROUVÉE SANS CET HABIT
éte SANS LA CHARITÉ.

'TRE VII.

1366—1373.

CATHERINE EST L'ANGE PACIFICATEUR DE LA RÉPUBLIQUE DE SIENNE.

> Imperantes in præsenti populo et virtute prudentiæ populis sanctissima verba... pacificantes in domibus suis.
>
> ECCLI., XLIV.

Le souverain bien de l'homme, c'est la paix : Dieu, par le ministère de ses anges, sur l'humble berceau de son Fils unique, n'a promis que la paix ; le Christ, en montant au ciel, n'a laissé à ses disciples que la paix, et aux jours solennels de l'Église l'évêque, dans la splendeur de nos basiliques, souhaite la paix aux peuples chrétiens. Dieu habite dans la paix, il parle dans la paix ; c'est par les douceurs de la paix qu'il nous attire à son service et qu'il garde nos cœurs[1]. La paix est si précieuse que Dieu n'en fait

[1] Pax Christi... in qua vocati estis. - Coloss., III. Pax Dei... custodiat corda vestra.—Philip., IV.

point part aux méchants, à qui il n'ôte ni les talents, ni les autres biens. Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu. Il les aime tendrement, il les porte entre ses bras, ils reposent tranquillement dans son sein; ils goûtent en Dieu une paix délicieuse, et leur repos en lui est semblable à un doux sommeil[1]. A côté de cette paix spirituelle il y a la paix temporelle, souvent troublée par la guerre et par les haines politiques : l'agriculture, le commerce, les arts veulent la paix et ne peuvent fleurir et fructifier sans elle. Mais après les grandes révolutions, quand les chefs du peuple signent un traité, la patrie, qui a perdu un si grand nombre de ses fils sur les champs de bataille, essuie ses larmes de sang, tressaille de joie, car elle voit la justice satisfaite embrasser la paix rétablie.

Les Saints n'ont été placés de distance en distance dans l'histoire de l'humanité que pour établir et conserver la paix de l'âme et la paix des nations, les uns en donnant leur sang, les autres par les travaux de l'apostolat, tous dans la prière et les expiations de la pénitence. Sainte Catherine a été l'ange pacificateur de la république de Sienne, dont nous avons dit l'histoire si troublée, si calamiteuse; elle sortit, par l'ordre spécial de Dieu, de sa cellule du dedans, pour répandre la paix au dehors sur tout ce qui l'environnait. Le Christ lui avait dit : « Tu sauras, ma fille, que le temps qui te reste à passer dans ce pèlerinage sera si éclatant et si célèbre par les œuvres

[1] In pace in idipsum dormiam et requiescam.—Psalm. IV.

étonnantes que je te ferai opérer et les dons inouïs que je t'accorderai, que les ignorants en seront dans la stupeur et ne voudront pas y croire. Les sages, et même tes amis, frappés des excès de mon amour, douteront si tu n'es pas trompée. Je répandrai dans ton âme des grâces si abondantes, qu'elles se communiqueront en quelque manière à ton corps, qui vivra d'une vie surnaturelle et divine. J'enflammerai en même temps ton cœur d'un si grand zèle pour ma gloire et le salut des âmes, qu'oubliant, pour ainsi dire, l'humble modestie de ton sexe, tu travailleras indistinctement à la conversion des hommes et des femmes, sans t'inquiéter des peines qui sont attachées à l'exercice de ce ministère. Plusieurs se scandaliseront de ton zèle brûlant et te contrediront, en sorte que les injustes sentiments de leurs cœurs seront manifestés. Mais, chère fille, ne sois point ébranlée et prends confiance, je serai avec toi pour te délivrer des langues malignes et trompeuses. Tu suivras hardiment, tu accompliras avec force tout ce que t'enseignera l'onction de l'Esprit saint, et par toi beaucoup d'âmes seront soustraites à la rage du lion infernal et obtiendront par ma grâce la vie éternelle. » — Et Catherine avait répondu dans l'humilité de son cœur : « Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu; je suis votre pauvre servante; que votre divine volonté s'accomplisse toujours en moi. »

Puis elle quittait sa retraite et allait porter la paix à ses sœurs les âmes souffrantes. Le soir, elle montait triomphante à l'église de Saint-Dominique, elle

déposait au pied de la croix du Sauveur ses conquêtes spirituelles, lui rendant des actions de grâces pour les travaux de la journée et lui demandant un surcroît de zèle et de force pour le lendemain : « Seigneur, je ne saurais me réjouir, si une seule âme créée à votre image tombait dans la mort éternelle : je ne veux laisser perdre par ma faute aucun de mes frères ; je désire, ô mon Dieu! qu'ils vous appartiennent. Ah! plutôt que les peines et les châtiments tombent sur moi seule, pourvu que ces âmes ne soient point réprouvées! Et, s'il fallait, ô mon Dieu! que je fusse placée sur les bords de l'abîme pour leur en fermer l'entrée, il me serait doux de sauver ainsi mes frères, pourvu que je vous restasse unie par les liens de la charité[1]. »

Il y avait à Sienne un chevalier nommé François Tolomei, qui avait eu plusieurs enfants de sa femme, la dame Rabes : l'aîné, appelé Giacomo, était d'un caractère dur et hautain, et si brutal que dans sa jeunesse il avait tué deux hommes : aussi tout le monde le redoutait et l'évitait[2]. Les deux filles, Ginoccia et Françoise, étaient de mœurs douces et honnêtes, mais elles étaient folles de plaisir, et leur occupation favorite était les vanités et les parures[3]. La pieuse Rabes, affligée de la conduite de ses enfants,

[1] Dialogo.

[2] Jam duos propriis manibus occiderat homines adhuc juvenis, criminumque suorum immanitate ab omnibus ipsum noscentibus timebatur. — B. Raimund, pars II, cap. 10.

[3] Ginoccia sfrenata fanciulla... pronta ad ogni vanità pernitente all'ornato superfluo. — F. Ambrosio, lib. III, cap. 13.

dont elle désirait avant tout le bien spirituel, alla trouver Catherine et la supplia de parler à ses filles de la vie chrétienne. Notre Sainte les visita, et sa parole vive et pénétrante toucha Ginoccia et forma Jésus-Christ dans son cœur. Elle renonça à tout ce qu'elle avait aimé : elle coupa ses beaux cheveux noirs, revêtit le pauvre habit des Sœurs de la Pénitence et n'ouvrit plus son cœur que du côté du ciel, s'exerçant à la prière, à la mortification avec un zèle que le bienheureux Raimund fut quelquefois obligé de réprimer [1]. Françoise, naturellement plus froide et plus réservée, imita un si généreux exemple.

Cependant Giacomo, ayant appris la résolution de ses sœurs, partit furieux d'un château des montagnes, où il était : aucun serviteur n'osait l'approcher, et, au milieu de ses blasphèmes, il menaçait d'arracher cet habit religieux et de le mettre en pièces. Matteo, son jeune frère, qui marchait à ses côtés, lui dit : Giacomo, vous ne connaissez pas cette Catherine : à notre arrivée, elle vous convertira aussi [2]. Plutôt que de me confesser, répondit Giacomo en maudissant son frère, je tuerais tous les prêtres et tous les Frati.—Le jeune homme branla la tête et répéta sa première phrase, en ajoutant : Je serai prophète. Et Giacomo redoubla ses malédictions et ses menaces. Ils arrivent dans la ville, ils entrent dans la maison, et Giacomo, enflammé de colère, se jette

[1] De quarum excessu ego quandoque ipsam redargui. — B. Raimund, pars II, cap. 2.

[2] Giacomo, tu non conosci quella Caterina; andiamo pur et vedrai che convertir ancor te.—F. Ambrosio.

sur ses sœurs pour leur ôter l'habit religieux. Rabes accourt, elle le prend par le bras, et, avec une voix douce et ferme, elle lui dit : Laisse tes sœurs en repos pour ce soir, nous verrons demain à te satisfaire. Le lendemain elle envoie, dès le matin, prier le Père Tommaso de venir pour calmer la fureur de son fils. Ce bon religieux accourut accompagné du Père Bartolomeo. Ses paroles furent inutiles, et rien ne put amollir ce cœur endurci. Du fond de sa cellule Catherine voyait en esprit toute cette scène. Émue de compassion pour cette âme infortunée, elle pria ardemment le Seigneur de la ramener dans la voie du salut. Et voilà que Dieu touche le cœur de Giacomo : ce lion féroce, devenu comme un doux agneau, s'apaise; pénétré de la componction la plus vive, il se jeta aux pieds du Père Bartolomeo, qui ne lui avait dit qu'un seul mot, et il s'accusa avec d'abondantes larmes de tous les excès de sa vie passée. Sa mère bénissait Dieu de cette seconde naissance, et ses sœurs l'embrassaient avec une tendresse nouvelle.

Catherine, revenant de son extase, dit à ses compagnes : Chères amies, rendons grâces à la divine Majesté et bénissons-la d'avoir daigné ce matin délivrer Giacomo du démon. Au même moment entrèrent les deux religieux, qui racontèrent avec une joie extrême cette miraculeuse conversion. Nous savions cela avant votre arrivée, dit Alessa[1]. Catherine crut alors devoir leur révéler ce secret, ce qu'elle fit

[1] Io l'ha saputo innanzi che voi parlassi. — F. Ambrosio.

avec une sage prudence : grâces et louanges au Sauveur, qui ne méprise pas les prières de ses serviteurs et qui réalise les désirs qu'il leur a lui-même inspirés. Le démon voulait nous ravir nos deux brebis, et voilà que celle qu'il possédait lui a été arrachée !

Giacomo vécut saintement dans l'état du mariage, où il était engagé ; Matteo entra dans l'ordre de Saint-Dominique. Catherine lui écrivait de longues lettres sur les principes de la vie spirituelle, de cette vie qu'on doit embrasser sans aucun retour sur soi-même, quoique tout le profit en soit pour nous. — « L'honneur de servir Dieu, lui disait-elle, appartient à Dieu, comme une fleur odoriférante, et à nous, il nous reste le fruit de l'utilité. Dieu nous a aimés sans être aimé, et nous l'aimons parce qu'il nous aime ; il nous aime par grâce, et nous l'aimons par devoir : aimons-le donc aussi libéralement, et pour lui témoigner notre amour, aimons et servons toutes ses créatures [1]. » Ginoccia et Françoise devinrent les compagnes de Catherine, qui, dans ses voyages, s'inquiétait de la santé languissante de Françoise et lui écrivait pour l'exhorter à la patience et aux saintes joies des victoires qu'elle avait remportées sur le monde et sur elle-même [2]. Françoise profita des exemples et des avis de sa mère spirituelle, elle supporta patiemment les plus grandes douleurs, et au moment de sa mort elle s'épanouit

[1] A lui ne torna il fiore, cioe l'onore, et a noi il frutto dell'utilita; elli ci a amati senza essere amato, e noi amiamo, perchè noi siamo amati; elli ci ama di gratia, e noi amiamo lui di debito. — Lettr. 84.

[2] Lettr. 171.

dans un doux sourire [1]. Rabes, qui avait engendré deux fois ses enfants, les suivait à grands pas dans les voies de la perfection, et Catherine ne trouvait plus à reprendre en elle que les élans passionnés de son amour maternel [2].

Ser Vanni, citoyen fameux par son courage et par sa prudence astucieuse, portait dans son cœur, suivant la funeste coutume de ce temps, des inimitiés mortelles, des haines et des désirs effrénés de guerre et de vengeance. On avait essayé plusieurs fois d'apaiser cette âme orgueilleuse et farouche; Vanni semblait d'abord se rendre, il écoutait les paroles de paix, il feignait une réconciliation; mais tout cela n'était qu'une trève pour renouveler ses forces et recommencer ses cruelles attaques. Catherine voulut purifier cette âme et l'arracher aux tempêtes qui la poussaient à une ruine certaine. Un de ses amis les plus dévoués, frère Guillaume d'Angleterre, des Ermites de Saint-Augustin, se chargea d'arranger toutes choses selon les désirs de sa charité. En effet, à force d'instances, il décida Vanni à visiter Catherine : J'irai pour vous faire plaisir, disait-il, mais je ne vous promets pas de suivre ses conseils [3]. Il vient donc à la Contrada dell'Oca; Catherine était sortie pour travailler à d'autres pacifications [4]. Le Bienheu-

[1] Cum jucundo risu migravit a corpore.—B. Raimund.

[2] Lettr. 344.

[3] Sed noluit promittere se quidquam de his quæ moneret facturum. — B. Raimund, pars II, cap. 10.

[4] Iverat enim ad procurandam quarumdam animarum salutem. — B. Raimund.

reux Raimund, qui attendait sa sainte amie, descendit aussitôt pour recevoir Vanni, et, connaissant parfaitement les vues de Catherine à son égard, il le fit entrer dans la cellule de notre Sainte et lui parla des affaires de la république. Vanni, ennuyé d'attendre, se leva tout à coup et dit : J'avais promis au frère Guillaume de venir ici ; il m'est impossible d'attendre plus longtemps, des occupations sérieuses m'appellent : je vous prie de m'excuser auprès de la Sœur de la Pénitence.

Le Bienheureux Raimund, désolé, commença à lui parler de paix. Vanni lui répondit : Je ne puis mentir à vous, qui êtes prêtre et religieux, ni à celle qui est en réputation de sainteté, et je vous avoue franchement que je ne veux rien faire de tout ce que vous me dites. Je ne me réconcilierai point avec mes ennemis que je n'en aie auparavant tiré une juste vengeance, quoique en public, par une adroite et prudente dissimulation, je manifeste des dispositions toutes contraires. Sachez que je n'ai encore parlé à personne avec autant de franchise qu'à vous, mais n'insistez pas davantage. Le Bienheureux Prêcheur voulait répliquer, mais Vanni, sans vouloir l'entendre, s'éloignait déjà, lorsque Catherine, revenant d'opérer une réconciliation entre deux ennemis politiques [1], entre et salue affectueusement Vanni, troublé et confus. Elle le fait asseoir et lui demande le sujet de sa visite. Vanni lui répéta ce qu'il venait de dire :

[1] Rediens de simili opere. — B. Raimund.

Raimund, ajoutant qu'il ne voulait en aucune manière entendre parler de paix. Catherine lui représente alors avec force le danger de damnation où il se met, et employant tantôt la persuasion et la douceur, tantôt les motifs de crainte, elle s'efforce de vaincre sa dureté et son obstination. Tout vient échouer contre les mauvaises dispositions de ce cœur endurci. Dans sa douleur, Catherine recourt aux armes toutes-puissantes de la prière. Pendant qu'elle élève son cœur à Dieu pour lui demander son assistance suprême, le père Raimund continuait à exhorter Vanni, qui tout à coup, se tournant vers la Sainte, lui dit avec émotion : Je ne suis ni assez grossier ni assez endurci pour vous refuser toute satisfaction : j'ai quatre inimitiés, je consens à en sacrifier une.

En disant cela il se leva pour sortir; puis il ajouta, comme hors de lui-même : O mon Seigneur! ô mon Dieu! quelle consolation se répand dans mon âme pour avoir prononcé cette seule parole de paix! Quelle est cette puissance qui me retient ici et m'empêche de refuser ce qui me tient tant au cœur? Quelle est cette vertu secrète qui triomphe de moi-même? — Et de grosses larmes coulent de ses yeux. Il tombe vaincu aux pieds de Catherine, en s'écriant: O sainte femme! je ferai tout ce que vous me commanderez, non-seulement pour la paix, mais pour toutes choses, car je reconnais que jusqu'à présent le démon m'a tenu dans ses chaînes : soyez l'ange de mon âme, afin qu'elle soit délivrée des mains cruelles de cet implacable en-

nemi [1]! Catherine, redescendue des hauteurs de l'extase et de la prière, dit : Frère bien-aimé, par la miséricorde du Sauveur vous avez enfin connu votre danger ; quand je vous parlais, vous méprisiez mes paroles ; je me suis adressée à Dieu, et sa bonté a daigné m'entendre et m'exaucer. Hâtez-vous de faire pénitence, de peur que vous ne veniez à ressentir les châtiments de Dieu. Vanni, avec un cœur brisé de douleur, confesse ses péchés au père Raimund. Aidé par Catherine, il se réconcilia avec Dieu et fit la paix avec tous ses ennemis.

Dieu se plut à éprouver ce nouveau converti et à l'affermir par le feu de la tribulation. Je ne sais sur quelle accusation le magistrat populaire de Sienne le fit jeter en prison ; le bruit courait même qu'on le ferait mourir du dernier supplice. A cette nouvelle, le père Raimund, désolé, recourt à l'ange pacificateur de la république et lui dit : Considérez, ma mère, que pendant que Vanni faisait les œuvres du démon, il ne lui arrivait rien de fâcheux ; mais à peine s'est-il converti à Dieu que le ciel et la terre l'accablent. Je crains que cette jeune plante ne soit brisée par la tempête, que cette âme renouvelée ne tombe dans le désespoir : je viens donc vous conjurer de prier pour lui avec ferveur, afin que Dieu, qui, par vos prières, l'a retiré des mains du démon, le tire des mains de ses ennemis [2]. Catherine répon-

[1] Faciam, virgo sanctissima, quidquid jubetis, non modo de istis, sed et de aliis quibuscumque. — B. Raimund, pars II, cap 10.

[2] Timeo, mater mea, quia novella est plantula, ne hac tempestate frangatur ex toto, et in desperationem labatur. — B. Raimund.

dit : Pourquoi vous affligez-vous de ce qui devrait plutôt vous réjouir? Vous devriez comprendre, en le voyant frappé d'un châtiment temporel, que le Seigneur lui a remis la peine éternelle. Autrefois le monde, selon la sentence du Sauveur, l'aimait, parce qu'il lui appartenait; mais à présent qu'il appartient à Dieu, le monde, au lieu de l'aimer, l'a en horreur; le Seigneur le menaçait auparavant des peines éternelles, qu'il change à présent en une peine temporelle. Ne craignez point que cet homme tombe dans le désespoir: celui qui l'a délivré de l'abîme saura le délivrer de ce danger [1].

Tout arriva suivant les prévisions de la sainte. Après peu de jours, Vanni fut condamné à payer une somme d'argent et remis en liberté, ce qui fit dire gaîment à Catherine : Le Seigneur a ôté le poison qui était nuisible à son âme [2]. Vanni continua à faire de grands progrès dans les vertus évangéliques et la perfection chrétienne. Voulant donner à Catherine un témoignage de sa reconnaissance, il lui offrit une villa magnifique qu'il possédait près de Sienne, pour y fonder un monastère de vierges consacrées à Dieu. Elle l'accepta, et donna à cette maison le titre de Sainte-Marie-des-Anges, titre qui lui fut confirmé plus tard par un acte public du pape Grégoire XI [3].

[1] Ut quid ita tristamini de eo, de quo potius deberetis exultare? Nunc certus factus estis quod avertit ei Dominus pœnam æternam, ex quo affligit eum pœna temporali.—B. Raimund.

[2] Venenum quo inficiebatur abstulit ei Dominus.—B. Raimund.

[3] B. Raimund, pars II, cap. 10.—Lett. 12.

En 1370 vivait à Sienne un chevalier nommé André di Nardino, aussi riche en biens temporels qu'il était pauvre en vertus [1]. Il mangeait, dormait, jouait et blasphémait Dieu et les saints. Une maladie grave dont il fut frappé le réduisit bientôt à l'extrémité, en sorte qu'il était en péril imminent et pour l'âme et pour le corps. Dans cet état, il reçut une visite du curé de la paroisse, qui l'engagea à se confesser et à mettre ordre à ses affaires [2]; mais ce malade impie se moqua de ces salutaires conseils. Sa famille désolée pria plusieurs religieux de travailler à la conversion du malheureux Nardino : aucun ne réussit. Le curé, plein de zèle pour le salut de cette âme, employa les plus tendres exhortations : tout fut inutile. Le Père Tommaso della Fonte apprend cela, il court auprès de Catherine pour la prier de recommander à Dieu cette pauvre âme. La Sainte était en extase : il était impossible de lui parler. Comme la nuit était déjà avancée, le père Tommaso, ne pouvant attendre, chargea une des Mantellate d'exposer à leur mère le funeste état du malade. Catherine revint à elle vers onze heures du soir, et sa compagne s'acquitta aussitôt de sa commission. Catherine se remit en prière, demandant à Dieu de tout son cœur de ne point laisser périr cet infortuné. Le Seigneur lui répondit : Ses iniquités sont montées jus-

[1] Dives quidem transitoriis et extrinsecis rebus, sed bonis permanentibus et intrinsecis ex toto privatus.—B. Raimund, pars II, cap. 9.

[2] Hoc sentiens proprius ejus sacerdos, accessit eum, monuitque ipsum ut ante vitæ corporeæ terminum pœnitentiam ageret de commissis, et domui suæ disponeret juxta morem. — B. Raimund, pars II, cap. 9.

qu'au ciel, non-seulement parce qu'il a blasphémé contre moi et mes saints, mais encore parce qu'il a jeté dans le feu un tableau me représentant entouré de ma glorieuse Mère et des saints. N'est-il pas juste qu'il soit lui-même précipité dans le feu éternel [1]?

Catherine, humblement prosternée, dit: Bien-aimé Sauveur, si vous considérez nos iniquités, qui échappera à la damnation éternelle? Souvenez-vous que vous êtes descendu dans le sein de la Vierge et que vous avez souffert le supplice honteux de la croix, non pour punir nos crimes, mais pour nous les pardonner. Pourquoi donc m'objectez-vous les crimes de ce pécheur, que vous avez portés sur vos épaules? Je ne suis point venue disputer avec votre justice, mais implorer votre infinie miséricorde. Seigneur, souvenez-vous de la promesse que vous m'avez faite, que je serai l'occasion du salut d'un grand nombre d'âmes. Cette parole seule peut me faire supporter la vie avec patience. Je n'ai d'autre consolation en ce monde que celle de voir les pécheurs revenir à vous; leur salut est ma gloire et ma couronne: si vous me privez de cette joie, que ferai-je désormais en ce monde? Seigneur très-miséricordieux, ne me repoussez pas de votre présence; rendez-moi mon frère: son cœur endurci est entre vos mains [2]. Elle

[1] Iniquitates illius usque ad cœlum jam ascendisse... qui imo tabulam ubi erat imago mea, Matris meæ sanctissimæ ac aliorum sanctorum meorum, projecit in ignem.—B. Raimund.

[2] An forsitan veni disputare tecum de illius justitia, et non tuam misericordiam petitura?... ego refrigerium aliud hic non habeo, nisi videre proximos meos converti ad te. ... redde mihi fratrem meum,..—B. Raimund.

pria et pleura toute la nuit. A l'aurore le Sauveur lui dit : Fille très-douce, j'ai reçu tes prières et tes larmes, et je convertirai ce pécheur [1]. Et au même moment le malade entendit ces paroles : Pourquoi ne veux-tu pas te confesser? confesse-toi, et je te pardonnerai. Nardino s'écria : Je vois Jésus-Christ mon Sauveur ; il m'ordonne de me confesser : faites approcher le prêtre. Il se confessa avec un sincère repentir, fit son testament, dit adieu à sa famille et mourut tranquillement.

Ainsi, Catherine s'en allait dans la république de Sienne, travaillant au progrès des âmes, qui est le seul véritable progrès, et donnant aux esprits la paix, le calme souverain au milieu de toutes les agitations politiques. Personne ne lui a parlé qui ne se soit retiré meilleur, dit le pape Pie II dans la bulle solennelle de sa canonisation. Elle ne dédaignait aucune blessure, aucun abaissement ; si elle découvrait une lueur d'espérance dans l'âme d'une pauvre fille perdue, elle la prévenait de ses caresses, l'embrassait, l'appelait sa sœur, lui disait : Combien je vous plains d'être devenue la servante du démon, vous qui avez une si belle âme, créée à l'image de Dieu et rachetée par le sang de Jésus-Christ ! Oh ! si je pouvais vous reconquérir et vous cacher dans les plaies amoureuses du Sauveur [2] ! Plusieurs compri-

[1] Dulcissima filia, ecce suscepi faciem tuam, cumque pro quo tam ferventer postulas mox convertam. — B. Raimund.

[2] Pero figliuola mia io piango, e dogliomi che tu creata alla imagine e similitudine di Dio, ricomperata del pretioso sangue suo non raguardi la tua dignita.... preso ai per signore el dimonio, a lui servi el di e la notte..... Tu

rent ce doux langage et retrouvèrent cette seconde jeunesse de l'âme que le monde respecte et admire peut-être plus que la première.

Dieu avait donné à Catherine le don de prophétie; elle lisait dans les âmes et pénétrait les plus secrètes pensées. Après avoir longtemps guerroyé dans plusieurs pays, Nicolas Sarracini était revenu à Sienne jouir du repos et des aises de la vie. Il se promettait encore de belles et nombreuses années et ne pensait guère à la mort et au salut éternel. Sa femme, disciple dévouée de Catherine, l'engageait à s'occuper des affaires de l'âme et lui conseillait de faire une visite à Catherine, qu'elle avait souvent entretenue de ses chagrins domestiques. A toutes ses sollicitations Nicolas répondait en riant: Que peut-il y avoir de commun entre moi et cette petite femme, et en cent ans quel bien pourrait-elle me faire[1]?

Or, voilà que la nuit suivante le vieux chevalier vit en songe Catherine, qui l'engageait à se confesser au plus tôt, s'il voulait éviter la damnation éternelle. Nicolas, étonné, se recueille, appelle sa femme et lui dit: Je suis sûr d'avoir vu en songe cette Catherine dont vous m'avez tant parlé; j'irai la voir, pour m'assurer si elle est bien telle

come figliuola, e serva ricomperata di sangue entra allora nelle piaghe del figliuolo di Dio.—Lettr. 373, a una meretrice di Perugia a petitione d'un suo fratello.

[1] Quid mihi et mulierculæ illi? Quid boni posset mihi adferre in centum annis?—B. Raimund, pars II, cap. 14.

que je l'ai vue [1]. La pieuse femme bénit Dieu dans son cœur et alla dire à Catherine les dispositions de son mari. En effet, Nicolas vint visiter notre sainte, qui le mena de suite à l'église de Saint-Dominique, où le père Tommaso reçut sa confession. Après il s'approcha de Catherine, qui était en prière à sa place accoutumée, dans le Capellone. Elle se tourna vers lui d'un air joyeux et dit : Vous avez bien fait ; à l'avenir, soyez le chevalier de Jésus-Christ, comme vous avez été brave chevalier dans la milice du siècle. Mais, dites-moi, avez-vous confessé tous vos péchés ? — Oui, répondit Nicolas, j'ai confessé tous ceux dont je me suis souvenu. Catherine ajouta : Réfléchissez bien si vous avez tout dit [2]. Après une réponse affirmative il sortit de l'église.

Catherine le fit rappeler par une de ses compagnes et lui dit : Examinez encore votre conscience et voyez si vous avez bien tout accusé. Avez-vous confessé ce gros péché que vous avez commis secrètement lorsque vous combattiez dans la Pouille ? Le chevalier, stupéfait, avoua que cela était vrai, mais qu'il ne s'en était point souvenu. Il retourna au père Tommaso et dit à tout le monde : Vraiment, l'esprit de prophétie repose dans cette humble fille, car elle

[1] Ego vere hac nocte in somnis vidi Catherinam illam de qua mihi toties locuta fuisti ; pro certo ego volo ei loqui, et videre si est talis qualis mihi apparuit. — B. Raimund, pars II, cap. 14.

[2] Et sitis miles in posterum Domini Jesu-Christi sicut fuistis hujus sæculi usque nunc. Et addit : numquid, domine, dixistis omnia bene quæ fecistis ? — B. Raimund.

m'a révélé les plus secrètes parties de mon cœur. Dès ce jour il devint un disciple assidu de Catherine, lui obéissant comme un petit enfant obéit à sa mère [1]; et sa mort fut précieuse devant Dieu.

Nous avons raconté cette révolution terrible qui, en 1368, inaugura le Mont des Réformateurs. Les républicains siennais, fatigués et abattus, tombèrent sous la rude domination de plébéiens orgueilleux, qui épiaient dans le sein même de la famille une parole ou un soupir et ne pardonnaient rien. Agnolo d'Andrea fut condamné pour n'avoir pas invité les Réformateurs à une fête dans sa villa des environs de Sienne [2]. Catherine assista à toutes les scènes de ce drame sanglant; sa charité se fortifia et son zèle devint intrépide. Lorsque l'émeute avait passé devant la porte de sa cellule pour aller jeter des cris de mort et des menaces au sénateur Lodovico da Mugliano, elle écrivait bien vite ces paroles de consolation et de douce espérance à sa femme, Monna Mitarella : « Demeurez la servante fidèle du Seigneur; que votre âme reste dans la foi et l'allégresse; je vous félicite de n'avoir eu, dans votre malheur et vos alarmes, d'autres secours et d'autres consolations que la seule confiance dans les prières des serviteurs de Dieu [3]. » Catherine, oubliant même la faiblesse

[1] Ex illa hora virgini adhæsit obediendo, sicut solent discipuli suo adhære magistro. — B. Raimund.

[2] Ser Agnolo d'Andrea fu condamnato, perche (havendo fatto un banchetto in un suo luogo poco fuor di Siena a piu suoi amici) non vi fu alcuno riformamatore. — Malavolti. Hist. di Siena, part. II, lib. VIII, p. 140; in-4°.

[3] Mandastemi dicendo, che per lo caso, che era occorso al senatore, del

de son sexe et ce qu'on appelle convenances dans le monde, se frayait un passage à travers la foule pour accompagner à la mort une des victimes de ces assassinats juridiques si fréquents dans les révolutions.

Un jeune chevalier de Pérouze nommé Nicolas Tuldo fut accusé d'avoir parlé contre le Mont des Réformateurs et d'avoir engagé ses amis de Sienne à secouer un joug si dur et si oppressif. Le gouvernement populaire déclara que cette imprudence serait punie de mort. Indigné de cet arrêt injuste et cruel, Nicolas se promenait dans sa prison comme un désespéré. Son âme était trop fière pour s'abaisser à demander grâce, et sa jeunesse passionnée et turbulente avait été emportée bien loin des pratiques chrétiennes, de sorte qu'il était privé des consolations et des espérances de la foi. Pendant son séjour à Sienne il avait souvent entendu prononcer le nom de Catherine, et ce nom de paix était resté au fond de son cœur. — Peut-être, se disait-il à lui-même, peut-être cette pauvre fille pourra me sauver; on raconte d'elle des prodiges de charité; elle prendra pitié de moi, j'en suis sûr..... et puis, si je dois mourir, moi si jeune, si brillant, si ambitieux..... s'il faut quitter cette vie si pleine d'avenir, si riante, et cette famille, et ces êtres bien-aimés que je laisse à Pérouze!.... Pérouze! ô ma patrie, toi, tu ne m'aurais pas tué!..... Mon Dieu! mon Dieu! —

quale mi pare, che avete avuto grandissimo timore, che non avete altra fede, nè altra speranza se non nelle orationi de' servi di Dio. — Lettr. 333.

Et il envoya chercher la fille du teinturier de la Contrada dell'Oca.

Or, voici comment notre sainte raconte ce grand acte de sa vie dans une lettre au bienheureux Raimund[1] : « J'allai visiter celui que vous savez ; il en fut si consolé et si encouragé qu'il se confessa de suite au père Tommaso et entra dans les meilleures dispositions. Il me fit promettre pour l'amour de Dieu que quand viendrait le temps de la justice je serais avec lui ; je le lui promis, et j'ai tenu ma promesse. Et le matin, avant le son de la cloche, je me rendis auprès de lui ; il reçut une grande consolation de mon arrivée. Je le conduisis à la messe, il y communia pour la première fois de sa vie. Sa volonté était soumise et unie à la volonté de Dieu ; il ne lui était resté que la seule crainte de n'être pas assez fort au dernier moment. Mais la bonté infinie du Seigneur le fortifia et lui inspira tant d'amour pour l'accomplissement de ses désirs, que, pénétré de son adorable présence, il répétait sans cesse : Seigneur, soyez avec moi, ne m'abandonnez pas! avec vous je ne puis que bien être, je meurs content. Et en disant ces paroles il tenait sa tête appuyée sur ma poitrine.

« Alors je sentis avec une joie intime comme l'odeur de son sang mêlé au mien, que je désire verser pour le doux époux Jésus. Ce désir croissant dans mon âme, et voyant mon frère bien-aimé agité par la crainte, je lui disais : Courage, mon

[1] Lettr. 97, citée entièrement dans les Notes à la fin du volume.

frère, nous serons bientôt aux noces éternelles. Tu vas mourir lavé dans le sang adorable du Fils de Dieu et en prononçant le doux nom de Jésus ; oh ! répète-le sans cesse ! Je vais t'attendre au lieu de la justice. A ces mots son cœur fut délivré de toute crainte ; son visage passa de la tristesse à la joie, et dans les tressaillements de sa jubilation il disait : D'où me vient cette grâce que vous, la douceur de mon âme, vous alliez m'attendre au lieu sacré de la justice ? Voyez donc, très-honoré Père, quelle grande lumière était descendue en lui, puisqu'il appelait saint le lieu où on exécute les arrêts de la justice. Il disait encore : Je marcherai plein de joie et de force ; il me semble que j'ai mille ans à attendre, lorsque je pense que vous m'y recevrez. Et il prononça d'autres paroles si douces, que j'étais ravie en considérant la bonté de Dieu.

« J'allai donc l'attendre au lieu de l'exécution, où je ne cessai de prier Marie, Mère du Sauveur, et la bienheureuse Catherine, vierge et martyre. Avant l'arrivée du triste cortége, je me baissai et j'étendis le cou sur l'instrument du supplice ; mais il ne répondit point à mes vœux. Je suppliai avec toute l'ardeur de mon âme la sainte Vierge Marie d'obtenir à Nicolas, en cet instant suprême, la lumière et la paix du cœur, et à moi la grâce de le voir retourner à sa fin dernière. Et mon cœur était si plein, et si forte était l'impression de la douce promesse qui m'avait été faite, que là, au milieu de la foule du peuple, je ne voyais personne. Nicolas parut ; comme

un doux agneau il sourit en me voyant; il voulut que je lui fisse le signe de la croix. Je le fis en disant: Va aux noces éternelles : bientôt tu seras dans la vie qui ne finira jamais. Il s'étendit doucement, je plaçai son cou sous le glaive, et, m'agenouillant tout à côté, je lui rappelais le sang de l'agneau sans tache. Sa bouche murmurait ces mots : JÉSUS et CATHERINE. Cependant le glaive tomba, et je reçus sa tête dans mes mains. Je tournai les yeux vers la bonté divine en disant : Je veux. Alors, comme on voit la clarté du jour, je vis le Dieu-Homme qui recueillait ce sang imprégné de saints désirs et tout chaud d'amour. Puis il reçut l'âme du martyr dans son côté entr'ouvert et rempli de miséricorde, voulant montrer par là cette vérité qu'il le recevait par grâce, et non pour ses œuvres. Quel ineffable bonheur de voir la bonté de Dieu attendre avec amour cette pauvre âme à la sortie du corps et mêler le sang de ce supplicié avec son propre sang!

« Mon âme entra dans un doux repos, l'odeur de ce sang l'enivrait d'une suavité délicieuse. Je ne pouvais me déterminer à laver celui qui avait rejailli sur moi. Mon Père, j'ai reçu une tête d'homme entre mes mains, et je n'ai jamais éprouvé un semblable bonheur; l'esprit ne peut pas l'imaginer, la langue ne peut pas l'exprimer, l'œil ne peut pas le voir, ni l'oreille l'entendre. C'est un profond mystère. Pauvre faible femme que je suis, je n'en puis dire davantage; je suis restée sur cette terre avec envie; mais la première pierre de l'édifice spirituel est

posée, ne vous étonnez donc pas si je ne vous demande autre chose que de vous plonger dans le sang et l'amour du Fils de Dieu..... Oui, baignez-vous dans le sang du Christ crucifié; rassasiez-vous de sang, enivrez-vous de sang, revêtez-vous de sang, pleurez dans le sang, réjouissez-vous dans le sang, croissez et fortifiez-vous dans le sang, puis, comme un chevalier intrépide, courez dans le sang pour défendre l'honneur de Dieu, la liberté de l'Église et le salut des âmes[1]. »

Ce dévouement sublime de Catherine, qui donne la sérénité et la joie à une âme désespérée; ce jeune chevalier qui non-seulement accepte la mort, mais qui la désire, qui se passionne pour le supplice; on croira prendre sa vie, et c'est lui qui va l'offrir en holocauste, l'échafaud est devenu pour lui un autel où il sera prêtre en même temps que victime; cette première et cette dernière communion dans un cachot; cette amitié qui n'a de nom qu'au ciel, formée entre un homme jeune et purifié et une humble fille du peuple, ce sang sur un manteau virginal, cette tête abattue par le glaive et qui murmure encore les noms de Jésus et de Catherine, cette entrée triomphale du supplicié dans le ciel, tout, dans ce merveilleux récit, que je n'ai fait qu'affaiblir en le traduisant, se rattache au grand mystère de l'expiation par le sang.

[1] Bagnatevi nel sangue di Cristo crocifixo, satiate vi di sangue, inebriatevi di sangue, vestitevi di sangue, doletevi di voi nel sangue, rallegratevi nel sangue, crescete e fortificate vi nel sangue..... Corrite come virile cavaliero a cercare l'onore di Dio, il bene della santa Chiesa, e la salute dell'anime nel sangue.—Lettr. 100.

Il y a dans le sang du juste une prière qui implore, une voix qui crie grâce et miséricorde, et Dieu entend toujours cette voix. C'est peut-être le sang de ce jeune chevalier de Pérouze qui a sauvé la république siennaise, comme la France a été régénérée par le sang de son roi-martyr. Saint Paul l'a dit au pied du Calvaire : Il n'y a de rémission que dans le sang. Nous devons nous arrêter avec respect devant ce profond mystère du sang, adorer sur l'autel le sang de Jésus-Christ, notre puissant intercesseur, puis prendre ce calice salutaire en invoquant le nom du Seigneur, et le boire, pour renouveler notre nature appauvrie par le péché.

Sainte Catherine nous dit que cette tête sanglante reçue entre ses mains fut pour elle le commencement d'une seconde vie et la première pierre d'un grand édifice spirituel. Voyons comment elle a bâti sur ces fondations sacrées une société mystique qui fut, au quatorzième siècle, un refuge, une force et une puissance.

FIN DU PREMIER VOLUME.

NOTES

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Scribenti historiam veritas summe custodienda est, ne aut deceptor appareat in propriis, aut depravator in alienis.

TRITHEMIUS, de Verit. hist., lib. IV, cap. 1.

Pour élever ce monument d'art et de science historique en l'honneur de sainte Catherine, nous avons amassé une grande quantité de matériaux et employé de vastes échafaudages. Quand l'œuvre est accomplie, tout cela tombe et devient inutile. Mais quelques esprits curieux sont toujours bien aises de connaître la méthode de l'écrivain, la préparation, la qualité des matériaux admis. C'est pour cela que nous avons recueilli ces fragments. D'ailleurs c'est un usage, et il est peut-être bien de s'y conformer. Les artistes indiquent la carrière d'où ils ont tiré le marbre, ou font graver sur le piédestal du monument le système d'échafaudage et de machines qu'ils ont suivi.

Ces notes ne sont rien de plus [1] ; après les avoir parcourues,

[1] Ces Notes servent indistinctement pour les deux volumes.

on y verra peut-être un témoignage de notre zèle pour la science et de notre infatigable amour pour l'Église de Jésus-Christ.

L'OPERE DELLA SERAFICA SANTA CATERINA DA SIENA, nuovamente publicate da GIROLAMO GIGLI. — Siena Nella stamper. pubbl. 1707 et ann. sequ. — 4 vol. in-4°.

LE PREMIER VOLUME contient la Vie écrite par le BIENHEUREUX RAIMUND DE CAPOUE, traduite en italien par le chanoine Bernardino Pecci. La lettre de STEFANO MACCONI sur la vie et les vertus de sainte Catherine de Sienne, et la lettre de BARDUCCIO DI PIETRO CANIGIANI sur la mort de notre sainte. Ce volume devait être accompagné d'une seconde partie renfermant des notes sur ces monuments primitifs : malheureusement, elle n'a jamais paru. Elle devait contenir entre autres les fragments de la vie écrite par le Père TOMMASO DELLA FONTE et par TOMMASO ANTONIO DI NACCIO CAFFARINI, que nous ne connaissons que par les notes des Bollandistes, qui ont imprimé et commenté la légende écrite par le B. Raimund dans leur grande collection au 30 avril. On peut suivre dans l'histoire littéraire la transmission de cette légende. Dans les dernières années du quatorzième siècle et en 1411 elle était attachée avec des chaînes de fer dans la plupart des couvents de l'ordre de Saint-Dominique, notamment à Sienne et à Nuremberg, où avait habité le B. Raimund ; à Lucques, où on l'avait envoyé de Venise. Lysa, en mourant, avait légué son exemplaire aux Dominicaines de Rome. Nous savons aussi qu'on en fit plusieurs copies à Ferrare du vivant même du B. Raimund. On la traduisit en différents dialectes italiens ; il y en avait des versions en italien de Plaisance, en italien de Sienne, etc. Dans la fameuse bibliothèque de Saint-Laurent à Florence, on conserve une vie de sainte Catherine en chinois, extraits de la légende du B. Raimund, traduits par les missionnaires (D. Martene, amplissima collectio, t. VI, p. 1250 et 1275.)

Le deuxième et le troisième volume contiennent les lettres de sainte Catherine (dont un manuscrit original est conservé à la bibliothèque publique de Sienne), avec des notes très-savantes du Père Frédéric Burlamacchi, de la société de Jésus. Les lettres de sainte Catherine, gardées avec soin par ceux à qui elles étaient adressées, furent, après sa mort, recueillies avec amour et vénérées comme des reliques. On les conservait dans les trésors des églises; plus tard on en fit des recueils. En 1398 il y en avait déjà au couvent de Saint-Dominique de Sienne deux volumes; à Venise, il y en avait deux volumes à la même époque, dans la maison d'un Lucquois, Nicolas Guideroni, qui avait connu personnellement la sainte. L'un contenait cent cinquante-cinq lettres adressées aux personnes ecclésiastiques et religieuses, et l'autre cent trente-neuf adressées aux laïques. Le célèbre imprimeur vénitien, Alde Manuce, en publia, en 1500, une magnifique édition en un volume in-folio, qu'il est fort rare de trouver en bon état, tant il a été fatigué par les pieux lecteurs. Les lettres de sainte Catherine ont été plusieurs fois réimprimées; mais la meilleure édition et la plus complète est sans contredit celle de Gigli et Burlamacchi; c'est celle que nous avons toujours suivie, et c'est là où nous avons pris le texte italien des lettres publiées dans ces notes à la fin du volume. Il existe de ces lettres une traduction française publiée par Balesdens, dans le dix-septième siècle. Elle est fort inexacte et ne donne pas la moindre idée du génie de la sainte : ce volume in-4° est néanmoins fort rare. Le Père Carlo Tomasi, chanoine régulier, a publié à Rome, en 1668, un recueil des lettres spirituelles de sainte Catherine sous ce titre : La cella interna di S. Caterina da Siena. 1 vol. in-12.

Le quatrième volume contient ce livre admirable de sagesse que Josias Simler appelle divin, et qui a pour titre : Il Dialogo, dicté pendant l'extase dans l'année 1378, pendant le dernier séjour de la sainte à Sienne : c'est comme le résumé de sa doctrine et son testament spirituel à ses chers disciples.

Il Trattato della consumata perfezione, publié pour la première fois d'après les manuscrits de la Vaticane et de la Barberina.

Orazioni, vingt-six belles prières recueillies par les disciples de la sainte, à mesure qu'elle les laissait échapper de son âme, publiées d'après un manuscrit de saint Dominique de Sienne.

Le volume est terminé par des avis donnés au bienheureux Guillaume d'Angleterre, par notre sainte, et par une docte apologie de la doctrine de sainte Catherine, par le dominicain Filamondo.

Gigli accompagna ces quatre volumes d'un dictionnaire ou d'un vocabulaire spécial, qui expliquait les mots inusités et justifiait les locutions et le style de sainte Catherine.

L'académie della Crusca crut y voir une attaque à son autorité suprême sur le langage, et le vocabulaire, après une longue guerre de brochures, de pamphlets et de gros livres, fut supprimé, je crois même qu'il fut brûlé. Il y avait là autre chose qu'une guerre de mots; c'était comme un travestissement des anciennes luttes guerrières entre deux républiques rivales. Florence depuis le xvie siècle voulait maintenir sa prééminence, et elle ne permettait pas à Sienne de revendiquer la palme et la couronne dans le beau parler toscan. Le buste du satirique et savant Gigli a une place d'honneur à la bibliothèque de Sienne à côté de l'improvisateur lauréat Perfetti et de l'économiste Bandini, qui dans son bel ouvrage sur les Maremmes a devancé dès 1737 toutes les opinions des économistes anglais et français.

Francesco Bembo, Processus contestationum de sanctitate et doctrinâ B. Caterinæ de Senis, publié pour la première fois par D. Martene dans son amplissima Collectio, tom. VI, in-folio, d'après un manuscrit de la Grande-Chartreuse.

Ce monument primitif est de la plus grande valeur. Après la mort de sainte Catherine il y eut des fêtes religieuses en son honneur, et chaque année, pour célébrer l'anniversaire de

sa naissance aux joies éternelles, le peuple se réunissait dans les églises des Frères-Prêcheurs le dimanche après la fête de saint Pierre martyr, et un des frères faisait un discours où il proposait à l'imitation des fidèles les vertus de cette illustre servante de Dieu. François Bembo, évêque de Castello et légat du Pape, trompé par de faux rapports, crut voir là une atteinte portée à la foi et au culte des saints. Il cita les Frères-Prêcheurs, qui venaient de célébrer cet anniversaire en 1411, dans leur couvent des saints Jean et Paul, de Venise, à comparaître devant François Viviano, notaire apostolique, pour rendre compte de leur conduite. Ils comparurent et confirmèrent pleinement l'opinion publique touchant Catherine. Le Père Bartolomeo, inquisiteur de Ferrare, et le Père Tommaso de Sienne, prirent la parole au nom de leurs frères dans la chapelle épiscopale et établirent leurs rapports par des autorités vivantes et contemporaines qu'il était facile de consulter, puisqu'elles étaient à Venise même.

Nous en indiquerons quelques-unes seulement, pour montrer combien ces témoignages étaient précis et authentiques: Frère Matteo, de Venise, de l'ordre des Camaldules, qui avait vu chaque jour Catherine à Florence, lorsqu'elle y était pour la pacification; Jean de Viterbe et Nicolas de Prato, qui étaient aussi à Florence dans le même temps; Frère Securien, de Savone, qui avait souvent visité Catherine pendant son séjour à Gênes; Frère Augustin, de Pise, qui avait été témoin de tout ce que la sainte avait fait dans cette ville; Leopardo et Dino, marchands Lucquois, qui avaient vu la sainte à Lucques et entendu raconter d'elle des merveilles; tous ces hommes sont aujourd'hui sexagénaires, dit le P. Bartolomeo, il est facile de les consulter, ils sont à Venise; d'autres témoins vivent encore, on peut leur écrire; le frère Stefano, de Sienne, secrétaire de Catherine, qui vient de se démettre de la charge de prieur général de l'ordre des Chartreux, et qui habite la Chartreuse de Sainte-Marie de la Grâce à Pavie; D. Bartolomeo, de Ravenne, jadis prieur de la Chartreuse de Gorgone, qui a vu la

sainte, qui l'a reçue dans son île et qui habite la Chartreuse de Pontigniano, près de Sienne; Jacques de Monte Pulciano, qui a composé un poëme en l'honneur de Catherine de Sienne, qu'il a eu souvent occasion de voir et d'entendre.

Les absents furent en effet consultés par l'évêque, leurs dépositions sont consignées dans le procès-verbal publié par D. Martene, et que les Bollandistes avaient en vain cherché, quoiqu'il en existât un manuscrit à la Grande Chartreuse copié sur le manuscrit des dominicains de Sienne, et encore d'autres à la bibliothèque Ambrosienne de Milan, à la Chartreuse de Pavie et chez les dominicains de Bologne.

Guillaume d'Angleterre, ermite de Lecceto, disciple de sainte Catherine, avait composé un Discours à sa louange, où il exaltait ses grandes actions; le manuscrit est conservé à Saint-Dominique de Sienne. Gigli devait le publier dans la seconde partie de son premier volume.

Giovanni delle Celle, florentin de l'ordre de Vallombreuse, disciple de sainte Catherine, avait fait la relation de ses divers voyages, suivant Lombardelli (Difesa delle stimmate della santa); on conservait à la Chartreuse de Pavie plusieurs lettres de lui sur notre sainte.

Pietro da Chioggia, dominicain, a mis dans son Légendaire une Vie de sainte Catherine avec plusieurs particularités qu'il avait entendues de la bouche même de la sainte. Je n'ai vu nulle part l'indication de ce livre.

Pietro da Natali, dans les additions à son Légendaire, a donné un abrégé latin de la vie de sainte Catherine. — Volume in-4° des premières années du XVIe siècle; on a de ce livre un grand nombre d'éditions.

S. Antonin de Florence a raconté, d'après la légende du B. Raimund, la vie de sainte Catherine dans la troisième partie de sa Chronique.

Pie II, qui a canonisé Catherine, peut être considéré comme un de ses historiens, à cause de la magnifique Bulle où il célèbre ses vertus, et aussi à cause de l'office et des vers qu'il a composés en son honneur.

Nous donnons ici le texte de ces différentes pièces :

BULLE DE CANONISATION.

Pius episcopus servus servorum Dei universis Christi fidelibus salutem et apostolicam benedictionem.

Misericordias Domini quas in dies largius experimur non satis explicare potest lingua mortalis. Vincunt humana eloquia divina beneficia : nec homini datum est Creatorem suum abunde collaudare, nec si omnes artus converterentur in linguas quomodo ex nihilo creati, de non esse producti sumus in esse : nec vel lapides, vel plantæ, vel animalia bruta ; sed rationis participes divinorumque capaces, effecti sumus ; ac non solum angelis, sed ipsi quodammodo invisibili et excelso Deo similes, gloria et honore coronati super omnia opera ejus, imperio potiti. Verum, si nos ipsos rebus cæteris comparamus, nulla creatura magis ingrata reperta est quam homo. Si Lucifer et sociorum ejus superbiam præterimus, solus inter cætera rebellis Deo et ingratissimus, homo est. Reliqua omnia divinam pietatem in suo esse collaudant, nec ejus unquam præceptis adversantur, naturæ legibus parent, et ea peragunt ad quæ producta sunt. Terra aratrum patitur, et suscipiens semina, tanquam sua usuris multiplicata reddit, et imperio Dei obediens, culta atque inculta, humano generi consulit. Saxa ædificiorum usum recepta, presto adsunt, nec scissa, vel excocta resistunt. Fructificant arbores in agro virentes, et postea quam aruerunt, aut ignem nutriunt, aut ædes tectaque sustinent. Quanta herbarum, sive in foliis, sive in radicibus, sive in floribus, sive in seminibus, sive in succis inest utilitas? Quanta in fluminibus commoditas? quanta in lacubus

ac maribus quæ dum navigia subeunt, inter remotissimas gentes commercia præstant? Quid animalia cætera, sive aquatica, sive terrestria in omnibus laudatur Deus, dum naturæ jussu capessunt. Elementa et sidera faciunt imperata; sol peragit cursum suum, nec præscriptas zodiaci metas excedit, nec alieno lucens lumine, suo muneri luna deest, nec errantes errant stellæ, certum semper et statutum iter agentes. Omnia in cœlo et in terra laudant Deum, et in officio manentia benedicunt ei, nec legi resistunt impositæ. Gravia deorsum cadunt, levia sursum feruntur, cuncta gratitudinem ostendunt divinitati, Deo parent atque naturæ.

Solus homo ingratus, inobediens ac rebellis inter tot creata repertus est, perversi angeli ruinam imitatus. Ille, in cœlo superbiens, Creatorique similis esse cupiens, in abyssum præcipitatus, meditati sceleris pœnas dedit. De limo factus homo, et in terra positus, suæ imbecillitatis immemor, et ipse quoque alta cupere cœpit, qui de ligno vescens prohibito, per boni et mali cognitionem, æqualitatem cum Deo optavit. Propter quod de paradiso deliciarum ejectus in multas ærumnas datus est, et, porta regni cœlorum clausa, mors introivit in orbem terrarum, quæ nulli hominum parceret. Quantum filii Adæ ante diluvium aberraverint et quam procul a divina voluntate recesserint! Secuta ultio patefecit; quæ omnem carnem aquarum inundatione delevit ea excepta quæ cum pio Noe in Archa salvata est; ceterum neque in filiis ejus nequitia ac perfidia defuit; maligmati et ipsi sunt, et in omne prolapsi nefas. Turris Babel in contumeliam Domini cœpta est, et ibi labium universæ terræ divisum. Ab his bella introducta sunt, rapinæ, tumultus, incendia, cædes, adulteria, stupra, perjuria, et idolorum cultus, et quidquid malorum libido aut superbia gignit. Paucissimi usque ad Abraham reperti sunt divinæ legis amatores; ille vero unicum certumque pietatis exemplum adeo voluntati Dei sese submisit, ut proprium filium immolare non dubitaret: propter quod in semine ejus benedictæ sunt omnes gentes. Ex cujus liberis non solum prophetæ orti sunt, divinæ legis præ-

dicatores, sed ipse quoque Salvator Christus secundum carnem nasci dignatus est, qui pro salute humani generis, cum in forma Dei esset æqualis Patri, exinanivit seipsum formam servi accipiens et homo factus, tædia carnis subiit, tormenta et cruciatus pertulit; et ad extremam mortem, non secundum naturam, sed ignominiosam, sed violentam, sed acerbissimam et vix homini tolerabilem in ligno crucis sustinuit, in quo moriens mortem nostram destruxit, et vitam reparavit. Despoliavit inferos, abduxit sanctos patres, et victor mortis ac diaboli triumphator, cœlum jam longo tempore clausum aperiens, ascendit ad Patrem, nobisque viam ostendit per quam eum sequi possemus, evangelica lege tradita, et baptismo cæterisque sacramentis apertis, per quæ lapsi repararemur et salvàremur.

Nec tamen tot tantisque allecta beneficiis, nostra protervitas ac malignitas conquievit, nec gratum exhibuit animum, nec vitia deseruit homo. Sed, quo majori preventi sumus munere gratiarum, eo magis ingrati reperimur et ad illicita procliviores. Nam quomodo sublimem diligimus aut honoramus Deum? quomodo ejus mandata servamus? quis sacrosancto Evangelio paret? quæ charitas erga inferiores? quis æquitatis quis justitiæ cultus? quæ religio? qui mores hominum? Sunt qui dicunt in cordibus suis: Non est Deus; alii impia efferunt dogmata, et blasphemias in Deo mittunt. Alii voluptatum servi nihil aliud cogitant nisi quomodo libidines suas expleant. Illi opibus inhiant alienis, illi humanum sanguinem sitiunt; rara innocentia est, eaque parum tuta. Neque propinquitatis jura prosunt, neque scriptæ aut sancitæ moribus leges. Viribus ac fraudibus cuncta obediunt, ita ut neque abs re princeps mundi hujus appellatur diabolus, quando pars orbis major ejus arbitrio ducitur. Nam quantum est quod pseudoprophetæ mahumetis insania possidet? Orientis præcipuam portionem, et Africæ maxima regna, et in Hispania Granatenses, et in Græcia multæ provinciæ sub mahumete Christum blasphemant. Nec parva est Judæorum natio per orbem terrarum late dispersa, sancti Evangelii et christianæ legis inimica; nec desunt

in Septentrione atque Oriente cultores idolorum; in Europa christianitas redacta est. Nam, quamvis per Asiam ac Libyam christiani non pauci dispersi esse ferantur, non tamen illorum sincera est fides, qui procul ab Apostolica sede inter infideles habitantes et cum hæreticis communicantes, improba quædam sapiunt et multis erroribus scatent. Nec christiani qui sunt in Europa tam re quam nomine christiani existunt, adumbrata et ficta est multorum religio, sicut opera ipsa manifestant. Nam christianus est qui digna christiano facit opera: A fructibus eorum cognoscetis eos, inquit in Evangelio Dominus : si vivimus ut Christus jubet, christiani sumus. Joannes apostolus ejus filios esse homines asserit, cujus mandata faciunt : si Dei mandata servamus, Dei procul dubio filii sumus; sin diaboli, ad eum pertinemus, dicente Domino : Vos ex patre diabolo estis. Dura sententia et tamen vera : illius quippe filius est, et ad eum pertinet cujus mandata sectatur. Quantum autem ingrati christiani a divinis præceptionibus procul abierint, et quantum diabolicis suggestionibus adhæserint, per sese quisque intelligit. Interroget quisque conscientiam suam, et retroactam ante oculos mentis vitam collocet, et quantum ab officio veri christiani recesserit, palam cognoscet. Quæ cum ita sint, maxima est summi Dei benignitas et incredibilis misericordia, quæ nos tolerat et vivere sinit, exspectans ut aliquando conversi redeamus in viam.

Sed inventi sunt in omni ætate nonnulli Deo placentes viri sancti, qui viventes in carne, desideria carnis vicerunt et cœlestem in terra vitam egerunt, quorum meritis et intercessione sustentata est mundi machina, et comminatus est ignis retentus, et ira Dei ultioque suspensa. Nec dubitamus quin hodie quoque alii sunt accepti Deo, quorum preces cœlestem nobis regem placatum benignumque reddant. Inter alios autem qui Deo placuerunt et divinam nobis clementiam placaverunt, urbs Sena, inter Etruscos nobilis, ætate nostra, Bernardinum aluit, qui nobili loco natus, in adolescentiæ flore mundo renuntiavit. Et ingressus beati

Francisci religionem, cum fratres sui ordinis procul abiisse ab institutis et regula Patris reperisset, eos acriter correxit. Et, cum eos omnes in viam reducere non posset, sequestratis pluribus, quibus regulam servare placuit, cum his cœnobia frequentavit, quam multa de novo erexit, et sanctissimis institutis reformavit. Circuivit Italiam prædicando, vitia fulminavit, virtutes erexit. Mira ejus abstinentia fuit, mira integritas, moderatio, gravitas, eloquii multa suavitas, multa doctrina. Et, quoniam verus erat paupertatis cultor, hostis pecuniæ et omnium deliciarum inimicus, semper in ejus vultu ingens alacritas enituit, et in mente summa quies, ut qui sola innocentia gaudebat, nullius sibi conscius criminis. Scandalis quam pluribus in Italia obviavit et multa miracula perpetravit propter, quæ adhuc vivens sanctus habebatur, et miro plebium colebatur honore, nusquam sine populi frequentia et singulari reverentia receptus. Qui cum apud Aquilam Marsorum urbem hujus vitæ cursum peregisset, a Nicolao quinto prædecessore nostro, ipso jubilei anno, cum christianus orbis ad expurgandas vitiorum sordes frequens Urbem inviseret, inter sanctos Christi confessores relatus est.

Fuerat et in ætate superiori, parentum nostrorum memoria in eadem urbe, et in sexu femineo virgo Catherina, non minoris meriti, nec minus accepta Deo, cujus preces in conspectu præexcelsæ divinitatis, humano generi admodum salutares, et olim fuisse, et nunc esse, et in posterum fore, non dubitamus. Nam, sicut peccata malorum hominum ac blasphemiæ iram Dei super nos provocant, ita et sanctorum opera rogaminaque avertunt. Verum Catherina quamvis angelicam in terris vitam egerit, et ante annos octoginta decedens ad cœlum migraverit, multisque signis et gloriosis miraculis claruerit, non tamen adhuc inter sanctas Christi virgines a militanti Ecclesia recepta erat. Neque enim Romani pontifices qui ante nos fuerunt id decreverunt. Voluerat Urbanus sextus hunc ei honorem impertire, et post eum Innocentius septimus, ac deinde Gregorius duodecimus, qui hujus virginis et sanctæ con-

versationis ejus præcipuam habere notitiam. Sed vexati perturbatione schismatis, quod eorum tempore viguit, et multis bellorum turbinibus ac molestiis agitati, divino (ut credimus) consilio id omiserunt, ne sæviente divisionis procella, quod sacrum una obedientia decrevisset, profanum altera censuisset. Dilata est res usque ad tempora nostra, nobisque hujus sacerrimæ virginis canonisatio reservata, tanquam conterraneæ nostræ atque concivis, ut Senensis virginis sanctitas, decreto Senensis hominis in Romana sede sedentis, prodiret in lucem. In qua re non mirum inficias affectum nos aliquem sanctum et pium traxisse. Quis est enim qui sua urbis præconia, suæ patriæ laudes, sui generis virtutes non libenter vulgari procuret cum id possit et rite et honeste facere? Excellentia facta et illustres virtute homines, et in omni genere et in omni parte orbis nemo est qui non cupidum præconizandi affectum habere videatur, tamen et majori cum jucunditate sua in patria et in sua gente. Etsi nos quidem beatæ Catherinæ sublimes dotes, nobile ingenium, divinam mentem, sacratissimam voluntatem omni natione quam lætissimi vidissemus, lætiores tamen in urbe Senensi, quæ nos genuit. Siquidem meritorum ejus longe magis et magis peculiariter participes esse confidimus, quam si virgo hæc aut in Africa, aut in Scythia sive in India nata fuisset. Neque enim potest fieri quin sanctorum propinquitas aliquam habeat prærogativam!

Nihil tamen ob hanc causam plus minusve dicere licet, quam verum est, nec propter cognationem, aut patriæ charitatem, inter sanctos quisquam sine meritis, sine solito examine, sine consuetis solemnitatibus referendus est. Quapropter, etsi jucunde audivimus beatam Catherinam Senensem esse, cujus canonisatio petebatur, non tamen in ejus canonisatione quidquid omisimus ex his, quæ in tanta solemnitate requiruntur. Aderant multæ preces non modo Senensis populi, verum etiam aliorum; necnon etiam charissimus in Christo filius Fridericus, romanorum imperator Augustus, simulque dilectus filius nobilis Paschalis, Venetiarum dux, nobis suppli-

cavit, ne hanc virginem suo in terris honore privatam ulterius esse sineremus, in quam multorum populorum devotio esset incensa, et multa de ipsa miracula vulgarentur. Mantuam vero petentes, cum inter eundum apud Senenses aliquandiu supersedissemus, et in consistorio publico ingentia ejus merita et miraculosa signa nobis essent exposita, vehementesque preces porrectæ, ut sanctorum Christi honores illi decerneremus, haudquaquam statim annuimus. Sed pro veteri consuetudine tribus fratribus nostris sanctæ romanæ Ecclesiæ cardinalibus, uni episcopo, alteri presbytero, reliquo diacono, vivæ vocis oraculo commisimus, ut, debitis habitis processibus, de vita et moribus ipsius beatæ Catherinæ, deque miraculis ejus, sive in vita, sive post mortem patratis, et de reliquis ad canonisationem necessariis, diligenter inquirerent; nobisque in secreto consistorio, ut moris est, fidelem relationem facerent. Commissarii per annum et ultra, donec ex Mantua Romam rediissemus, rem discutientes, inventis processibus antiquis apud Venetos et alios habitis examinatisque de novo testibus, et summa cum diligentia cunctis ponderatis cum seorsum inter cardinales tantum, omniumque invenerunt veracem nobis relationem fecissent, ac deinde per advocatum ea, quæ nobis exposuerant in publico consistorio denuo recitari curassent. Postremo, convocatis in aula nostra Romæ universis qui tunc erant in curia ecclesiarum præsulibus, assistentibus nobis cardinalibus iterum commissarii præfati per organum venerabilis fratris nostri Gulielmi, episcopi Portuensis, natione Gallus, qui primus eorum erat, rursus cuncta quæ invenerunt et rite probata videbantur coram explicaverunt. Ex quorum relatione, quæ amplissima et ornatissima fuit, hæc summatim accepimus quæ vera, comperta, cognita et explorata sunt.

Virgo Catherina, ex civitate Senensi oriunda, mediocribus orta parentibus, prius Deo sese dicavit, quam Deum posset per ætatem cognoscere. Sex annos nata, ut Domino serviret, eremum concupivit, et urbe egressa in caverna quadam loco solitario delituit, quamvis jubente Spiritu, paululum demorata,

domum redierit. Angelicam Salutationem edocta, quoties paternæ domus scalam ascendit, toties per singulos gradus flexo geniculo, beatissimam Virginem Matrem Domini salutavit. Et anno major virginatem suam consecravit Christo, quem in sua majestate sedentem mirabili visione contemplata est, et arcana cœlestis aulæ vidit, quæ non potest effari lingua mortalis. Mundanas delicias a se omnes abdicavit, orationi totam se dedit, corpusculum suum vigiliis, jejuniis, ac verberibus afflixit. Coæquales puellas ut idem facerent et docuit et persuasit. Pubes effecta, scissis crinibus, mortale conjugium recusavit; convitia et maledicta hominum sprevit. Beati Dominici habitum, quem feminæ gestant de pœnitentia nuncupatæ, exstorsit potius quam impetravit. Ancillare officium in paterna domo exercuit, nihil magis cupiens, quam vilis apud homines et abjecta videri. Pauperibus Christi (nam id pater ei indulserat) larga manu subvenit, ægrotantibus summa diligentia ministravit. Diabolicas tentationes et assiduas malignantium spirituum pugnas, patientiæ clypeo et fidei galea, superavit. Incarceratos et oppressos, quibus valuit modis, consolata est. Nullum ab ea verbum non religiosum, non sacrum exciditur. Omnis sermo ejus, de moribus fuit, de religione, de pietate, de contemptu mundi, amore Dei et proximi, de cœlesti patria. Nemo ad eamdem accessit, qui non doctior meliorque abierit; doctrina ejus infusa, non acquisita fuit. Prius magistra visa est, quam discipula, quippe quæ sacrarum litterarum professoribus, ipsisque magnarum ecclesiarum episcopis, difficillimas de divinitate quæstiones proponentibus, prudentissime respondit, et adeo satisfecit, ut tanquam agnos mansuefactos remiserit quos tanquam lupos et leones feroces acceperat; quorum nonnulli, divinam in virgine sapientiam admirati, distributis mox inter Christi pauperes quas possidebant substantiis, accepta Domini cruce, vitam deinde evangelicam egerunt.

Summa hujus virginis abstinentia fuit et mirabilis vitæ austeritas. Nam cum vini et carnium usum prorsus abjecisset, neque pulmentariis ullis uteretur, ad extremum eo deducta

est, ut nec legumina ederet nec pane vesceretur, nisi cœlesti, quem verus christianus in sacramento sumit altaris. Inventa est aliquando a die Cinerum usque in Pentecosten jejunium perduxisse, sola Eucharistiæ communione contenta. Per annos circiter octo minimo herbarum succo, eoque parum retento, et communione sacra sustentata est. Ad cibum quasi ad supplicium pergebat; ad communionem altaris, quæ illi fere quotidiana fuit, quasi ad cœlestes nuptias invitata esset, summa cum alacritate proficiscebatur. Cilicio sub veste utebatur, quo carnem macerabat; nullæ illi plumæ, nulla pulvinaria erant. Lectum sibi ex asseribus constravit, atque in eo jacens brevissimum somnum accipiebat. Raro enim ultra duas horas interdiu noctuque dormiebat, reliquum omne tempus vigilando, orando, prædicando, opera misericordiæ agendo, contrivit. Spinosis cordulis carnem suam maceravit. Dolore capitis pene assiduo torquebatur, æstuabat febribus, nec alio morborum cruciatu carebat. Luctabatur quam frequentissime cum dæmonibus, multisque illorum molestiis vexabatur, sed aiebat cum Apostolo : Cum infirmor, tunc fortior sum. Nec enim in tantis laboribus deficiebat, nec charitatis opera negligebat. Assistebat miseris indigna ferentibus, arguebat peccatores, et blandissimis verbis ad pœnitentiam revocabat; præcepta salutis omnibus læta dabat; quid sectandum, quid fugiendum esset alacri vultu ostendebat. Dissidentes summo studio componebat, multa extinxit odia, et mortales reduxit inimicitias. Pro pace Florentinorum, qui cum Ecclesia dissidebant, et interdicto suppositi erant ecclesiastico, Apenninum et Alpes transire, atque usque in Avenionem ad Gregorium XI, pontificem maximum antecessorem nostrum, profiscici non dubitavit. Cui votum suum de petenda urbe Roma, in occulto factum, et soli sibi ac Deo notum, sese divinitus cognovisse monstravit : fuit enim in ea spiritus prophetiæ, multa prædixit antequam fierent, et occultissima revelavit. Rapiebatur sæpe a Spiritu et in aere suspensa, divinis contemplationibus pascebatur, adeo extra se acta, ut expuncta percussaque nihil omnino sentiret. Idque

frequenter ei contingebat, divinissima cum reficeretur Eucharistia.

Magnum et sanctum erat in plebibus Catherinæ nomen, undique ad eam ægroti, et malignis vexati spiritibus deducebantur, et multi curabantur. Languoribus in Christi nomine imperabat et dæmones cogebat ab obsessis abire corporibus, propter quas res duobus romanis pontificibus Gregorio, cujus paulo ante meminimus, et Urbano VI, acceptissima fuit, adeo ut legationibus eorum fungeretur, multisque et magnis spiritualibus gratiis ab eis donaretur. Eadem cum vitæ agonem jam peregisset, anno ætatis suæ tertio circiter ac trigesimo in urbe Roma diem suum clausit. De cujus animæ in cœlum assumptione et gloriosa receptione stupendæ et admirabiles revelationes factæ reperiuntur apud eas personas quæ virginem dilexere. Maxime vero apud ejus confessorem Raimundum Capuanum sacræ theologiæ magistrum, qui postea generalis totius ordinis Prædicatorum pater, magister et rector effectus est. Is namque cum Genuæ ageret, ea nocte qua virgo migravit, hora matutina intra dormitorium apud imaginem Matris Domini, eam contemplatus est, miro splendore fulgentem, et verba ad se consolatoria dicentem. Corpus aliquandiu servatum, denique in ecclesia Fratrum Prædicatorum, quæ de Minerva dicitur, Roma conditum est, non sine maxima populi devotione ac reverentia. Cujus tactu plerique ægroti salutem consecuti sunt a Deo, ut nonnullis saluti fuerint ea tetigisse quæ sacrata virginis membra tetigere. Postea quoque virgo ipsa, jam cœlo recepta, vota supplicantium benigne audivit, et ut a sponso et domino suo Christo salvatore exaudirentur curavit. Multi enim ex diversis ægritudinibus curati sunt, qui audita beatæ Catherinæ gloriosissima fama ejus patrocinium subito petivere. Propterea Venetiis ubi nunquam virgo ipsa fuerat, et multis in locis nomen ejus cum veneratione repertum est, et vota ei plurima fiunt.

Hæc et alia quam plurima cum venerabilis frater noster episcopus Portuensis in conventu cardinalium et præsulum

exposuisset, et liquido probata esse affirmasset, rogati singillatim omnes cum cardinales, tum præsules, qui plurimi affuerunt sententiam dicere, cunctorum suffragiis, beata virgo digna cœlo et astris declaranda visa est, nec quisquam fuit, qui non magnopere canonisationem ejus faciendam probaverit. Quibus ad longum auditis, jussimus in basilica beati Petri Apostolorum principis suggestum exornatum apparari : super quo hodie astante populo et clero, sermone de vita et miraculis hujus virginis per nos habito, missarum solemnibus celebratis, et consuetis ceremoniis rite peractis, ad canonisationem hujus virginis sub his verbis duximus procedendum : Ad honorem omnipotentis et æterni Dei Patris, et Filii et Spiritus Sancti, ad exaltationem fidei catholicæ et christianæ religionis augmentum, auctoritate Domini Nostri Jesu Christi et beatorum Petri et Pauli apostolorum ejus : hanc nostram Catherinam Senensem illustris et indelebilis memoriæ virginem, cujus corpus in ecclesia Prædicatorum, quæ de Minerva nuncupatur, hic Romæ jacet, et in cœlesti Hierusalem inter beatorum virginum choros, quando id ejus virtus divina, suffragante gratia, meruit jam pridem fuisse receptam, et æternæ gloriæ corona donatam, de fratrum nostrorum consilio declaramus : eamque tanquam sanctam publice, privatimque colendam esse decernimus et definimus, atque in sanctarum catalago virginum, quas romana veneratur Ecclesia, redigi et adscribi mandamus : statuentes festum ejus singulis annis prima mensis Maii dominica die ab universali Ecclesia celebrandum esse, et omnes illi honores præstandos, qui cæteris sanctis virginibus convenire noscuntur. Et insuper sepulcrum ejus in ipso festo visitantibus, septem annos et totidem quadragenos, de injunctis eis pœnitentiis, in forma Ecclesiæ consueta misericorditer in perpetuum relaxamus.

Datum Romæ apud Sanctum Petrum anno Incarnationis dominicæ MCCCCLXI tertio kalendas julii, pontificatus nostri anno tertio.

ÉPITAPHE DE SAINTE CATHERINE,

COMPOSÉE PAR PIE II.

Quis sacra gesta canat, quæ lingua diserta potensque
Efferat eximie quibus hæc Catherina facunda
Sponsa Dei micuit, totum celebrata per orbem?
Non ego sum dignus tantis extollere dignam
Laudibus; at breviter quæ sint, quæ moribus almis
Vita beata sui referam tibi, chare viator.
Hæc fuit orta Senis, ubi sancti veste recepta
Dominici in vote triplici, virtuteque cuncta
Transcendit plures divina in lege peritos.
Illa potens verbo ac opere omnia corda trahebat
Ad se hominum ut magnes ferrum, Christusque deinde
Desponsavit eam sacris proprio ore confecit
Doctrinis; multos habuit, velut optima mater
Virgoque, discipulos, quibus ardua regula vitæ
Sanctaque bis septem pietatis opuscula divæ
Explevit felix; et erat sublime levamen
Omnibus hæc miseris! Vitæ in defectibus hujus,
Illa cor a Domino petit renovarier alma,
Continue meditans compos feliciter alti
Facta fuit voti, viditque evellere Christum
Cor prius, atque novum flammis sibi tradere flagrans
Hæc jejunia diu nonnunquam ad sidera rapta est;
Mira Dei vidit, semel autem a morte revixit;
Pane refecta sacro, cœlesti pane salutis.
Illa crucem memori portans sub pectore semper
Stigmata passa fuit, dictum mirabile Christi;
Pontifices adiit, quibus unica gloria secum
Sistere colloquiis, monumentaque sacra tulere;
Ore suo tulit hæc, quæ indulta volebat ab illis,
Ardua tanta suæ fuerat sibi gratia linguæ!

Illa propheta quidem, divino flamine plena,
Et pacem et bellum secreta plurima pandit,
Exhortansque omnes miranda, stupendaque scripsit.
Illa sciens venisse diem qua linquere mundum
Expedit, exclamans : Animam, Deus optime, dixit,
In manibus commendo tuis commendoque tuam
Jugiter ancillam : sic sponsa beata beatum
Transiit ad Sponsum tribus exornata coronis.
Fecit in hac vita miracula multa deinde ;
Claruit innumeris post mortem splendida miris.
Quæ si nosse velis quamquam alme semper in orbe
Vixerit, historiam devotus perlege sanctam :
Hæc annis triginta tribus, tot Christus, et apte
Vixit : nam sponsam sponso decet esse coævam,
Milleque trecentis simul octoginta sub annis
Inclita virgo obiit Romæ Catherina Senensis.

LAUS DEO.

OFFICIUM SANCTÆ CATHERINÆ DE SENIS.

(EX BREVIARIO ORD. PRÆD.)

AD VESPERAS.

ANT. Immortali laude Catherina virgo Senensis est efferenda, quandoquidem suæ sanctitatis præstantia universo generi humano innotuit. Alleluia.

CAPITULUM. Hanc amavi et exquisivi a juventute mea, et quæsivi sponsam mihi eam assumere, et amator factus sum formæ illius, dicit Dominus omnipotens.

HYMNUS.

Hæc tuæ virgo monumenta laudis,
Quæ tuis lætis Catherina sacris,
Hoc quidem pacto modulamur omnes,
Perfer olympo.

Si satis digne nequeant referri,
Annuas nobis veniam, precamur :
Non sumus tanti ingenii, fatemur,
Optima virgo.

Quis fuit dignas modulatus unquam
Virginis laudes? quis in orbe toto
Feminæ invictæ peritura nunquam
Carmina pandet?

Prædita exemplis Catherina claris,
Moribus præstans, sapiens abunde,
Temperans, fortis quoque, justa, prudens,
Æthera scandis.

Quem latet virtus facinusque clarum
Quo nequit dici sanctius per orbem,
Vulnerum formam miserata Christi
Exprimis ipsa.

Nam brevis, mœstæ, miseræque vitæ,
Et malis cunctis penitus refertæ,
Fortiter spernens preciosa quæque,
Sidera adisti.

Gratias summas habeamus omnes
Filio magni Genitoris almo,
Spiritum Sanctum veneremur, et sit
Laus tamen una.

Amen.

AD MAGNIFICAT.

Antiph. Virginis Catherinæ hæc dies est dicata sacris, ut nunquam tantæ sanctitatis præstantia mortalium memoria excidere queat, et cunctis celeberrima perpetuo fiat. Alleluia.

Oremus. Deus, qui beatæ Catherinæ virginitatis et patientiæ

speciali privilegio decoratæ, malignantium spirituum certamina vincere, et in amore tui nominis inconcusse permanere tribuisti, concede, quæsumus, ut ejus imitatione calcata mundi nequitia, et omnium hostium superatis insidiis, ad tuam secure gloriam transeamus. Per Dominum.

AD MATUTINUM.

INVITATORIUM. Christum regem regum supplices adoremus, qui immortali gloria virginem Senensem dotavit Catherinam. Alleluia.

HYMNUS.

Laudibus virgo nimis efferenda
Jure censeris, quoniam triumphos
Ipsa cœlorum probitate mira
Nacta refulges.

Præmium sanctæ tamen ipsa vitæ,
Et simul munus probitatis almæ
Accipis cœlo cumulata cunctis
Denique rebus.

Tu, gravem sacris meritis refertum,
Orbis exemplar pietate plenum,
Prædicatorum venerata patrem
Ordine fulges.

Nulla jam rerum placuit voluptas,
Nullus ornatus, nitor ecce nullus
Corporis, semper fugiens iniquæ
Crimina vitæ.

Sæpius corpus domitum acerbe,
Quam pie flagris cruor hinc et inde
Fluxerat rivis, hominumque demum
Crimina flebas.

Qui per ingentes variosque casus
Orbe terrarum cruciantur omnes,
Quotquot vel curis agituntur ipsi
Undique diris.

Suppetent nobis totidem canenda,
Si tuæ laudes repetantur omnes;
Tu quidem longe pietate cunctis
Inclyta præstas.

Gratias summas habeamus omnes
Filio magni Genitoris almo,
Spiritum Sanctum veneremur, et sit
Laus tamen una.

Amen.

IN NOCTURNO.

Antiphona. Admirabilem Dei nostri clementiam contemplari maxima Catherinæ constantia nos semper efficiet. Alleluia. — Psalm. VIII. Domine, Dominus noster.

Ant. Misericordia summa erga egenos atque ægrotos summopere affecta, ipsorum ærumnas deflere hæc virgo solebat. Alleluia. — Psalm XVIII. Cœli enarrant.

Ant. Christianos quidem tanta charitate prosequebatur, ut eorum amore incensa die noctuque flagraret. Alleluia. — Psalm. XXIII. Domini est terra.

Lectio I. De Epistola beati Pauli ad Galatas (cap. vi). Mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini Nostri Jesu Christi per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo. In Christo enim Jesu neque circumcisio aliquid valet, neque præputium, sed nova creatura. Et quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos et misericordia, et super Israël Dei. De cætero nemo mihi molestus sit : ego enim stigmata Domini Jesu in corpore meo porto. Gratia Domini Nostri Jesu Christi cum spiritu vestro, fratres. Amen.

R. Nihil huic virgini satius, nihilque dignius in rerum

natura visum est, quam Jesu Christi præcepta, — Et vitam æternam omnibus persuadere. Alleluia. — V. Dedit enim semper operam revocare perditos. — Et vitam.

Lectio II. Catherina virgo Senensis, ex Benincasia, una cum Burghesia familia, ex eodem stipite proveniente, piis orta parentibus, beati Dominici habitum quem sorores de Pœnitentia gestant impetravit. Summa ejus fuit abstinentia et admirabilis vitæ austeritas: inventa est aliquando a die Cinerum usque ad Ascensionem Domini jejunium produxisse, sola Eucharistiæ communione contenta. Luctabatur quam frequentissime cum dæmonibus, multisque illorum molestiis vexabatur; æstuabat febribus, nec aliorum morborum cruciatu carebat. Magnum et sanctum erat Catherinæ nomen, et undique ad eam ægroti et malignis vexati spiritibus deducebantur. Languoribus et febribus in Christi nomine imperabat, et dæmones cogebat ab obsessis abire corporibus. Cum Pisis immoraretur, die dominico refecta cibo cœlesti, et in extasim rapta, vidit Dominum crucifixum, magno cum lumine advenientem, et ex ejus vulnerum cicatricibus quinque radios ad quinque loca sui corporis descendentes. Ideoque mysterium advertens, Dominum precata, ne cicatrices apparerent, continuo radii colorem sanguineum mutaverunt in splendidum, et in forma puræ lucis pervenerunt ad manus, pedes et cor ejus; ac tantus erat dolor quem sensibiliter patiebatur, ut, nisi Deus minuisset, brevi se crederet morituram.

R. Sapientia atque doctrina hæc virgo referta, codices nonnullos condidit, — Ut veram vivendi rationem omnibus ostenderet. Alleluia. — V. His illa humanas, fragilesque res spernere suadet. — Ut veram.

Lectio III. Hanc itaque gratiam amantissimus Dominus nova gratia cumulavit, ut sentiret dolorem illapsa vi vulnerum, et cruenta signa non apparerent. Quod ita contigisse cum Dei famula confessario suo Raimundo retulisset, ut oculis etiam representaretur, radios in imaginibus beatæ Catherinæ ad dicta quinque loca pertingentes pia fidelium cura pictis

coloribus expressit. Doctrina ejus infusa, non acquisita fuit : sacrarum Litterarum professoribus difficillimas de Divinitate quæstiones proponentibus, respondit. Nemo ad eam accessit qui non melior abierit; multa extinxit odia, et mortales sedavit inimicitias. Pro pace Florentinorum, qui cum Ecclesia dissidebant, et interdicto ecclesiastico suppositi erant, Avenionem ad Gregorium undecimum Pontificem maximum profecta est; cui etiam votum suum de petenda Urbe, soli Deo notum, sese divinitus cognovisse monstravit : deliberavitque Pontifex, ea etiam suadente, ad sedem suam romanam personaliter accedere, quod et fecit. Eidem Gregorio et Urbano sexto ejus successori acceptissima fuit, adeo ut legationibus eorum fungeretur. Denique post innumera virtutum insignia, dono prophetiæ, et pluribus clara miraculis, anno ætatis suæ tertio circiter et trigesimo, migravit ad Sponsum. Quam Pius secundus Pontifex maximus sacrarum virginum numero adscripsit.

R. Vitam Catherinæ innocentissimam miracula illa notissimam efficiunt, — Quæ vivens, atque vita functa liquido ostendit. Alleluia.— V. Curavit ægrotos, vitam mortuis restituit, et id genus multa fecit. — Quæ vivens. — Gloria. — Alleluia.

IN LAUDIBUS.

Ant. Omnipotenti virgo Catherina Dei Filio solum obsequi, atque servire constituit. Alleluia.

Ant. Exultabunda cœli munera contemplabatur, quæ cunctis rebus maxime præposuit. Alleluia.

Ant. Divinis namque ablectata rebus, die noctuque orationibus atque vigiliis operam dabat. Alleluia.

Ant. Rerum omnium Conditori Catherina benedicebat, qui beatitudinis semitam mortalibus ostendit. Alleluia.

Ant. Laudavit Catherina semper Dominum, et ab eo in excelsis exaltata est. Alleluia.

HYMNUS.

Jam ferox miles tibi sæpe cessit,
Et duces iras posuere sævas;
Hi necem diram populo minati
Sæpe Senensi.

Quid quod et sacris studiis frequenter
Viribus summis operam dedisti :
Litteræ doctæ lepidæque claris
Urbibus extant.

Niteris verbis revocare lapsos,
Niteris rectum suadere cunctis :
Sic ais : Tantum probitas beatos
Efficit omnes !

Laura tu sævæ tremebunda mortis
Fortiter temnens, nihil extimescens
Præmium vestræ vocitare vitæ
Sæpe solebas.

Unde cùm tempus properaret ipsum,
Quo sacros artus cineresque busto
Linqueres, cœlos aditura, flentes
Ipsa docebas.

Sic sacrum Christi venerata corpus,
Hostiam libans, lacrymis obortis
Dixeras cunctis documenta vitæ,
Voce suprema.

Gratias summas habeamus omnes
Filio magni Genitoris almo,
Spiritum Sanctum veneremur, et sit
Laus tamen una.

Amen.

Ant. ad Benedictus. Maxima est Catherinæ virginis Senensis præstantia, quæ incolumitatem languentibus, et vitam mortuis restituere potuit. Alleluia.

AD VESPERAS.

Ant. ad Magnificat. O virgo maxima gloria præstans, cujus sacra stata orbis universus hodierna die celebrat, quam angeli cum laudibus efferunt, ac cæteri superni cives admirantur, age apud Deum, quo mentes nostræ semper divinis præceptis obtemperent, nosque virtutibus aliisque bonis augeat. Alleluia.

PER OCTAVAM.

Ad Benedictus ant. Det Catherina frui nos vero lumine Christi, et societ superis virgo beata choris. Alleluia.

Ad Magnificat ant. Ad sedes regni faciat transire superni, virgo fovens meritis nos Catherina suis. Alleluia.

—

Niccolo Borghesi, Vita S. Catherinæ de Senis; Venise, 1501.—La même année cette vie latine, tirée du B. Raimund, fut traduite en dialecte lombard. A cette époque la famille Borghèse s'honorait d'une parenté quelconque avec sainte Catherine, alliance constatée par les anciennes leçons du Bréviaire romain; mais sous Urbain VIII cette famille Siennaise, devenue princière à Rome, réclama contre cette origine plébéienne et obtint que cette injure démocratique serait effacée du Bréviaire. Voilà un fait affirmé par tous les auteurs, et notamment par le père Échard, dominicain, dans sa bibliothèque des Frères Prêcheurs, tome II.

JOAN TOLOSANUS, Vita S. Catherinæ Senensis; Venise, 1505. —Cette vie latine suit Borghesi mot à mot, excepté pour les détails sur le voyage en France. Cet auteur est loué par Baronius, Martyrologe, 30 avril.

NICCCOLO MANERBIO, abbé des Camaldules de Murano, à Venise, a composé l'Abrégé de la vie de sainte Catherine, qui se trouve dans la Légende dorée du B. Jacques de Voragine.

FR. AMBROGIO CATERINO POLITI a abrégé et mis en bon italien la Légende du B. Raimund.—Ce livre, qui nous a servi pour rétablir la physionomie toscane de plusieurs dialogues, a été publié à Sienne en 1524. Réimprimé à Venise en 1588. Nous possédons l'exemplaire de Baluze, relié en veau fauve et doré sur tranches.

Le P. Jean Blancone, religieux dominicain de Toulouse, a traduit cette vie en Français, en style naïf et pieux; elle fut imprimée à Paris en 1604 par Regnauld Chaudière, avec un charmant frontispice gravé par Gautier.

LOUIS DE GRENADE, Ord. Pred., a fait quatre sermons fort beaux en l'honneur de sainte Catherine, tom. V de ses œuvres; Rome, 1517.

LAURENT SURIUS, dans son grand et pieux recueil, a publié de longs extraits de la Légende du B. Raimund.

FERDINAND CASTILLO, dominicain, a donné une notice étendue sur sainte Catherine dans son histoire générale de l'ordre de Saint-Dominique, publiée en espagnol, Pars II, lib. II. — Ce livre a été publié à Florence en italien par Filippo Pigafetta, 1596.

FRANCESCO VANNI, artiste Siennais, a composé et a fait graver en 1597, en 12 planches, les principaux traits de la vie de sainte

Catherine; en 1603, frère Michel Onufre, dominicain, a complété l'œuvre de Vanni et a fait graver 35 planches à Anvers par Philippe Galle; en 1608, Filippo Tomasini a fait imprimer en 32 planches la vie de sainte Catherine avec des explications en latin, en italien et en espagnol. Vanni, dans la planche du frontispice, a mis tous les historiens de la sainte, parmi lesquels on remarque Gerson: je n'ai jamais pu me rendre raison de sa présence au milieu de ceux qui ont célébré les louanges de notre céleste amie. L'âme sévère de ce grand théologien n'a jamais rien compris à la mission de la jeune siennaise, et, s'il en parle, c'est pour la blâmer.

Paolo Frigerio, prêtre de l'Oratoire, a dédié au pape Siennais Alexandre VII une nouvelle vie de sainte Catherine, assez bien écrite en italien ; c'est par ce travail, traduit par M. Alibert, chanoine de Lyon, et deux fois réimprimé dans ce siècle par la maison Périsse, que l'on connaît sainte Catherine en France.

Sixte IV peut être rangé parmi les historiens de sainte Catherine, puisqu'il a fixé l'opinion sur un des faits principaux de sa vie, sa stigmatisation, par la bulle publiée par D. Martene, Amplissima Collectio, tome VI, page 1382, par laquelle il défend sous les plus graves peines de représenter sainte Catherine avec les stigmates, ce privilége étant exclusivement réservé à saint François d'Assise. Plus tard, en 1630, Urbain VIII publia à ce sujet un décret, où il déclare que les stigmates de Catherine n'étaient point sanglantes, mais seulement lumineuses. Il y eut de grandes fêtes à Sienne à cette occasion, et l'académicien François Buoninsegni publia, en 1640, à Sienne, son livre intitulé : Trionfo delle Stimate di S. Caterina. — Lombardelli avait composé un traité sur cette matière; je ne l'ai jamais vu sur aucun catalogue, j'ignore donc s'il a été imprimé.

Muratori, Rerum Italicarum scriptores, a recueilli les prin-

cipaux chroniqueurs de Sienne, que nous avons soigneusement explorés, surtout pour notre premier chapitre, sur le développement complet de cette grande république au moyen âge.

Au tome XV. — Chronicon Senense. Cette chronique, écrite en italien par Andrea Dei et continuée par Angelo Tura, commence à l'an 1186 et finit à l'an 1352.

Annales Senenses, par Neri Donato, de 1352 à 1381. — Ces deux chroniques sont publiées dans ce recueil pour la première fois, d'après les manuscrits de Sienne, avec les notes du patricien Siennais Hubert Benvoglienti.

Au tome XIX.—Annales Senenses, de l'an 1385 à l'an 1422, par un anonyme, et publiées pour la première fois, d'après les livres manuscrits de la république.

Au tome XX. — Historia Senensis, de 1402 à 1422, par Jean Bandini, et continuée par son neveu François Tommasi jusqu'à l'année 1468, publiée pour la première fois, d'après un manuscrit d'Hubert Benvoglienti.

Au tome XXIII. — Ephemerides Senenses, de 1450 à 1496, écrites en italien par Alegretto Alegretti, et publiées pour la première fois, d'après un manuscrit d'Hubert Benvoglienti.

Orlando Malavolti, Historia di Siena, dall'origine all'anno 1558 ; Venise, 1599, 1 vol. in-4°, divisé en trois parties.

Cette histoire, assez bien écrite, est faite au point de vue aristocratique; la suivante, moins belle sous le rapport littéraire, est faite au point de vue démocratique, et elle renferme les mêmes années et les mêmes époques :

Giugurta Tommasi, Historie di Siena; Venise, 1625, in-4°.

Francis Contareni, De rebus in Etruria a Senensibus gestis cum adversus Florentinos, tum adversus Ildibrandinum Ursinum Petilianensem comitem, libri III ; Venise, 1623.

Johan. Petr. Ferretri de Ravenne, Sena vetus.—Ancienne édition d'un poëme héroïque sur les anciennes familles patriciennes de la république.

Antonio Pecci, Memorie storicho-critiche della cita di Siena; 1755, 4 vol. in-4°.

Cet ouvrage, qui se rapporte surtout au seizième siècle, renferme des détails curieux.

Ugurgieri-Azzolini, le Pompe Sanesi; Pistoia, 1649, 2 vol. in-4°.

Cet excellent livre d'un savant dominicain Siennais contient les plus curieuses biographies des Siennais célèbres en tout genre.

Pecci, Storia del vescovo di Siena; 1 vol. in-4°.

Ce volume est utile pour étudier le développement religieux de la république.

Fasti Senenses, ab academia Intronatorum editi; 1 vol. in-folio, 1669.

Ouvrage en l'honneur des Saints Siennais, composé avec une pompe tout académique et imprimé avec luxe, par une académie qui a bien mérité de la république, malgré son nom ridicule (intronati, imbéciles). Elle était une des plus anciennes sociétés littéraires de l'Italie; mais sa gloire, comme celle de bien d'autres académies, les Innominati, par exemple, est à peu près éteinte. La grande salle de ses réunions est aujourd'hui la bibliothèque de Sienne, composée de près de 50,000 volumes et de 5,000 manuscrits, dont le plus curieux est un Évangéliaire grec, avec de curieuses miniatures. Une magnifique reliure ornée de nielles recouvre ce précieux volume, qui appartenait à la chapelle impériale de Constantinople; il fut vendu à Venise lors de la chute de l'empire Grec et acheté par des agents du grand hôpital de Sienne. Nous

conseillons aux artistes d'étudier les curieuses miniatures exécutées en 1213, dans l'Ordo officiorum Senensis, par le chanoine Siennais Oderigo; les encadrements d'animaux et d'arabesques entremêlés de figurines sont remarquables. Le Graduel de Lecceto, historié en 1490 par Antoine Cerretani, est vraiment magnifique.

D. Silvano Razzi, Vite de' Sancti e Beati Toscani; Florence, 1593, 1 vol. in-4°.

D. Serafino Razzi, Vite de' Sancti e Beati del ordine Dominicano; Florence, 1577. Reimprimé en 1588; in-4°.

Ces deux frères sont une des gloires de Florence pendant le seizième siècle. D. Silvano surtout peut être considéré comme un grand écrivain, et ses Vies des Saints de Toscane sont pleines de naïveté et de science. Je ne crois pas qu'on puisse trouver des pages plus gracieuses. Entré de bonne heure chez les Camaldules, il fut élu aux plus hautes dignités de l'ordre. D. Serafino avait embrassé la règle de Saint-Dominique et combattit pendant vingt-quatre ans dans l'apostolat, tandis que son frère priait dans la solitude.

Rainerio Landoccio de Paglaresi, disciple de Catherine, a composé ces deux petits poëmes en l'honneur de sa sainte maîtresse retournée au ciel.

Al cielo è ritornata
La sposa al suo sposo
Lamorosa a lamoroso
Et a lamante lamata

A lagnello immaculato
Ita ne lhumil agnella
Cio che lha tanto bramato
Con gran pace possedella

Et piu luce questa stella
Che de laltre mille mille
Perche piu damor faville
Per lamante fu trovata

Non faville ma gran fiamma
Fu lamore di tal fornace
Et pero fu fatta mamma
Qui da la divina pace

Onde tanto piaque et piace
A tuttol beato regno
Che non fu piu el mondo degno
Dhaver tale innamorata

Perche pianse con piangenti
Percio gode con chi gode
Non ando con passi lenti
Per fugir linfernal frode

Et perche lhumane lode
Lhumil fuggi piccolina
Come duna gran reina
Sopra molti e exaltata

Trovata ancho fu vegiare
De la notte ogni vigilia
Onde al padre ministrare
Molto piace la sua figlia

Et in somma chi simiglia
El fa Dio grande, grande
Impero chel nome spande
Chi con lui fa regunata

La sua lampada fornita
Sempre fu doglio e di foco,
Per comprar la margarita
Cio-che havea die non poco

Onde ha hor principal loco
A le nozze dove andare
Non le piaque di scusare
Ma ben tene la invitata

Deo gratias.
Amen.

Spento e el lume; che per certo accese
Sessanta volte sette; e piu lucerne
Onde reluce ancor molto paese
E a le sedie onde mose superne
Perfettamente e ora rivocato
Dove piu luce chassai luce eterne
Di questo mondo e al Padre passato
E é congiunta col eterno Sposo
Chavea lun laltro tanto desiato
Con Maria dolce hor hai dolce riposo
E con la tua Lucia luce romana
E non t'aviso del tuo Babo ascoso
La tua maestra non ti sta lontana
Pietro Thomaso taperse le braccia
Quando giongesti a la vera fontana
Et Paulo tuo discoperta ha la faccia
Che se ti piacque apertamente vedi
E Margarita mia credo ti piaccia
Agnese a cui tu gia basiasti i piedi
Tanta festa ti fe a mia credenza
Che dir non posso fuor, donde tu siedi
O quanto grande, e somma reverenza
Ti fecer tutti quelli; che salvare
Volse per te la divina potenza

Hor ne hai pena piu de laspettare
Hora possiedi cio, che tu ti amasti
Hor premiata sei dogni tuo fare.
Bene eri grande più che non mostrasti
Si come appare ne lultimo fine
Dove scortar el tuo tempo petrasti
Chi sai che piu lungo era el tuo confine
Si che tu fusti qui, quando volesti
E quando non, uscisti da le spine
Taccian coloro, che ne son molesti
Che dicono: che al fin non vider segni
Ma la generatione, e dishonesti
Et non seranno d'altro segno degni
Se non che questo non cognosceranno
Perchè infidelità gli ha fatti indegni.
O sposa eletta a lo beato scanno
O nome cha nomar il cor mi scoppi
O mio ristoro d'ogni grave danno
Dimi che faro io poi che si doppi
E diversi dolori el tuo partire
Nel tribulato cor tanto rintroppi?
Dimi chi mi tora dal mal finire
Dimi chi guarderame da glinganni
Dimi chi guidera mi per salire
Chi mi consolara piu ne gli affanni
Chi mi dira homai tu non va bene
Chi mi losingara, chi non mi danni
Tutti mi danno queste cose pene
E piu voto mi fa talor che zucha
El pianto che giu colla per le gene
Et non di vero gia mai piu si strucca
In fin che tu non mi sarai ben certo
Di cio che mimpromettesti a Luca.
Ma mentre chio sto in questo diserto
Ogni bisogno mio spirituale

Ministra come suoli a lo tuo offerto
Si che me campi dal eterno male
Da ogni inganno, e dogni occulto laccio
Guardato sempre sotto le tue ale
Et questo prego per ogniun si faccio
De tuoi, che ti confessan per Iddio
Si che liberi sien de mal impaccio
Non per lo mondo non, gia ti preghio
Ma si che tu da ogni mal gli servi
Si che poi dica dogniun questo e mio....

Nous avons trouvé ces poëmes à la fin des anciennes éditions du Dialogo.

—

Anastagio da Monte-Altino a célébré par ce petit poëme le retour d'Avignon. Nous le publions d'après les anciennes éditions du Dialogo, comme les vers qui précèdent et comme ceux qui suivent.

Di in verita mia pigra tu che fai
O sciocca, o lenta di perche tu dormi
Vedi che'l tempo fugge, e tu ti stai
Fa che col intelletto ti conformi
A dir di questa sposa di Jesu
Che'l mondo move a si ligiadri stormi.
Qual maraveglia mai qua giu ci fu
Angelica, humana, o qual miracolo
Quasi quel bel Battista non fu piu.
Questa beata a vitij e franco obstacolo
Che gli discaccia tutti: e ha ripieno
Dogni virtu suo santo tabernacolo.
Hor guida tu Spirito Santo el freno
De l'intelletto a dir di questa santa

Si che'l debile core non venga meno.
Ella e da la sua cima infin la pianta
Piena di Cristo, ella e la vera ancilla
Che la sua gloria di e notte canta.
Sempre tien volta al ciel la sua pupilla
Bagnata de le lachryme piatose
Onde ogni bona gratia disfavilla.
Non pensi mal alcun che la si pose
Con la sua dolce bocca a santi piei
Di quel che a morte per noi si dispose.
Che nostri effetti iniqui falsi e rei
Perdoni a chi con vera penitenza
Confesso dica: miserere mei.
La sua charitativa conscientia
Donarebbe rendendo el sangue puro
Tanto e cortese, e piena di clementia
Ella é steccato, fosso, e fermo muro
A ogni peccator che a lei refugge
El suo soccorso promette securo.
Tanta scientia la suo mente sugge
Mandata in lei da la divina fiamma
Ch'ogni humano sapere qui si strugge.
O chara, o dolce, o veneranda mamma
Quale ti veggio a piei del santo altare
Che di vita non n'hai sol una dramma
Perchè'l tuo spirito sale a venerare
Quel excelso signor ne l'hostia pura
El qual aspetti di communicare.
Dì chi ti tien sospesa in quella altura
Parato el sacerdote con la stola
Mostrando tutta d'un altra figura.
Che a veder come quella hostia vola
Nel suo sacro vasello; o maraviglia
Che mostri Padre in questa tua figliola.
O christiani tenete alte le ciglia

Siccate gli occhi in questo seraphino
Che nel sangue de Cristo s'invermiglia
Scriva parli Gregorio e Agostino
E quanti studiar mai theologia
Che questa non ne avanci ogni latino.
Et quando el nome dolce di Maria
Escie di quella bocca gatiosa
Tutta unita con lei si se vidia.
Poi vego in questa pietra preciosa
A salir una febre tanto ardente
Che diffarebbe ogni terrena cosa.
Ella é sempremai lieta e ridente
Rendendo gratie al suo svenato Agnello
Non pens'al suo dolor quasi niente.
Poi sente a fianchi soi l'aspro coltello
Che tutta la divora per usanza
Ne fu giamai dolor simel a quello
Ella con lo suo Sposo s'imbaldanza
Lassandose, pregando per coloro
Ch'anno bisogno assai di perdonanza
O charo, precioso, alto thesoro
Tu te n'andasti al gran tempio de jove
E li t'entrasti a l'alto concistoro
Facesti li di te si fatte prove
Che promovesti papa, e cardinali
Che essendo li dovev esser altrove
Et drizasti lo corso alle lor ali
A ritrovar la sedia di san Pietro
O Virgin santa, come e quanto vali
Non potra la sententia dir al metro
Che venesti per far guerra a christiani
Ma a perdonar ogni peccato tetro
E l'ensegne levar verso pagani
Dipinte tutte con la santa croce
E piene di vittoria haver le mani.

Jacomo de Monte Pulciano, aussi disciple de notre chère sainte, célébra sa mort comme un passage au repos éternel. Nous ne citerons que quelques strophes de son poëme.

.... O citta virginea, o dolce Siena,
Piu per costei che per altra tua gloria
Che se fatta da lei tanto aliena.
Su su corriam con attenta memoria
A disnebiar quel che peccato abhorra,
Habbiam di noi come costei vittoria.
Pregala dunque che la ti soccorra,
Si come al padre vera imitatrice,
E chella al domandar nostro precorra.
O eletta dal ciel vergin felice,
O piena di virtu contemplativa
In colui che a salvarci fu radice.
Me con gli altri tuo servi fa che scriva,
Vergine santa, da cui mi distilla
Quel chel mio dir te nulla non priva.
Tu beata fra l'altre vera ancilla
Seraphica, fra gli altri Seraphini,
Ove tuo ragio chiar fra gli altri stilla.
Tu vivi colla su fra Cherubini;
Hora se pien del tuo Sposo sereno,
Che ne la sua essenza trovi ivi.
Dolce lume fra noi che non vien meno;
Tu sia laudato et anco el santo telo
De la dottrina tua, che hai ripieno
Exempio in terra e di letitia al cielo.

Amen.

Jean de Sainte-Marie, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, Les Vies et actions mémorables des Saintes et Bienheureuses tant du premier que du Tiers-Ordre de Saint-Dominique (selon l'ordre alphabétique); Paris, 1635, 2 vol. in-4°. — Ce livre est

plein de précieux détails sur toute la famille spirituelle de sainte Catherine.

TOURON, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, Histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique; Paris, 1745, 6 vol in-4°.

Au tome deuxième de cet ouvrage savant et exact se trouve une longue notice sur sainte Catherine.

RINALDI, prêtre de l'Oratoire, a publié, dans les tomes 16 et 17 de sa continuation des Annales de Baronius, tous les monuments officiels qui servent à l'histoire générale du XIVe siècle. Pour toute cette époque nous avons aussi consulté Fleury, le grand historien de l'Église, et dont on reconnaît le mérite et la science à mesure qu'on le lit davantage: pourtant il a beaucoup de lacunes que M. Rohrbacher a essayé de remplir dans le vingtième volume de son Histoire universelle de l'Église catholique.

BALUZE, Vitæ Paparum Avenionensium; Paris, 1693, 2 v. in-4°. — Baluze a publié, d'après les manuscrits du Roi, de S.-Victor et de Colbert, les Vies des Papes Français d'Avignon, publiées déjà à Paris, en 1632, par François Bosquet. — Le travail de l'érudit est d'une rare perfection et digne de tous éloges ; mais le but de l'auteur est tout à fait répréhensible ; son point de vue est faux : il veut prouver que le séjour d'Avignon avait été utile à l'Église, surtout à cause de la protection des rois de France. Sans apporter d'autres raisons pour combattre cette erreur gallicane, je ferai observer que la France vaincue et humiliée n'était alors en état de protéger personne, elle ne pouvait pas même se protéger elle-même.

FRANÇOIS DUCHESNE, Histoire des Cardinaux Français. — Paris, 1660; 2 vol. in-folio, précieuse pour l'histoire de la papauté d'Avignon, qui se rattache à l'histoire de sainte Cathe-

rine. Les notes et pièces justificatives sont remplies de monuments très-curieux.

CIACCONIUS, Vitæ et res gestæ Pontificum Romanorum et Cardinalium, cum additionibus Victorelli et Augustini Oldoini. — Rome, 1667 ; 4 vol. in-fol. Cet ouvrage nous a été utile. Victorelli résume bien notre opinion par ces mots : « Si Urbis et Romanarum ecclesiarum ruinam inspexeris, hoc exilii tempus noctem dixeris ; si mores sanctitatemque Pontificum diem appellandum existimabis. »

QUETIF ET ÉCHARD, Bibliotheca ordinis Prædicatorum, 2 vol. in-fol., ont donné une notice exacte des manuscrits et des différentes éditions des livres de sainte Catherine ; on peut affirmer que c'est là que son histoire littéraire est le mieux traitée et avec plus de détails.

J.-F. ANDRÉ, prêtre, Histoire politique de la monarchie pontificale au XIVe siècle. — Paris, 1845, 1 vol. in-8°. Ce livre, écrit par un homme distingué et savant, nous a été fort utile pour l'histoire de la papauté d'Avignon.

VALERY, Voyages historiques et littéraires en Italie. — Nous devons une mention spéciale à cet ouvrage savant et exact, qui nous a fourni un grand nomdre d'indications précieuses.

LETTRES

DE SAINTE CATHERINE.

Nous avons surtout composé notre livre avec les livres de sainte Catherine ; nous avons cherché à disparaître nous-même pour la laisser parler et agir. Les traductions abondent dans chaque chapitre ; mais, comme elles sont décolorées des charmes du style italien, nous publions ici quelques textes qui, tout en justifiant notre exactitude, feront pénétrer plus avant dans le merveilleux génie de cette jeune fille, qui fut, suivant l'expression du Florentin Corbinelli, non-seulement une sainte et un modèle de piété, mais encore un grand maître d'éloquence et de belle littérature : Madre di devotione non solamente, ma della nostra eloquenza. Au reste, cette opinion n'est pas le produit de l'enthousiasme national : les hommes les moins favorablement disposés seront forcés de souscrire à ce jugement après avoir lu notre livre et les lignes des Annales de Papire Masson, où ce grand homme va jusqu'à pré-

férer le style de Catherine au style de Pétrarque. Je les consigne ici comme un témoignage irréfragable : « Extant Catherinæ Senensis epistolæ plures ad Urbanum sextum, proque ejus causa ad Carolum quintum regem scripta prid. non. maii 1379. Qua nihil gravius, nihil elegantius aut concipi animo, aut scribi ab ullo illius temporis viro certe potuisset, ne Petrarca quidem excepto, cujus ingenium admirari et cæteris illius ætatis scriptoribus opera ejus anteferre soleo. » Et, afin qu'on ait sous les yeux les pièces sur lesquelles ce jugement est basé, et pour qu'on puisse comparer entre eux les trois grands écrivains italiens du XIVe siècle, nous avons choisi dans le livre de Boccace, qui malheureusement ne peut point être lu par la plupart de nos lecteurs, deux beaux fragments : la description de la vallée des Dames (Giornata VI, novel. 10) et la dernière et éloquente page de la nouvelle des deux Amis (Giornata X, novel. 8). Les textes ont été copiés exactement dans la belle édition de Florence, 1527, in-4°. Nous avons emprunté à Pétrarque sa dernière Canzone, qui est plus qu'un poëme, qui est un hymne, une prière à la sainte Vierge Marie. Nous remercions Dieu de permettre que ce volume soit ainsi terminé par les amoureuses louanges de la Reine du ciel, la reine de tous les saints, la consolation et la joie de nos âmes.

—

LETTRE III.

A GRÉGOIRE XI.

A voi dilettissimo e reverendo Padre in Cristo Jesù, Io Caterina serva, e schiava de'servi di Jesù Cristo, vostra indegna misera miserabile figliuola, scrivo nel pretioso sangue suo con desiderio di vedervi vero pastore, imparando dal Pa-

dre Cristo, el cui luogo voi tenete, che pose la vita per le pecorelle sue, non reguardando alla nostra ingratitudine nè a persecutione, nè ad ingiurie, nè a scherni, nè a vituperii, che gli fussero fatti da coloro, e quali egli aveva creati, e fattolo molti benefitii : e non lassa però d'aduoperare la nostra salute, ma come innamorato dell'onore del Padre, e della salute nostra, non vede le pene sue; ma con la sapientia sua, e pace, e benignità, vince la malatia nostra : così vi prego, e dico, dolce Babbo mio, dalla parte di Cristo crocifisso, che facciate voi, cioè che voi con benignità, e patientia, e umilità, e mansuetudine venciate la malitia e la superbia de'figluoli vostri ; e quali sono stati ribelli a voi Padre : sapete, che col dimonio non si caccia el dimonio; ma con la virtù si cacciarà. Poniamo che abbiate ricevute grandissime ingiurie, avendovi fatto vituperio, e toltovi el vostro; nondimeno, Padre, io vi prego, che non raguardate alle loro malitie, ma alla vostra benignità, e non lassade però d'aduoperare la nostra salute. La salute loro sarà questa, che voi torniate a pace con loro ; perochè il Figliuolo, che è in guerra col Padre, mentre che vi sta, egli el priva dell'eredità sua. Oimè! Padre, pace per l'amore di Dio, acciocchè tanti figliuoli non perdano l'eredità di vita eterna; che voi sapete, che Dio à posto nelle vostre mani el dare, el tollere questa eredità, secondo che piace alla vostra benignità. Voi tenete le chiavi, e a cui voi aprite si è aperto; e a cui voi serrate è serrato: così disse il dolce, e buono Jesù a Pietro, el cui loco voi tenete; cui tu sciglierai in terra sarà sciolto in cielo ; e cui tu legarai in terra sarà legato in cielo. Adunque imparate dal vero Padre e Pastore : perocchè vedete che ora è il tempo da dare la vita per le pecorelle, che sono escite fuora della gregge. Convienvele dunque cercare e racquistare con la patientia, e con la guerra andando sopra gli infedeli, rizzando el gonfalone dell'ardentissima e dolcissima croce; al quale rizzare non si conviene più dormire; ma destarsi, e rizzarlo virilmente. Spero nella smisurata bontà di Dio che riacquistarete gl'in-

fedeli e correggerete le malitie de'cristiani, perocchè all'odore della Croce tutti correranno, etiandio coloro, che sono stati più ribelli a voi. O quanto diletto se noi vedessimo, che il popolo cristiano desse el condimento della fede a gl'infedeli : perocchè poi avendo ricevuto el lume verebbe a grande perfettione, sicome pianta novella avendo perduta la freddezza della infidelità, e ricevendo el caldo e il lume dello Spirito Santo per la santa fede; producerebbe fiori e frutti delle virtù nel corpo mistico della Santa Chiesa : sì che coll'odore delle loro virtù ajutarebbero a spegnere li vitii e li peccati, superbia e immunditia, le quali cose abundano oggi nel populo cristiano, e singularmente ne'prelati, e ne'pastori, e ne'rettori della Santa Chiesa; e quali sono fatti mangiatori e devoratori dell'anime, non dico convertitori, ma devoratori ; e tutto è per l'amore proprio che anno a sè medesimi ; del quale nasce superbia, cupidità, e avaritia, e immunditia del corpo e della mente loro. Veggono e lupi infernali portare il sudditi loro, e non pare, che se ne curino ; tanta è la cura, che hanno presa in acquistare diletti, e delitie, loda, e piaceri del mondo ; e tutto procede dall' amore proprio di sè medesimo : perochè se egli amasse sè per Dio, e non sè per sè, egli attenderebbe solo all'onore di Dio, e non al suo ; e all'utilità del prossimo, e non all'utilità propria sensitiva. Oimè! Babbo mio dolce, procurate, e attendete sopra costoro ; cercate li buoni uomini, e virtuosi, e a loro date la cura delle pecorelle ; perochè questi cotali saranno agnelli, e non lupi, che notricaranno el corpo mistico della Santa Chiesa : unde a noi sarà utilità, e a voi sarà grande pace, e consolatione, e ajutarannovi a portare le grandi fatighe che io so che voi avete. Parmi, che stiate, benigno Padre mio, siccome sta l'agnello nel mezzo de' lupi ; ma confortatevi, e non temete, perochè la providentia e l'ajutorio di Dio sarà sempre sopra di voi ; non mirate, perchè vedeste apparire le cose molto contrarie, e che l'ajuto umano ci venga meno, e che quelli, che ci debbono ajutare, più ci manchino, facendo contra di voi non temete, ma più vi confidate, e non

alienate, nè impedite el vostro dolce e santo desiderio; ma più s'accenda l'uno dì che l'altro. Su, Padre, mandate in effetto el proponimento, che avete fatto dell'avvenimento vostro e del santo passaggio, al quale vedete che l'infedeli v'invitano, venendo a più possa a tollervi el vostro. Su a dare la vita per Cristo : or'abbiamo noi altro, che uno corpo? perchè non dar la vita mille volte, se bisogna, in onor di Dio, e in salute delle creature? Così fece egli, e voi vicario suo dovete fare l'offitio suo. Questo è usanza, che rimanendo el vicario, seguiti le vestigie, e li modi del Signore suo. Adunque venite, venite, e non tardate più, acciochè tosto poniate el campo sopra gl'infedeli; e che non riceviate di questo fare impedimento da questi membri putridi, che sono ribelli a voi : pregovi, e voglio, che usiate uno santo inganno con loro, cioè con la benignità, come detto è; perochè questo lisarà uno fuoco d'amore, e carboni accesi, che gittarete sopra li capi loro; e per questo modo gli averete presi, e la sustantia temporale, e le persone loro, dandovi ajuto in fare la guerra vera sopra gl'infedeli. Così fece el nostro dolce Salvatore, perochè gittando tanto fuoco, e caldo d'amore sopra coloro che erano ribelli a lui, seguitava a mano, a mano, che eglino erano ajutatori, e portatori del nome di Dio; sicome fu quello dolce banditore di Paolo, che essendo lupo diventò agnello, e vasello dolce di elettione; che di quello fuoco, che Cristo gli aveva pieno el vasello suo, di quello portava per tutto quanto el mondo, li cristiani traendo de'vitii, e piantando in loro le virtù, e gl'infedeli traendo d'errore e d'infidelità, e porgendoli el lume della santa fede. Or così vi dice, e vuole la prima e dolce verità, che voi facciate, e di quello che avete ricevuto, di quello date. Pace, pace, pace, Babbo mio dolce, e non più guerra; ma andiamo sopra li nemici nostri, e portiamo l'armi della santissima croce, portando el coltello della dolce e santa parola di Dio. Oimè! date mangiare agli affamati servi suoi, e quali aspettano voi, e questo tempo con grandissimo e ardentissimo desiderio. Confortatevi, conforta-

tevi, Padre, e non prendete amaritudine affliggittiva; ma prendete amaritudine confortativa, avendo amaritudine del vituperio, che vediamo del nome di Dio. Confortatevi per esperanza che Dio vi provederà alle vostre necessità, e bisogni. Non dico più, che se io andasse alla volontà, io non mi restarei infino, che io avesse la vita in corpo: perdonate alla mia presuntione, ma el dolore, e l'amore che io ò all'onore di Dio e alla esaltatione della Santa Chiesa, mi scusi dinanzi alla vostra benignità: piuttosto vel direi a bocca, che per scrittura, perochè io crederei più sfogare l'anima mia. Or non posso più, abbiate pietate de'dolci e amorosi desiderii, li quali sono offerti per voi e per la Santa Chiesa per continue lagrime, e orationi non si spregiano per negligentia; ma con sollicitudine adoperate, perocchè pare che la prima Verità voglia producere li frutti: tosto dunque ne verranno li frutti, poichè 'l fiore comincia a venire. Or con cuore virile, e non timoroso ponto seguitando l'Agnello svenato, e consumato in croce per noi, permanete nella santa, e dolce dilettione di Dio. Pregovi, rèverendo Padre, che quello, che Neri, portatore di questa lettera, vi dirà, che se egli è possibile a voi, e di vostra volontà, voi li diate, e concediate; pregovi che li diate audientia, e fede di quello che egli vi dirà, e perchè alcuna volta non si può scrivere quello che vorremmo, sì dico, se mi voleste mandare a dire alcuna cosa segreta, el manifestate a bocca a lui sicuramente, perlochè potete. Ciò che per me, si può fare, se bisognasse dare la vita, volontieri la darei in onore di Dio e in salute dell'anime. Jesù dolce. Jesù amore.

LETTRE IV.

A GRÉGOIRE XI.

Santissimo, e Reverendissimo Padre mio in Cristo, dolce Jesù. Jo Catarina indegna, e miserabile vostra figliuola, serva e schiava de'servi di Jesù Cristo, scrivo a voi nel pretioso

sangue suo con desiderio di vedervi, Pastore buono. Considerando me, Babbo mio dolce, che il lupo ne porta le pecorelle vostre, e non si trova chi le remedisca : ricorro dunque a voi Padre, e Pastore nostro, pregandovi da parte di Cristo crocifisso, che voi impariate da lui, el quale con tanto fuoco d'amore si diè all'obrobosa morte della santissima croce per trarre la pecorella smarrita dell'umana generatione delle mani delle dimonia; perocchè per la rebellione che l'uomo fece a Dio, la possedevano per sua possessione. Viene dunque la infinita bontà di Dio, e vede il male, e la dannatione, e la ruina di questa pecorella, e vede che con ira, e con guerra non ne la può trarre. Unde non istante, che sia ingiuriato da essa, perocchè per la rebellione, che fece l'uomo, disobedendo a Dio, meritava pena infinita. La somma, e eterna sapientia non vuole fare così, ma trova uno modo piacevole, e più dolce, e amoroso, che trovare possa, perocchè vede, che per neuno modo si traje tanto el cuore dell'uomo, quanto per amore, perocchè egli è fatto per amore, e questa pare la cagione, che tanto ama, perchè non è fatto d'altro, che d'amore secondo l'anima, e secondo il corpo; perocchè per amore Dio el creò alla immagine, e similitudine sua, e per amore il padre, e la madre gli diè della sua sustantia concependo, e generando il figliuolo. E però vedendo Dio, che egli è tanto atto ad amare, drittamente egli gitta l'amo dell'amore, donandoci il Verbo dell'Unigenito Figliuolo, prendendo la nostra umanità per fare una grande pace. Ma la giustitia vuole che si faccia vendetta della ingiuria, che è stata fatta a Dio : viene dunque la divina misericordia, e ineffabile carità, e per satisfare alla giustitia e alla misericordia, condanna el Figliuolo suo alla morte, avendole vestito della nostra umanità, cioè della massa d'Adam, che offese, sicchè per la morte sua è placata l'ira del Padre, avendo fatta giustitia sopra la persona del Figliuolo, e così à satisfatto alla giustitia, e a satisfatto alla misericordia, traendo delle mani delle dimonia l'umana generatione. A' giuocato questo dolce Verbo alle braccia

in su el legno della santissima croce, facendo uno torniello la morte con la vita, e la vita con la morte: sichè per la morte sua distrusse la morte nostra, e per darci la vita consumò la vita del corpo suo. Sichè dunque con l'amore ci à tratti, e con la sua benignità à vinta la nostra malitia; intanto che ogni cuore doverebbe essere tratto; perocchè maggiore amore non poteva mostrare (e così disse egli), che dare la vita per l'amico suo: e se egli commenda l'amore, che dà la vita per l'amico, che dunque diremo dell'ardentissimo, e consumato amore, che diè la vita per lo nemico suo? perocchè per lo peccato eravamo fatti nemici di Dio. O dolce e amoroso Verbo, che con l'amore ai ritrovata la pecorella, e con l'amore li ai data la vita, e à la rimessa nell'ovile, cioè rendendole la gratia, la quale aveva perduta. O santissimo Babbo mio dolce! io non ci vedo altro modo, nè altro rimedio a riavere le vostre pecorelle, le quali come ribelle si sono partite dall'ovile della Santa Chiesa, non obbedienti nè subietti a voi, Padre. Unde io vi prego da parte di Cristo crocifisso, e voglio, che mi facciate questa misericordia, cioè con la vostra benignità vinciate la loro malitia. Vostri siamo, ò Padre! e io cognosco, e so, che a tutti in comune lo' pare aver male fatto, e poniamo, che scusa non abbino nel male adoperare, nondimeno per le molte pene, e cose ingiuste, e inique che sostenevano per cagione de' mali pastori e governatori, lo' pareva non potere fare altro, perocchè sentendo el puzzo della vita di molti Rettori, e quali sapete, che sono dimonii incarnati, vennero in tanto pessimo timore, che fecero come Pilato, el quale per non perdare la signoria uccise Cristo, e così fecero essi, che per non perdare lo stato vi anno perseguitato. Misericordia adunque, Padre, v'adimando per loro, e non raguardate all' ignorantia, e superbia de' vostri figliuoli; ma con l'esca dell' amore, e della vostra benignità dando quella dolce disciplina, e benigna reprensione che piacerà alla Santità Vostra, rendete pace a noi miseri figliuoli, che abbiamo offeso. Io vi dico, dolce Cristo in terra, da parte di Cristo in cielo, che

facendo così, cioè senza briga, e tempesta, essi verranno tutti con dolore dell'offesa fatta, e mettarannovi il capo in grembo. Allora godarete, e noi godaremo; perchè con amore averete rimessa la pecorella smarrita nell'ovile della Santa Chiesa; e allora, Babbo mio dolce, adempirete il santo desiderio vostro, e la volontà di Dio, cioè di fare il santo passaggio; al quale io v'invito per parte sua a tosto farlo, e senza neglìgentia, e essi si disporranno con grande affetto; e disposti sono a dare la vita per Cristo. Oimè! Dio amore dolce: rizzate, Babbo, tosto il gonfalone della santissima croce, e vedarete li lupi diventare agnelli. Pace, pace, pace, acciocchè non abbi la guerra a prolongare questo dolce tempo; ma se volete fare vendetta, e giustitia, pigliatela sopra di me misera miserabile, e datemi ogni pena, e tormento, che piace a voi infino alla morte. Credo, che per la puzza delle mie iniquità sieno venuti molto difetti, e molti inconvenienti, e discordie; dunque sopra me misera vostra figliuola prendete ogni vendetta che volete. Oimè! Padre, io muojo di dolore, e non posso morire. Venite, venite, e non fate più resistentia alla volontà di Dio, che vi chiama, e l'affamate pecorelle v'aspettano, che veniate a tenere, e possedere il luogo del vostro antecessore, e campione apostolo Pietro; perocchè voi, come Vicario di Cristo, dovete riposarvi nel luogo vostro proprio. Venite dunque, venite, e non più indugiate, e confortatevi, e non temete d'alcuna cosa che avvenire potesse, perocchè Dio sarà con voi. Dimandovi umilmente la vostra benedittione, e per me, e per tutti li miei figliuoli, e pregovi, che perdoniate alla mia presuntione.

Altro non dico: permanete nella santa e dolce dilettione di Dio. Jesù dolce, Jesù amore.

LETTRE XIII.

A GRÉGOIRE XI.

I. Santissimo e dolcissimo Padre, la vostra indegna, e miserabile figliuola Caterina in Cristo, dolce Jesù, vi si raccomanda nel pretioso sangue suo, con desiderio di vedervi uomo virile, senza veruno timore, o amore carnale proprio di voi medesimo, o di veruna creatura congionta a voi per carne, considerando, e vedendo io nel cospetto dolce di Dio, che veruna cosa v'impedisce il santo buono desiderio vostro, e è materia d'impedire l'onore di Dio, e là esaltatione, e riformatione della Santa Chiesa, quanto questo. Però desidera l'anima con inestimabile amore, che Dio per la sua infinita misericordia vi tolga ogni passione, e tepidezza di cuore, e riformivi un'altro uomo, cioè di reformatione d'affocato e ardentissimo desiderio, che in altro modo non poteste adempire la volontà di Dio, e il desiderio de' servi suoi. Oimè! oimè! Babbo mio dolcissimo, perdonate alla mia presuntione di quello, ch'io vi ò detto, e dico; son costretta dalla dolce prima verità di dirlo: la volontà sua, Padre, è questa, e così vi dimanda. Egli dimanda, che facciate giustitia dell'abondantia delle molte iniquità, che si commettono per coloro, che si notricano, e pascono nel giardino della Santa Chiesa, dicendo che l'animale non si debba nutricare del cibo degli uomini; poichè esso v'a data l'autorità, e voi l'avete presa, dovete usare la virtù, e potentia vostra, e non volendola usare, meglio sarebbe a refutare quello, che è preso; più onore di Dio, e salute dell'anima vostra sarebbe.

II. L'altra si è, che la volontà sua è questa, e così vi dimanda; egli vuole, che vi pacifichiate con tutta la Toscana, con cui avete briga, traendo di tutti quanti li vostri iniqui figliuoli, che anno ribellato a voi, quello che se ne può trarre, tirando

quanto si può senza guerra, ma con punitione, secondo, che diè fare il padre al figliuolo, quando l'à offeso : anzi adimanda la dolce bontà di Dio a voi, che piena autoritate date a coloro, che vi dimandano di fare i fatti del passaggio santo, che è quella cosa, che pare impossibile a voi, e possibile alla dolce bontà di Dio, che à ordinato, e vuole che sia così; guardate quanto avete cara la vita, che non ci commettiate negligentia, nè tenete a beffe le operationi dello Spirito Santo, che sono adimandate a voi, chel potete fare. Se voi volete giustitia, la potete fare, pace potrete avere traendone fuora le perverse pompe, e delitie del mondo, conservando solo l'onore di Dio, el debito della Santa Chiesa; autorità di darla a coloro, che ve la dimandano, anco l'avete; adunque poichè non sete povaro, ma ricco, che portate in mano le chiavi del cielo, a cui voi aprite è aperto, e a cui voi serrate è serrato, non facendolo ricevereste reprensione da Dio. Io se fussi in voi temerei, chel divino giudicio non venisse sopra di me, e però vi prego dolcissimamente da parte di Cristo crocifisso, che voi siate obediente alla volontà di Dio, che so, che non volete, nè desiderate altro, che di far la volontà sua, acciocchè non venga sopra di voi quella dura reprensione. Maladetto sia tu, chel tempo, e la forza, che ti fu commessa, tu non l'ai adoperata. Credo, Padre, per la bontà di Dio, e anco pigliando speranza della vostra Santità che voi sarete sì, che questo non verrà sopra di voi. Non dico più, perdonatemi, perdonatemi, chel grande amore ch'io ò alla salute vostra, e il grande dolore quando veggo il contrario, mel fa dire; volentieri l'averei detto alla vostra propria persona per scaricare a pieno la coscientia mia; quando piacerà alla vostra Santità, ch'io venga a voi, verrò volentieri : fate sì che io non mi richiami a Cristo crocifisso di voi, che ad altro non mi posso richiamare, che non ci è maggiore in terra. Permanete nella santa, e dolce dilettione di Dio, umilmente v'adimando la vostra benedittione. Jesù dolce, Jesù amore.

LETTRE XVII.

A URBAIN VI.

I. Santissimo e dolcissimo Padre in Cristo dolce Jesù, Io Caterina serva e schiava de' servi di Jesù Criste, scrivo a voi nel pretioso sangue suo con desiderio di vedervi fondato in vero lumine, accioecchè illuminato l'occhio dell' intelletto vostro potiate cognosciare e vedere la verità, che cognoscendola l'amarete, amandola rilluceranno in voi le virtù.

E che verità cognoscaremo, santissimo Padre? Cognosceremo una verità eterna, con la quale verità fummo amati, prima che noi fussimo. Dove la cognoscaremo? Nel cognoscimento di noi medesimi, vedendo che Dio ci à creati all'imagine e similitudine sua, costretto dal fuoco della sua carità. Questa è la verità che ci creò, perchè noi participassimo di lui, e godessimo il suo eterno e sommo bene. Chi ci à dichiarata e manifestata questa verità? Il sangue dell' umile e immaculato Agnello, di cui sete fatto vicario e cellerajo, che tenete le chiavi del sangue, nel quale sangue fummo recreati a gratia, e ogni di che l'uomo esce dalla colpa del peccato mortale e riceve il sangue nella santa confessione, si può dire, che ogni volta rinasca di nuovo, e cosi troviamo continuamente che la verità ci è manifestata nel sangue, ricevendo il frutto del sangue.

Chi la cognosce questa verità? L'anima che si à tolta la nuvila dell' amore proprio e à la pupilla del lume della santissima fede nell' occhio dell' intelletto suo, col quale lume nel cognoscimento di sè, e della bontà di Dio in sè, cognosce questa verità, e coll' affocato desiderio gusta la dolcezza, e suavità sua, che tanto è la sua dolcezza, che ogni amaro spegne, ogni grande peso fa essare leggiero, ogni tenebre dissolve e leva via, lo ignudo veste, l'affamato satia, unisce e divide, perchè stà

nella verità eterna, nella quale verità cognosce che Dio non vuole altro che il suo bene, e però subito dà uno giusto giuditio, tenendo che ciò che Dio dà e permette in questa vita, il dà per amore, acciocchè siamo santificati in lui, e per necessità della salute nostra, o per accrescimento di perfettione. Avendo cognosciuto questo nella verità col lume : ha in reverentia ogni fadiga, detrattione, beffe, scherni, ingiurie, obbrorii, villanie e rimproverii, tutte le trapassa con vera patientia, cercando solo la gloria e loda del nome di Dio nella salute dell' anime, e piu si duole dell' offesa di Dio e del danno dell' anime che della ingiuria propria : à patientia in sè, ma non nel vituperio del suo Creatore. Nella patientia dimostra allora l'anima, che spogliata è dell' amore proprio di sè, e è rivestita del fuoco della divina carità, nella quale carità amore ineffabile l'amaritudine, santissimo Padre, nella quale voi sete, essendo cosi dolcemente vestito, vi tornerà a grandissima dolcezza e suavità ; el peso che è così grave, l'amore, vel farà essar leggiero, cognoscendo che senza il sostenere molto non si può satiare la fame vostra e de' servi di Dio, fame di veder riformata la Santa Chiesa di buoni, onesti e santi pastori ; e sostenendo voi senza colpa le percosse di questi iniqui, che col bastone della eresia vogliono percuotere la Santità vostra, ricevarete la luce : perocchè la verità è quella cosa che ci delibera, e perchè verità è che eletto dallo Spirito Santo e da loro, Vicario suo sete, la tenebre della bugia e della eresia, la quale anno levata, non potrà contra questa luce, anzi quanto più li vorranno dare tenebre, tanto più ricevarà perfettissima luce.

II. Questa luce porta seco il coltello dell' odio, del vitio et dell' amore della virtù, il quale è uno legame che lega l'anima in Dio e nella dilettione del Prossimo. O santissimo e dolcissimo Padre ! questo è il coltello che io vi prego che voi usiate ; ora è il tempo vostro da sguainare questo coltello, odiare il vitio in voi e ne i sudditi vostri, e ne i ministri della Santa Chiesa. In voi dico, perchè in questa vita veruno

è senza peccato, e la carità si debba prima movare da sè, usarla prima in sè coll' affetto delle virtù e nel Prossimo nostro, sicchè tagliate il vitio, e se il cuore della creatura non si può mutare, nè trarlo de' difetti suoi, se non quanto Dio nel trae, e la creatura si sforzi coll' ajutorio di Dio a trarne il veleno del vitio, almeno, santissimo Padre, siano levati dalla Santità vostra el disordinato vivere, e scelerati modi, e costumi loro : piaccia alla Santita vostra di regolarli secondo che è loro richiesto dalla divina bontà, ognuno nel grado suo. Non sostenete l'atto della immonditia, non dico el desiderio suo, che nol potete ordinare più che si vòglia, ma almeno l'atto che si può sia regolato da voi. Non simonia, non le grandi delitie, non giuocatori del sangue, che quello de Povari, e quello della Santa Chiesa sia giuocato, tenendo baratteria nel luogo, che debba essare tempio di Dio, non come clerici, nè come canonici, che debbano essare fiori e specchio di santità : egli stanno come baratteri gittando puzza d'immonditia e esemplo di miseria. Oimè! oimè! oimè! Padre mio dolce, con pena e dolore, e grande amaritudine e pianto scrivo questo, e perciò se io parlo quello, che pare sia troppo, e suoni presuntione, el dolore e l'amore mi scusi dinanzi a Dio e alla Santità vostra, che dovunque io mi volgo, non ò dove riposare el capo mio. Se io mi volgo costi, che dove è Cristo debba essare vita eterna, e io vedo che nel luogo vostro, che sete Cristo in terra, si vede l'inferno di molte iniquità, col veleno dell' amore proprio, il quale amore proprio gli à mossi a levare il capo contra di voi, non volendo sostenere la Santità vostra, che vivessero in tanta miseria : non lassate però : riluca nel petto vostro la margarita della santa justitia, senza veruno timore che non bisogna temere, ma con cuore virile; che se Dio è per noi, veruno sarà contra a noi. Godete e esultate, che l'allegrezza vostra sarà piena in cielo ; in queste fadighe vi rallegrate, perchè doppo queste, cioè doppo le fadighe verrà il riposo e la riformatione della Santa Chiesa.

III. Benchè vi vedete abbandonato da quelli che debbono es-

sare colonne, non allentate li passi, ma molto più correte, fortificandovi sempre col lume della santissima fede in cognosciare la verità, e con l'oratione, e compagnia de' servi di Dio vogliate vederveli da lato, che in questa vita tra le fadighe saranno el vostro desiderio e refrigerio. Cercate d'avere oltre all'ajutorio Divino, l'ajuto de' servi suoi che vi consiglieranno con fede e schiettamente, non passionati, nè contaminati nel consiglio loro per amore proprio. Parmi che vi sia grandissima necessità d'averlo : certa sono, che avendo voi alluminato l'occhio dell' intelletto nella verità, che voi gli cercarete con grande sollicitudine, in altro modo non piantarete le virtù vere nelli sudditi vostri, nè otterrete d'ordinarli e di mettare piante buone e virtuose nella Santa Chiesa. Dicevo che dovunque io mi volgevo, non trovo dove io mi riposi, e così è la verità, siccome egli è costì, così si trova in ogni altro luogo, e specialmente in questa nostra città, che del tempio di Dio, che è luogo d'oratione, anno fatto spelonca di ladroni, con tanta miseria, che è maraviglia che la terra non c'inghiottisce : tutto è per difetto de' cattivi pastori che non anno ripreso li difetti, nè con la parola, nè con buona e santa vita. O Pastore mio dolce! dato agl' ignoranti cristiani dalla dolcezza dell'inestimabile carità di Dio, quanta necessità avete del lume, acciocchè col lume cognosciate il difetto dove è il difetto, e la virtù dove è la virtù, acciocchè con discretione a ciascuno diate il debito suo. Considerando me misera, miserabile, che senza il lume non potresti disradicare le spine e piantare la virtù, però vi dissi ch'io desiderava di vedervi fondato in vero e perfettissimo lume, perocchè nel lume cognoscarete la verità, cognoscendola l'amarete, amandola ne sarete vestito : con questo vestimento si riparará alli colpi che noceranno non a voi, ma a coloro che ve gli gittano. Abbracciate le pene con grande conforto, bagnandovi nel sangue di Cristo crocifisso, di cui sete fatto vicario. Altro non vi dico, che se io andassi alla volontà, non mi restarei ancora. Non vorrei più parole, ma trovarmi nel campo della battaglia,

sostenendo le pene e combattendo con voi insieme per la verità infino alla morte, per gloria e loda del nome di Dio, e riformatione della Santa Chiesa. Permanete nella santa e dolce dilettione di Dio. Perdonate, santissimo Padre, alla mia ignorantia, che ignorantemente presumo di parlare a voi. Umilmente v'adimando la vostra benedittione. Jesù dolce. Jesù amore.

LETTRE XXXI.

A TROIS CARDINAUX ITALIENS [1].

I. Carissimi Fratelli, e Padri in Cristo dolce Jesù. Io Caterina serva e chiava de'servi di Jesù Cristo, scrivo a voi nel pretioso sangue suo con desiderio di vedervi tornati a vero e perfettissimo lume, ed uscire di tante tenebre e cecità nella quale sete caduti ; allora sarete padri a me, in altro modo, nò. Sicchè padri chiamo, in quanto voi vi partiate dalla morte, e torniate alla vita, che quanto che ora sete partiti dalla vita della gratia, membri tagliati dal capo vostro, unde traevate la vita : stando voi uniti in fede e in perfetta obedientia a papa Urbano VI, nella quale obedientia stanno quelli, che anno lume, che con lume cognoscono la verità, e cognoscendola l'amano, perocchè la cosa che non si vede, non si può cognoscere ; e chi non cognosce, non ama, e chi non ama e non teme il suo Creatore, ama sè d'amore sensitivo, e ciò che ama, e delitie, e onori, e stati del mondo, ama sensitivamente. Perchè l'è creato per amore, non può vivere senza amore, che ò egli ama Dio, ò egli ama sè, e il mondo d'amore, che gli dà morte, ponendo l'occhio dell'intelletto offuscato dall'amore proprio di sè sopra queste cose transitorie, che passano come el vento, quivi non può cognoscere verità, ne

[1] Pierre Corsini, Simon de Borzano, de Milan, et Jacques Orsini, romain.

bontà veruna : altro che bugia non cognosce, perchè non à lume; che veramente se elli avesse lume, egli cognoscerebbe, che di questo così fatto amore non à, ne trae altro che pena e morte eternale; fagli gustare l'aria dell' inferno in questa vita, perchè è fatto incomportabile a sè medesimo, colui che disordinamente ama sè e le cose del mondo. O ciechità umana! non vedi tu disaventurato uomo, che tu credi amare cosa ferma e stabile, cosa dilettevole, buona e bella, e elle sono mutabili, somma miseria, laide e senza alcuna bontà, non per le cose create in loro, che tutte son create da Dio, che è sommamente buono, ma per l'affetto di colui che disordinamente le possiede. Quanto è mutabile la ricchezza e onore del mondo in colui che senza Dio le possiede, cioè, senza el suo timore, che oggi è ricco e grande, e ora è povero. Quanto è laida la vita nostra corporale, che vivendo, da ogni parte del corpo nostro gittiamo puzza! dirittamente un sacco pieno di sterco, cibo di vermi, cibo di morte : la nostra vita e la bellezza della gioventù passano via come la bellezza del fiore, poichè è colto dalla pianta, neuno è che possa rimediare a questa bellezza, conservare, che non gli sia tolto quando piace al sommo Giudice di cogliere questo fiore della vita col mezzo della morte, e neuno sa quando.

II. O misero! la tenebre dell' amore proprio non ti lassa cognoscere questa verità, che se tu la cognoscessi, tu eleggeresti innanzi ogni pena, che guidare la vita tua a questo modo; porresti ad amare e desiderare colui che è; gustaresti la verità sua con fermezza, e non ti moveresti, come la foglia al vento; serviresti il tuo Creatore, e ogni cosa amaresti in lui, e senza lui nulla. O quantò sarà ripresa nell' ultima estremità, e con quanto rimproverio questa ciechità in ogni creatura che à in sè ragione, e molto maggiormente in quelli che Dio à tratti dal loto del mondo e posti nella maggiore eccellentia che possino essere; d'esser fatti ministri del sangue dell' umile e immaculato Agnello. Oimè! oimè! a che v'a fatti giongere il none avere seguitato in virtù la vostra eccellentia. Voi fuste posti

a nutricarvi al petto della Santa Chiesa, come fiori messi in questo giardino, acciocchè gittaste odore di virtù; fuste posti per colonne a fortificare questa navicella, e il vicario di Cristo in terra; fuste posti come lucerna in sul candelabro per render lume a fedeli cristiani e dilatare la fede: voi sapete bene, se avete fatto quello, perchè fuste creati: certo no che l'amore proprio non ve l'à fatto cognoscere; che in verità solo per fortificare e render lume, e esemplo di buona e santa vita, voi foste messi in questo giardino; che se voi l'avete cognosciuta, l'areste amata e vestitivi di questa dolce verità. E dov' è la gratitudine vostra, la quale dovete avere a questa sposa che v'à nutricati al petto suo? Non ci veggo altro che ingratitudine, la quale ingratitudine disecca la fonte della pietà. Chi mi mostra che voi sete ingrati villani e mercenarii? La persecutione che voi con gli altri insieme avete fatta, e fate a questa sposa, nel tempo che dovevate essere scudi e resistere a colpi della eresia, nella quale sapete e cognoscete la verità che papa Urbano VI è veramente papa, sommo pontifice, eletto con eletione ordinata, e non con timore, veramente più per spiratione divina che per vostra industria umana, e così l'annunciaste a noi quello, che era la verità: ora avete voltate le spalle come vili e miserabili cavalieri; l'ombra vostra v'à fatto paura: partiti vi sete dalla verità che vi fortificava e accostativi alla bugia, che indebilisce l'anima, e il corpo, privandovi della gratia spirituale e temporale. Chi ve n'è cagione? Il veleno dell' amore proprio, che à avvelenato il mondo: egli è quello che voi colonne à fatti peggio che paglia, non fiori, che gittare odore, ma puzza, che tutto el mondo avete appuzzato: non lucerne poste in sul candelabro acciocchè dilatiate la fede, ma nascosto questo lume sotto lo stajo della superbia; fatti non dilatatori, ma contaminatori della fede; gittate tenebre in voi e in altri. D'angeli terrestri che dovereste essere, posti per levarci dinanzi al dimonio infernale, e pigliare l'officio degli angeli, reducendo le pecorelle all' obedientia della Santa Chiesa, e voi avete preso l'of-

ficio delle dimonia; e di quello male che avete in voi, di quello volete dare a noi, ritraendoci d'all' obedientia di Cristo in terra, e inducendoci all' obedientia d'anticristo, membro del diavolo, e voi con lui insieme, mentre che sarete in questa eresia. Questa non è ciechità d'ignorantia, cioè, che venga per ignorantia : non vi viene che vi sia porto dalle creature una cosa, e sia un' altra no, che voi sapete quello che è la verità, e voi avete annunciata a noi, e non noi a voi.

III. O ! come sete matti che a noi deste la verità, e per voi volete gustare la bugia ; ora volete seducere questa verità, e farci vedere in contrario, dicendo che per paura eleggeste papa Urbano, la qual cosa non è ; ma chi il dice parlando a voi non reverentemente, perchè vi sete privati della reverentia, mente sopra el capo suo ; perocchè quello che voi mostrate d'avere eletto per paura, apparve evidente a chiunque il volse vedere, ciò fu messere di Santo-Pietro. Potreste dire a me, perchè non credimi : meglio sappiamo noi la verità, che lo eleggemmo che voi ; e io vi rispondo che voi medesimi mi avete mostrato, che voi partite dalla verità in molti modi, e che io non vi debbo credere che papa Urbano VI non sia vero papa. Se io mi volgo al principio della vità vostra, non vi cognosco di tanta buona e santa vita, che voi per coscientia vi ritraeste dalla bugia. E chi mi mostra la vostra vita poco ordinata ! Il veleno della eresia. Se io mi volgo alla elettione ordinata per la bocca vostra, aviamo saputo che voi lo eleggeste canonicamente, e non per paura : detto aviamo che quello che mostraste per paura fu messere di San-Pietro. Chi mi mostra la elettione ordinata, con che eleggeste messere Bartolomeo, arcivescovo di Bari, il quale è oggi papa Urbano VI, fatto in verità ? Nella solennità fatta della sua coronatione ci è mostrata questa verità : che la solennità sia fatta in verità, ci mostra la reverentia che gli faceste, e le gratie domandate a lui, e voi averle usate in tutte quante le cose non potete denegare questa verità altro che con menzogne. Ai stolti, degni di mille morti, come ciechi non vedete il mal vostro, e

venuti sete a tanta confusione, che voi stessi vi fatte mensogneri e idolatri che etiandio, se fusse vero che non è ancho confesso, e non lo nego, che papa Urbano VI è vero papa: ma, si fusse vero quello che dite, non areste voi mentito a noi che cel diceste per sommo Pontifice come egli è? e non areste voi falsamente fattoli reverentia, adorandolo per Cristo in terra? E non sareste voi stati simoniaci a procacciare le gratie e usarle illicitamente? Si bene: ora anno fatto l'antipapa, e voi con loro insieme: quanto all' atto e aspetto di fuora, avete mostrato così, sostenendo di ritrovarvi quivi, quando li demonij incarnati elessero il dimonio. Voi mi potreste dire, no, non eleggemmo: non so che io mel creda, perocchè non credo che voi aveste sostenuto di ritrovarvi quivi, se la vita ne fusse dovuta andare; almeno el tacere la verità, e non scoppiare che questo non fusse giusta el vostro potere, mi fa inchinare a credere, che poniamo che forse faceste meno male che gli altri nella intentione vostra, voi faceste pur male con gli altri insieme, e che posso dire? posso dire che chi non è per la verità è contro alla verità: chi non fu allora per Cristo in terra papa Urbano VI, fu contra a lui; e però vi dico che voi con lui insieme faceste male, e posso dire che sia eletto uno membro del diavolo, che se fusse stato membro di Cristo, arebbe eletto innanzi la morte, che consentito a tanto male, perocchè egli sa bene la verità, e non si può scusare per ignorantia. Ora tutti questi difetti commettete, e avete commessi in verso questo dimonio, cioè, di confessarlo per papa, e egli non è così la verità, e di fare la reverentia a cui voi non dovete: partiti vi sete dalla luce, e itine alle tenebre; dalla verità, e congionti alla bugia; da qualunque lato io non ci trovo altro che bugie; degni fete di supplicio, il quale supplicio veramente io vi dico, e ne scarico la coscientia mia, che se voi non ritornate all' obedientia con vera umilità, verrà sopra di voi. O miseria sopra miseria! o ciechità sopra ciechità! che non lassa vedere il male suo, nè danno dell' anima e del corpo; che se il vedeste, non vi sa-

reste cosi di leggieri con timore servile, partiti dalla verità, tutti passionati come superbi, e persone abituate arbitrarie nelli piaceri e diletti umani. Non poteste sostenere non solamente la correttione di fatto attualmente, ma la parola aspra reprensibile vi fece levare il capo, e questo è la cagione perche vi sete mossi, e ci dichiara ben la verità che prima che Cristo in terra vi cominciasse a mordere, voi el confessaste e riveriste come vicario di Cristo che egli è ; ma l'ultimo frutto che uscito di voi, che germina morte, dimostra che arbori voi sete, e che el vostro arbore è piantato nella terra della superbia, che esce d'all' amore proprio di voi, el quale amore v'à tolto illume della ragione.

IV. Oimè! non più così per amor di Dio : pigliate lo scampo da umiliarvi sotto la potente mano di Dio, e all'obedientia del Vicario suo, mentre che avete el tempo, che passato el tempo non c'è più rimedio. Ricognoscete le colpe vostre, acciocchè vi potiate umiliare e cognoscere la infinita bontà di Dio, che non à comandato alla terra che vi inghiottisca, nè agli animali che vi devorino, anzi v'à dato el tempo, acciocchè potiate correggere l'anima vostra; ma se voi non el cognoscerete quello che v'à dato per gratia, vi tornerà a grande giudicio; ma se vorrete tornare all'ovile, e pascervi in verità al petto della Sposa di Cristo, sarete ricevuti con misericordia da Cristo in cielo, e da Cristo in terra, non ostante la iniquità che avete commesso. Pregovi, che non tardiate più, nè recalcitriate allo stimolo della coscientia, che continuamente so che vi percuote, e non vi vinca tanto la confusione della mente del male che avete fatto, che voi abbandoniate la salute vostra, e per tedio e disperatione, quasi non parendovi di potere trovare rimedio. Non si vuole fare così, ma con fede viva, ferma speranza pigliate nel vostro Creatore, e con umilità tornate al giogo vostro, che peggio sarebbe l'ultima offesa dell'ostinatione e disperatione, e più spiacevole a Dio e al mondo. Adunque levatevi su col lume, che senza il lume andareste in tenebre, siccome sete andati per infino a qui. Consi-

derando questo l'anima mia, che senza il lume non potiamo cognoscere, nè amare la verità, dissi, e dico, ch'io desidero con grandissimo desiderio di vedervi levati dalle tenebre, e unirvi con la luce : a tutte le creature, che anno in loro ragione s'estende questo desiderio, ma molto maggiormente a voi tre, de'quali io ò avuto massimo dolore, e ammiratione più del vostro difetto che di tutti gli altri che l'anno commesso, che se tutti si partivano dal padre loro, voi dovevate essere quelli figliuoli che fortificaste el padre, manifestando la verità, non ostante che il padre non avesse in voi usato altro che rimproverio, non dovevate però esser guida, denegando la Santità sua per ogni modo : pure naturalmente parlando, che secondo virtù, tutti dobbiamo essere eguali, ma parlando umanamente, Cristo in terra Italiano, e voi Italiani, che non vi poteva muovere la passione della patria, come gli oltramontani, cagione non ci veggo, se non l'amore proprio. Atterratelo oggimai, e non aspettate il tempo, che il tempo non aspetta voi, conculcando co' piedi questo affetto, con odio del vitio e amore della virtù. Tornate, tornate, e non aspettate la verga della giustitia, perocchè dalle mani di Dio non potiamo escire : noi siamo nelle mani sue, o per giustitia, o per misericordia : meglio è a noi di ricognoscere le colpe nostre, e staremo nelle mani della misericordia, che di stare in colpe, e nelle mani della giustitia ; perchè le colpe nostre non passano impunite, e specialmente quelle che sono fatte contra alla Santa Chiesa : ma io mi voglio obligare di portarvi dinanzi a Dio con lacrime, e continua oratione, e con voi insieme portare la penitentia, purchè vogliate ritornare al Padre, che come vero Padre v'aspetta con l'ale aperte della misericordia. Oimè! oimè! non la fuggite, nè schifate, ma umilmente la ricevete, e non crediate a malvagi consiglieri che v'anno dato la morte. Oimè Fratelli dolci! dolci Fratelli e Padri mi sarete, in quanto v'accostiate alla verità : non fate più resistentia alle lacrime e a' sudori che gittano li servi di Dio per voi, che dal capo a' piedi ve ne lavareste, che se voi le

spregiaste, e l'ansietati, dolci e dolorosi desiderij, che per voi sono offerti da loro, molta più dura reprensione ricevareste. Temete Dio, e il vero giuditio suo : spero per la infinita sua bontà, che adempirà in voi il desiderio de' servi suoi : non vi parrà duro, se io vi pungo con le parole, che l'amore della salute vostra m'a fatto scrivere, e più tosto vi pungerei con la voce viva, se Dio mel permettesse, sia fatta la volontà sua, e anco meritate più tosto li fatti che le parole. Pono fine, e non dico più, che se io seguitasse la volontà, anco non mi restarei, tanto è piena di dolore e di tristitia l'anima mia, di vedere tanta ciechità in quelli che sono posti per lume, non come agnelli che si pascono del cibo dell'onore di Dio, e salute dell'anime, e riformatione della santa Chiesa, ma come ladri involano quello onore che debbono dare a Dio, e dannolo a loro medesimi, e come lupi divorano le pecorelle. Sicchè io ò grande amaritudine. Pregovi, per amore di quello pretioso sangue sparto con tanto fuoco d'amore per voi, che diate refrigerio all'anima mia, che cerca la salute vostra. Altro non vi dico : permanete nella santa e dolce dilettione di Dio : bagnatevi nel sangue dell'Agnello immaculato, dove perderete ogni timore servile, e col lume rimarrete nel timore santo. Jesù dolce. Jesù amore.

LETTRE XCVII.

AU BIENHEUREUX RAIMUND.

Al nome di Jesù Cristo crocifisso, e di Maria dolce.

I. Dilettissimo e carissimo Padre, e figliuolo mio caro in Cristo Jesù. Io Caterina serva, e schiava de' servi di Jesù Cristo, scrivo a voi raccomandandomivi nel pretioso sangue del figliuolo di Dio, con desiderio di vedervi affocato, e annegato in esso dolcissimo sangue suo, el quale sangue è intriso con fuoco dell'ardentissima carità sua. Questo desidera l'anima mia, cioè di vedervi in esso sangue voi, e Nanni, e Jacomo

figliuolo. Io non veggo altro remedio, unde veniamo a quelle virtù principali, le quali sono necessarie a noi. Dolcissimo Padre, l'anima vostra, la quale mi s'è fatta cibo, e non passa punto di tempo; che io non prenda questo cibo alla mensa del dolce agnello svenato con tanto ardentissimo amore, dico non perverebbe alla virtù piccola della vera umilità, se non fuste annegato nel sangue, la quale virtù nascerà dall'odio, e l'odio dall'amore; e così nasce l'anima con perfettissima purità, come el ferro esce purificato dalla fornace. Voglio dunque, que vi serriate nel costato aperto del figliuolo di Dio, el quale è una bottiga aperta piena d'odore, intanto che il peccato vi diventa odorifero. Ivi la dolce sposa si riposa nel letto del fuoco, e del sangue: ivi si vede, e è manifestato el secreto del cuore del figliuolo di Dio. O botte spillata, la quale dai bere, et inebbri ogni innamorato desiderio, e dai letitia, e illumini ogni intendimento, e riempi ogni memoria, che ivi s'affadiga, intantochè altro non può ritenere, nè altro intendere, nè altro amare, se non questo dolce, e buono Jesù: sangue, e fuoco, inestimabile amore, poichè l'anima mia sarà beata di vedervi così annegati, io voglio, che facciate come colui, che attigne l'acqua colla secchia, el quale la versa sopra alcuna altra cosa; e così voi versate l'acqua del santo desiderio sopra il capo de' fratelli vostri, che sono membri nostri ligati nel corpo della dolce Sposa, e guardate che per illusione di dimonia, le quali so, che v'anno dato impaccio, e daranno, o per detto d'alcuna creatura, voi non vi tirate mai a dietro, ma sempre perseverate ogni otta, che vedeste la cosa più freda, infino che vediamo spargere il sangue con dolci, et amorosi desiderii. Su, su Padre mio dolcissimo, e non dormiamo più; perocchè io odo novelle, che io non voglio più nè letto, nè stati. Io ò cominciato già a ricevere uno capo nelle mani mie, il quale mi fu di tanta dolcezza, chel cuore nol può pensare, nè lingua parlare, nè l'occhio vedere, nè l'orecchie udire. Andò el desiderio di Dio tra gli altri misterii fatti innanzi, i quali io non dico, che troppo sarebbe longo.

II. Andai a visitare colui che sapete, unde elli ricevette tanto conforto, e consolatione, che si confessò, e disposesi molto bene, e fecemisi promettere per l'amore di Dio, che quando fusse el tempo della giustitia io fussi con lui, e così promisi, e feci; poi la mattina innanzi la Campana andai a lui, e ricevette grande consolatione: menailo a udire la messa e ricevette la santa communione, la quale mai più aveva ricevuta. Era quella volontà accordata, e sottoposta alla volontà di Dio, e solo v'era rimasto uno timore di non essere forte in su quello punto; ma la smisurata, e affocata Bontà di Dio lo ingannò creandoli tanto affetto, e amore nel desiderio di Dio, che non sapeva stare senza lui, dicendo: Sta meco, et non mi abandonare, e così non starò altro che bene, e muojo contento, e teneva el capo suo in sul petto mio. Io allora sentiva uno giubilo, e uno odore del sangue suo, et non era senza l'odore del mio, el quale io desidero di spandere per lo dolce sposo Jesù, e crescendo el desiderio nell'anima mia, e sentendo il timore suo, dissi: Confortati fratello mio dolce, perocchè tosto giungiaremo alle nozze: tu v'andarai bagnato nel sangue dolce del figliuolo di Dio col dolce nome di Jesù, el quale non voglio, che t'esca mai dalla memoria, e io t'aspetto al luogo della giustitia. Or pensate, Padre, e Figliuolo, che il cuore suo perdette allora ogni timore, e la facia sua si trasmutò di tristitia in letitia e godeva, esultava e diceva: unde mi viene tanta gratia? Che la dolcezza dell'anima mia m'aspettarà al luogo santo della giustitia: vedete, che era giunto a tanto lume, che chiamava el luogo della giustitia santo, e diceva: Io andarò tutto giojoso e forte, e parrammi mille anni, che io ne venga, pensando, che voi m'aspettiate ine, e diceva parole tanto dolci, che è da scoppiare della Bontà di Dio. Aspettailo dunque al luogo della giustitia, e aspettai ivi con continua oratione e presentia di Maria e di Caterina vergine e martire, ma prima che io giognesse a lei io mi posi giù, e distesi el collo in sul ceppo, ma non vi venne, che io avessi pieno l'affetto di me: ivi suppregai, e

costrinsi, e dissi Maria, che io voleva questa gratia, che in su quello punto gli desse uno lume, e una pace di cuore, e poi el vedesse tornare al fine suo. Empissi allora l'anima mia tanto, che essendo ivi moltitudine del popolo non poteva vedere creatura per la dolce promessa fatta a me. Poi elli gionse come uno agnello mansueto, e vedendomi cominciò a ridere e volse, che io gli facesse el segno della Croce; e ricevuto el segno, dissi io giuso: alle nozze fratello mio dolce, che tosto sarai alla vita durabile. Posesi giù con grande mansuetudine, e io gli distesi el collo, e chinammi giù, e rammentalli el sangue dell'agnello. La bocca sua non diceva se non Jesù, e Caterina e così dicendo ricevetti el capo nelle mani mie, fermando l'occhio nella Divina Bontà, e dicendo: Io voglio. Allora si vedeva Dio, e Uomo, come si vedesse la chiarità del sole, e stava aperto, e riceveva el sangue; nel sangue suo uno fuoco di desiderio santo dato e nascosto nell'anima sua per gratia riceveva nel fuoco della Divina sua carità. Poichè ebbe ricevuto il sangue, e il desiderio suo, e elli ricevette l'anima sua, la quale mise nella bottiga aperta del costato suo pieno di misericordia, manifestando la prima verità, che per sola gratia, e misericordia elli el riceveva, e non per veruna altra operatione. O quanto era dolce, e inestimabile a vedere la Bontà di Dio con quanta dolcezza, e amore aspettava quell'anima partita dal corpo: voltò l'occhio della misericordia verso di lei, quando venne a intrare dentro nel costato bagnato nel sangue suo, el quale valeva per lo sangue del Figliuolo di Dio. Così ricevuto da Dio per potentia, fo potente a poterlo fare, e il Figliuolo Sapientia Verbo incarnato gli donò, e feceli participare el crociato amore, col quale elli ricevette la penosa, e obbrobiosa morte, per l'obedientia, che elli osservò del Padre, in utilità dell'umana natura, e generatione, e le mani dello Spirito sancto el serravano dentro, ma elli faceva, uno atto dolce da trare mille cuori, e non me ne maraviglio, perocchè gia gustava la Divina dolcezza: volsesi come fa la sposa quando è giunta all'uscio dello sposo suo, che volge l'occhio, e il capo

a dietro inchinando chi l'à accompagnata, e con l'atto dimostra segni di ringratiamento. Riposto che fu, l'anima mia si riposò in pace, e in quiete in tanto odore di sangue, che io non potevo sostenere di lavarmi el sangue, che mi era venuto addosso di lui. Oimè ! misera miserabile, non voglio dire più, rimasi nella terra con grandissima invidia, e parmi, che la prima pietra sia già posta, e però non vi maravigliate, se io non v'impongo altro, se non di vedervi annegati nel sangue, e nel fuoco, che versa el costato del Figliuolo di Dio. Or non più dunque negligentia figliuoli miei dolcissimi, poichè 'l sangue comincia a versare, e a ricevare la vita. Jesù dolce, Jesù amore.

LETTRE CLII.

A SOEUR BARTOLOMEA DELLA SETA.

Carissima figliuola in Cristo Jesù. Io Catarina serva, e schiava de' servi di Jesù Cristo scrivo a voi nel pretioso sangue suo con desiderio di vedervi sposa vera consecrata allo Sposo eterno. Conditione è della sposa di farsi una volontà con lo sposo suo, e non può volere più che egli voglia, e non pare che possa pensare altro che di lui. Or così pensate voi figliuola mia, che voi, che sete sposa di Cristo crocifisso, non dovete pensare, nè volere altro che lui, cioè non consentire a pensieri, che i pensieri non venissero, questo non ti dico, perciocchè nol potresti fare, nè tu, nè creatura, perocchè 'l dimonio non dorme mai; e questo permette Dio per far venire la sposa sua a perfetta sollicitudine, per farla crescere in virtù. Questa è la cagione, perchè Dio permette alcuna volta, che la mente rimane sterile, e tenebrosa, e attorniata di molte perverse cogitationi, che non parrà, che possa pensare Dio, nè ricordare a pena il nome suo. Guarda, che quando tu sentisse questo in te medesima, che tu non venga a tedio, nè a confusione disordinata, nè non lassare l'esercitio tuo, nè l'atto dell'oratione, perchel dimonio ti dicesse : Che ti leva questa

oratione, che non la fai con affetto, nè con desiderio? meglio ti sarebbe a non farla. Non lassare perciò, nè per questo venire a confusione, ma risponde virilmente : più tosto voglio esercitarmi per Cristo crocifisso, sentendo pena, tenebre, e battaglia, che non esercitarmi sentendo riposo; e pensa, che questa è la conditione de' perfetti, che se possibile li fusse di campare l'inferno, e avere diletto in questa vita, e con questo avere vita eterna, essi non la vogliano per questo affetto, tanto gli diletta di conformarsi con Cristo crocifisso; unde più tosto la vogliono per via di croce, e di pena, che senza pena. Or che maggiore diletto può avere la sposa, che essar conformata con lo sposo suo, e essar vestita d'uno simile vestimento? Unde perchè Cristo crocifisso nella vita sua non elesse altro, che croce, e pena, e di questo vestimento si vesti, però la sposa sua si reputa a beatitudine quando si vede vestita di questo vestimento; e perchè vede che lo sposo l'a amata si smisuratamente, però ella l'ama e ricevelo con tanto amore, e con tanto desiderio, che non è lingua sufficiente a poterlo narrare; e però la somma, e eterna Bontà per farla giogniare a perfettissimo amore, e avere umilità, permette le molte battaglie, e la mente asciutta, acciocchè la creatura ricognosca sè medesima, e vegga sè non essare, perocchè se ella fusse alcuna cosa si levarebbe la pena quando volesse, ma perchè ella non è, non può; unde cognoscendo sè s' umilia nel suo non essare, e cognosce la bontà di Dio, che li à dato l'essare per gratia, e ogni gratia, che è fondato sopra l'essare; ma tu mi dirai : quando io ò tanta pena, e tante battaglie, e tenebre, io non posso vedere altro, che confusione, e non pare, che io possa pigliare speranza veruna, tanto mi veggo misera. Rispondoti, figliuola mia, che se tu cercarai, trovarai Dio nella buona volontà, unde poniamo, che tu senta le molte battaglie, tu non senti però privata la volontà che ella non voglia Dio; anco questa è la cagione perchè si duole, e à pena, perchè teme d'offendare Dio. Debba dunque godere e esultare, e non venire a confusione per battaglie, vedendo che Dio li conserva

la buona volontà, e dagli dispiacimento del peccato mortale. E questo mi ricordo che udii dire una volta a una serva di Dio, che le fu detto dalla prima dolce Verità, unde essendo ella stata in grandissima pena e tentatione, e fra l'altre senti grandissima confusione, in tanto che 'l dimonio diceva : che sarai tu, che tutto el tempo della vita tua starai in queste pene, e poi averai lo inferno? Ella allora rispose con uno cuore virile e senza veruno timore, e con un odio santo di sè, dicendo : Non schifo pene, perciocchè io ò elette le pene per mio refrigerio, e se nell'ultimo mi desse l'inferno, non lassarò però che io non serva al mio Creatore, perciocchè io son colei che son degna di stare nell'inferno, perocchè io offesi la prima e dolce Verità ; unde se egli mi desse l'inferno, non mi fa ingiuria veruna, perciocchè io son sua. Allora il nostro Salvatore in questa dolce e vera umiltà levò le tenebre e le molestie delle dimonia, siccome fa quando cade la nuvila che rimane il sole, e di subbito gionse la presentia del nostro Salvatore; unde ella s'infondeva in uno fiume di lagrime, con uno caldo dolce d'amore diceva : O dolce e buono Jesù, e dove eri tu, quando l'anima mia era in tanta afflittione? rispondeva il dolce Jesù Agnello immaculato : io era presso di te ; perocchè io sono immobile e non mi parto mai dalla creatura, se già la creatura non si parte da me per peccato mortale. E questa stava in uno dolce ragionamento con lui, e diceva : Se tu eri con meco, come non ti sentivo? come può essare che stando il fuoco io non senta caldo? e io non sentiva altro che ghiaccio, tristitia e amaritudine, e parevami essare piena di peccati mortali? E egli rispondeva dolcemente, e diceva : Vuoi che io ti mostri, figliuola mia, come tu per quelle battaglie non cadevi in peccato mortale, e come io era presso di te? Dimmi qual è quella cosa che fa il peccato mortale? E solamente la volontà, perciocchè il peccato e la virtù stà nel consentimento della volontà, altrementi non è peccato, nè virtù, se non volontariamente fatto. Questa volontà non c'era, perciocchè se ella ci fusse stata, averesti preso diletto, e piaci-

mento nelle cogitationi del dimonio; ma perchè la volontà non c'era, doleviti e sostenevi pena per timore di non offendare. Adunque vedi che nella volontà stà il peccato e la virtù; unde io ti dico, che tu non debbi venire per queste battaglie a disordinata confusione, ma voglio che di queste tenebre tragga la luce del cognoscimento di te, nel quale cognoscimento tu acquisti la virtù dell' umiltà, e nella buona volontà godi e esulti, cognoscendo che io allora abito in te nascosamente, e la volontà t'è segno che io vi so, perciocchè se tu avessi mala volontà, non sarei in te per gratia, ma sai tu come allora io abito in te? in quello modo che io stetti in sul legno della croce, e quello modo tengo con voi, che tenne il Padre mio con meco.

Pensati, figliuola mia, che in su la croce io ero beato e ero doloroso: beato ero per l'unione della Natura divina nella Natura umana, e nondimeno la carne sostenne pena, perciocchè 'l Padre Eterno ritrasse a sè la potentia, lassandomi sostenere pena, ma non ritrasse l'unione che non fusse sempre unito con meco. Così ti pensa che per questo modo abito io nell'anima, perciocchè ritraggo spesse volte a me il sentimento, e non ritraggo la gratia, perocchè la gratia non si perde mai, se non per lo peccato mortale, come detto è. Ma sai tu perchè io fo questo? follo solo per farla venire a vera perfettione. Tu sai che l'anima non può essar perfetta, se non con queste due ale, cioè umilità e carità; unde l'umilità acquista per lo cognoscimento di sè medesima, nel quale ella viene nel tempo delle tenebre, e la carità s'acquista, vedendo che io per amore li ò conservata la santa e buona volontà. Unde io ti dico che l'anima savia vedendo che di questo esce tanta virtù, se ne fa poi sicura (e per altro non permetto al dimonio che vi dia delle tentationi), e terrà più caro quello tempo che veruno altro. Ora t'ò detto il modo, e pensa che questo tempo è di grande necessità per la salute vostra; perciocchè se l'anima alcuna volta non fusse sollicita delle molte tentationi, ella caderebbe in grandissima negligentia, e perderebbe l'esercitio del continuo desiderio e oratione, perocchè

nel tempo della battaglia sta più attenta per paura de'nemici, e fornisce la rocca dell'anima sua, ricorrendo a me che so la sua fortezza, ma la intentione del dimonio non è così, che permetto a lui che vi tenti per farvi venire a virtù, e egli vi tenta per farvi venire a disperatione : pensa chel dimonio tentarà uno che s'è posto a servirmi, non perocchè egli creda che egli caggia attualmente in quello peccato, perocchè già vede che eleggerebbe innanzi la morte che attualmente offendere : ma che fa? ingegnasi di farlo venire a confusione, dicendo : per questi pensieri e movimenti che ti vengono, neuno bene ti giova. Or vedi quanta è la malitia del dimonio, che nella prima battaglia non potendo vincere, nella seconda, col colore della virtù, spesse volte vince, unde io non voglio che seguiti mai la malitiosa sua volontà, ma voglio che pigli la volontà mia, come io t'ò detto, e questa è la regola che io ti do, e che io voglio, che tu insegni altrui quando bisogna. Or così dico a te, carissima figliuola mia, che io voglio che facci tu, e siami specchio di virtù, seguitando le vestigie di Cristo crocifisso. Bagnati nel sangue di Cristo crocifisso, e fa ch'io non voglio che cerchi, nè voglia altro chel Crocifisso, siccome sposa vera ricomprata del sangue di Cristo crocifisso. Ben vedi tu che tu sei sposa, e che egli t'à sposata, e te, e ogni creatura, e non con anello d'argento, ma con anello della carne sua. Vedi quello dolce parvolo, che in otto dì nella circoncisione, quando è circonciso si leva tanta carne quanta è una estremità d'anello. O abisso, e altezza inestimabile di carità, quanto ami questa sposa dell'umana generatione! O vita per cui ogni cosa vive! tu l'ai tratta dalle mani del dimonio che la possedeva come sua, e aiglila tratta dalle mani, pigliando el dimonio col lamo dell'umanità, e sposila con la carne tua; e il sangue ai dato per arra, e poi nell'ultimo svenando il corpo tuo ai dato il pagamento. Or t'inebbria, figliuola mia, e non cadere in negligentia, ma con vera sollicitudine ti leva, e con questo sangue spezza la durezza del cuore tuo per si fatto modo, che mai non si serri per veruna

ignorantia o negligentia più, nè per detto di veruna creatura. Non dico più. Permanete nella santa e dolce dilettione di Dio. Jesù dolce, Jesù amore.

LETTRE CLXIX.

A LAPA, SA MÈRE.

Carissima madre in Cristo dolce Jesù. La vostra indegna miserabile figliuola Caterina vi conforta nel pretioso sangue del Figliuolo di Dio. Con desiderio ò desiderato di vedervi madre vera non solamente del corpo, ma dell' anima mia, considerando me che essendo voi amatrice più dell' anima che del corpo, morrà in voi ogni disordinata tenerezza, e non vi sarà tanta fadiga il patire della presentia mia corporale, ma sarravi più tosto consolatione, e vorrete per onore di Dio portare ogni fadiga di me, considerando che si facci l'onore di Dio : facendo l'onore di Dio non è senza accrescimento di gratia e di virtù nell' anima mia. Sicchè bene è vero che essendo voi, dolcissima madre, amatrice più dell' anima che del corpo, sarete consolata e non sconsolata. Io voglio che impariate da quella dolce madre Maria, che per onore di Dio e salute nostra ci donò il Figliuolo morto in sul legno della santissima croce, e rimanendo Maria sola, poichè Cristo fu salito in cielo, rimase con li discepoli santi. E poniamo che Maria e i discepoli avessero grande consolatione, il partire fusse sconsolatione, nondimeno per la gloria e loda del Figliuolo suo, per bene di tutto l'universo mondo, ella consente e vuole che elli si partano, e più tosto elegge la fadiga del partire loro che la consolatione dello stare, solo per l'amore che ella aveva all' onore di Dio e alla salute nostra : o da lei voglio che impariate voi, carissima madre ! voi sapete che a me conviene seguitare la volontà di Dio, e io so che voi volete ch'io la seguiti. Sua volontà fu ch'io mi partissi, la quale partita non è stata senza misterio nè senza frutto di grande utilità. Sua volontà è stata

ch'io sià stata, e non per volontà d'uomo, e chi dicesse el contrario e il falso, e non è la verità; e così mi converrà andare, seguitando le vestigie sue in quel modo, e a quel tempo che piacerà alla sua inestimabile bontà. Voi, come buona e dolce madre, dovete essàre contenta e non sconsolata a portare ogni fadiga per onore di Dio, e salute vostra, e mia. Ricordovi che per li beni temporali voi il facevate, quando i vostri figliuoli si partivano da voi per acquistare la richezza temporale; ora per acquistare vità eterna, vi pare di tanta fadiga, che dite, che v'andarete a dileguare, se tosto io non vi rispondo. Tutto questo v'adiviene, perchè voi amate più quella parte che io ò tratta da voi, che quella che io ò tratta da Dio, cioè la carne vostra della quale mi vestite. Levate, levate un poco il cuore e l'affetto vostro in quella dolce e santissima croce, dove viene meno ogni fadiga; vogliate portare un poco di pena finita per fuggire la pena infinita che meritiamo per li nostri peccati. Ora vi confortate per amore di Cristo crocifisso, e non crediate d'essere abbandonnata nè da Dio, nè da me, anco sarete consolata e ricevarete piena consolatione, e non è tanto stata la pena, quanto sarà maggiore il diletto. Tosto ne verremo per la gratia di Dio, e non staremmo ora a venirne, se non fusse lo impedimento, che abbiamo avuto della infirmità grave di Neri; e anco il maestro Giovanni e fra Bartolomeo sono stati infermi. Altro non dico. Permanete nella santa e dolce dilettione di Dio. Jesù dolce, Jesù amore.

LETTRE CLXXXVI.

A CHARLES V, ROI DE FRANCE.

I. Carissimo signore e padre in Cristo dolce Gesù : Io Caterina, serva e schiava de' servi di Gesù Cristo, scrivo a voi nel pretioso sangue suo con desiderio di vedervi osservatore de' santi e dolci comandamenti di Dio, considerando me che in

altro modo non potiamo participare al frutto del sangue dell' Agnello immaculato, il quale Agnello dolce Gesù ci à insegnata la via, e così disse egli : Ego sum via, veritas et vita. Egli è il dolce maestro che ci à insegnata la dottrina, salendo in su la catedra della santissima croce. Venerabile padre, che dottrina e che via egli vi dà? La via sua è questa : pene, obbrobrj, vituperj, scherni e villanie; sostenere con vera patienza fame e sete; satollato d'obbrobrj, confitto e chiavellato in croce per onore del Padre e salute nostra ; che con la pena e obbrobrio suo à satisfatto alla colpa nostra e al nostro vituperio, nel quale era caduto l'uomo per lo peccato commesso : egli à restituite e punite le nostre iniquità sopra il corpo suo, e allo fatto solo per amore, e non per debito. Questo dolce Agnello, via nostra, à spregiato il mondo con tutte le delizie e stato suo, e à odiato il vitio e amata la virtù. Voi, come figliuolo e servo fedele a Cristo crocifisso, seguitate le vestigie sue e la via, la quale egli v'insegna, cioè che ogni pena, tormento e tribulatione che Dio permette che il mondo vi faccia, portate con vera patienza, perocchè la patienza non è vinta, ma essa vince il mondo. Siate, siate amatore delle virtù, fondato in vera e santa giustitia, e spregiatore del vitio. Tre cose vi prego singulari, per l'amore di Cristo crocifisso, che facciate nello stato vostro. La prima si è che spregiate il mondo e voi medesimo con tutti i diletti suoi, possedendo voi il reame vostro, come cosa prestata a voi, e non vostra, perocchè voi sapete bene che nè vità, nè sanità, nè ricchezza, nè onore, nè stato, nè signoria non è vostra ; che, se ella fusse vostra, voi la potreste possedere a vostro modo ; ma talora vuole essere l'uomo sano, che gl' è infermo ; ò vivo, che gl' è morto ; ò ricco, che egli è povero ; ò signore, che egli è fatto servo e vassallo ; e tutto questo è, perchè elle non sono sue, e non le può tenere, se non quanto piace a colui che gli el' à prestate. Adunque bene è simplice colui che possiede l'altrui per suo : drittamente egli è ladro e degno della morte ; e però prego voi che come savio facciate come buono dispensatore, possedendo

come cose prestate a voi, fatto per lui suo dispensatore. L'altra cosa è che voi manteniate la santa e vera Giustitia, e non sia guasta, nè per amore proprio di voi medesimo, nè per lusinghe, nè per veruno piacere d'uomo, e non tenete occhio che i vostri officiali facciano ingiustitia per denari, tollendo la ragione a povarelli; ma siate padre de' povari, si come distributore di quelli che Dio v'à dato. E vogliate che i difetti che si truovano per lo reame vostro siano puniti e la virtù esaltata, però tutto questo partiene alla divina giustitia di fare. La terza cosa si è d'osservare la dottrina che vi dà questo maestro in croce che è quella cosa che più desidera l'anima mia di vedere in voi, ciò è l'amore e dilettione col prossimo vostro, col quale tanto tempo avete avuto guerra, però che voi sapete bene che, senza questa radice dell' amore, l'arbore dell' anima vostra non farebbe frutto, ma seccarebbesi, non potendo trarre a se l'umore della gratia, stando in odio.

II. Oimè! carissimo Padre, che la prima dolce Verità vi lo insegna, e lassa per comandamento d'amare Dio sopra ogni cosa, e il prossimo come sè medesimo. Egli vi diè l'esemplo pendendo in sul legno della santissima croce, gridando i giudei crucifige : e egli grida con voce umile e mansueta : Padre perdona a costoro che mi crucifigono, che non sanno che si fare. Guardate la sua inestimabile carità, che non tanto che egli perdoni, ma gli scusa dinanzi al Padre. Che esemplo e dottrina è questa; che il giusto che non à in sè veleno di peccato sostenga dall'ingiusto per punire le nostre iniquità! O quanto si debba vergognare l'uomo che seguita la dottrina del dimonio e della sensualità, curandosi più d'acquistare ricchezze del mondo e di conservarle! che tutte sono vane, e passano come il vento; che dell'anima sua e del prossimo suo, che stando in odio col prossimo à odio con sè medesimo, perchè l'odio il priva della divina carità : bene è stolto e cieco che egli non vede, che col coltello dell'odio del prossimo suo uccide sè medesimo. E però vi prego e voglio che seguitate Cristo crocifisso, e siate amatore della salute del prossimo vo-

stro, dimostrando di seguitare l'Agnello, che per fame dell' onore del Padre e salute dell' anime elesse la morte del corpo suo. Così fate voi, signor mio, non curate di perdere della sustantia del mondo, che il perdere vi sarà guadagno, purchè potiate pacificare l'anima vostra col fratello vostro. Io mi maraviglio come voi non ci mettete, etiandio se fusse possibile, la vita, non tanto che le cose temporali, considerando tanta distruttione dell'anime e de' corpi, quanta è stata, e quanti religiosi, donne e fanciulle sono state vituperate, e cacciate per questa guerra. Non più per l'amore di Cristo crocifisso. Non pensate voi, che se voi non fate quello che voi potete, di quanto male voi sete cagione? Male nei cristiani, e male negl'infedeli, perocchè la briga vostra à impacciato e impaccia il misterio del santo passaggio: che se non ne uscissi altro male che questo, mi pare che doviamo aspettare il divino giudicio. Io vi prego che non siate così più operatore di tanto male, e impacciatore di tanto bene, quanto è la ricuperatione della terra santa, e di quell'anime tapinelle che non participano il sangue del Figliuolo di Dio. Della qual cosa vi dovereste vergognare voi e li altri signori cristiani, che grande confusione è questa dinanzi agli uomini, e abominatione dinanzi a Dio, che si facci la guerra sopra il fratello e lascisi stare il nimico, e vogliasi torre l'altrui e non racquistare il suo. Non più tanta stoltitia e cecità. Io vi dico da parte di Cristo crocifisso che non indugiate più a far questa pace. Fate la pace, e tutta la guerra mandate sopra gl'infedeli; ajutate a favoreggiare e a levar su l'insegna della santissima croce, la quale Dio vi richiederà a voi e agli altri nell'ultima estremità della morte di tanta negligentia e ignorantia, quanta ci si è commessa e commette tutto di. Non dormite più, per l'amore di Cristo crocifisso e per la vostra utilità questo poco del tempo che ci è rimaso; perocchè il tempo è breve e dovete morire, e non sapete quando. Cresca in voi uno fuoco di santo desiderio a seguitare questa santa croce, e a pacificarvi col prossimo vostro; e per questo modo seguita-

rete la via e la dottrina dell'Agnello svenato derelitto in croce, e osservarete i comandamenti. La via seguitarete, portando con patientia le ingiurie che vi sono state fatte; la dottrina in reconciliarvi col prossimo, e l'amore di Dio, manifestandolo con seguitare la santissima croce nel santo e dolce passaggio, nel quale mi pare che il vostro fratello missere lo duca d'Angiò, per l'amore di Cristo vuole prendere a faticarsi in questa santa operatione. Sarebbe da farsi coscientia, se per voi rimanesse tanto dolce e santo misterio. Or in questo modo seguitarete le vestigie di Cristo crocifisso, adempirete la volontà di Dio è mia, e i comandamenti suoi, che vi dissi che io desiderava di vedervi osservatore de' comandamenti santi di Dio. Non dico più. Perdonate alla mia presuntione. Permanete nella santa e dolce dilettione di Dio. Gesù dolce. Gesù amore.

LETTRE CXCVII.

AU COMITÉ DES HUIT DE LA GUERRE, A FLORENCE.

I. Carissimi Padri e fratelli in Cristo Gesù. Io Caterina serva e schiava de' servi di Gesù Cristo, scrivo a voi nel pretioso sangue suo con desiderio di vedervi veri figliuoli umili e obedienti al Padre vostro sì, e per sì fatto modo, che voi non volliate mai el capo addietro, ma con vero dolore e amaritudine dell'offesa fatta al Padre, però che se colui che offende non si rileva con dolore dell'offesa fatta, non è degno di ricevere misericordia, e io v'invito a vera umiliatione di cuore non vollendo el capo a dietro, ma andando innanzi seguitando il proponimento santo che cominciate, crescendolo ogni dì perfattamente; se volete esser ricevuti nelle braccia del Padre, come figliuoli morti dimanderete la vita, e io spero per la bontà di Dio che voi l'averete, purchè voi vi vogliate bene umiliare e cognoscere i difetti vostri.

II. Ma io mi lagno fortemente di voi, se egli è vero quello che di qua si dice, cioè che voi abbiate posta la presta a'chie-

rici. Se questo è vero, egli à grandissimo male per due modi : l'uno perchè ne offendete Dio, perocchè nol potete fare con buona coscientia. Ma pare a me che voi perdiate la coscientia e ogni cosa buona, e non pare che s'attenda ad altro che a beni sensitivi e transitorj che passano come el vento. E non vediamo che noi siamo mortali e doviamo morire, e non sapiamo el quando ; e però è grande stoltitia di tollersi la vita della gratia, e esso medesimo darsi la morte. Non voglio che facciate più così, che a questo modo volgereste el capo a dietro; e voi sapete che colui che comincia non è degno di gloria, ma la perseverantia infino al fine. Così vi dico che voi non verreste in effetto della pace, se non con la perseverantia della umiltà, non facendo più ingiuria, nè scandalo a' ministri e sacerdoti della santa Chiesa. E questa è l'altra cosa ch' io vi dicevo che v' era nociva e male, e oltra al male che si riceve per l'offesa di Dio, come detto è, dico che questo è guastamento della vostra pace, perocchè sapendolo el Padre santo concepirebbe maggiore indignatione verso di voi. E questo è quello che à detto alcuno de' cardinali che cercano e vogliono la pace volontieri, sentendo ora questo dicono non pare che questo sia vero che egli vogliano pacificarsi, perchè se fusse vero si guardarebbono d'ogni minimo atto che fosse contra la volontà del santo Padre e ai costumi della santa Chiesa. Credo che queste simili parole possa dire el dolce Cristo in terra e à ragione, e cagione di dirlo se egli el dice. Dicovi, carissimi Padri, e pregovi che non vogliate impedire la gratia dello Spirito Santo, la quale non meritandola voi, per la sua clementia è disposto a darvela, e a me fareste vergogna e vitupèrio, che non ne potrebbe escir altro che vergogna e confusione, dicendoli una cosa e voi ne facessi un'altra ; pregovi che non sia più, anco v'ingegnate in detto e in fatto di dimostrare che voi vogliate pace, e non guerra.

III. Ho parlato col santo Padre ; udimmi per la bontà di Dio e sua gratiosamente, mostrando d'avere affettuoso amor della pace, facendo come fa il buon Pàdre, che non raguarda

tanto all'offesa del figliuolo, che egli à fatta a lui, ma raguarda se egli è umiliato per poterli fare piena misericordia. Quanto egli ebbe singolare letitia, la lingua mia non il potrebbe narrare, avendo ragionato con lui buono spatio di tempo, nella conclusione delle parole disse, che essendo quello che io gli ponevo innanzi di voi, egli era acconcio di ricevervi come figliuoli e di farne quello che ne paresse à me. Altro non dico quì. Altra risposta assolutamente non pare al santo Padre che si dovesse dare infino che vostri ambasciatori non giungessero. Maravigliomi che anco non sono giunti; come saranno giunti, io sarò con loro, e poi sarò col santo Padre, e come trovarò la dispositione così vi scriverò; ma voi con le vostre preste, e novelle m'andate guastando ciò che si semina. Non fate più così per l'amore di Cristo crocifisso e per la vostra utilità. Non dico più. Permanete nella santa e dolce dilettione di Dio. Gesù dolce, Gesù amore.

LETTRE CCVI.

AUX ANCIENS DE LUCQUES.

I. A voi dilettissimi e carissimi fratelli in Cristo dolce Gesù, io Caterina serva e schiava de' servi di Gesù Cristo, scrivo nel pretioso sangue suo con desiderio di vedervi pieni della divina gratia e lume di Spírito Santo; considerando me che senza questo lume non possiamo andare: sapete, fratelli carissimi, che noi siamo in via peregrini, e viandanti in questa tenebrosa vita; noi siamo ciechi per noi medesimi. Come dunque potrà andare el cieco per la via, che è molto dubbiosa senza guida, che egli non caggia? Adunque ci è bisogno di avere el lume, e la guida che c'insegni: Ma confortatevi, fratelli carissimi, che non ci bisogna dubitare, perchè Dio per la sua infinita bontà ci à dato el lume del cognoscimento, onde l'uomo cognosce che la virtù e il servire al suo Creatore li dà vita; e'l vitio e peccato, e l'amore proprio di sè medesimo,

e la superbia in cercare, e tenere, e possedere le cose del mondo, e li stati suoi ingiustamente, cioè con poco timore e onore di Dio, vede, che questo gli dà la morte, e fallo degno dell'eterna dannatione. Dico che c'è data ta guida, cioè l'Unigenito Verbo incarnato Figliuolo di Dio, che c'insegna, perchè modo dobbiamo andare per questa via cotanto lucida.

II. Sapete che elli dice : Io sono via, verità e vita; chi va per me non va per le tenebre, ma va per la luce. Elli è verità, che non à in sè bugia. E che via à fatta questo dolcissimo maestro? A fatta una via d'odio e d'amore. Odio à avuto, e dispiacimento del peccato; si, e per si fatto modo, che ne fece vendetta sopra il corpo suo con molte pene, scherni, stratij e rimproverj, morte e passione, non per sè, che in sè non era veleno di peccato, ma solo in servitio della creatura, per satisfare alla colpa commessa; rendelli el lume della gratia, e tolsegli la tenebre, che per lo peccato era entrata nell'anima. Insegnaci dunque la via d'andare per odio, e dispiacimento del vitio e del peccato, e per l'amore proprio, el quale è quella tenebre, onde viene ogni tenebre spiritualmente e temporalmente. Colui, che ama sè per sè, non si cura del danno del fratello suo, nè del vituperio e offesa di Dio, però che non raguarda altro che a sè medesimo d'amore sensitivo, e non ragionevole, e questa è la cagione, che li stati del mondo non bastano, perchè non s'attende all'onore di Dio e alla giustitia santa, altro che a sè medesimo.

III. Venne dunque questo dolce Gesù, e acci insegnata la via d'avere in odio, e dispiacimento questo amore proprio tanto pericoloso, acci dato el lume dell'amore della sua verità però che l'amore di Dio, e della virtù santa è un lume, che tolle ogni tenebre d'ignorantia, donaci vita e tolleci la morte; dacci una fortezza sicura e fortezza contra ogni avversario e nemico nostro, perchè, come dice S. Paolo : Se Dio è con noi, chi sarà contra noi? Non dimonio, nè creatura ci potrà tollere questo bene e vero lume, che ci à a conservare la gratia nell'anima, e anco lo stato, e la signoria sua. Elli è po-

tente lo Dio nostro dolce a volerci, e poterci conservare, e trarre delle mani de' nemici nostri, purchè voi attendiate all'onor suo, e all'esaltatione della Santa Chiesa, la quale è l'esaltatione nostra, perchè in altro non riceve l'anima vita se non in essa Chiesa.

IV. Questo dolce Gesù, el quale s'è fatto a noi via e insegnatore, e nostro conducitore, non guardò mai altro se non all'onore del Padre e alla salute nostra, e prese per sposa la Santa Madre Chiesa, ine messe il frutto, e il caldo del sangue suo quasi per medicina delle nostre infirmitadi : ciò sono i sacramenti della Chiesa, che anno ricevuta vita nel sangue del Figliuolo di Dio, el quale fu sparto con tanto fuoco d'amore; e pensate che nel fuoco della sua carità. Egli à si fermata questa sposa in sè, e tutti coloro, che a essa stanno appoggiati, e fannosi suoi figliuoli legittimi, che eleggono innanzi cento migliaja di volte la morte, prima che mutare el passo senza lei, che non sarà dimonio, nè creatura, che le possa tollere, che ella non sia eternalmente, che ella non sia durabile questa venerabile e dolcissima sposa. E se voi mi dicesse : Pare che ella vengasi meno, e non pare che possa ajutare sè, non tanto chè i figliuoli suoi; dicovi che non è così, ma e pare bene all'aspetto di fuori; oh! raguarda dentro e ritruoveravvi quella fortezza, della quale el nemico suo è privato.

V. Voi sap etebene che Dio è colui che è forte, e ogni fortezza e virtù procede da lui; questa fortezza non è tolta alla sposa, nè questo adjutorio forte e fermo che non l'abbi. Ma i nemici suoi che fanno contro a lei, anno perduto questa fortezza e adjutorio, però che come membri putridi tagliati sono dal capo loro; onde subito che el membro è tagliato, si è indebilito. Stolto dunque e matto è colui, el quale è uno piccolo membro e vuol fare contro un gran capo, e specialmente quando vede che prima verebbe meno el cielo, e la terra, che venisse meno la virtù sua di questo capo. E se diceste: Io non so, io veggo pure le membra, che prosperano, e vanno innanzi: Aspetta un poco, che debba andare, nè può andare

così ; perocchè dice lo Spirito Santo nella Scrittura Santa : In vano s'affadiga colui che guarda la città ; che ella non venga meno, se Dio non la guarda. Adunque non può durare, che ella non venga meno, e non sia destrutta l'anima e 'l corpo, però che sono privati di Dio per gratia, che la guarda perchè anno fatto contro la Sposa sua, dove si riposa Dio, che è somma fortezza. Non c'inganni dunque verun timore servile, però che el timore servile su quello, che ebbe Pilato, el quale per paura di non perdere la signoria, uccise Cristo, e per la sua ignorantia perdè lo stato dell'anima e del corpo ; ma se avesse mandato innanzi el timore di Dio, non cadeva in tanto inconveniente.

VI. Adunque io vi prego per l'amore di Cristo crocifisso, fratelli carissimi e figliuoli della Santa Chiesa, che sempre stiate fermi, e perseveranti in quella che avete cominciato e non vi muova nè dimonio, nè creatura, che sono peggio, che dimonj, li quali drittamente anno preso l'officio loro, che non basta el male loro, ma vanno invitando, e ritraendo coloro, che vogliono essere, e sono stati figliuoli. Non vi muovete per veruno timore di perdere la pace, e lo stato vostro, nè per minacce, che questi dimonj facessino a voi, però che non vi bisogna, ma confortatevi con un dolce, e santo ringratiamento ; che Dio v'à fatto gratia e misericordia ; perocchè non sete sciolti dal capo, e da colui, che è forte, e non sete legati nel membro debile e putrido tagliato dalla sua fortezza. Guardate , guardate , che questo legame voi non faceste ; prima eleggete ogni pena, e vada sempre innanzi el timore, e l'offesa di Dio oltr'a ogni altra pena, e non vi bisognerà poi temere. Ma io godo e esulto in me della buona fortezza, che infin a qui avete avuta d'essere stati forti, e perseveranti, e obbedienti alla Santa Chiesa. Ora udendo el contrario mi contristai fortemente, e però ci venni da parte di Cristo crocifisso per dire a voi che questo non dovete fare per veruna cosa che sia ; e sappiate, che se questo faceste per conservarvi, e aver pace, voi caderesti nella maggior guerra e ruina, che avesse

mai l'anima e 'l corpo. Or non cadete dunque in tanta ignorantia, ma siate figliuoli veri e perseveranti. Voi sapete bene se'l Padre à molti figliuoli, e solo l'uno rimanga fedele a lui, a colui darà la eredità. Questo dico, che se solo vi rimanesse fermi state in questo campo, e non vollete el capo adietro, che per la gratia di Dio ancora ce n'è rimaso un'altro: Ciò sono i Pisani nostri vicini, che colà dove voi vogliate star fermi e perseveranti, mai non vi verranno meno, ma sempre vi ajutaranno, e difenderanno da chi vi volesse fare ingiuria infino alla morte. Oimè! dolcissimi fratelli quale sarà quello dimonio, che possa impedire questi due membri, che sono legati per non offendere Iddio nel legame della carità, appoggiati e stretti nel corpo suo? Non veruno.

VII. Abbiamo dunque a cercare el lume, del quale io prego la somma e eterna bontà e verità, che n'adempi e vesta l'anima vostra; però che se questo sarà in voi, non temo, che facciate el contrario, di quello che io vi prego, e dico da parte di Cristo, cioè di fare altro per lo avvenire, che abbiate fatto per lo tempo passato. Non dico più. Permanete nella santa e dolce dilettione di Dio. Gesù dolce, Gesù amore.

LETTRE CCXII.

A ANDRÉ VANNI.

I. Carissimo figliuolo in Cristo dolce Gesù. Io Caterina serva e schiava de' servi di Gesù Cristo, scrivo a voi nel pretioso sangue suo con desiderio di vedervi giusto e buono rettore, acciò che si compia in voi l'onore di Dio e il desiderio vostro, el quale so, che Dio vi à dato buono per la sua misericordia, ma non veggo el mondo, che noi potessimo ben reggere altrui, se prima non reggiamo noi medesimi; quando l'anima regge sè, regge altrui con quel medesimo modo; però che ama el prossimo suo con quell'amore, che ama sè medesimo si come la carità perfetta di Dio genera la perfetta carità

del prossimo, così con quella perfettione, che l'uomo regge sè, regge i sudditi suoi. In che modo regge sè medesimo colui, che teme Dio? E con che giustitia? El modo suo è questo.

II. Che con lume di ragione egli ordina le tre potentie dell'anima, e con quell'ordine regola tutta la vita sua spiritualmente e corporalmente in ogni luogo, stato e tempo, che egli è giustamente. Ordina la memoria a ritenere i beneficj di Dio e l'offese che lui a fatte al sommo bene. Ordina l'intelletto a vedere l'amore con che Dio à date le gratie e a cognoscere la dottrina della sua verità; così ordina la volontà ad amare l'infinita bontà di Dio, la quale lui à veduta e cognosciuta col lume dell'intelletto; e perchè egli à cognosciuto che Dio debba essere amato dalle sue creature con tutto el cuore, con tutto l'affetto e con tutte le forze nostre, poi saglie sopra la sedia della coscienza per tenervi ragione, quando vede che la sensualità volesse guastare questo dolce e glorioso ordine, e se per illusione del dimonio, ò per la propria fragilità fusse guasta, ò impedita la perfettione, che da questo santo ordine, egli ne fa giustitia come alluminato che a ciascuno dà el debito suo. Onde, se la sensualità gitta el colpo mortale, morte ne riceve, tagliando el capo alla propria perversa volontà col coltello dell'odio del vitio, e coll'amore della virtù. Poi la giustitia secondo la gravezza della colpa disciplina il disordinato affetto dell'anima, facendoli pagare quella condennagione, che egli è posta per la divina giustizia. Che condennagione è questa e perchè modo è data? Dicolo: che'l appetito sensitivo, el quale cerco lo stato, le dignità e le richezze del mondo, la ragione giusta vuole, che egli desideri e abbracci la vergogna, spregi la dignità e cerchi la viltà, vuole che lo abbandoni la richezza volontariamente, e sposisi alla povertà, sidisi di Dio e non di sè, nè delli stati del mondo, i quali non anno fermezza, nè stabilità veruna. E se questo perverso appetito cerca la puzza dell'immonditia, la giustitia l'à obligato, e costringelo a cercare, e dilettarsi della purità. Se vuole superbia, gli dà l'umiltà, e per la infedelità la fede, per l'avaritia la lar-

ghezza della carità, per l'odio e dispiacere del prossimo, la benevolenza; allo imprudente la prudentia, e così tutte le virtù sono quelli bandi e condennagioni, che il giudice in su la sedia della coscientia giudica che si diano all'affetto dell'anima per punire l'appetito sensitivo, e per distruggere l'affetto del vitio, decapitando la propria volontà, come detto è. Or così tiene ragione all'anima, rendendole el debito della virtù, e alla posta in signoria come donna, e la sensualità tiene come serva; per questo modo rende el debito dell'onore a Dio, e la dilettione della carità al prossimo.

III. El luogo dove debba stare è la casa del cognoscimento di sè e della bontà di Dio in sè, misurando con quella misura altrui, con la quale vuole essere misurato egli, lavando spesso la faccia dell' anima d'ogni macula di peccato nel sangue di Cristo col mezzo della pura ē santa confessione, nutricandola del cibo degli angioli, cioè del sacramento dolce del corpo e del sangue di Gesù Cristo, tutto Dio e tutto Uomo, el quale ogni fedele cristiano è tenuto di prendere almeno una volta l'anno; chi el vuol più, più el pigli, ma non meno, e per neuna cosa el debba el uomo lassare nè giusto nè peccatore, perocchè, se il peccatore non è disposto, egli si debba disponere; se egli è giusto, per umiltà non debba lassare, dicendo : Io non son degno di tanto misterio; quando io me ne sentirò più degno, io mi comunicarò. Non debba far così, ma debba pensare che mai per sue giustitie non ne sarebbe degno, e quando se ne facesse degno, allora sarebbe indegno, ammantellarebbe la superbia col mantello dell' umiltà. Ma Dio è degno di far noi degni, e però nella dignità sua el dobbiamo ricevere, e conviencelo ricevere in due modi, cioè attualmente e mentalmente, cioè col santo, vero e affocato desiderio; e questo desiderio non vuol' essere solamente all' atto della communione, ma in ogni tempore e in ogni luogo, si come cibo che si prende per dar vità di gratia all' anima. Tutto questo, che la santa giustitia detta, procede dall' ordine che con giusta ragione diè e osservò nelle tre potentie dell' anima sua. Poichè

l'à ne sè l'amministra al prossimo suo coll' oratione e con la parola, e con la buona e santa vità. E se egli è uomo, che abbi a reggere, si come egli è osservatore della legge in sè, cosi vuole che sia osservata per li sudditi; e acciocchè l'osservi con zelo di giustitia, punisce quelli che trepassano; onde si come egli à punita in sè la propria sensualità, che ribellava alla legge divina, così avendo a reggere i corpi de' sudditi gli vuole punire quando non osservano la legge civile, e gli altri statuti e ordinationi buone, fatte per quelli che anno avuto a reggere e governare, e secondo che vuole l'ordine della giustitia, così dà poco e assai, secondo che chiede la ragione.

IV. Questa giustitia non vuole essere contaminata nè diminuta per timore di pena nè di morte corporale, non per minace nè per lusinghe, non per piacere delle creature o per sustanza temporale, nè rivendere l'onore nè le carni delli uomini per denari, si come fanno quelli che ingiustamente vivono senza veruno ordine ò lume di ragione; ma il giusto per veruna cosa la lassa, anco giusta el suo potere l'osserve, cercando in ciò che egli à a fare l'onore di Dio, la salute dell' anima e il bene universale d'ogni persona, consigliando schiettamente e mostrando la verità quanto gli è possibile. Cosi debba fare a voler mantenere sè e la città in pace, e conservare la santa giustitia, che solo per la giustitia, la quale è mancata, sono venuti e vengono tanti mali; e però io con desiderio di vederla in voi, e mantenerla nella città nostra, reggerla e governarla con ordine, dissi che io desideravo di vedervi giusto e vero governatore, la qual giustitia se prima non si comincia da sè stesso, come detto è, gia mai nel prossimo non la potrebbe osservare in veruno stato che fosse. Adunque v'invito e voglio che con ogni sollecitudine ordiniate sempre voi medesimo come detto è, acciocchè facciate compitamente quello, perchè la divina bontà ora vi à posto. Ponetevi sempre Dio dinanzi agli occhi vostri in tutte le cose che avete fare con vera umiltà, acciocchè Dio sia gloriato in voi. Permanete nella santa e dolce dilettione di Dio. Gesù dolce, Gesù amore.

LETTRE CCXV.

A BUONACORSO DI LAPO, MEMBRE DU GOUVERNEMENT DE FLORENCE.

I. Carissimo fratello in Cristo dolce Gesù. Io Caterina serva e schiava de' servi di Gesù Cristo, scrivo a voi nel pretioso sangue suo, con desiderio di vedere voi, e li altri vostri signori pacificare il cuore e l'anima vostra nel dolcissimo sangue suo, nel qual sangue si spegne ogni odio e guerra, e abbassasi ogni superbia dell'uomo; però che nel sangue l'uomo vede Dio umiliato a sè, prendendo la nostra umanità, la quale umanità è aperta e confitta, e chiavellata in croce, sì che per li forami del corpo di Cristo crocifisso esce, e versa el sangue sopra di noi, e acci ministrato da' ministri della Santa Chiesa. Pregovi per l'amore di Cristo crocifisso, che voi riceviate el tesoro del sangue, el quale v'è dato dalla Sposa di Cristo : pacificatevi, pacificatevi con lei nel sangue, cognoscete le colpe e l'offese vostre fatte contra lei; però che chi cognosce la colpa sua, e mostra in effetto che si cognosca, e sia umiliato, riceve sempre misericordia; ma chi el mostra solo con la parola, e non va più oltre con le operationi, non la trova mai; questo non dico tanto per voi, quanto per li altri, che in questo difetto cadessero.

II. Oimè! oimè! carissimo fratello, io mi doglio de' modi, che sono tenuti in dimandare la pace al santissimo Padre; che s'è mostrato più la parola, che l'effetto. Questo dice perchè quando io venni costà a voi e a' vostri signori, mostrando nelle parole che fossero emendati della colpa commessa, parendo che si volesse umiliare, chiedendo misericordia al santo Padre, dicendo io a loro; vedete, signori, se voi avete intentione d'usare ogni umiltà in fatto, e in detto, e che io v'offeri come figliuoli morti dinanzi al Padre vostro, io m'affadigherò, in quanto questo vogliate fare, per altro modo io non v'andarei. Et egli mi risposero, che erano contenti. Oimè!

oimè! carissimi fratelli, questa era la via e la porta per la quale vi conveniva entrare, e verun'altra ce n'è; e se fosse seguitata questa via in effetto, come con la parola, voi avereste avuta la più gloriosa pace, che avesse mai persona. E non dico questo senza cagione, però che io so la dispositione del santo Padre come ella era fatta: ma poichè noi comminciamo a escire della via, seguitando i modi astuti del mondo, facendo altro in effetto, che pria non s'era porto con la parola, à dato materia al santo Padre non di pace, ma di più turbatione, però che venendo di qua i vostri ambasciatori, non tennero quel modo debito, che l'era fatto tenere per li servi di Dio. Voi sete andati con modi vostri, e mai con loro non potei conferire, si come diceste a me, che direste a loro quando chiesi la lettera della credentia, cioè che noi conferissemo insieme d'ogni cosa, dicendo, noi non crediamo che questo si faccia mai per altra mano che de' servi di Dio, e si è fatto tutto el contrario. Tutto è perchè non ci è anco il vero cognoscimento de' difetti nostri; e avveggomi che le parole umili procedevano più per timore e per bisognò che per affetto d'amore o di virtù; però che se fosse stato in verità il cognoscimento della colpa commessa, averebbe risposto l'operatione al suono della parola, e i vostri bisogni, e quello, che volevate dal santo Padre, avereste posto nelle mani de' veri servi di Dio, i quali sarebbero stati quei mezzi, che averebbero si dirizzati li mandati vostri, e quelli del santo Padre, che voi avereste avuta buona concordia. Non l'avete fatto, della qual cosa ò avuta grande amaritudine per l'offesa di Dio e danno nostro; ma voi non vedete quanto male e quanti inconvenienti ne vengono per la vostra ostinatione, e per lo stare fermo nel vostro proponimento.

III. Oimè! oimè! scioglietevi del legame della superbia e legatevi coll'umile Agnello, e non vogliate spregiare, nè fare contra el vicario suo. Non più così per l'amore di Cristo crocifisso; non temete a vile el sangue suo; quello che non s'è fatto per lo tempo passato, fatelo per lo presente. Non pigliate

amaritudine, nè sdegno, se vi paresse che il Padre santo dimandasse quello che vi paresse molto duro e impossibile a fare; egli vorrà però altro che la vostra possibilità, ma egli fa come vero Padre che batte el figliuolo quando l'offende; fagli gran reprensione per farlo umiliare, e cognoscere la colpa sua, e il buono figliuolo non si sdegna contr'al Padre, perchè, vede che ciò che fa, fa per amor suo, e però quanto più el caccia, più torna a lui, chiedendo misericordia sempre. Così dico a voi da parte di Cristo crocifisso, che tante volte, quante foste spregiati dal nostro Padre Cristo in terra, tante volte fuggite a lui, lassatelo fare, che egli à ragione. Ecco che ora ne viene alla Sposa sua, cioè al luogo di S. Pietro e S. Paulo : fate che subito corriate a lui con vera umiltà di cuore e emmendatione delle colpe vostre, seguitando el santo principio, con lo quale cominciaste. Facendo così, averete pace spirituale e corporale, e tenendo altro modo, i nostri antichi non ebbero tanti guai, quanti averemo noi : però che chiamaremo l'ira di Dio sopra di noi, e non participaremo al sangue dell'agnello. Non dico più. Sollecitate quanto potete ora, che il santo Padre sarà a Roma. Io ò fatto, e farò ciò, che potrò infino alla morte per onore di Dio e per pace vostra, e perchè si levi via questo mezzo, perchè impedisce el santo e dolce passaggio, che se non n'escisse altro male, siamo degni di mille inferni. Confortatevi in Cristo nostro dolce Gesù, che io spero per la sua bontà, che se vorrete tenere quel modo che dovete voi, averete buona pace. Permanete nella santa e dolce dilettione di Dio. Gesù dolce, Gesù amore.

LETTRE CCXLVI.

A SANO DI MACO.

I. Carissimi figliuoli in Cristo dolce Jesù. Io Caterina serva e schiava di Gesù Cristo, scrivo a voi nel pretioso sangue suo con desiderio di vedervi figliuoli veri, che realmente serviate

el dolce nostro Salvatore, acciò che più sollecitamente rendiate gratie e lode al nome suo.

II. O figliuoli carissimi, Dio à udito el grido e la voce de servi suoi che tanto tempo anno gridato nel cospetto suo, e il mughio che tanto tempo à gridato sopra i figliuoli morti. Ora sonno risuscitati, e dalla morte sonno venuti alla vita, e dalla cecità alla luce. O figliuoli carissimi, e zoppi vanno, e sordi odono; l'occhio cieco vede, e i muti parlano, gridando con grandissima voce : pace, pace, pace con grande allegrezza, vedendosi tornare essi figliuoli nell'obbedientia e gratia del Padre, pacificate le menti loro. E come persone che gia cominciano a vedere dicono : gratia sia a te, signore, che ci ai pacificati col nostro santo Padre. Ora è chiamato santo l'Agnello dolce Cristo in terra, dove prima era chiamato eretico e patarino. Ora l'accettano per Padre, dove prima el rifiutavano; non me ne meraviglio; però che la nuvila è caduta, e è rimaso el tempo sereno. Godete, godete, carissimi figliuoli, con dolcissimo pianto di ringratiamento dinanzi al sommo ed eterno Padre : non chiamandovi contenti a questo, ma pregandolo che tosto levi el gonfalone della santissima croce; godete e esultate in Cristo dolce Gesù; scoppino e cuori nostri di vedere la larghezza dell'infinita bontà di Dio. Ora è fatta la pace, malgrado di chi la voleva impedire. Sconfitto è il dimonio infernale. Sabbato sera giunse l'ulivo a un'ora di notte, e oggi a vespero giunse l'altro.

III. E sabbato sera l'amico nostro con un compagno fu preso, sì che a un atto si rinchiuse buonamente la eresia, e venne la pace, e è ora nella prigione; pregate Dio per lui che gli dia vero lume e vero cognoscimento. Annegatevi e bagnatevi nel sangue di Cristo crocifisso. Amatevi, amatevi insieme. Mandovi dell'ulivo della pace. Permanete nella santa e dolce dilettione di Dio. Gesù dolce. Gesù amore.

FRAGMENTS DE BOCCACE.

DESCRIPTION

D'UNE PETITE VALLÉE AU-DESSOUS DE FIESOLE.

(GIORNATA VI, NOVEL 10.)

.... Les donne risposono che erano apparecchiate, e chiamata una delle lor fanti, senza farne alcuna cosa sentire a'giovani, si misero in via; ne guari più d'un miglio furono andate, che alla Valle delle Donne pervennero. Dentro dalla quale, per una via assai stretta dall'una delle parti, della quale un chiarissimo fiumicello correva, entrarono; e viderla tanto bella e tanto dilettevole, e spetialmente in quel tempo che era il caldo grande, quanto più si potesse divisare. E secondo che alcuna di loro poi mi ridisse il piano che nella valle era, così era ritondo, come se a sesta fosse stato fatto, quantunque artificio della natura e non manual paresse, e era di giro poco più che un mezzo miglio, intorniato di sei montagnette di non troppa altezza, e in sulla sommità di ciascun si vedeva un palagio quasi in forma fatto d'un bel castelletto. Le piagge

delle quali montagnette così digradando giù verso 'l piano discendevano come ne' teatri; veggiamo dalla lor sommità i gradi infino all'infimo venire successivamente ordinati, sempre ristrignendo il cerchio loro. E erano queste piagge (quanto alla plaga del mezo giorno ne riguardavano) tutte di vigne, d'ulivi, di mandorli, di ciriegi, di fichi, e d'altre maniere assai d'alberi fruttiferi piene, senza spanna perdersene. Quelle, le quali il carro di tramontana guardava tutte eran boschetti di quercivoli, di frassini, e d'altri alberi verdissimi e ritti quanto più esser poteano. Il piano appresso, senza haver più entrate che quella donde le donne venute v'erano, era pieno d'abeti, di cipressi, d'allori, e d'alcuni pini si ben composti e si bene ordinati, come se qualunque è di ciò migliore artefice gli havesse piantati, e fra essi poco sole o niente allhora che egli era alto entrava infino al suolo, il quale era tutto un prato d'herba minutissima e piena di fiori porporini e d'altri. E oltre a questo (quel che non meno diletto che altro porgeva) era un fiumicello, il quale d'una delle valli, che due di quelle montagnette divideva, cadeva giù balzi di pietra viva, e cadendo faceva un rumore ad udire assai dilettevole, e sprizzando pareva da lungi ariento vivo, che d'alcuna cosa premuta minutamente sprizzasse, e come giu al picciol pian pervenia, così quivi in un bel canaletto, raccolta infino al mezzo del piano, velocissima discorreva, e ivi faceva un picciol laghetto, quale talvolta per modo di vivaio fanno ne' lor giardini i cittadini che di ciò hanno destro. E era questo laghetto non più profondo che sia una statura d'huomo infino al petto lunga, e senza havere in sè mistura alcuna, chiarissimo il suo fondo mostrava esser d'una minutissima ghiaia, la qual tutta, chi altro non havesse havuto affare, havrebbe, volendo, potuta annoverare. Ne solamente nell'acqua vi si vedeva il fondo riguardando, ma tanto pesce in qua e in la andar discorrendo, che oltre al diletto era una maraviglia. Ne da altra ripa era chiuso, che dal suolo del prato, tanto d'intorno a quel più bello quanto più dell'humido sentiva di quello. L'acqua, la quale alla

sua capacità soprabondava, un altro canaletto riceveva, per lo qual fuori del valloncello uscendo alle parti più basse se ne correva. In questo adunque venute le giovani donne, poi che per tutto riguardato hebbero, e molto commendato il luogo, essendo il caldo grande, e vedendosi il pelaghetto davanti, e senza alcun sospetto d'esser vedute, deliberaron di volersi bagnare. E comandato alla lor fante, che sopra la via per la quale quivi s'entrava, dimorasse e guardasse se alcuno venisse e loro il facesse sentire; tutte e sette si spogliarono e entrarono in esso. Il quale non altrimenti gli lor corpi candidi nascondeva, che farebbe una vermiglia rosa un sottil vetro. Le quali essendo in quello, ne perciò alcuna turbatione d'acqua nascendone, cominciarono come potevano andare in quà in là, di dietro a pesci, i quali male havean dove nascondersi, e a volerne con esse le mani pigliare. E poi che in così fatta festa havendone presi alcuni, dimorate furono alquanto, uscite di quello si rivestirono, e senza potere più commendare il luogo che commendato l'havessero, parendo lor tempo da dover torverso casa, con soave passo, molto della bellezza del luogo parlando, in camino si misero ......

L'AMITIÉ.

(GIORNATA X, NOVEL 8.)

.....Haveva gia Ottaviano questa cosa sentita e fattiglisi tutti e tre venire udir volle, che cagion movesse ciascuno a volere essere il condennato, la quale ciascun narrò. Ottaviano gli due perciò che erano innocenti, e il terzo amor di loro libero. Tito preso il suo Gisippo, e molto prima della sua tiepidezza e diffidentia ripresolo gli fece maravigliosa festa, e a casa sua nel menò, là dove Sophronia con pietose lagrime il ricevette

come fratello, e ricreatolo alquanto, e rivestitolo, e ritornatolo nell'habito debito dalla sua virtù e gentilezza, primieramente con lui ogni suo tesoro e possessione fece comune, e appresso una sua sorella giovinetta chiamata Fulvia gli diè per moglie, e quindi gli disse. Gisippo a te sta homai o il volerti qui appresso di me dimorare, o volerti, con ogni cosa che donata t'ho, in Achaya tornare. Gisippo costrignendolo da una parte l'esilio che haveva della sua città, e d'altra l'amore, il qual portava debitamente alla grata amista di Tito e divenire romano s'accordò. Dove con la sua Fulvia, e Tito con la sua Sophronia sempre in una casa gran tempo, e lietamente vissero, più ciascun giorno (se piu potevano essere) divenendo amici. Santissima cosa adunque è l'amista, e non solamente di singolar reverentia degna, ma d'essere con perpetua laude comendata, si come discretissima madre di magnificentia e d'honestà, sorella di gratitudine e di charità e d'odio e d'avaritia nemica, sempre senza priego, aspettar pronta a quello in altrui virtuosamente operare, che in sè vorrebbe che fosse operato. Gli cui santissimi effetti hoggi radissime volte si veggono in due, colpa e vergogna della misera cupidigia de' mortali, la qual solo alla propria utilità riguardando, ha costei fuor degli estremi termini della terra in esilio perpetuo relegata. Quale amore, qual ricchezza, qual parentado havrebbe il fervore, le lagrime e sospiri di Tito, con tanta efficacia fatti a Gisippo nel cuor sentire, che egli per ciò la bella sposa gentile e amata dallui havesse fatta divenir di Tito se non costei? Quali leggi, quale minaccie, qual paura le giovinili braccia di Gisippo ne' luoghi solitarij, ne'luoghi oscuri, nel letto proprio havrebbe fatto astenere dagli abbracciamenti della bella giovane, forse talvolta invitatrice, se non costei? Quali stati, qua' meriti, quali avanzi havrebbon fatto Gisippo, non curar di perdere i suoi parenti, e quei di Sophronia, non curar di dishonesti mormorij del popolazzo, non curar delle beffe e degli scherni per sodisfare all'amico, se non costei? E d'altra parte qui havrebbe Tito, senza alcuna deliberatione possendosi egli honestamente

insignere di vedere, fatto prontissimo a procurar la propria morte per levar Gisippo dalla croce, la quale egli stesso si procacciava, se non costei? Chi havrebbe Tito senza alcuna dilatione fatto liberalissimo a comunicare il suo ampissimo patrimonio con Gisippo, al quale la fortuna il suo aveva tolto, se non costei? Chi havrebbe Tito senza alcuna suspitione fatto ferventissimo a concedere la sorella per moglie a Gisippo, il quale vedeva poverissimo e in estrema miseria posto, se non costei? Disiderino adunque gli uomini la moltitudine de' consorti, le turbe de' fratelli e la gran quantità de' figliuoli, e con gli lor denari, il numero de' servidori s'accrescano, e non guardino qualunque, se l'uno di questi, ogni minimo suo pericolo più temere, che sollicitudine haver di tor via i gradi del padre, o del fratello, o del signore, dove tutto il contrario far si vede all' amico.

FRAGMENT DE PÉTRARQUE.

LODI E PREGHIERE A MARIA.

Vergine bella che di sol vestita,
Coronata di stelle, al sommo sole
Piacesti si, ch' in te sua luce ascose,
Amor me spinge a dir di te parole;
Ma non sò incominciar senza tu' aita
E di Colui che amando in te si pose.
Invoco lei che ben sempre rispose,
Chi la chiamò con fede.
Vergine, s'a mercede
Miseria estrema dell' umane cose
Giammai ti volse, al mio prego t'inchina:
Socorri alla mia guerra;
Bench' i' sia terra e tu del ciel Regina.

Vergine saggia, e del bel numero una
Delle beate vergini prudenti,
Anzi la prima, e con più chiara lampa;
O saldo scudo dell' afflitte genti
Contra colpi di morte e di fortuna,

Sotto'l qual si trionfa, non pur scampa:
O refrigerio al cieco ardor ch' avvampa
Qui fra mortali sciocchi,
Vergine, que' begli occhi
Che vider tristi la spietata stampa
Ne' dolci membri del tuo caro Figlio,
Volgi al mio dubbio stato,
Che sconsigliato a te vien per consiglio.

Vergine pura, d'ogni parte intera,
Del tuo parto gentil figliuola e madre,
Che allumi questa vita, e l'altra adorni,
Per te il tuo Figlio e quel del sommo Padre,
O finestra del ciel lucente altera!
Venne a salvarne in sugli estremi giorni,
E fra tutt' i terreni altri soggiorni
Sola tu fosti eletta,
Vergine benedetta,
Che'l pianto d'Eva in allegrezza torni
Fammi, che puoi, della sua grazia degno,
Senza fine o beata!
Già coronata nel superno regno.

Vergine santa, d'ogni grazia piena,
Che per vera ed altissima umiltate
Salisti al ciel, onde miei preghi ascolti;
Tu partoristi il fonte di pietate
E di giustizia il sol che rasserena
Il secol pien d'errori oscuri e folti:
Tre dolci e cari nomi ha' in te raccolti,
Madre, figliuola e sposa;
Vergine gloriosa,
Donna del Re che nostri lacci ha sciolti,
E fatto'l mondo libero e felice;
Nelle cui sante piaghe
Prego ch' appaghe il cor, vera beatrice.

Vergine sola al mondo senza esempio,
Che'l ciel di tue bellezze innamorasti,
Cui nè prima fu simile, nè seconda;
Santi pensieri, atti pietosi e casti
Al vero Dio sacrato e vivo tempio
Fecero in tua virginità feconda.
Per te può la mia vita esser gioconda,
S'a' tuoi preghi, o Maria!
Vergine dolce e pia,
Ove'l fallo abbondò, la grazia abbonda.
Con le ginocchia della mente inchine,
Prego che sia mia scorta,
E la mia torta via drizzi a buon fine.

Vergine chiara e stabile in eterno,
Di questo tempestoso mare stella,
D'ogni fedel nocchier fidata guida,
Pon mente in che terribile procella
I' mi ritrovo sol senza governo,
Ed ho già da vicin l'ultime strida,
Ma pur in te l'anima mia si fida,
Peccatrice; i' nol nego,
Vergine: ma ti prego
Che'l tuo nemico del mio mal non rida:
Ricorditi che fece il peccar nostro
Prender Dio, per scamparne,
Umana carne al tuo virginal chiostro.

Vergine, quante lagrime ho già sparte,
Quante lusinghe e quanti preghi indarno,
Pur per mia pena e per mio grave danno!
Da poi ch' i' nacqui in sulla riva d'Arno,
Cercando or questa ed or quell' altro parte,
Non è stata mia vita altra che affanno.
Mortal bellezza, atti e parole m'hanno
Tutta ingombrata l'alma,

Vergine sacra ed alma
Non tardar, che'l son forse all' ultim' anno.
I di miei più correnti che saetta,
Fra miserie e peccati
Sonsen andati, e sol morte n'aspetta.

Vergine, tale è terra, e posto ha in doglia
Lo mio cor, che vivendo in pianto il tenne,
E di mille miei mali un non sapea :
E per saperlo, pur quel che n'avvene,
Fora avvenuto : ch'ogni altra sua voglia
Era a me morte, ed a lei fama rea.
Or tu, Donna del ciel, tu nostra Dea,
Se dir lice e conviensi,
Vergine d'alti sensi,
Tu vedi il tutto ; e quel che non potea
Far altri, è nulla a la tua gran virtute :
Por fine al mio dolore ;
Ch'a te onore, ed a me fia salute.

Vergine, in cui ho tutta mia speranza
Che possi e vogli al gran bisogno aitarme,
Non mi lasciare in sull' estremo passo :
Non guardar me, ma chi degnò crearme ;
No'l mio valor, ma l'alta sua sembianza ;
Che in me ti mova a curar d'uom si basso.
Medusa e l'error mio m' han fatto un sasso,
D'umor vano stillante :
Vergine, tu di sante
Lagrime e pie adempi'l mio cor lasso ;
Ch' almen l'ultimo pianto sia divoto,
Senza terrestro limo ;
Come fu'l primo non d'insania voto.

Vergine umana, e nemica d'orgoglio,
Del comune principio amor t'induca ;

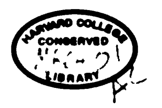
Miserere d'un cor contrito, umile :
Che se poca mortal terra caduca
Amar con sì mirabil fede soglio,
Che devrò far di te cosa gentile ?
Se dal mio stato assai misero e vile,
Per le tue man resurgo,
Vergine, i' sacro e purgo
Al tuo nome e pensieri e'ngegno e stile,
La lingua e'l cor, le lagrime e i sospiri.
Scorgimi al miglior guado ;
E prendi in grado i cangiati desiri.

Il di s'appressa, e non pote esser lunge ;
Si corre il tempo e vola,
Vergine unica e sola ;
E'l core or conscienza, or morte punge.
Raccomandami al tuo Figliuol, verace
Uomo, e verace Dio ;
Che accolga il mio spirto ultimo in pace.

FIN DES NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES.

TABLE DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.


HARVARD COLLEGE
CONSERVED
LIBRARY